

Dans la neige

Danya Kukafka

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Danya Kukafka

Dans la neige

SONATINE EDITIONS

« Un premier roman exceptionnel ! »
Paula Hawkins

Danya Kukafka

Dans la neige

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claude et Jean Demanuelli

SONATINE EDITIONS

Directeurs de collection : Arnaud Hofmarcher
et Marie Misandeau
Coordination éditoriale : Hubert Robin

Couverture : Rémi Pépin - 2018
Photo de couverture : © Peter Levi / Moment / Getty Images

Titre original : *Girl in Snow*
Éditeur original : Simon & Schuster
© Danya Kukafka, 2017

© Sonatine Éditions, 2019, pour la traduction française
Sonatine Éditions
32, rue Washington
75008 Paris
www.lisezsonatine.com
www.bookys-gratuit.org

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

ISBN 978-2-35584-737-0

Jour un

Mercredi 16 février 2005

Cameron

Quand on lui annonça que Lucinda Hayes était morte, Cameron songea à ses omoplates, à la façon dont elles encadraient l'ossature de sa colonne vertébrale comme le feraient deux poumons privés d'air.

La direction de l'établissement convoqua une réunion.

Regroupés contre le mur au fond du gymnase, les professeurs discutaient entre eux, regardaient leurs montres et tendaient le cou pour mieux voir. Cameron était assis à côté de Ronnie, tout en haut des gradins. Celui-ci se rongait les ongles et regardait les autres s'agiter autour de lui. Son petit doigt gauche, déjà craquelé et desséché, se mit à saigner autour de la cuticule.

« On est là pourquoi, à ton avis ? » demanda Ronnie, qui ne se brossait jamais les dents le matin et avait des boutons aux coins de la bouche, blancs et gonflés sur les bords. Cameron se recula légèrement.

Le proviseur Barnes, derrière le pupitre au centre de la salle, ajustait sa veste. Les élèves de troisième faisaient claquer leur chewing-gum et ricanaient en petits groupes, remontant leur sac à dos sur l'épaule, leurs baskets multicolores crissant sur le sol du gymnase.

« Tout le monde m'entend ? » demanda le proviseur, les mains appuyées de chaque côté du pupitre. Il essuya du revers de sa manche la sueur qui perlait à son front et ferma les yeux en serrant les paupières.

« Jefferson High School vient d'être frappé par une tragédie, commença-t-il. Hier, dans la soirée, nous avons été contraints de dire adieu à l'une de nos plus brillantes élèves. C'est avec un immense regret que je vous annonce le décès de votre camarade de classe Lucinda Hayes. »

Le micro poussa un bruit strident avant de crachoter.

Dans les jours qui suivraient, Cameron devait se souvenir de cet instant comme de celui où il avait perdu Lucinda. Le bourdonnement des néons s'accordait au rythme des murmures qui montaient de toutes parts. Si ce moment avait été une chanson, songea Cameron,

celle-ci aurait été intime, le genre à vous noyer dans le tréfonds de votre douloureuse poitrine. Une mélodie d'une tendresse surprenante, qui se brise en decrescendo, mais Cameron en avait senti le poids, un poids aussi brutal que délicat.

« Putain », chuchota Ronnie. La chanson s'éleva à nouveau, enfla, soutenant un rythme continu.

Encore six secondes pour permettre à Cameron de noter que les visages, de plus en plus flous, perdaient leurs contours.

Plié en deux, il vomit à travers les barreaux de la balustrade.

La nuit précédente :

Des yeux en amande qui transpercent l'obscurité de la pelouse. Une paume rose aplatie sur l'écran de protection fixé à la fenêtre de la chambre de Lucinda. Des nuages qui envahissent le ciel, immense drap gris déployé contre la peau douce et veloutée de minuit. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

« L'infirmière a dit que tu avais vomi », dit Mom quand elle vint le chercher, un peu plus tard cet après-midi-là.

Cameron écarta du pied les biscuits écrasés et les moutons de poussière qui jonchaient le tapis du monospace, les rassemblant en petits monticules du flanc de son après-ski. Mom but une gorgée du café qui se trouvait dans le mug qu'elle réservait aux trajets.

Une fois retombé le premier émoi provoqué par la nouvelle, tout le monde s'était rassemblé devant le gymnase pour s'interroger. À entendre les gars de l'équipe de base-ball, elle avait été violée. D'après les ratées, elle s'était suicidée. C'était aussi l'avis de Ronnie. « Probable qu'elle s'est suicidée, tu crois pas ? Elle arrêta pas d'écrire dans son journal. Je parierais qu'elle a laissé une lettre. La vache, mec ! T'as dégueulé sur ma godasse. »

« Cameron », hasarda Mom trois rues plus loin, sa première tentative étant restée infructueuse. Elle usait de ce registre compatissant qu'elle affectionnait et que Cameron abhorrait. Sa compassion lui sortait de la gorge en giclées sirupeuses. Sa tristesse, il ne supportait pas l'idée de la voir logée en elle. Elle n'en méritait pas la moindre miette.

« Je sais que c'est dur. Ce genre de chose ne devrait jamais arriver à des gens de ton âge... et surtout pas à des filles comme Lucinda.

— Mom, arrête. »

Cameron appuya le front contre la vitre couverte de givre. Se demanda si l'empreinte d'un front était comparable à une empreinte digitale. Elle était sans doute moins facile à identifier, les fronts n'étant pas nécessairement très différents d'une personne à une autre, à moins de les soumettre à un microscope. Et qui irait prendre le

temps de se livrer à ce type d'examen ?

Puis il s'interrogea : quel effet ça pouvait faire d'embrasser quelqu'un à travers une vitre ? Un jour il avait vu un film où un prisonnier embrassait sa femme à travers la vitre du parloir, et il s'était demandé si ce baiser ressemblait à un vrai. Il s'était dit qu'embrasser relevait davantage d'une intention que d'un passage à l'acte, si bien que peu importait que la salive rencontre du verre ou une autre salive.

Dans la mesure où il pensait à des lèvres, il pensait aussi à Lucinda Hayes. Aussitôt, il se détesta, parce que Lucinda Hayes était morte.

Quand ils furent rentrés à la maison, Mom l'installa sur le canapé. Elle alluma la télévision. *Histoire de te changer les idées*. Vida une boîte de soupe de poulet aux vermicelles dans un bol, mais la voix du présentateur du journal télévisé couvrait le ronronnement du micro-ondes.

« Un malheur a frappé ce matin le nord du Colorado, quand le corps d'une jeune fille de quinze ans a été découvert dans l'aire de jeux d'une école primaire. La victime a été identifiée : il s'agit de Lucinda Hayes, élève de seconde au lycée Jefferson. Le membre du personnel qui a fait cette découverte macabre s'est refusé à toute déclaration. L'enquête se poursuit sous la direction du capitaine Timothy Gonzalez des services de police de Broomsville. Tout comportement suspect doit être immédiatement signalé aux autorités. »

Une photo de Lucinda – celle qui avait été publiée dans l'annuaire de la classe de troisième – souriait dans l'angle de l'écran, le visage de la jeune fille aplati et pixellisé. Cameron lâcha la télécommande sur la table du salon : elle s'ouvrit, laissant échapper trois piles AAA, qui roulèrent avec fracas avant de tomber sur la moquette.

« Cameron ? » lança Mom de la cuisine.

Il connaissait ce parc, bien sûr, et l'école primaire qui se trouvait un peu plus loin dans la rue. Juste derrière leur cul-de-sac, à mi-chemin entre la maison de Lucinda et la sienne.

Avant que sa mère ait le temps d'arriver jusqu'à lui, Cameron traversait le couloir en titubant et gagnait sa chambre. Sans prendre la peine d'allumer la lumière, il arracha les draps du lit et délogea son bloc de papier, ses fusains et sa gomme mie de pain de leur cachette sous le matelas.

Il détacha les pages du bloc l'une après l'autre et les disposa en cercle sur le sol tout autour de la chambre. Quand, au bout d'un moment, ses yeux se furent habitués à l'obscurité qui régnait dans la pièce, Lucinda Hayes le cernait de toutes parts.

Sur la plupart des croquis, elle était heureuse. Sur la plupart des croquis, il y avait du soleil, et un côté de son visage était plus éclairé que l'autre. Le gauche, toujours le gauche. Le plus souvent, elle

souriait franchement – pas comme sur la photo de l'annuaire, où le photographe l'avait surprise avant qu'elle soit elle-même.

Le visage de Lucinda était facile à dessiner de mémoire. Des pommettes hautes et colorées. Des fossettes encadrant sa bouche qui lui donnaient constamment l'air d'être heureuse. Des cils épais et recourbés – si caractéristiques que Cameron pouvait bien rater la forme de ses yeux ou les enfoncer trop profondément sous l'arcade sourcilière : on reconnaîtrait toujours Lucinda. Sur la plupart des croquis, elle riait à gorge déployée, si bien qu'on voyait l'espace entre ses deux dents de devant. Un espace que Cameron adorait. C'était comme s'il la dévoilait tout entière.

Cameron appuya la tête contre ses genoux. Il ne pouvait pas regarder Lucinda de cette façon pour la bonne raison que les portraits laissaient de côté tellement de détails importants. La manière dont ses jambes voltigeaient quand elle se mettait à courir, façonnée par des années de danse classique. Celle dont ses cheveux frisaient sur le devant quand elle rentrait de l'école les jours de chaleur. Ou encore sa façon de rester assise à la table de la cuisine après l'école à écouter de la musique sur son lecteur MP3 rose fluo, ses ongles laqués de vernis blanc tambourinant sur le marbre. Il se disait toujours qu'elle devait écouter des vieux tubes, parce qu'il trouvait qu'ils lui allaient bien. *Little Bitty Pretty One*. Cameron n'avait pas su capturer cette façon qu'elle avait de plisser les paupières quand elle n'arrivait pas à voir le tableau en classe, les plis au coin des yeux pareils à des stores en plastique ouverts pour laisser entrer le soleil.

Il ne pourrait plus la regarder ainsi parce qu'elle était morte à présent, et tout ce qui lui restait, c'étaient des détails sans intérêt. Un iris barbouillé de fusain. Un petit doigt dessiné à la va-vite, un peu trop fin.

« Mon Dieu, Cam, souffla Mom du seuil de la chambre, pour l'amour du ciel ! »

Les mains sur le chambranle de la porte, sa mère embrassait du regard le cercle de ses dessins, manifestement prête à s'effondrer. Son pull rose à rayures ne ressemblait à rien, et Cameron aurait tout donné pour l'absorber en lui afin qu'elle n'ait plus l'air aussi vieille. La manière dont ses mains s'accrochaient au chambranle rappelait à Cameron l'époque où, encore gamin, il la regardait faire ses exercices de danse classique au sous-sol. L'appui de fenêtre crasseux lui servait de barre, tandis qu'elle passait ses cassettes de Mozart dans le lecteur. Elle chuchotait pour elle-même. *Et un et deux et trois et quatre. Jeté, jeté, pas de bourrée*¹. Cameron l'observait à travers la balustrade de l'escalier qui descendait au sous-sol. Son dos usé restait voûté, et ses orteils malmenés ne lui permettaient plus de faire des pointes : elle ressemblait à un oiseau au squelette brisé. La regarder danser

l'emplissait de tristesse, tant elle paraissait tout à la fois fragile et passionnée, heureuse et disloquée. C'est quand elle dansait que Mom avait vraiment l'air d'être elle-même ; il l'avait toujours pensé.

Cameron aurait voulu dire à Mom qu'il était désolé de tout ça. Mais la mine horrifiée avec laquelle elle contemplait sa collection de portraits l'en empêcha.

Il posa à nouveau la tête sur ses genoux et resta dans cette position jusqu'à ce qu'il soit sûr que sa mère n'était plus là.

Liste des choses auxquelles Cameron se refuse à penser : [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

1. Le pistolet calibre .22 dans la boîte fermée à clé sous le lit de Mom.

Gandhi fut assassiné avec un Beretta M1934 – trois balles dans la poitrine. Lincoln reçut une balle d'un derringer calibre .44. Ce fut une carabine de chasse calibre .30-06 qui abattit Martin Luther King Jr ; quant à John Lennon, il fut fauché par les tirs d'un calibre .38. La seule célébrité sur laquelle on ait jamais tiré avec un pistolet calibre .22 était Ronald Reagan, qui s'en était très bien sorti. Cameron s'en trouvait quelque peu soulagé : si Mom ou lui venait à se servir de cette arme, le risque de tuer effectivement quelqu'un était moindre que si Mom avait été en possession, disons, d'un 9 millimètre.

2. Le docteur Duncan MacDougall.

En 1907, le docteur Duncan MacDougall avait prétendu que l'âme humaine pesait vingt et un grammes. Cameron avait lu ce chiffre quelques années plus tôt, après la mort de grand-mère Mary. Il détermina très exactement le lieu où il se trouvait quand elle avait rendu son dernier soupir : dans la cuisine, en train de récurer un plat où avaient accroché des macaronis. Il y avait eu sur terre quelques instants plus tôt un corps en activité qui désormais n'était plus – ne fallait-il pas opérer une soustraction quelque part ? Après la mort de grand-mère Mary, la terre pesait vingt et un grammes de moins, mais Cameron avait continué sa vaisselle et rien ne lui avait donné l'impression d'être plus léger.

Cameron essaya de se rappeler avec exactitude le lieu où il se trouvait la nuit précédente, quand Lucinda était morte dans la cour de l'école. Mais sans succès – c'était comme essayer de se souvenir de son petit déjeuner : à force de chercher la vérité, on finit toujours par la rendre plus opaque, la réponse pourrait tout aussi bien être des crêpes qu'une pizza ou un repas complet, mais on y a tellement réfléchi qu'on finit par compromettre toute chance de faire resurgir quelque souvenir que ce soit.

3. Le Royaume.

Lucinda était probablement là-bas à présent, devant la porte peinte

en bleu, en train de se demander comment un endroit pouvait être aussi paisible.

4. Les bandes de poils translucides sur les jambes de Lucinda, là où elle oubliait de se raser.

Avant que Mom soit passée prendre Cameron à l'école cet après-midi-là, Ronnie et lui s'étaient rendus ensemble en cours d'histoire. Ronnie portait la même tenue depuis le jeudi précédent : un pantalon de survêtement vert sapin et un tee-shirt blanc aux aisselles jaunies par la transpiration. Une parka noire trop grande pour lui, laissée ouverte. La tête qui en émergeait évoquait une boîte en carton posée en équilibre sur un cou aussi fin qu'un crayon.

« La vache ! dit Ronnie. Ça commence à puer, cette affaire. »

Le hall grouillait de policiers. À cette distance, on aurait dit des fourmis.

Cameron avait eu quinze ans le mois précédent, mais il ne s'était pas inscrit aux cours de conduite. Il n'apprendrait jamais à conduire. Il ne voulait pas courir le risque de se faire arrêter et de devoir croiser le regard d'un agent de police. « Dis donc, s'étonnerait l'agent, tu serais pas le fils de Lee Whitley ? »

Leur ressemblance n'arrangeait pas les choses. Cameron et Dad étaient tous deux secs et musclés, avec de longs bras qui se balançaient de chaque côté quand ils marchaient. Mêmes cheveux châtons. (Cameron les avait laissés pousser, parce que Dad les portait coupés en brosse.) Nez pointu, teint terreux, yeux noisette. Épaules étroites, que Cameron dissimulait sous différentes versions du même sweat-shirt à capuche informe. Genoux naturellement incurvés vers l'intérieur. Pieds fuyants.

Les gens disaient volontiers que Cameron et Dad avaient le même rire, un détail que Cameron n'aimait pas trop se rappeler.

Ronnie n'avait pas cessé de parler une seconde sur le chemin de la salle de cours, mais Cameron ne lui avait prêté aucune attention. Si Ronnie Weinberg était son meilleur ami – son seul ami pour tout dire –, c'était parce qu'ils ne savaient jamais ni l'un ni l'autre quoi dire, ni à quel moment. Ronnie était odieux et envahissant, Cameron calme et discret, et personne d'autre ne leur parlait.

Beth DeCasio, la meilleure amie de Lucinda, avait décrété depuis longtemps que Ronnie puait et que Cameron était bizarre. Les gens étaient enclins à croire Beth DeCasio. Elle avait dit un jour à Mr O. – le professeur préféré de Cameron – que ce dernier était bien le genre d'élève à apporter une arme à feu au lycée. En dehors des tracasseries administratifs qui s'en étaient suivies – entretiens avec la psychologue scolaire, appels téléphoniques à la maison, réunions du personnel –, Cameron avait été la proie du même cauchemar pendant au moins

quatre mois. Dans son rêve, il apportait bel et bien une arme au lycée, et il finissait malgré lui par tuer tout le monde. Mais ce n'était pas là le pire. Dans son rêve, il lui fallait vivre le restant de ses jours avec la conscience de toutes ces familles qui n'avaient plus que leurs yeux pour pleurer, une fois leurs enfants disparus. Mom avait eu des tas d'entretiens avec les conseillers de l'école, dont elle rentrait folle furieuse. « Sans fondement, du travail d'amateur », résumait-elle. Elle préparait du thé pour son fils et l'assurait qu'il ne commettrait jamais un tel acte, sans compter qu'il était matériellement impossible de tuer par accident la population de tout un établissement scolaire.

Aujourd'hui encore, Cameron repensait parfois à cet épisode. Non que ça lui donne envie de tirer sur qui que ce soit – il se faisait plutôt l'impression d'une toxine dans le sang.

En ce moment même, Beth DeCasio marchait devant Cameron, bras dessus bras dessous avec Kaylee Walker et Ana Sanchez. Elle était habillée en violet, la couleur préférée de Lucinda. Qui rappela à Cameron le journal de Lucinda – la couverture en daim violet était maintenue fermée par un élastique blanc. Les filles pleuraient, la poitrine creusée, un mouchoir roulé en boule dans la main. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

En règle générale, Lucinda partait de chez elle entre 7 h 07 et 7 h 18. Son père, qui travaillait dans un cabinet d'avocats, prenait parfois sa matinée pour l'emmener déjeuner au Golden Egg, mais cela n'arrivait guère plus d'une fois par mois, et Cameron incluait toujours cette probabilité dans ses plans. Il lui vint à l'esprit, tandis que les amies de Lucinda sanglotaient devant des vitrines de l'école où étaient exposés des trophées sportifs, que ce matin-là avait été différent, sans même qu'il le sache – Lucinda n'avait pas descendu la rue, derrière ou devant lui. Elle ne s'était pas brossé les dents au-dessus du lavabo de la salle de bains, n'avait pas mangé un croissant ni hurlé après sa mère, ne s'était pas débattue pour enfiler les manches de sa doudoune jaune.

Cameron était sincèrement désolé pour Beth, Kaylee et Ana, même s'il pensait que personne ne pouvait s'arroger le droit d'être plus triste que les autres. Une fille était morte, une très belle fille, la tragédie était bien réelle. De toute façon, certaines formes d'amour étaient plus discrètes que d'autres.

« Je parie que c'est un salopard de pervers qui l'a zigouillée, dit Ronnie tandis qu'ils prenaient place dans la salle pour leur cours d'histoire. Strangulation, genre, ou quelque chose comme ça. On parle beaucoup de son ex-petit ami, ce joueur de foot – Zap. Ce con a vraiment l'air d'être dans la merde jusqu'au cou. » Il fit mine de s'étouffer.

Ms Evans mit un film sur la guerre de Cent Ans et éteignit la

lumière.

Cameron avait peur du noir. Une peur viscérale qui, dès qu'il imaginait tout ce qui pouvait se passer dans une obscurité complète, se traduisait par une alternance de moments de panique et de retours à la raison : il envisageait les pires horreurs, pour ensuite se convaincre qu'elles n'arriveraient pas. Comme une attaque cérébrale pendant son sommeil, et la paralysie qui s'ensuivrait. Un accès de somnambulisme qui l'entraînerait jusqu'au tiroir des couteaux de cuisine. Toutes ces choses affreuses que votre propre corps était capable de s'infliger. Ces pensées tournaient en rond dans sa pauvre tête jusqu'à ce qu'il soit totalement épuisé et finisse par s'endormir, ou qu'il saute par la fenêtre de sa chambre et parte en courant dans la rue. Solutions qui ne l'aidaient guère, ni l'une ni l'autre.

« Excusez-moi », dit une voix bourrue du seuil de la salle. Ah, cette odeur... Dad sentait exactement comme ça. Tabac, café, chaînes rouillées. « Pourrions-nous parler à un de vos élèves ?

— Bien sûr, dit Ms Evans.

— Cameron Whitley ? » La silhouette du policier se découpait contre la lumière du néon qui inondait le couloir. « Il va falloir que tu nous accompagnes. »

1. Les termes de danse en italique sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*) [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Jade

J'ai une théorie : faire semblant d'être sous le choc est plus facile que feindre la tristesse. Le « choc » est une émotion bien plus simple ; rien d'autre qu'une version surdimensionnée de la surprise.

« Les détails de l'affaire viennent d'être rendus publics, dit le proviseur adjoint en joignant les mains, l'air professionnel. La victime était une élève de chez nous, de Jefferson High, Lucinda Hayes. Les élèves de troisième sont réunis en ce moment dans l'auditorium, où le proviseur s'occupe de leur annoncer la nouvelle. Il y aura un service commémoratif vendredi. Une cellule psychologique est à disposition dans le bureau de l'entrée. Nous vous encourageons tous à rester sur le qui-vive. »

Il sort de la salle à grandes enjambées, dans un froissement d'étoffe kaki.

Je me pince l'arête du nez. J'ai l'air hébété, mais pas plus que les autres. La moitié des élèves paraît éprouver une tristesse vraiment sincère, au point que c'en est embarrassant, tandis que l'autre moitié est en proie à cette jubilation propre aux événements dramatiques de ce genre.

J'imagine à quoi doit ressembler Zap après un tel choc, mais je n'ose pas me retourner.

Zap a une drôle de posture quand il est assis. Il se tient renversé contre son dossier, les genoux largement écartés, et laisse ses membres agir à leur guise. Ce n'est ni de l'arrogance ni de la paresse. C'est intentionnel. Pour plus de confort. Le dos contre le dossier, Zap laisse son corps occuper tout l'espace possible, comme s'il avait ordonné à la chaise de s'assembler sous lui et qu'elle s'était exécutée.

Aujourd'hui, Zap est assis derrière le bureau bancal à côté de la fenêtre, trois rangées derrière moi. Il porte un sweat rouge et un pantalon en velours côtelé troué aux genoux et trop court aux chevilles – Zap a grandi d'une bonne dizaine de centimètres l'hiver dernier. Ses lunettes sont encore pleines de buée après sa traversée de Willow Square dans le froid mordant de février.

Tout cela, je le sais sans avoir besoin de le vérifier.

Je ne peux qu'imaginer le reste – la manière dont le traumatisme lié à la mort de Lucinda l'affecte et pèse sur lui. D'abord diffus, il a fait place au malaise, lequel contamine peu à peu tout le corps. L'onde du choc va monter des épaules de Zap à son cou, avant de descendre jusqu'à la tache de naissance située sur la deuxième côte du flanc gauche. De là, il gagnera tous les endroits que je ne peux pas voir.

Ce genre de commotion est la manifestation d'une tristesse qui ne t'a pas encore pris aux tripes.

Je sais déjà, bien sûr, que Lucinda Hayes est morte.

Je l'ai découvert ce matin avant de partir au lycée, en mangeant un strudel grillé sans rien dessus. Ma mère jette les sachets de glaçage pour nous éviter de grossir, nous laissant avec des strudels à peine brunis, simplement barrés au dos par la grille du toaster.

« Asseyez-vous, les filles », dit ma mère. Elle tapote sa cigarette. Les cendres tombent dans l'évier de la cuisine avec un grésillement. Le matin, ses rides lui creusent des canyons sur le visage.

Amy arrive à table en chancelant sous le poids de son énorme sac, dont elle se débarrasse sur ma chaise. Elle a décidé depuis peu que les sacs à dos étaient un signe d'immaturité pour une élève de cinquième, et a remplacé le sien par un grand sac marron en similicuir. Son livre de maths est tellement lourd qu'il la fait boiter.

« C'est à propos de Lucinda, reprend ma mère. Je suis désolée, mon cœur. Elle... elle est décédée. » Sur quoi, elle pousse un soupir de compassion, celui qu'elle réserve d'ordinaire à l'employé de la poste et au garçon dans la classe d'Amy atteint de leucémie.

La lèvre inférieure d'Amy se met à trembler. Puis jaillit un cri aigu et rauque. Elle se lève dans un geste théâtral et recule vers la porte coulissante, plaquant sur la vitre des doigts aux ongles vernis de rose déployés en ventouse comme les bras d'une étoile de mer.

Ma mère écrase sa cigarette sur une assiette en carton maculée des restes d'une pizza et s'accroupit dans son pantalon de survêtement à côté d'Amy, qui s'est laissée glisser par terre. Elle lui caresse les cheveux en démêlant discrètement les nœuds.

« Je suis tellement désolée, mon lapin. Ils vont faire une annonce à l'école aujourd'hui. »

Elle est désolée pour Amy. Elle ne l'est pas pour moi. Jamais je n'ai pleuré comme ça, étranglée de sanglots hystériques. Non pas que j'essaie de paraître courageuse ou stoïque. Simplement, je n'ai jamais aimé quelqu'un suffisamment pour me mettre dans cet état. Et ma mère le sait. Elle me lance un regard noir, la tête d'Amy toujours nichée au creux de son coude. Une coulée de morve tombe du nez de sa fille sur son bras couvert de taches de rousseur.

« Pour l'amour du ciel, Jade ! s'exclame-t-elle après un coup d'œil à mon ventre dénudé qui apparaît sous mon tee-shirt Crucibles trop court, sous la parka de l'armée que je n'ai pas fermée. Dépêche-toi d'aller enfiler une vraie chemise. Tu emmènes ta sœur à l'école aujourd'hui. »

Je me penche sur le plan de travail de la cuisine, les coudes appuyés sur un vieil annuaire téléphonique.

Les émotions ne devraient pas avoir de nom. Je ne vois pas pourquoi on se donne la peine d'en parler, dans la mesure où elles ne sont jamais ce qu'elles sont censées être. On pourrait dire qu'en ce moment je suis ravie, ou que je me sens coupable, ou que je me dégoûte. Oui, on pourrait dire tout ça. Amy sanglote, et tout ce que je ressens, moi, c'est une légèreté qui me rend étrangère à moi-même : la sensation d'avoir les jambes libérées de leur lourdeur, la tête vidée des pensées horribles qui l'accablaient, la poitrine débarrassée du poids qui l'oppressait. Enfin... je ne sais pas trop.

Une sensation d'apaisement, intense.

« Je me demande si t'es seulement humaine », me déclare Amy.

On devine la forme rectangulaire du collègue Madison dans le lointain.

« Extraterrestre, dis-je. Surprise !

— T'es même pas triste.

— Mais si.

— C'est pas vrai. Maman dit que t'as un sérieux problème d'"empathie", de "maîtrise de soi" et des "tendances... salaces".

— C'est "sadique" que tu veux dire.

— Lucinda est morte, et ça te fait ni chaud ni froid. » [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Amy remonte son sac sur l'épaule et son manteau léopard s'ouvre sur le devant. Ma sœur porte un soutien-gorge 85A, et même si elle ne voit pas forcément les choses sous cet angle, elle est toujours très mignonne. C'est là le résultat d'un heureux mélange : cheveux roux et taches de rousseur sur le visage par milliers, comme autant de grains de sable.

« Putain, Jade, t'es grave quand même », poursuit-elle, avant de s'interrompre un instant pour considérer le mot « putain ». « On la connaît depuis toujours, à présent elle est morte, et toi tu fais même pas semblant d'être triste. »

Je glisse le bout de ma langue dans l'anneau en argent qui orne ma lèvre. Je fais ça chaque fois que je veux que quelqu'un s'arrête de parler. Et ça marche à tous les coups.

Amy avance d'un pas lourd, serrant son manteau autour d'elle, les épaules soulevées au rythme des sanglots qu'elle s'efforce d'étouffer.

Elle en fait des tonnes, comme d'habitude. En réalité, elle n'a jamais été proche de Lucinda, seulement de sa petite sœur, Lex. Quand nous étions plus jeunes, ma mère nous imposait des rencontres hebdomadaires avec des camarades de jeux ; c'est ainsi que Lex et Amy passaient des heures à jouer à la princesse dans le sous-sol des Hayes, pendant que Lucinda et moi attendions, aussi embarrassées l'une que l'autre, que ma mère passe nous rechercher. Lucinda tressait des bracelets d'amitié, et moi je lisais des bandes dessinées, et nous nous ignorions ostensiblement pendant que nos sœurs respectives jouaient à faire semblant. À cette époque, Lex et Amy étaient inséparables, mais aujourd'hui elles ne se voient plus guère que lorsque ma mère organise une rencontre.

Je me demande ce qu'éprouverait Amy si je venais à mourir. Peut-être dormirait-elle dans mon lit de temps en temps. Peut-être se ferait-elle une couverture avec mes vieux tee-shirts, qu'elle garderait dans un carton pour la montrer à ses enfants quand ils auraient seize ans. Peut-être se sentirait-elle soulagée. Je prends tout à coup conscience des quelques mètres de vide entre nous, des quatre sections de trottoir qui me séparent d'elle. Et j'ai envie de courir pour la rattraper. Mais l'envie disparaît aussi soudainement qu'elle est venue, ne laissant que les vibrations assourdies d'une haine hors d'atteinte.

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Scénario de Jade Dixon-Burns

Ext. Pine Ridge drive – Broomsville, Colorado – Tôt le matin.

Celly (dix-sept ans, démarche traînante, cheveux teints en noir), et sa sœur (treize ans, son contraire) sont en route pour l'école. Celly fredonne un air allègre, pleine d'entrain.

Je me demande si t'es seulement humaine ?

celly

Extraterrestre. Surprise !

la sœur

T'es même pas triste.

celly

Non, c'est vrai.

la sœur

T'es grave quand même.

celly

Comment peux-tu prétendre être triste ? Tu la connaissais à peine.

la sœur

Qu'est-ce que ça peut faire ? C'est pas un concours de popularité, si ?

celly

Mais tout le monde veut être populaire. Cette tristesse dont tu parles, je sais trop à quoi elle ressemble. Tout à l'heure à l'école, tu seras ravie de voir toutes tes jolies petites copines te serrer dans leurs bras. Tu leur raconteras qu'un jour, Lucinda t'a permis de lui emprunter son vernis à ongle, il y a cinq ans de ça.

La sœur accélère le pas, prenant ses distances.

celly (poursuivant)

Personne ne dira que tout ça c'est des conneries. Toutes tes jolies petites copines se presseront autour de toi, histoire d'être au plus près de la blessure.

La sœur tourne brusquement, elle marche pratiquement au pas de course à présent. Celly crie dans son dos.

celly (poursuivant)

Et toi, tu pourras pas t'empêcher de sourire. Les profs te dispenseront de devoirs. Tu vas peut-être me dire que ça, c'est pas jouer à qui sera la plus populaire ? Allez, petite sœur, dis-le. Lâche-toi.

La sœur pique un sprint pour gravir le perron du collège. Celly s'arrête et la regarde disparaître dans le bâtiment.

celly (poursuivant à voix basse)

Et ma tristesse à moi, on en parle ?

Autrefois, une carte du ciel était scotchée au plafond de la chambre de Zap. Allongée sur son lit, j'avais pour habitude de contempler l'espace noir qui séparait les têtes d'épingle des étoiles, en me disant qu'un centimètre sur la carte représentait des millions de kilomètres

dans la réalité. Je m'imaginai en train de flotter dans l'espace avec une bonbonne d'oxygène. Un bon moyen d'oublier que, sur Terre, on est condamnés à une forme d'existence étriquée, superficielle. Je songe à ça tout en m'efforçant de ne pas entendre ce que racontent les filles devant la glace, j'essaie de me représenter ce à quoi ressemblerait la vie sans air, et à quoi ressemblerait cette absence d'air une fois toute vie humaine disparue. Le calme absolu.

« J'ai entendu dire que Zap était rentré chez lui. Sans un mot. Il est parti tout de suite après le premier cours. »

« Il doit être complètement démoli. »

J'actionne la chasse d'eau pour faire savoir aux filles que je suis là. Mais ça ne fait aucune différence, elles continuent de parler, et j'ai l'impression d'entendre des caquètements sonores qui me sortent d'une torpeur de zombie. Je me concentre sur les lacets effilochés de mes grosses chaussures noires jusqu'à ce que la porte s'ouvre d'un coup – le son des bavardages se glisse dans les toilettes depuis le hall bondé. Puis la porte se referme. Silence sépulcral.

Zap adorait cette affiche. Sa constellation préférée, c'était la Balance, parce qu'elle ressemblait à un cerf-volant, ce qui lui rappelait son enfance, quand il vivait à Paris. Il se souvenait de la Seine, racontait-il – et de ce cerf-volant à carreaux rouges et blancs qu'il faisait voler les jours d'été sur la berge du fleuve. Des années auparavant, il m'avait donné un coquillage ramassé sur une plage de la Côte d'Azur où il avait passé ses vacances. « Un jour, on se tirera d'ici, me disait-il. Tu verras, le monde est vaste. » Le coquillage avait la forme d'une oreille et des ondulations de couleur beige. Je l'ai longtemps gardé sous mon oreiller.

Il ne s'appelle pas vraiment Zap, bien sûr. Édouard, son prénom, se prononce en accentuant la seconde partie du mot. Ses parents sont français – ils sont tous les deux venus aux États-Unis quand ils avaient dix-huit ans. Ils se sont rencontrés à l'Association des étudiants français de Yale et s'aiment depuis d'un amour véritable. Mr Arnaud achète des fleurs à madame en rentrant du travail, et il leur arrive de se tenir par la main en public. Sa mère, silhouette fine, yeux verts, fait penser à une créature de la forêt.

Personne n'arrive à prononcer « Édouard », et depuis sa dernière année de primaire, tout le monde l'appelle « Zap », parce qu'un jour il est arrivé à l'école dans un déguisement imitant un gigantesque éclair fabriqué dans le carton d'emballage d'un réfrigérateur. C'était huit jours après la crue subite de 1998 au cours de laquelle trois personnes avaient péri à Longmont, la ville voisine. Il avait peint l'éclair en jaune et se l'était fixé sur les épaules à l'aide d'une paire de bretelles. Il s'était baladé toute la journée en répétant « Zap, zap, zap », distribuant à la ronde des petites barres chocolatées aux formes

rigolotes. Il s'était auto-proclamé force de la nature, mais de celles qui apportaient le bonheur et non le malheur. J'avais trouvé ça génial. Comme tout le monde d'ailleurs. À la sortie de l'école, lui et moi on est allés dans le champ derrière chez moi et on avait regardé les nuages avouer leur défaite en s'éloignant vers les montagnes. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Cet été-là, Mrs Arnaud apporta du chocolat chaud dans des Thermos et Mr Arnaud le matériel de camping. On installa les sacs de couchage au milieu du champ pour regarder les pluies de météores. L'herbe rêche transperçait le nylon des duvets. Il y avait trop de nuages pour qu'on puisse voir les météores, mais on s'en fichait. Les sacs de couchage sentaient la même odeur que la maison des Arnaud : la lessive. Les bougies de Noël. Nous nous sommes allongés sur le dos, et Zap a commencé à me débiter plein de détails sans intérêt sur l'espace intersidéral, du genre : tu sais qu'on ne voit que cinquante-neuf pour cent de la surface de la lune depuis notre petit coin de merde, ici sur terre ?

Penser à Zap me rend malade. Je me penche au-dessus de la cuvette des WC et produis plusieurs de ces violents raclements de gorge qui accompagnent d'ordinaire l'envie de vomir. Ils ont l'air forcés. Quelqu'un ouvre la porte des toilettes, m'entend, et repart. Mais rien ne remonte.

Devant le lavabo, je me demande un instant si je ne vais pas m'asperger le visage, mais je me suis trop maquillée. Le khôl autour de mes yeux va dégouliner – on croira que j'ai pleuré, et je ne peux pas me permettre de pleurer aujourd'hui. Mon eye-liner est super épais, exactement comme le déteste ma mère.

En règle générale, j'évite les miroirs. Mais aujourd'hui j'espère que la vue de mon corps va m'aider à me positionner dans cet univers nouvellement redistribué. Mes bras ont toujours un aspect terreux. Ma peau est toujours d'un blanc maladif. Des pustules éclatent un peu partout à la surface, en dépit des médicaments sur ordonnance administrés par ma mère et de mes rendez-vous mensuels chez le dermatologue. « Arrête de te gratter », me dit sans arrêt ma mère, mais j'aime bien la façon dont ma peau pèle. J'aime bien exposer le tissu rouge et luisant qui se cache en dessous.

Russ

Pourquoi êtes-vous devenu flic ?

C'est arrivé quand Russ était encore gamin, répond l'intéressé. Un acte de violence incroyable. Il refuse de fournir des détails. Les gens acquiescent, compréhensifs, mais Russ ne retire aucune satisfaction de ce mouvement de tête – signe d'une forme d'admiration, de respect, teintée néanmoins d'une inévitable dose de pitié.

En vérité, si Russ est devenu flic, c'est parce qu'il ne pouvait pas se payer l'université, et qu'on lui avait parlé des avantages inhérents au port d'une arme.

Russ reçoit l'appel à 5 h 41.

« Allô ? »

Le sommeil a déposé une pellicule pelucheuse sur ses dents.

« Russ, dit l'inspecteur, dont la voix se perd dans les grésillements de l'appareil, on a un corps. »

Russ ramasse son caleçon de la veille sur le sol. L'enfile en se tortillant. D'ordinaire, il passe par-dessus Ines pour se rendre à la salle de bains – il s'autorise trois secondes de cette chaleur familière, de cette peau tiède au goût de sel sous la chemise de nuit en coton râpée. Jamais ce geste ne réveille Ines, si bien que Russ peut s'octroyer un bon moment d'autoflagellation sous la douche, tout en faisant mousser le savon bon marché sur son corps.

Aujourd'hui, il sort du lit de son côté.

« On a un corps. » Russ n'a jamais entendu ces mots auparavant. Enfin, si... dans les séries policières, à la télé. Les thrillers, au cinéma. Et, bien évidemment, ces mots, il les a entendus dans sa tête au moment de son recrutement, pendant tout le temps passé à l'académie de police locale et durant la période d'instruction pour intégrer les forces de police de Broomsville. Toute cette époque où son boulot était encore plein de promesses, avant qu'il comprenne que quatre-vingt-dix pour cent de son temps se résumerait à regarder des voitures

enfreindec la vitesse autorisée de dix kilomètres.

5 h 54 : Russ est dans sa voiture de patrouille, au milieu des crachotements de la radio. Il fait encore nuit. Il a les mains engourcies, et le cuir du volant est glacial sous ses doigts.

Il passe sa langue sur ses dents. Le regrette aussitôt. « Plaque dentaire » : sa mère prononçait ces mots comme une sorte de juron, les commissures des lèvres plissées par le dégoût. Il a oublié de se brosser les dents.

6 h 03 : Russ est le dernier arrivé.

Le corps se trouve à l'école primaire. Les cinq véhicules de police sont garés au milieu de la rue, comme si un déluge apocalyptique venait de les balayer du trottoir ; de l'autre côté du carrefour, les lumières rouges du camion des pompiers et de l'ambulance tournent inlassablement. Russ se gare au coin de la rue ; ses pneus crissent sur la neige tassée. Une couche récente de gadoue macule le macadam.

« Fletcher », dit quelqu'un en voyant approcher Russ. Il avait fallu à ce dernier des mois pour s'habituer à cette forme d'adresse. Fletcher, c'était son père. Même au bout d'un an dans les rangs de la police, cela ne lui était toujours pas entré dans la tête. « Fletcher ! » appelait-on, et Russ ne bronchait pas, continuant à taper tranquillement son rapport comme si de rien n'était.

La brigade, à présent, est rassemblée autour du tourniquet de l'aire de jeux. Les hommes se frottent les yeux, encore mal réveillés dans cette aube à peine naissante. Il y a là le brigadier Capelli, le capitaine Gonzalez, l'inspecteur Williams et les cinq agents qui composent la brigade. Ils sont rassemblés en un cercle compact dans le noir du petit matin, leurs silhouettes vaguement éclairées par une mince bande de gris derrière eux – l'horizon, où le soleil finira par se lever.

L'inspecteur Williams, les mains plongées dans ses poches, fait pénétrer Russ dans le cercle tout en lui demandant pourquoi il a été si long, il faut qu'il voie ça – c'est vraiment moche, on l'a trouvée comme ça, tiens, jette un coup d'œil.

Le corps est celui d'une jeune fille. Quinze ans, peut-être seize. Il est recouvert d'une mince pellicule de neige fraîche, et sa peau a un aspect crayeux sous les projecteurs que les techniciens de la scène de crime ont installés. Le sang et la neige se sont coagulés pour former une masse indistincte sur un côté de la tête (blonde, à en juger par les cheveux restés intacts près du crâne). Elle a la nuque brisée, le cou effroyablement tordu. Les yeux sont fermés – ils l'ont été par quelqu'un après la mort, se dit Russ, parce que la neige paraît avoir été balayée de son front par des mains maladroites. Elle porte une jupe violette et des collants noirs satinés, parsemés d'étoiles scintillantes.

Par la suite, Russ aura l'occasion de voir des photos de la jeune fille vivante, et elle ressemblera alors à toutes les ados qu'il a pu connaître dans le temps. Les filles auxquelles lui et ses copains pensaient quand ils se branlaient en début d'après-midi, une oreille inquiète tendue vers la porte du garage, de peur qu'elle s'ouvre. Des hanches d'enfant.

« Lucinda Hayes », dit quelqu'un dans son dos.

C'est l'inspecteur Williams. Il pose une main poilue sur l'épaule de Russ et poursuit : « La famille a signalé sa disparition hier tard dans la soirée. Ils ont entendu du bruit dans le jardin de derrière et sont allés vérifier dans sa chambre. Elle n'y était pas. Le corps correspond à la description qu'ils ont fournie. Il va falloir que tu restes ici avec les gars de la patrouille, pour sécuriser la scène de crime, une fois que l'équipe médico-légale aura fait son boulot. Ensuite, une petite enquête de voisinage. Vous tapez aux portes, posez quelques questions.

— C'est ton premier corps ? » [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Russ ne répond pas. Il baisse à nouveau les yeux sur la jeune fille. Elle n'a pas l'air en paix. Il pense à Ines et à la manière dont elle dort, changeant de position sans arrêt : Ines peut dormir dans sept, voire huit positions différentes, passant de l'une à l'autre pendant la nuit sans parvenir à décider laquelle lui apportera le plus de confort. Aucune, semble-t-il.

Le corps – Lucinda Hayes – rappelle à Russ celui de sa femme. Incapable d'adopter la position qui lui conviendrait. Des jambes en saillie. Un air perpétuellement contrarié.

Russ avait à peine vingt et un ans quand il commença à travailler dans la police. Après le lycée, il avait passé trois années sur la banquette du séjour de ses parents, faisant de temps à autre des abdominaux sur le tapis, attendant tout bêtement de prendre de l'âge. Il suivait quelques cours de droit criminel au centre universitaire de la ville, et, après le repas du soir, son père, un verre de whisky à la main, lui racontait ses propres années de formation. Le brigadier sortait le coffret souvenir contenant son vieil insigne et son vieux pistolet, et parlait à n'en plus finir. Quand le père de Russ était parti à la retraite, le service s'était fendu de l'innommable plateau de charcuterie de rigueur, et d'un mousseux tiède pour porter un toast.

Quand il eut enfin l'âge requis, Russ passa les différentes épreuves avec des résultats médiocres : service civil, examen écrit, oral devant un jury, évaluation psychologique, aptitudes physiques. Puis vint la période de formation proprement dite, au cours de laquelle il avait suivi pendant cinq mois un fonctionnaire de police plus âgé et plus expérimenté que lui.

On l'avait affecté à Lee Whitley – l'agent pâle et décharné dont tout le monde parlait à voix basse au sein de la patrouille, l'élément le plus

faible des services de police de Broomsville. Un homme à qui on avait donné quatre ans pour faire ses preuves, et qui n'avait pas su révéler le moindre talent.

Russ n'aime guère remuer le passé, mais dans les rares moments où il se l'autorise, il se demande s'il a toujours su – dans quelque endroit secret et bien protégé de son esprit – ce qu'il adviendrait de Lee Whitley.

Ils s'étaient retrouvés devant le bureau du lieutenant le premier jour de formation de Russ. Un après-midi maussade, dix-sept ans plus tôt – en 1988. Les cheveux étaient plus longs, les cigarettes moins mauvaises pour la santé, et ils portaient tous des jeans délavés et des baskets blanches à coussin d'air.

Lee était d'une maigreur effrayante. Ses yeux fuyaient vers le bas et du côté gauche quand il vous parlait. Un grand nez, des pieds en dedans. Des yeux noisette aux pupilles minuscules. Sa poitrine concave sonnait creux quand on lui donnait une tape pour plaisanter.

« OK, articula Russ ce jour-là, incapable d'ajouter quoi que ce soit.

— OK », se contenta de répondre Lee.

Russ lui envoya une claque dans le dos avec ce geste jovial propre aux jeunes gens. Lee eut une quinte de toux. Un sourire en coin, malicieux. Il écrasa le verre en plastique entre ses mains, et des restes de café instantané lui coulèrent le long du bras jusqu'au coude. Russ apprécia d'emblée cette espèce de jeune animal efflanqué qui jouait à l'important tandis que le café suivait son cours paresseux le long de son avant-bras.

C'est ainsi que naquit ce duo remarquable et on ne peut plus improbable. Les deux membres pleinement conscients que cette association, qui n'avait pourtant que quelques minutes d'existence, commençait déjà à adopter une forme insaisissable, telle de l'eau sur un parquet, une masse protéiforme à laquelle ni l'un ni l'autre ne serait capable d'assigner des limites.

« Qui l'a trouvée ? demande Russ à l'un des autres gars de la patrouille.

— Le gardien de nuit », répond ce dernier, avant de pointer le majeur dans une direction bien précise. Russ suit l'arc formé par la jointure du doigt, même s'il connaît déjà l'identité de celui qu'il lui désigne.

Évidemment. Le gardien de nuit.

Ivan a glissé une main dans la poche de sa tenue de travail. De l'autre, il tient une cigarette. Quand Ivan gonfle ses énormes poumons, il recrache des jets de fumée épaisse, chargée de nicotine et de gaz carbonique. D'un orange vif, la lueur de sa cigarette vacille contre le

fond noir que composent les uniformes des policiers. Neige grise et sinistre. Russ n'est pas surpris par la présence d'Ivan en ce lieu. Celui-ci assure la garde de nuit à l'école primaire. Ines avait demandé à Russ de pistonner son frère, disant qu'il traversait une période difficile. Et Russ s'était exécuté.

Russ aime vraiment beaucoup sa femme. La douce Ines. Mais il n'aime pas du tout son beau-frère. Pour tout dire, il donnerait très cher pour qu'Ivan n'existe pas.

Seul avec le corps, à présent, Russ approche la radio de ses lèvres et se met à parler. Le micro est fermé. « T'es là ? » Il grommelle quelque chose dans le plastique, l'œil rivé sur les cheveux de la fille, mélange de rouge et de jaune paille. « Tu m'entends ? » Russ appuie ses lèvres gercées contre la radio, mais ne trouve rien d'autre à dire. Ivan sourit, un sourire narquois qui lui remonte jusqu'aux oreilles, bloc massif de testostérone, la cigarette rougeoyante pendant au bout de ses doigts comme un défi.

www.bookys-gratuit.org

Cameron

« **C'**est toi l'obsédé qui épiait sans arrêt la fille qui est morte, non ? »

La fille assise sur le fauteuil pelé dans la salle d'attente devant le bureau du proviseur s'adressait à Cameron.

« Pardon ? »

— C'est toi l'élève de troisième dont tout le monde parle. Celui qui suivait cette fille comme son ombre. Je me trompe ? »

Sa tête était appuyée contre le mur derrière le fauteuil, dans une attitude nonchalante, indifférente. Cameron l'avait déjà remarquée. Elle habitait le quartier, et elle était toujours seule. Des chaînettes pendaient des poches de son jean. Ses yeux étaient cerclés de noir ; ses cheveux gras, d'un noir de jais, lui tombaient sur un œil, et elle portait un tee-shirt qui arborait le nom d'un groupe que Cameron ne connaissait pas. Le tee-shirt avait été coupé en dépit du bon sens, et un bourrelet de chair pâle à hauteur de l'estomac débordait sur sa ceinture, alors qu'on était en hiver et qu'elle était probablement gelée. Elle avait le menton et le front couverts d'acné.

La fille leva un sourcil interrogateur en direction de Cameron. Il aurait aimé pouvoir faire de même, mais chaque fois qu'il s'y essayait, l'autre sourcil se levait automatiquement, et il n'avait pas envie d'avoir l'air ridicule.

« T'inquiète, dit-elle. Je me demandais, c'est tout. De toute façon, je m'en fiche.

— Ah, d'accord, dit Cameron.

— La fille qui est morte et moi, on faisait du baby-sitting pour la même gamine.

— La fille, elle s'appelait Lucinda.

— Peu importe. C'est illégal, ce qu'ils sont en train de faire. Il est interdit d'interroger un mineur sans le consentement et la présence d'un parent. Ils pensent que parce qu'il n'y a pas d'officiers de police dans la pièce, ils peuvent faire passer ça pour une cellule psychologique, mais c'est des conneries, si tu veux mon avis. C'est

quand même des flics qui nous accompagnent jusqu'à ce bureau. Tactique d'intimidation, je dirais. »

Elle hocha la tête, satisfaite de sa rébellion. Ses yeux étaient parfaitement ronds. Cameron adorait les yeux en amande de Lucinda, et ceux-là étaient complètement à l'opposé : des billes, circulaires et vitreuses.

« Moi, c'est Jade, dit-elle. Comme la pierre. Je suis en première.

— C'est un joli nom.

— Je m'en suis plutôt bien tirée : ma sœur s'appelle Améthyste. Et toi, tu es Cameron Whitley, classe de troisième. Tu habites à un bloc de chez Lucinda. Ils s'inquiètent tous de ta santé mentale, parce que ton père est ce type de la police qui...

— S'il te plaît, dit Cameron. Arrête.

— C'est pas un truc qui est arrivé, genre, il y a très longtemps ? »

Cameron aurait bien aimé être plus à l'aise dans les conversations. En règle générale, il détestait parler aux gens parce qu'il ne savait pas quoi leur dire. Même face aux questions les plus simples, il était submergé par le nombre de réponses possibles : laquelle sonnerait le plus juste, serait la plus appropriée, embarrasserait le moins son interlocuteur.

Il aurait pu demander à Jade pourquoi elle s'habillait de cette façon. Quelle était la première chose à laquelle elle pensait en se levant le matin, ou pour quelle raison ses parents lui avaient donné le prénom de Jade, un prénom vraiment unique qu'il aimait beaucoup. Lui aussi choisirait des prénoms intéressants pour ses enfants le jour où il en aurait. Il aurait pu demander à Jade quelle était sa matière préférée, mais la question paraissait tellement idiote, tellement attendue. Il aurait pu lui demander si elle avait jamais été amoureuse, mais il avait suffisamment de bon sens pour se rendre compte que c'était beaucoup trop personnel.

« Ça t'a fait mal ? » finit par demander Cameron, voyant que Jade le regardait d'un œil noir et attendait, l'air agressif. Il montrait du doigt le mince anneau en argent enroulé autour de sa lèvre inférieure.

« Ouais, un peu.

— Ah.

— Tu veux voir mon tatouage ?

— Pourquoi pas ? »

Jade tendit son poignet gauche. Le contour d'un dragon avait été tracé en noir, les ailes déployées sur sa peau blanche. L'encre ondulait et dansait là où elle couvrait les veines bleues.

« C'est un vrai ? demanda Cameron.

— Normalement, je devrais dire oui. C'est ce que je réponds le plus souvent. Mais vu que tu me regardes avec un tel sérieux, je ne peux pas te mentir. Non, c'est pas un vrai. Je le redessine tous les matins. »

Cameron aurait été incapable de dire si c'était la chose la plus gentille ou la plus méchante qu'on lui ait jamais dite.

« Alors..., reprit-elle. C'est vrai que tu harcelais la fille qui vient de mourir ?

— Elle s'appelait Lucinda.

— Peu importe, vraiment. »

Cameron détestait le mot « harceler ». Il en avait tant d'autres pour décrire sa relation avec Lucinda, mais c'étaient des mots que personne ne pouvait comprendre. Comme « vibrant », « frénétique », « scintillant », « douloureux »...

La porte du bureau de Mr Barnes s'ouvrit. Apparut une femme aux cheveux tirés en arrière et plaqués sur le crâne par des épingles.

« Jade ? interrogea-t-elle. Nous t'attendons. »

Jade roula les yeux en direction de Cameron, comme s'ils partageaient une bonne blague. Quand elle se leva, il sentit une odeur de shampoing au raisin. Il lui vint à l'esprit qu'il aurait dû lui répondre en roulant les yeux de la même façon, mais Jade s'éloignait déjà. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle se retourne pour voir sa réaction.

Cameron s'était mis à jouer aux Nuits-Statues vers l'âge de douze ans. L'été qui avait suivi la sixième, il s'était aperçu qu'il pouvait ôter la moustiquaire de sa chambre. Sauter par la fenêtre pour atterrir dans la plate-bande en dessous ne posait aucun problème à condition de plier les genoux au bon moment.

Le jeu des Nuits-Statues avait commencé avec les Hansen, les voisins d'à côté. Cameron restait debout sur le trottoir devant leur maison des heures durant, à les regarder manger leurs plats passés au four à micro-ondes et se disputer. Mrs Hansen se mettait des rouleaux dans les cheveux comme les ménagères dans les sitcoms des années 1950 et Mr Hansen déambulait dans la maison en caleçon, exposant des chairs flasques et avachies qui auraient fait le bonheur de Michel-Ange. On voyait les os de Mr Hansen. Ils laissaient toujours les lumières allumées ; il était impossible de ne pas regarder. L'œil humain est naturellement attiré par la lumière, Cameron le savait pour l'avoir lu dans *La Carte de l'anatomie humaine*.

Ce premier été, Cameron avait parcouru lentement Pine Ridge Drive. S'il se tenait parfaitement immobile, personne ne le remarquerait. Il enregistrerait les moindres détails : Mrs Hansen imposait un régime très strict à son mari, mais celui-ci stockait des barres chocolatées dans la mijoteuse à côté du réfrigérateur.

Dans la maison d'à côté, Cameron avait un jour regardé les Thornton faire l'amour sur leur table de cuisine, une fois le bébé endormi. Au début, l'affaire avait paru violente, frénétique, on aurait dit deux chiens en train de se battre, avant de devenir plus intime et

rythmée par un balancement de bateau à l'ancre. Pour finir, Mr Thornton s'était attardé sur le corps de sa femme, l'embrassant lentement sur le front. Certains soirs, l'épouse restait debout tard à promener le bébé en pleurs autour du séjour, pendant que son mari sortait le petit chien boitillant pour sa promenade de 22 heures, sa présence dans la rue obligeant Cameron à rentrer chez lui.

Tandis qu'il attendait d'être interrogé, Cameron sortit sa gomme mie de pain de sa poche et la pétrit pour lui donner toutes sortes de formes. Mr O. lui en avait fait cadeau pour les moments où il avait besoin de se dénouer, ce qui arrivait souvent. Il essaya d'en faire un carré parfait en l'aplatissant contre sa cuisse.

Cameron s'était mis à épier Lucinda à peu près à l'époque où la classe de Mr O. avait commencé à travailler sur le portrait. Il voyait des montagnes dans les pommettes des gens, des pattes d'araignée dans leurs cils et traduisait tout ça dans différentes teintes de noir, de blanc et de gris. Il adorait la façon dont le visage de Lucinda ondulait, tout en creux et en bosses.

Quand il observait Lucinda, Cameron jouait aux Nuits-Statues. Il aimait s'imaginer en personnage dessiné par Michel-Ange, pétrifié sur le papier, gravé à jamais dans une position immuable. Mais, à un moment ou à un autre, il percevait ses propres battements de cœur ou le souffle de sa respiration. Cette prise de conscience brisait le silence, et il fallait alors se rendre à l'évidence : il avait beau se tenir aussi immobile que possible, il était en fin de compte bel et bien vivant.

Il ne savait jamais exactement combien de temps s'écoulait chaque fois, mais le but des Nuits-Statues c'était précisément que la chose soit sans importance.

Le 11 février 2004, presque un an plus tôt jour pour jour, le père de Lucinda avait ouvert la porte coulissante à l'arrière de la maison. « Je sais que tu es là, avait tonné sa voix depuis le seuil. Je sais que tu n'es pas malintentionné. Mais il faut que tu t'en ailles. Si tu reviens, j'appelle la police. » Cameron était rentré chez lui en courant, à l'autre bout de Pine Ridge Drive, et s'était réfugié sous ses couvertures avec l'exemplaire tout abîmé de *La Carte de l'anatomie humaine* qui appartenait à son père. Il avait mémorisé les fonctions du rein, parce qu'il s'était mis dans la tête que c'était quelque part tout près de cet organe que le corps conservait ce sentiment en creux qu'était la culpabilité.

Il espérait que la police ne lui poserait pas de questions à propos de cette nuit-là dans la cour de Lucinda. Cameron n'avait aucun don pour le mensonge, et il ne pouvait pas non plus leur dire la vérité – qu'il trouvait fascinant le spectacle des gens quand ils ne se sentaient pas observés. Impossible de leur communiquer l'authenticité de la vie vue à travers une fenêtre, de leur avouer qu'il se détestait en agissant ainsi

mais qu'il était incapable de faire autrement. N'en avait pas envie.

Avec ses constructions pastel et ses espaces dégagés, il régnait à Broomsville une atmosphère bien particulière. La ville occupait la cinquième place au classement établi par CNN des dix endroits où il faisait bon vivre et élever une famille. Broomsville était un cul-de-sac de pelouses carrées à la végétation luxuriante, jaunies à intervalles réguliers par la sécheresse du Colorado. Ce n'était pas le genre d'endroit propice aux petites barrières blanches, mais la ville disposait de bonnes écoles publiques, avec des programmes d'activités extrascolaires auxquels on pouvait s'inscrire même si on n'était pas très argenté. La famille moyenne vivait dans une maison beige exactement comme celle de Cameron : un étage, trois chambres et des fenêtres qui donnaient sur les premiers contreforts des Rocheuses. Les gens conduisaient des 4 × 4 de montagne, des pick-up, des Outback ou des Trailblazer, avec des autocollants sur les pare-chocs qui proclamaient « BUSH CHENEY 2004 ! »

Et au-dessus, les montagnes. Observateurs immuables.

L'air du Colorado était si vif qu'il vous piquait les narines. Une fois, une camarade de faculté de Mom venue de Floride pour les voir s'était évanouie dès le premier jour à cause du mal des montagnes. Ils avaient appelé une ambulance et tout. L'équipe médicale lui avait collé des tubes en plastique dans le nez pour l'aider à respirer. On lui avait enlevé son chemisier et son soutien-gorge pour accéder à ses poumons, et ses seins nus s'étaient avachis de part et d'autre de son corps allongé sur le sol du séjour. Cameron avait fait de son mieux pour ne pas regarder.

Au bout d'un jour ou deux, elle était remise, et ils avaient pu faire de courtes randonnées dans les contreforts qui montaient à l'assaut des Rocheuses. Le Colorado avait une odeur très particulière l'été : la senteur des aiguilles de pin qui se remettaient d'un terrible hiver se mêlait aux effluves de la terre rouge et chaude dévalant les flancs abrupts des montagnes.

On apercevait Pine Ridge Point depuis l'Arbre, et c'était un peu pour cette raison que Cameron avait choisi ce tremble en particulier. On pouvait s'appuyer sur son écorce blanche et lisse et regarder la colline qui ceinturait Pine Ridge Point, là où Dad l'avait emmené à six ans pour la première fois.

Le soleil se couchait. Il y avait des tas de phénomènes naturels qui passaient inaperçus (flocons de neige caressant un rebord de fenêtre, ongles enfoncés dans la peau d'une mandarine), mais Cameron comprenait parfaitement que les gens fassent toute une affaire d'un coucher de soleil. Celui que l'on voyait de Pine Ridge Point exacerbaient la conscience qu'il avait d'être désespérément humain, emprisonné

dans sa subjectivité vulnérable.

Pine Ridge Point était une falaise suspendue au-dessus d'un réservoir d'eau suivant un angle précis de quatre-vingt-dix degrés. Le réservoir ne connaissait pas les vagues. Il attendait, lisse et satisfait – une flaque de sang délaissant sa blessure.

De l'autre côté de la falaise – celui qui ne surplombait pas l'eau – se trouvait la ville de Broomsville, agencement de maisons carrées assez pittoresques et de pelouses arrosées par leurs tourniquets cliquetant, dont l'ordonnancement contrastait violemment avec le chaos des Rocheuses. On voyait la rue de Cameron, minuscule Pine Ridge Drive, et tout ce qui convergeait vers ce plateau. De l'horizon de Pine Ridge Point, Broomsville donnait l'impression d'une ville en carton-pâte remplie de gens en papier. Les mains de Cameron pouvaient la redessiner à loisir.

Il rêvait souvent d'amener Lucinda à Pine Ridge Point. « Regarde, lui dirait-il. Toi aussi, tu sens à quel point nous sommes légers ? »

« Bonjour, Cameron. »

La conseillère d'éducation avait les cheveux tirés en un petit chignon mouillé. Des yeux profonds comme des tunnels. Un sourire dur et contraint.

« Salut. »

— Je m'appelle Janine. Tu te souviens de moi ? » Jambes croisées, un carnet sur les genoux, elle balançait un de ses sabots au bout du pied.

« Ouais. »

— C'est un entretien, pas un interrogatoire, placé sous l'égide de l'établissement. Nous nous contentons de faire quelques vérifications auprès de nos élèves. Tu es libre de t'en aller quand tu veux. Libre de ne pas répondre si la question te dérange. Est-ce que tu comprends ? Est-ce que tu es prêt à poursuivre ? »

Un jour où il feuilletait un livre de recettes dans la cuisine, Cameron était tombé sur un poème glissé à l'intérieur. Lord Byron. Il arrivait à Mom de faire ce genre de chose – abandonner des fragments de poèmes dans les endroits les plus inattendus. Cameron emporta le poème dans sa chambre et le scotcha au revers de la porte de son armoire. Mom l'avait griffonné sur une feuille de carnet, avec un stylo qui avait déposé des pâtés ici et là.

« Oui. »

— Bien. Cameron, pourquoi ne pas commencer par me dire quel genre de relation tu entretenais avec Lucinda ? »

*(Elle marche pareille en beauté à la nuit
D'un horizon sans nuage et d'un ciel étoilé ;)*

« Cameron ? »

*(Et tout ce que l'ombre et la lumière ont de plus beau
Se trouve dans sa personne et dans ses yeux)*

« Bon. On va tenter une question plus simple, dit Janine. Où étais-tu hier soir, 15 février ?

— À la maison, dit Cameron.

— Il y avait quelqu'un avec toi ?

— Ma mère était là. »

Pour tout dire, Cameron était incapable de se rappeler le 15 février. La nuit dernière. « À la maison, ma mère était là » : la réponse semblait franche et crédible. Pour une raison ou pour une autre, cette nuit-là lui échappait... elle s'était discrètement fondue dans les Nuits-Statues de sa collection. Que le temps puisse ainsi lui échapper l'effrayait, même si l'idée lui en était familière. S'il avait eu la possibilité de se faire tatouer sur le corps tous les moments de sa vie, il n'aurait pas hésité, uniquement pour avoir la preuve qu'ils s'étaient bien produits.

« Cameron... » Janine s'interrompt, l'air sévère dans son pull à col roulé. Il aurait bien aimé qu'elle cesse de dire son nom à tout propos comme ça. Elle se pencha par-dessus le bureau du proviseur, lui soufflant une odeur de café froid au visage. « Comment décrirais-tu ta relation avec Lucinda Hayes ? »

*(Un trait obscur de plus, un trait brillant de moins,
Et moitié moindre eût été la grâce ineffable)*

Cameron se demandait souvent si son cœur, à force de battre, n'allait pas déborder du petit espace qu'il occupait. Mom disait dans le temps qu'il avait un cœur trop gros pour sa poitrine... c'était de sa part un compliment, mais Cameron avait commencé à imaginer que cet organe enflait dans de telles proportions qu'il finissait par obstruer ses voies respiratoires. Il le sentait en ce moment se dilater et se contracter tour à tour. Il était sûr d'en mourir un jour.

« Cameron ? »

Il aurait voulu leur décrire l'allure de Lucinda le matin, son visage éclairé par le soleil, le coin de ses yeux encore habité par le sommeil, ses longs cheveux blonds emmêlés et plaqués sur l'arrière de sa tête, ses jambes bronzées sortant d'un bas de pyjama en coton écossais quand elle émergeait de la couette violette. Il aurait voulu leur dire comment l'oreiller laissait des plis sur sa joue, tracés de rivières sur la carte d'un continent vierge.

*(De cette ondoiyante chevelure, d'un noir de jais,
Et de ce visage, doux dans la lumière,)*

« On n'en tirera rien, dit Janine au proviseur Barnes. Il va falloir qu'on parle avec l'un des parents. On peut envisager de le faire venir pour le même genre d'entretien, s'il est d'accord. »

Apparut alors à Cameron, dans un soudain moment de panique, la raison pour laquelle ils l'avaient sorti du cours, amené ici pour lui poser toutes ces questions : ils pensaient qu'il avait tué Lucinda Hayes.

Ensuite, tout se passa très vite.

Cameron se levait brutalement, renversait ce faisant la chaise en plastique derrière lui, ouvrait la porte ; peut-être pleurait-il, il n'aurait su le dire, mais il avait les joues en feu, sa peau le brûlait ; il était noué, noué à l'extrême.

Il y avait une chemise en papier kraft sur la table de la réceptionniste, devant le bureau du proviseur. Des policiers se tenaient en demi-cercle à quelques pas, parlant de leurs grosses voix. Cameron savait ce que contenait cette enveloppe – après tout, Dad avait été officier de police en son temps. Cameron en avait vu beaucoup, des dossiers comme celui-là. Dad était souvent plongé dedans, le soir dans le bureau, un mug de whisky à portée de main, les épaules voûtées, clignant des yeux rougis.

C'était Lucinda Hayes qui était dans l'enveloppe.

« Non, dit le proviseur, dans le dos de Cameron. Ne... »

Elle était étalée, complètement disloquée, sur le tourniquet de l'aire de jeux. Quelqu'un l'avait blessée, d'énormes blessures, parce que sa tête était tournée sur le côté et son profil contre le métal rouge couvert de neige était mutilé, tordu. Elle avait un bras passé sous la poitrine, l'autre pendait par-dessus le bord du tourniquet. Elle portait sa jupe préférée, la violette, celle de la photo de classe. Des collants scintillants. Et le sang... le sang avait coulé de son crâne, d'un côté, tachant la neige vierge d'une bouillie rougeâtre.

Ce n'était pas Lucinda – mais une version d'elle abîmée, violée, une image macabre qu'il ne reconnaissait pas, une photo datant de sa propre enfance et qu'il ne se rappelait pas avoir jamais prise.

Tout se mettait soudain à vibrer. Cameron s'effondrait. Il n'osait pas détourner les yeux, même s'il était certain que rien ne pourrait effacer cette vision pendant longtemps, très longtemps. Il sentait son cœur se dilater et se contracter tour à tour. Cette version de Lucinda n'était ni douloureuse ni scintillante... il ne comprenait pas comment quelqu'un avait pu la priver de son éclat.

(Miroir limpide des pensées sereines)

Un soir, presque un an plus tôt, Lucinda se tenait devant sa glace en pied.

Elle n'était vêtue que d'un soutien-gorge et d'un jean. Le soutien-gorge était blanc, avec un petit nœud rose cousu entre les triangles des bonnets. Lucinda se déhanchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Elle tirait très fort sur les bretelles du soutien-gorge, pressant ses paumes sur ses seins pour les rapprocher, leur donner un air plus rebondi. Sans que cela fasse la moindre différence. Cameron adorait son dos, dont la nudité s'encadrait dans la fenêtre – des omoplates lisses, à peine dessinées. Ces poumons. Un être humain est doté de trente-trois vertèbres, mais il n'en comptait que six sur Lucinda, rangée de collines basses ondoyantes, vulnérables et craintives.

C'étaient là les souvenirs préférés de Cameron, ceux qu'il conservait dans un classeur mental à ouvrir tard le soir. Sa collection de Nuits-Statues... lui sur la pelouse, à regarder à travers la fenêtre, saisi par la complexité sans pareille de la silhouette de Lucinda.

Sur sa hanche droite, une tache de naissance en forme de cygne avait la couleur d'un poivron rouge foncé, oublié trop longtemps sur le comptoir de la cuisine.

Jade

Ma chanson préférée a pour titre *Death by Escalator*. Ça parle d'une fille qui tombe alors qu'elle est sur un escalier mécanique et glisse jusqu'en bas. Sa tête s'écrase sur les barres métalliques et rebondit chaque fois qu'une nouvelle marche se présente.

Si je m'installe au bon endroit sous l'arbre déformé dans la cour du lycée, personne ne peut me voir. Aujourd'hui, la neige fond par plaques, sans grande conviction, et je me suis assise sur un plateau de cafétéria en plastique. Danny Hartfeld est la seule personne à rester dehors avec moi. Il lit *Le Hobbit*, qu'il tient entre ses mains gantées. Il arrive que Danny Hartfeld et moi nous retrouvions dans les mêmes endroits, mais il me déteste, et c'est très bien comme ça.

Je sors le sandwich à la saucisse que ma mère m'a emballé et monte le son dans mes écouteurs. Le premier album des Crucibles m'obsède depuis longtemps, depuis 1986. C'est du punk smash, pas le genre screamo. Mais aujourd'hui, *Death by Escalator* me fait penser au petit corps bronzé de Lucinda, la tête et les bras pendant du tourniquet. Et je l'imagine : ongles laqués qui traînent par terre, cheveux collés par le sang séché, lèvres bleues par le froid...

Je tire d'un coup sec sur mes écouteurs. J'essaie de respirer normalement, mais, pour l'instant, la normalité m'échappe. Une fille blonde de l'association des élèves de seconde s'approche avec entrain de Danny Hartfeld, une feuille de papier à la main. Il hoche la tête. Et signe.

Elle vient vers moi. Je n'ai plus mes écouteurs sur les oreilles, et *Death by Escalator* est réduit à un bruit de parasites. Les basses, la batterie, tout est parti. Noyé dans ce bourdonnement aigu mais lointain.

« Salut », dit la fille, débordant d'enthousiasme. Elle est munie d'une enveloppe en papier kraft et d'un marqueur violet fluo. « On envoie une carte à la famille de Lucinda Hayes. Tu veux signer, en témoignage de sympathie ?

— Non merci, dis-je.

— T'es sûre ? demande-t-elle. Juste ton nom ?

— Non merci », je répète, et je la fusille du regard jusqu'à ce qu'elle tourne les talons.

Je n'ai jamais vu New York au coucher du soleil qu'en photo. Une lueur déclinante couleur miel pose un voile doré sur les bâtiments. Les lumières des gratte-ciel s'allument une à une – minuscules témoins de toutes les vies possibles au-delà de celle-ci.

C'est la faute de Lucinda Hayes si j'ai deux boulots : le baby-sitting chez les Thornton et le ménage au Hilton Ranch.

Les gens laissent toutes sortes de choses dans les chambres d'hôtel. Mouchoirs en papier froissés, boules Quies collantes jaunies par une couche de cérumen, de temps en temps un préservatif. Le mois dernier, j'ai trouvé un appareil photo numérique. La semaine dernière, une lettre d'amour.

Querida, ma chérie,

Tu es mon océan, et je ne rêve que de ton sel. Quand je me réveille, tu es le sable dans les interstices de mes dents.

—Fou d'amour

Ils viennent tous les mardis. Fou d'amour arrive à 18 h 30. Querida à 19 heures. Je dirais qu'ils ont une petite trentaine, mais qui sait. À en croire ma mère, l'amour rajeunit une femme de plusieurs années.

Tous les mardis, ils prennent une chambre – tante Nelly donne une carte magnétique à Fou d'amour avec un claquement de langue et un sourire complice. Il attend dans le fauteuil en similicuir près de la fenêtre, le temps que Querida arrive, son sac cabossé en bandoulière. Querida est jolie à la manière de celles qui ne font aucun effort pour l'être. Aucune trace de maquillage, un bonnet tricoté informe, des tee-shirts trop serrés (l'effet du hasard, semble-t-il, et non d'une intention délibérée). C'est son sourire surtout – timide au départ, tandis qu'elle enroule machinalement une mèche de ses longs cheveux noirs autour de son doigt. On a presque l'impression de voir son cœur bondir dans sa poitrine.

Ils se dirigent vers l'ascenseur, Fou d'amour lui soulève doucement le menton, d'un seul doigt, et Querida devient écarlate. Ils se parlent, mais à distance – comme s'ils avaient peur d'entrer en combustion.

La nuit où Lucinda est morte, tante Nelly et moi avons secoué la tête en les suivant du regard depuis le comptoir de la réception, jusqu'à ce que les portes de l'ascenseur se referment sur eux. Tante Nelly s'est retournée vers moi, comme si elle s'était brusquement rappelée que

j'étais là. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

« Jade, on te paie pour rester là à cancaner ? »

J'ignore pourquoi elle a employé ce verbe étant donné qu'on n'avait pas échangé un mot, mais je n'ai rien dit et me suis emparée de mon chariot. J'avais passé les deux heures précédentes à construire une pyramide de rouleaux de papier hygiénique, et il me fallait à présent éviter de la démolir en franchissant les portes. La pyramide, précaire, était branlante. Je poussai mon chariot, passai devant le placard au matériel et aux produits d'entretien, et pénétrai dans l'ascenseur de service, où je surpris mon reflet dans les glaces des portes au moment où elles se refermaient.

Je n'avais vraiment rien d'une femme amoureuse. Noyée dans les plis de ma blouse de travail, un tablier taché de javel trop serré autour de la taille, des cheveux tirebouchonnés qui s'échappaient d'une queue-de-cheval sans grâce, et un maquillage qui avait coulé pour s'accumuler sous mes yeux.

Chaque mardi, je pousse mon chariot dans la chambre qui partage une cloison avec celle de Querida et de Fou d'amour, et je retiens mon souffle jusqu'à en devenir à moitié aveugle. Je n'entends jamais rien. Je ne peux qu'imaginer les bruits : murmures entrecoupés de halètements, contact silencieux d'une peau avec une autre. La nuit où Lucinda est morte, je suis restée dans une chambre déjà nettoyée à me demander quelle impression ça pouvait faire d'être touchée ainsi. Attente désespérée.

Le psy de ma mère dit que je souffre d'un sérieux manque d'objectifs dans la vie. Le plus souvent, ça ne me paraît pas aussi terrible que ça en a l'air. Mais, de temps en temps, il m'arrive de me réveiller en pleine nuit, terrifiée sans raison apparente. Une fois, j'ai rêvé de *La Naissance de Vénus* et me suis réveillée en larmes à cause de sa peau de marbre. Des courbes sinueuses de son corps. J'ai avalé une gorgée d'eau dans un verre en plastique, sans même me rendre compte qu'il se trouvait sur ma table de nuit depuis plusieurs jours.

Querida, ma chérie, ai-je pensé, et je me suis sentie mieux.

J'aime bien les chambres d'hôtel. Les humains sont dégoûtants, tous sans exception. Même Querida. Après avoir trouvé cette lettre d'amour dans la chambre 304, j'ai retiré de la bonde de la douche une pleine poignée de cheveux noirs, comme un gros cafard.

Quand je rentre du lycée, trois heures plus tôt que prévu, ma mère n'est pas censée être là. Le mercredi, elle travaille comme bénévole dans un centre de protection des animaux qui se trouve au bas de la rue, ce qui lui permet de se faire passer pour une infirmière au club de lecture.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » je lui demande.

La pendule du four affiche 12 h 47. Ma mère est assise, les jambes sur la table de la cuisine, en train de lire le magazine de la chaîne HGTV. La fumée de sa cigarette monte dans la lumière de ce début d'après-midi, déroulant ses spirales telle une hélice d'ADN au-dessus de ses cheveux teints couleur noisette.

« Jour de congé personnel, dit-elle. C'est tellement triste. C'est à cause de ça que tu es rentrée ? »

Elle écrase son mégot sur un dessous-de-verre en marbre et le laisse là, avec son empreinte grasse de rouge à lèvres.

« Ça ?

— Le téléphone n'a pas arrêté de sonner de toute la matinée. Ils pensent déjà tenir l'enfant de salaud qui a fait ça.

— Et ce serait qui ?

— Tu connais ce garçon qui habite un peu plus bas dans la rue ? Cameron Whitley ? Son père, c'était ce flic ripou, Lee Whitley, dont on a parlé il y a quelques années. »

Elle sourit. Elle adore détenir ce genre d'information. Les traces de rouge à lèvres passé qui tachent ses dents jaunies par le tabac me dégoûtent. Elle porte un peignoir en soie transparent, maculé de soupe sur le devant et orné de grues japonaises, le contour de ses seins avachis bien visible sous la mince étoffe. Il m'arrive souvent de penser que ma mère est le pire être humain qui soit au monde. À d'autres moments, elle me fait pitié.

« Oh, à propos..., reprend-elle. Chris Thornton a appelé. Il sait que c'est un peu court comme délai, mais je lui ai dit que tu ne travaillais pas à l'hôtel ce soir. Tu peux aller garder la petite ?

— Non.

— Je lui ai déjà dit oui. Il avait l'air pressé ; tu pourrais y aller maintenant.

— J'ai pas envie.

— C'est pas une réponse, ça.

— Va te faire foutre, m'man.

— Sympa, comme réponse... T'es privée de sortie, ma jolie. Et ce baby-sitting, tu vas le faire, que ça te plaise ou non. Cet homme a une femme très malade, tu le sais mieux que personne. Il y a des jours où je me demande ce que j'ai fait pour avoir une gamine aussi égoïste.

— Côté égoïsme, t'es pas mal servie non plus.

— Dépêche-toi. »

Chris Thornton vient m'ouvrir en tee-shirt et en jean. Je ne l'ai jamais vu autrement qu'en costume cravate (il a un super boulot dans le centre-ville de Denver). Sa femme, Eve, n'est pas à la maison pour l'instant – en règle générale, elle est à l'hôpital, ou alors à Longmont chez ses parents, quand elle n'est pas enfermée dans sa chambre à

l'étage, les rideaux tirés. Il y a environ un an et demi, juste après la naissance du bébé, on lui a diagnostiqué un truc sérieux. Un cancer, je crois, même si les gens baissent immanquablement la voix quand ils en parlent.

« C'est vraiment très gentil à toi d'être venue, Jade, dit Mr Thornton, avec un geste vers la porte de derrière, indiquant l'aire de jeux. La baby-sitter de jour a annulé à la dernière minute, et je n'ai rien pu faire jusqu'à maintenant. »

Il me tend Ollie – l'abréviation d'Olivia – d'un air désinvolte, comme il le ferait d'une carafe d'eau, et marmonne entre ses dents qu'elle doit être couchée à 7 heures ; lui rentrera plus tard. Il glisse un sac de sport sur son épaule et se hâte de gagner la porte. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Ollie n'est pas un beau bébé. Son visage a tout d'une tomate un peu molle, il est rouge et fripé comme celui d'un nouveau-né extraterrestre, alors qu'elle a presque dix-huit mois maintenant. Quand je suis sûre que la voiture de Chris Thornton a quitté l'allée du garage, j'emporte la gamine à l'étage, où le couloir est encore encombré de cartons entassés à moitié déballés qui attendent là depuis qu'ils ont emménagé, il y a deux ans. Puddles, leur terrier gris à la démarche souple, me mordille les talons tout au long de la montée. Ses poils tombent si bas sur ses yeux que c'est à peine si elle y voit clair, sans compter qu'elle est probablement plus vieille que moi. Je ne comprends pas qu'on puisse appeler une chienne Puddles... surtout quand elle est aussi déprimante que celle-là. Je m'assieds près de la fenêtre, dans le fauteuil à bascule près de la fenêtre de la chambre d'enfants, et Ollie pleure, gigote dans tous les sens, se tortille, produit toutes sortes de borborygmes. Elle déambule dans la pièce, chancelante, tandis que Puddles reste couchée à mes pieds. La fenêtre est légèrement entrouverte ; un air vif et piquant se faufile par la moustiquaire en gonflant comme une jupe les rideaux rose bonbon.

À l'autre bout de la pelouse des Thornton, au-delà de la clôture et d'un très vieux chêne, l'aire de jeux est là, comme elle l'a toujours été. Sauf qu'aujourd'hui, trois agents de police montent la garde près du tourniquet.

Nous avons l'habitude, Zap et moi, de nous asseoir au centre de ce tourniquet. J'enroulais mes jambes autour du cylindre peint en rouge et m'allongeais, le dos aplati contre la surface en métal bosselé. On commençait tout doucement. Les baskets de Zap crissaient sur l'herbe desséchée, et le ciel se mettait à tourner, tel un ventilateur de plafond faisant alterner le bleu et le blanc. Quand nous avions atteint une vitesse suffisante, Zap sautait à côté de moi, mais sans s'allonger – il n'aimait pas ça. Il prenait appui sur la barre du milieu, ses bras d'épouvantail déployés de chaque côté du corps, capitaine de son

vaisseau tourbillonnant.

Ollie lève les yeux vers moi, un Lego luisant de bave à la main, enfin calmée. Ses yeux marron sont exorbités, humides et bovins, ses cils fins débordent largement des paupières.

Allez, vas-y, Dis-leur à quel point je suis infecte.

Elle ouvre sa bouche tout en gencives et pousse un autre hurlement.

Quand tout a commencé à s'écrouler avec Zap – il y a un an environ –, j'ai trouvé un bouquin intitulé *La Sorcellerie moderne. Guide à l'intention des mortels*. Fondé sur l'histoire de la sorcellerie païenne, il est l'œuvre d'un groupe de chercheurs réputés. À l'heure qu'il est, je ne peux plus mettre un pied à la bibliothèque municipale, parce que les amendes que j'ai accumulées pour mes retards doivent s'élever à plusieurs centaines de dollars. Je n'ai donc aucune intention de le rendre.

C'est arrivé en mai dernier. C'est entièrement la faute de Lucinda si j'ai dû prendre le boulot de femme de ménage à l'hôtel, et si les Thornton ont cessé de m'appeler pour faire du baby-sitting. À l'époque, il y avait pratiquement un an que mon histoire avec Zap était partie en vrille – ce qui ne m'empêchait pas, même alors, de passer mes soirées à éplucher des photos de mon enfance, à dessiner des moustaches au marqueur sur nos deux tronches, histoire de ne pas me noyer dans la tristesse. C'était peine perdue, je sais. On ne change pas les gens comme ça. On ne peut pas les empêcher de grandir. Ni les obliger à ressembler à ce qu'ils étaient avant, genre gamin dégingandé affublé de lunettes aux verres épais comme des culs de bouteille et d'une coupe au bol qui lui donne l'air d'un demeuré.

La semaine où j'ai emprunté le bouquin à la bibliothèque, j'étais censée faire du baby-sitting. Dix heures d'affilée, et Eve Thornton allait me payer cent dollars – il était rare qu'elle prenne deux baby-sitters à la fois, mais elle devait sortir de l'hôpital pour quelques jours, et une aide supplémentaire serait la bienvenue. J'étais contente de passer tout un samedi loin de la maison, où ma mère n'arrêtait pas de pester contre la facture d'électricité. Le matin même, elle avait fracassé une assiette sur le manteau de la cheminée.

Alors que je me rendais chez les Thornton, le portable familial que ma mère me laisse utiliser pour le boulot a sonné. Un texto d'Eve Thornton : « OUBLIE LE RV. DOUBLE RÉSA. T DRANGE PAS OJOURD'HUI. E. T. »

Alors que je faisais demi-tour, j'ai vu Lucinda qui remontait l'allée des Thornton. Elle m'a souri quand nous nous sommes croisées, de toutes ses dents bien alignées. Lucinda avait une unique fossette, du côté gauche. Même quand son sourire était feint, il lui creusait une petite boutonnière sur la joue. Bien entendu, les Thornton préféraient

avoir Lucinda Hayes – sans doute réussissait-elle à coucher Ollie sans que celle-ci pousse des hurlements. Je parie qu'elle était diplômée en réanimation cardio-respiratoire.

« Salut », m'a-t-elle lancé, du ton sur lequel on s'adresse à une vieille connaissance dont on devrait se souvenir, sans pour autant en être capable.

Une odeur de shampoing à la fraise la suivait partout. J'ai tourné à l'angle de la rue, l'estomac à l'envers comme si j'avais mangé un truc avarié. J'avais l'impression de revivre une fois de plus cette fameuse nuit où je m'étais retrouvée dans ce couloir étroit à écouter les fusées d'un feu d'artifice exploser au-dessus du lac et à laisser Lucinda Hayes m'enlever tout ce que je possédais.

Plus tard ce même soir, j'ai tout installé, exactement comme c'était expliqué dans « L'art du rituel », le sixième chapitre de *La Sorcellerie moderne. Guide à l'intention des mortels*. Pas à pas. Les bougies, les herbes, l'autel, tout.

Je ne regrette pas le rituel, pas même maintenant que Lucinda est effectivement morte. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Je voulais qu'elle disparaisse.

Mr Thornton me règle en liquide, une liasse épaisse au milieu de laquelle il a glissé deux billets de vingt dollars en plus. C'est sans doute accidentel, parce que je n'ai rien fait ce soir en dehors de coucher Ollie et de manger la pâte à cookies crue dans le frigo. Je n'ai pas trouvé la laisse de Puddles pour la sortir, alors je l'ai portée jusqu'au coin de la clôture derrière la maison, la gardant à l'œil jusqu'à ce qu'elle ait fini de pisser, prête à l'intercepter si elle faisait mine de s'échapper. Je pars avant que Mr Thornton s'aperçoive qu'il m'a trop donné.

Quand j'arrive à la maison, tout est calme. Il est 22 h 19.

En principe, quand j'ai fini mon baby-sitting, je vais voir Howie – le sans-abri qui vit derrière la bibliothèque. Mais ce soir, ma curiosité prend le dessus. J'enfile un caleçon d'homme et un tee-shirt propre à l'effigie des Crucibles. Je fais rouler ma chaise de bureau en plastique jusqu'à la fenêtre. J'éteins la lumière et utilise mon briquet rose pour allumer la bougie à la camomille sur la table de nuit. Ma mère dit que c'est un coup à mettre le feu à ma chambre tellement elle est encombrée. Je n'ai pas le droit d'allumer des bougies tant que je ne me serai pas débarrassée de toutes ces cochonneries, mais c'est mal me connaître.

J'extrait un CD du milieu de la pile, qui, ébranlée, vacille au pied de mon lit. Des compilations que je me suis faites, adaptées à différents états d'âme – celle-ci je l'ai appelée *Night Walks*, le titre est gribouillé en travers de la surface pelliculée du CD. Liste des groupes : Misfits,

Green Day, Bad Religion, les Crucibles et Blink-182. Ça commence avec *Letters to God* par Box Car Racer, et quand le chanteur à la voix nasillarde commence à se lamenter, je m'autorise juste un petit soupir de satisfaction.

Je m'assieds devant ma fenêtre comme d'habitude, mais je sais que, ce soir, Cameron ne viendra pas. La capuche de son sweat le trahit toujours, qui signale sa présence au milieu des ombres – le cordon blanc qui lui retombe sur la poitrine tranche dans l'obscurité sous le clair de lune. La pelouse derrière chez Lucinda monte en pente douce à partir de la maison, elle-même située au bas d'une petite éminence aux abords de la ville ; de là où Cameron se trouve d'ordinaire, près de la clôture, nous avons tous les deux une vue plongeante sur sa chambre.

Presque vingt-quatre heures depuis la mort de Lucinda, et ce soir, l'herbe est parfaitement immobile. Une voiture de police tourne au ralenti, tous feux éteints, faisant entendre son bourdonnement furtif quand elle longe la maison sur le côté. Les Hayes sont dans leur séjour, mais en regardant de ma chaise de bureau au-dessus de l'allée d'herbe qui sépare les deux habitations, je ne vois leurs visages qu'occasionnellement. De la famille est arrivée, grands-parents, tantes et oncles, qui vont et viennent entre le séjour et la cuisine avec des tasses de thé fumantes et des assiettes auxquelles personne ne touche. Un manège continu. Lex est assise par terre, adossée contre les pieds du canapé ; on dirait une version plus jeune d'elle-même, qui évoque la sœur jumelle d'Amy quand elles jouaient à la princesse. Sauf que maintenant, elle porte un jean semé de strass et pleure sans bruit pendant que sa grand-mère lui tresse les cheveux.

Je cherche des yeux les taches blanches des baskets de Cameron, pour tomber sur les racines des arbustes qui bordent la clôture du fond, cordages déroulés sur une pelouse baignant dans l'obscurité. Pendant un moment d'absence, j'ai peur d'être aspirée dans le gouffre de ce clair-obscur.

Lucinda n'est plus. Cameron n'aura plus personne à épier. Personne pour faire trembler ses mains. Personne à qui penser avant de s'endormir, tandis qu'il fixe des yeux les fissures du plafond ou compte les nébuleuses de la ceinture d'Orion.

Voilà comment Zap me regardait :

Les yeux grands ouverts, comme surpris par le flash d'un appareil photo. Un regard souvent furtif. Qui semblait ne jamais se poser. Parfois de longs moments, qui s'étiraient au-delà de la durée convenable. « Qu'est-ce qu'y a ? disait l'un de nous.

— Quoi, qu'est-ce qu'y a ?

— Rien. Tu me regardes d'un drôle d'air.

- Pas du tout.
- À quoi tu penses ?
- Tu savais qu'il faut six cent quatre-vingt-six jours à Mars pour graviter autour du soleil ?
- C'est pas vraiment à ça que tu penses.
- Prouve-le.
- Oh, la ferme. »

www.bookys-gratuit.org

Russ

Russ et deux autres agents reçoivent l'ordre de frapper à toutes les portes du voisinage. Ils commencent par les maisons qui bordent l'aire de jeux, celles dont les clôtures donnent sur le tourniquet.

Avez-vous entendu du bruit la nuit dernière ?

Ils parlent à Greg et Rhonda Hansen, le couple de personnes âgées qui font de la gymnastique rythmique ensemble dans leur séjour. Ils parlent au professeur de danse classique de Lucinda, qui insiste pour leur servir un thé tiédasse. À Chris Thornton, qui s'efforce de maintenir en équilibre sur sa hanche un bébé qui gigote. À Kelly Dixon-Burns, qui porte un peignoir en soie et regarde Russ d'un œil un peu trop insistant tout en tirant longuement sur sa cigarette, et à Sherry DeCasio, qui fond en larmes sitôt qu'ils prononcent le nom de Lucinda. Dans son cas – comme dans celui des Weinberg, des Sanchez et de tous ceux qui ont des enfants à Jefferson High School –, Russ demande : « Pouvons-nous revenir après la fin des cours ? Nous aimerions parler à votre enfant. » La plupart hochent la tête, l'air solennel.

Quand Russ rentre au commissariat, c'est la fin de l'après-midi, il ne s'attend pas à y trouver le gamin.

La photo de classe de Cameron est accrochée à un tableau où figurent déjà les portraits des premiers suspects. Le garçon ressemble de façon frappante à son père. Ce qui ne suscite aucun commentaire. Personne ne fait allusion à Lee.

Ces yeux noisette... un serpent se tortille dans le ventre de Russ. La nostalgie, comme un poignard.

L'ensemble des services de police de Broomsville a été convoqué dans la grande salle de conférences afin d'être mis au courant des détails de l'affaire. Si quelqu'un se souvient que Russ a un lien de famille avec le gardien de nuit, Ivan – un autre suspect dont la photo est punaisée sur le tableau –, personne n'en fait état. Peut-être ont-ils oublié qu'Ivan est le beau-frère de Russ. Plus vraisemblablement, ils

s'en moquent.

« L'affaire est déjà connue au plan national, dit le commissaire à l'ensemble des officiers, brigadiers et réceptionnistes présents. Vous vous abstenrez de tout commentaire auprès des médias. »

S'ensuit une courte liste des suspects :

Ivan Santos, le gardien de nuit qui a trouvé le corps.

Édouard Arnaud, l'ex-petit ami de la victime.

Les parents : Joe et Missy Hayes.

Howard Morrie, le sans-abri qui squatte dans le parc derrière la bibliothèque municipale.

Cameron Whitley, le harceleur qui habite en bas de la rue.

Russ n'est allé voir Ivan en prison qu'une seule fois. Sans prévenir. Pas loin du mètre quatre-vingt-dix, quelque chose de gargantuesque de l'autre côté de la table en métal du parloir. Ivan l'avait accueilli d'un « Russell, mon frère » et d'une poignée de main ferme tout en s'installant confortablement sur sa chaise.

En prison, Ivan ne s'était bagarré avec personne, ne s'était pas non plus fait d'amis. Il avait passé son temps à lire : des philosophes latino-américains, associés aux textes d'un cours de licence en sciences humaines qu'Ines avait déniché sur Internet. Le genre de lectures que Russ aurait été incapable de mener à bien s'il avait essayé. *Le Banquet* de Platon, les conférences incompréhensibles du Français Michel Foucault sur le pouvoir. José Martí, Juan Montalvo, Leopoldo Zea et les écrits de sœur Juana Inés de la Cruz, dont Russ avait appris sur Google qu'elle était la première écrivaine féministe latino-américaine. Ivan avait recopié la totalité du Nouveau Testament sur des blocs-notes qu'Ines lui achetait et lui expédiait par dizaines. Pour finir, tout ce qui était resté du séjour d'Ivan en taule était cette religion bricolée à partir d'un christianisme version new age, un mélange impressionnant de philosophie érudite, de catholicisme et de développement personnel. Sans oublier, sur son poignet droit, un tatouage exécuté à la va-vite : une Vierge de Guadalupe sanguinolente, avec à son côté un bouquet fané de fleurs à quatre pétales.

Maintenant qu'il est libre, Ivan se consacre à des sermons philosophiques tortueux, dont il abreuve la communauté hispanique qui occupe les chaises en plastique disposées dans l'unique salle de l'église sur Fulcrum Street. Il prêche, vêtu d'une chemise blanche à col boutonné impeccable et d'un pantalon soigneusement repassé, encourageant ses ouailles à approfondir leur exploration spirituelle par la lecture, et, en lieu et place de la Bible, leur donne à lire *Le Banquet* de Platon et leur parle d'émancipation.

« Croyez en votre propre bonté, les exhorte Ivan. Fiez-vous à votre bonté. *Confíe en su propia bondad.* »

Ines est au premier rang. Elle chante, les yeux grands ouverts, le regard fier. Les vieilles dévotes préparent des plats pour elle et les apportent à la maison ; pendant que Russ est au travail, Ines parcourt la moitié de la ville pour aller rendre les casseroles vides. Russ se demande souvent si Ines n'aimerait pas mieux habiter ce quartier-là de Broomsville, avec ses maisons de guingois, ses voitures à la peinture écaillée et toutes ces femmes au débit de mitraillette semblable au sien. Parfois, dans son sommeil, Ines marmonne des propos incohérents dans un espagnol suppliant. Russ garde un crayon et du papier dans sa table de nuit de manière à noter des mots et des expressions qu'il cherche sur Google le matin venu.

Quand l'inspecteur Williams l'interroge dans la pièce à l'arrière du commissariat, Ivan ne montre aucun signe de ferveur messianique. Russ les observe un moment derrière la vitre sans tain tandis que l'inspecteur utilise toutes les techniques de l'interrogatoire type. Pour finir, au bout de six heures, ils n'ont rien obtenu d'Ivan qu'un calme assourdissant qui terrifie Russ, lequel se représente les centaines de blocs-notes – la Bible manuscrite de son beau-frère – empilés à côté d'un matelas à deux places posé à même le sol.

« Je ne sais rien », répète-t-il inlassablement.

« Je l'ai trouvée là, c'est tout », répète-t-il, encore et encore.

Confíe en su propia bondad.

Russ et Ines se sont rencontrés en été. Les étés du Colorado sont secs – la chaleur vous tombe dessus, lentement, inexorablement, comme un rideau qui s'abaisse sur une scène embrasée. Poussière rouge. Chlore. Ciment chauffé à blanc.

Russ profitait de son jour de congé. Les filles portaient des robes à bretelles et se promenaient pieds nus dans le parc où les garçons lançaient des Frisbee et laissaient le soleil jouer sur leurs corps à travers leurs chemises.

Russ gara sa voiture et observa un moment les gens sous la vaste tente d'un ciel sans nuage. Il avait d'abord projeté une petite randonnée dans la montagne, mais il faisait trop chaud et il s'était arrêté à côté de Main Street Park. Il n'imaginait pas retourner chez lui, où il rôterait devant sa télé à boire des Bud Light. Il n'était pas rare qu'il passe la totalité de ses deux jours de congé sans adresser la parole à quiconque en dehors du livreur de pizza boutonneux.

Il avait donc décidé d'entrer dans le parc, attiré par l'animation et les cris des gens, manifestations de leur existence. Le jour avait l'odeur d'un rêve enduit de crème solaire, et Russ suivit les méandres de l'allée piétonne jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur d'un marchand de

glaces ambulant. Il prit son tour dans la queue, commanda un cornet de glace pilée à la cerise et se dirigea vers un banc en partie inoccupé.

La glace commença à fondre bien avant qu'il l'ait terminée, le sucre parfumé à la cerise dégoulinant du cornet sur les jointures de ses doigts, puis sur son short kaki, où il s'épanouissait en petites fleurs sanguines.

« Tenez », dit-elle.

Ines était assise à côté de lui sur le banc, un livre ouvert sur les genoux. Et lui tendait un minuscule paquet de mouchoirs en papier.

« Merci, dit Russ, tout en se nettoyant.

— De rien. » Une trace d'accent. Elle scintillait dans la lumière du soleil, vêtue d'un short en jean et d'un tee-shirt trop grand. Son livre était d'un blanc aveuglant.

« Vous lisez quoi ? » lui demanda Russ.

Elle lui montra la couverture. « *L'Amour aux temps du choléra* », lut-il à voix haute, butant sur le mot « choléra » parce qu'il ne se souvenait plus du sens et n'était pas sûr de la prononciation. La page était couverte d'annotations au crayon. Russ était incapable de se rappeler la dernière fois où il avait lu un roman. Il n'était même pas sûr d'en avoir jamais terminé un.

« C'est bien ? reprit-il.

— Oui. Je l'ai lu à plusieurs reprises en classe, mais c'est la première fois que je le lis en anglais. C'est très différent.

— Comment ça ?

— Les tournures de phrase. C'est comme ça que vous dites, non ? Quand une phrase s'organise de différentes façons...

— Oui, dit Russ. C'est comme ça qu'on dit.

— Regardez un peu ça », dit-elle en feuilletant les pages, avant d'en déchirer une.

Un bruit de sparadrap que l'on arrache, et avant que Russ ait eu le temps de protester, elle lui tendait la page dentelée où une phrase était soulignée. Il plissa les yeux pour la lire.

« Il était encore trop jeune pour savoir que la mémoire du cœur élimine les mauvais souvenirs pour embellir les bons et que, grâce à cet artifice, nous arrivions à supporter le poids du passé. »

« C'est beau, non ? demanda-t-elle.

— Très. »

Il voulut lui rendre la page – comme si elle pouvait encore la réinsérer dans le livre –, mais elle l'écarta d'un geste. Quand elle sourit, il se demanda si elle cherchait à flirter. Lui en avait perdu l'habitude depuis des années.

« Gardez-la », avait-elle dit, avant de lever le livre devant ses yeux

et de se réinstaller sur le banc, s'absorbant à nouveau dans son contenu. Russ fourra la page dans sa poche et se leva pour aller jeter ce qui restait de son cornet. Il repartit à grandes enjambées en direction de sa voiture, se prenant à souhaiter qu'elle lui ait demandé de rester ou que lui-même ait eu le courage de le faire.

L'inspecteur Williams est presque aussi âgé que le père de Russ, lequel avait servi de mentor au premier dans les années 1960. « Ah, Fletcher, ne cesse-t-il de se remémorer. C'est ton paternel qui m'a mis le pied à l'étrier, tu sais ça ? Il a cru en moi, contrairement à tous les autres. »

« T'as pas l'intention de rester simple agent de police à faire des rondes jusqu'à la fin de tes jours, dis-moi ? s'enquiert souvent l'inspecteur Williams. Tu vas quand même bien chercher à prendre du galon, non ? »

Russ ne s'imagine pas inspecteur. Il aime bien la tranquillité de sa voiture de patrouille, sous le voile léger d'une ronde de nuit. Le pinceau des phares balayant le goudron des rues endormies. Le ronronnement du chauffage et la vaste obscurité qui l'enveloppe. Et lui, le seul à être éveillé, à être vivant.

« Bien sûr, répond invariablement Russ. Bien sûr que j'ai envie de prendre du galon. »

Une fois l'interrogatoire d'Ivan terminé, Russ regarde ses pairs sortir un à un de la salle, tandis que l'inspecteur Williams lui pose une main sur l'épaule. Approche son visage buriné tout près du sien. Haleine chargée de salami.

« Suis attentivement cette affaire, lâche-t-il dans la nuque de Russ. Tu pourrais bien apprendre une ou deux bricoles utiles. »

La vérité, c'est que Russ ne veut rien hormis ce qu'il a déjà, et qu'il ne peut renoncer à ses rondes au risque de perdre la moindre parcelle de ses souvenirs.

Ivan quitte le commissariat avant l'arrivée des parents de Lucinda. Il n'y a pas assez de place, et, légalement, ils ne peuvent pas le garder : il a coopéré avec patience. Au moment où il s'en va, Ivan fait un petit salut à Russ. Celui-ci n'arrive pas à jauger la sincérité de son geste.

Ils s'entretiennent d'abord avec le père de Lucinda. Russ observe la scène derrière le miroir sans tain.

Joe Hayes est assis de l'autre côté de la table de conférence, face à l'inspecteur Williams et un lieutenant. Ses cheveux gris accrochent la lumière du néon, tranchante et blafarde. Il se passe la main sur les yeux comme il le ferait avec un torchon – sa chemise écossaise boutonnée jusqu'au col n'est plus que le vestige d'une version antérieure de lui-même, de l'homme qu'il était avant la mort de sa

file. C'est la chemise d'un être qui trouve plaisir à verser du café dans une Thermos avant de prendre sa voiture pour partir au travail. Il porte des lunettes cerclées de métal qu'il retire à intervalles réguliers avant de les replier, histoire de s'occuper les mains. Russ sait que la tragédie est une voleuse. Elle rongera Mr Hayes au fil des jours, des mois, des années.

L'inspecteur lui demande s'il sait quelque chose qui pourrait leur être utile.

Le père de Lucinda leur parle de ce garçon l'an dernier – le garçon dans le jardin. Celui qu'ils ont surpris à côté de la clôture, à qui ils ont demandé de quitter immédiatement les lieux et de ne plus revenir. Le garçon dont ils sentaient souvent la présence, là, tout près de la maison. Mais le temps qu'ils allument les lumières, le jardin était désert, nuit après nuit.

« Vous connaissez son nom ? demande l'inspecteur Williams.

— Il était dans la classe de Lucy, répond le père. Cameron Whitley. Les autres voisins l'ont aperçu, eux aussi, rôdant dans la rue tard le soir. »

La seule mention du nom de Cameron ramène Russ dans des lieux où il préférerait ne pas se laisser entraîner. Ce nom prononcé à haute voix : Whitley. Sables mouvants, engloutissement. Naufrage. Rapide, irrémédiable.

La mère de Lucinda fait tourner une bague en argent autour de son index, ses mains tremblent si fort qu'elle n'arrive pas à tenir le verre d'eau en plastique qu'on a placé devant elle. Ses cheveux ont la même nuance dorée que ceux de ses deux filles.

L'inspecteur Williams lui demande si elle sait quoi que ce soit qui pourrait les aider dans leur enquête.

Un cri jaillit de sa gorge, mélange d'incrédulité et de douleur. Une plainte inintelligible, une brève crise d'hyperventilation. L'assistante sociale, assise à côté d'elle, lui masse méthodiquement le dos.

Russ n'a jamais ressenti une émotion aussi forte. Magnitude huit. L'autre agent recule lentement, gêné d'assister à la dérobée à un spectacle aussi pénible. Russ, lui, n'est pas gêné. Il est fasciné, conquis, et, de manière incompréhensible, jaloux. Ce chagrin... la douleur à l'état pur.

Et pour finir, la petite sœur. Tandis qu'ils interrogent Lex, le père se tasse sur sa chaise à côté d'elle, tête baissée.

Lex porte un bonnet en laine aux couleurs de l'arc-en-ciel avec un pompon au sommet. Elle a gardé ses gants de ski, tirant sur le tissu de chacun des doigts à tour de rôle, de l'auriculaire jusqu'au pouce.

« J'aime ma sœur, dit Lex, les yeux écarquillés et mouillés de

larmes. Elle fait ce que font normalement les élèves des grandes classes, j'imagine. Elle passe beaucoup de temps dans sa chambre à envoyer des textos sur son mobile. Moi, j'ai pas encore de portable, mais j'en aurai un pour mes quatorze ans, comme Lucy... »

La voix de Lex se brise, et son père se lève.

« Ça suffit. »

L'inspecteur Williams les remercie et les raccompagne jusqu'à la porte, se frottant les mains comme si le froid les avait engourdis.

« Nous n'avons absolument rien », marmonne-t-il à l'adresse de Russ, l'air absent.

Il est tard quand Russ arrive chez lui.

Ines est dans le fauteuil au coin de la cheminée, les jambes repliées sous elle. Il y a un bouton à côté du foyer qui commande l'allumage de la flamme au gaz, mais en trois ans de mariage ni Russ ni Ines n'ont jamais appuyé dessus.

Les ongles pâles d'Ines s'activent sur ses aiguilles à tricoter – dont le cliquetis est le seul bruit à se faire entendre dans la grande maison. Une tresse emmêlée pend sur son sein gauche. Habituellement, quand Russ rentre, il trouve Ines devant l'ordinateur dans l'angle du séjour, un sourire rêveur aux lèvres tandis qu'elle lit un mail d'une de ses sœurs, ou riant toute seule pendant qu'elle tape une réponse en espagnol, en se passant des accents que ne possède pas le clavier anglais de Russ.

Russ et Ines vivent dans ce qui ressemble à une garçonnière. Le séjour est froid et austère : une moquette beige démodée, une banquette, une table basse éraflée et beaucoup trop d'espace non occupé. Les meubles datent d'avant leur mariage. Le seul élément décoratif, apporté par Ines, est accroché à côté de la porte d'entrée : une photo encadrée des membres de sa famille dans un jardin, les bras des uns passés autour des épaules des autres. Par la fenêtre, les montagnes ont des sommets de carte postale – blancs de givre, minuscules.

Russ jette sa veste sur le dossier de la banquette.

« Salut. »

— Salut, dit Ines sans s'arrêter de tricoter.

— Il reste de la bière ? demande-t-il.

— Regarde dans le frigo », répond-elle, et Russ se rend compte qu'Ivan n'a pas appelé sa sœur, qu'Ines n'a pas allumé la télévision aujourd'hui.

Il trouve une canette de Bud Light entamée dans la porte du réfrigérateur. Il la vide d'un coup, mais elle est éventée, aqueuse, avec un fort goût de levure. D'ordinaire, Russ demanderait comment se sont passés les cours particuliers ; mais c'est mercredi aujourd'hui,

jour de congé pour les gamins. N'importe quel autre jour, il poserait à Ines des questions sur son élève préférée, la fille qui raconte des histoires drôles et n'est pas capable de retenir un mot d'espagnol. Et Ines parlerait sur un ton animé, rapportant des potins de collégiens avec un accent américain grossièrement caricaturé, aussi agaçant que celui d'un ado lâché dans un centre commercial. Genre « *Oh my gaaaaaad* ».

Russ aimerait bien pouvoir parler à Ines en espagnol. Peut-être qu'alors elle lèverait les yeux de son tricot. Il se souvient de quelques bribes de cours qu'on leur faisait suivre à l'école de police. Il avait même acheté un logiciel Rosetta Stone quand ses recherches sur Google s'étaient avérées infructueuses. Mais, comme l'avait clairement laissé entendre son livret scolaire quand il était au lycée, Russ n'était pas doué pour les études. Il mémorise des mots, les uns après les autres : *la mesa, el coche, ocho, nueve, diez...* mais le lendemain, l'espagnol lui fait l'effet d'avoir un alphabet radicalement différent.

L'élève préférée d'Ines a un prénom qui rappelle les vieux feuillets télévisés. Russ l'a reconnu tout de suite ce matin : Lucinda. Russ ne parle pas à Ines de son frère, découvert sur les lieux d'un crime. Il préfère la voir ainsi – en train de tricoter. Sa femme, placide et sereine.

Cameron

Liste des choses que Cameron n'aimait pas se rappeler :

1. Le cuir chevelu de Dad. La manière dont ses cheveux se raréfiaient sur le devant, reculant toujours un peu plus loin vers le sommet du crâne. Révélant toujours davantage le rose de la peau.

2. L'ossature du doigt. Les phalanges, distale, intermédiaire et proximale. Celles de Lucinda, particulièrement longues. Et fines.

3. Le concours des jeunes talents pendant sa deuxième année d'école primaire – la seule fois où il ait jamais joué en public.

Cameron avait répété pendant des semaines. Il avait passé un temps fou à travailler sur le piano du bureau la *Lettre à Élise*. Mais lors de l'audition, ce moment si redouté et terrifiant, la scène du gymnase lui avait paru totalement étrangère. Il ne supportait pas tous ces yeux fixés sur lui. Ses mains glissaient des touches, tant elles étaient moites. Il joua cinq notes, le trille d'ouverture de son morceau, avant que la vague enfle et l'enveloppe de son écume. Avant le trou noir.

Les professeurs lui dirent qu'il avait été très bien. La pause entre la mélodie principale et la transition avait été traitée de façon très émouvante ; il avait un sens naturel du lyrisme. Ils lui dirent qu'il avait été tellement absorbé par la musique que son corps se balançait sur le tabouret – il fallait absolument qu'il continue la pratique du piano, il avait un talent indéniable. Quand Cameron garda le silence au repas ce soir-là, Mom et Dad lui demandèrent : « Qu'est-ce qui ne va pas, Cameron ? » Il ne savait pas. Sur la scène, ce n'était pas le vrai Cameron qui avait joué la *Lettre à Élise*, mais quelqu'un d'autre. Une coquille vide.

Ces trois minutes lui avaient échappé. Trois minutes de gloire et de panique.

Quand Cameron rentra de l'Arbre ce soir-là, ce fut pour s'allonger sur son lit. Ses orteils étaient bleus de froid dans leurs grandes chaussettes en laine. Mom était retournée travailler, même si elle

aurait dû « écouter la voie de la raison » et ne pas le faire, et lui avait fait promettre de ne pas quitter le canapé de toute la soirée.

L'Arbre était l'endroit sacré et secret de Cameron.

Il avait en gros l'apparence d'un homme – c'était la raison pour laquelle Cameron l'avait choisi : un tronc épais, semblable à un torse, et haut d'environ un mètre quatre-vingts. En plissant les yeux, il pouvait imaginer la colonne, l'empilement des vertèbres, aussi gratuit qu'une tour montée avec les cubes d'un jeu de construction. Il imaginait le cœur – le tremble avait un nœud d'écorce dans la poitrine, avec un petit renflement à l'endroit exact de l'aorte. En principe, c'était là qu'il visait. Parfois, quand il était particulièrement noué, il visait les deux genoux, mais c'était vraiment la chose la plus cruelle qui soit, et quand il s'en souvenait – se souvenait à quel point ces jambes lui avaient paru réelles au moment où il avait appuyé sur la détente –, un fort sentiment de culpabilité s'insinuait en lui, se répandant dans tout son corps comme une traînée d'encre.

Aujourd'hui, il avait posé le calibre .22 sur le sol en guise d'offrande, le canon sur une plaque de neige grise. Cameron aimait à penser qu'ils étaient dans le Royaume, tous les êtres imaginaires qui habitaient l'Arbre, ces créations de son esprit auxquelles il avait infligé des blessures pourtant bien réelles. Et Lucinda était aussi parmi eux, maintenant. Il espérait que, le matin venu, les oiseaux gazouilleraient leurs chants en son honneur.

À présent, Cameron était dans sa chambre, et ses pensées ressemblaient au fil d'un yo-yo abandonné, pleines de nœuds, emmêlées de façon inextricable. Le psychiatre qu'il avait vu pendant quelques mois après les événements survenus dans la vie de son père lui avait fourni un mot-antidote pour ce genre d'épisodes, qui frôlaient la crise de panique pathologique, mais donnaient l'impression d'être d'une autre nature, tellement ils étaient spécifiques à Cameron et à la confusion qui régnait en lui. Se dénouer. Ces mots le calmaient au début – ils chassaient la sensation d'étourdissement, si proche de l'évanouissement, encore que, si on interrogeait ceux qui en étaient témoins, tous auraient dit que Cameron était d'ordinaire conscient. Se dénouer. Qu'il ait été en train de marcher, de parler à quelqu'un, de jouer du piano ou de se livrer à n'importe quelle autre occupation, son cerveau faisait tellement de nœuds qu'il cessait carrément de fonctionner. Se dénouer.

Peu à peu, le mot-antidote avait perdu de son pouvoir. Il l'avait usé à force de l'employer, comme quand on fixe des yeux un mot trop longtemps et qu'il cesse d'en avoir l'apparence pour n'être plus qu'un assemblage fortuit de lettres disparates dépourvues de sens.

Se dénouer ne ramènerait pas Lucinda à la vie et ne résoudrait pas la question de son traitement cruel de l'Arbre. Il voulait se souvenir de

la manière dont le fusain s'estompait sur le menton de Lucinda. Sa symétrie sur un papier à dessin format A4. Pris d'une envie subite, Cameron passa la main entre son lit et le mur, là où il cachait le magazine porno que lui avait rendu Ronnie en décembre, celui avec Rayna Rae en double page centrale, ses cheveux noir de jais lui couvrant à peine les mamelons.

En fouillant sous son matelas, il sentit son pouce heurter un objet compact, coincé entre le lit et le mur. Avant même de le sortir dans la faible lumière de l'après-midi, il sut de quoi il s'agissait. La texture en daim était facilement reconnaissable. La bande élastique le maintenait fermé, l'accusant secrètement avant même que l'objet soit visible : « Ce n'est pas bien ce que tu as fait, lui disait-elle. Pas bien du tout. »

Cameron le disposa devant lui comme l'aurait fait un médecin légiste d'un corps à autopsier. Debout à côté de son lit, il resta un instant à considérer l'étrange duplication de la même figure géométrique : le rectangle du châlit, des draps, celui de la couette, de l'oreiller, et là, au beau milieu, le rectangle du journal de Lucinda.

Se dénouer n'expliquerait pas pour autant comment ledit journal avait atterri sur son lit. Ni ce qu'il devait en faire. Ni ne raviverait le souvenir de la nuit du 15 février – la nuit dernière. Ni ne ramènerait Lucinda à la vie.

Vingt-trois minutes s'écoulèrent, et il n'avait pensé qu'à une chose : il ne s'était jamais senti aussi proche d'elle.

Cameron se refusait à ouvrir le journal, mais il savait que, quoi qu'elle ait pu écrire, tout avait été rapporté avec une grande méticulosité. Il se rappelait les notes qu'elle prenait en cours et la façon dont ses « g » et ses « y » descendaient au-dessous de la ligne bleue. Il tira sur l'élastique, tout en se disant qu'il n'avait jamais connu Lucinda qu'à travers la fenêtre ou en cours de gym, quand elle souriait par-dessus son épaule dans son tee-shirt de Jefferson High School, barré en travers du nom LUCINDA inscrit au marqueur en lettres capitales.

Cameron s'était pris de sympathie pour la famille Hayes – pour la façon dont ils éminçaient leurs oignons quand ils préparaient le repas du soir, se frottaient les yeux au réveil le matin. Dont ils se coiffaient après la douche. Le père faisait la vaisselle, la cadette l'essuyait. Cameron refusait de juger les milliers de façons dont ils choisissaient de se déplacer dans leur maison ; ce n'était pas son affaire. Il n'était qu'un témoin.

Le journal violet était tout ce qui restait de Lucinda. Ce n'était pas à lui de l'ouvrir. Ça n'aurait pas été juste. C'est pourquoi il posa le journal sur le rayon du haut de son placard, où il rejoignit la collection des Corps au crayon et la collection des Gens qui avaient fait des choses horribles, les deux classeurs qu'il avait déjà cachés

derrière une pile de pulls d'hiver trop petits pour lui depuis bien longtemps.

Il avait des tas de collections différentes, toutes remisées sur le rayon du haut de son placard. La collection des Corps au crayon, la collection des Stylos, la collection des Photos du temps de la jeunesse de Mom. La seule à être dissimulée dans sa tête, c'était la collection des Nuits-Statues – de loin sa préférée, parce que Lucinda y tenait la première place.

Ce n'est pas parce qu'il avait peur de se faire prendre qu'il cacha le journal.

Simplement, il ne voulait pas abîmer l'image de Lucinda.

Mom était toujours fatiguée après le travail. Elle avait de longues journées, qu'elle passait à la mercerie à se disputer à propos du prix du fil avec des vieilles biques qui n'avaient rien d'autre à faire, et à couper des longueurs de tissu à l'aide du mètre à ruban.

Ce soir-là, il entendit le chuintement caractéristique de la porte du réfrigérateur. Puis le cliquetis des couteaux et des fourchettes dans le tiroir. Cameron tendit l'oreille jusqu'à ce que Mom vienne frapper doucement à sa chambre.

« Pourquoi est-ce que tu es par terre ? » demanda-t-elle en ouvrant la porte dans un grincement.

Elle tenait une assiette en plastique avec des pommes découpées en forme de visages souriants et un peu de beurre de cacahuète bio étalé sur le bord.

« Je t'ai préparé de quoi grignoter, dit Mom. Sors de cette chambre. L'air frais te ferait le plus grand bien. »

Il enfila son blouson, mit son bonnet et suivit Mom dans l'allée. Ils s'assirent sur les marches pratiquement sèches du perron. La veste de Mom était d'un violet pastel. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, Cameron l'avait vue sur elle hiver après hiver. Et sur la tête elle portait un bonnet à rayures de supermarché. Qui n'avait pas l'air particulièrement chaud.

« Je sais que la journée a été dure », dit Mom.

Elle mordit dans un quartier de pomme. Cameron aimait bien regarder les gens manger des fruits. Surtout les pêches, dégoulinantes et collantes. Comme des baisers.

« Il faut que je te parle, reprit Mom. À propos de la nuit dernière. Quand Lucinda... » Elle renversa la tête vers le ciel et ferma les yeux, comme quand elle avait mal à la tête. « Quand Lucinda a été tuée. Tu te souviens que le proviseur m'a prise à part quand je suis passée te chercher à l'école aujourd'hui ?

— Oui.

— Eh bien, il m'a demandé si tu étais à la maison hier soir. Je lui ai

dit que oui. La police aurait préféré qu'on se rende au commissariat tout de suite, mais je voulais te parler d'abord. Cameron, mon chéri, regarde-moi, reprit-elle après une courte pause. Tu n'étais pas à la maison hier soir. »

Il s'efforça de s'emparer de ses paroles et de leur donner une forme qu'il comprendrait plus facilement. « Tu n'étais pas à la maison. » S'il n'y était pas et que Lucinda était morte... Mom était incapable de mentir.

« Si, j'étais à la maison, dit Cameron.

— J'avais tellement peur que ça arrive, dit Mom en se pinçant l'arête du nez. J'ai entendu du bruit dans ta chambre. Tu n'étais pas là, mais la fenêtre était ouverte. Je sais que tu as déjà fait ce genre de chose – sortir dans les rues la nuit. Mais je préférerais ne pas m'inquiéter. »

Cameron toussa, parce qu'il lui semblait que c'était la seule chose logique à faire.

« Mom, j'étais ici.

— Allons, mon chéri. »

Il n'arrivait pas à regarder sa mère. À voir la façon dont elle baissait la tête, il devinait qu'elle pleurait. Il l'avait entraînée dans l'allée et l'avait amenée à prononcer ces paroles horribles : « Tu n'étais pas à la maison ; non, tu n'y étais pas. » Cameron sentit qu'il commençait à se nouer. Il avait du mal à garder la tête droite ; son estomac lui paraissait enflé, bouillonnant. Sa vue se brouillait, sa respiration pesait comme du plâtre dans sa poitrine. Il appuya la paume de sa main si fort sur le bord de l'allée que les minuscules graviers s'incrustèrent dans sa peau, lui envoyant des décharges douloureuses dans tout le bras, et il se sentit un peu mieux.

« J'étais où, alors ? demanda-t-il.

— J'espérais que tu pourrais me le dire.

— Je ne m'en souviens pas, répondit-il, ce qui était la stricte vérité.

— Tu ne peux pas avoir oublié. C'était seulement la nuit dernière.

— Je ne me souviens de rien », insista Cameron, incapable de dire d'après l'expression de Mom – où se lisaient une frayeur et une pitié qu'il n'y avait jamais vues – si elle le croyait ou pas.

Le nez de Mom coulait, un petit filet au-dessus de la bouche, mais elle n'eut pas un geste pour l'essuyer. Elle saisit la main collante de Cameron et entrelaça ses doigts duveteux dans les siens. Il était gêné parce qu'il avait passé l'âge désormais pour ce genre de chose, mais il aimait trop la sensation que lui procurait ce contact pour dégager ses doigts. C'était comme si quelqu'un avait appuyé un archet tremblant sur une corde de violon et jouait une seule note, longue et vibrante, qui résonnait en même temps dans sa cage thoracique et dans celle de sa mère. Ils restèrent ainsi tous les deux sans bouger.

En trois ans, il ne s'était jamais autorisé à pleurer, tant il avait peur d'ouvrir des vannes qu'il se savait incapable de refermer. Il laissa donc la tristesse lui monter à la gorge, se fondre dans ses glandes, les brûler au plus profond. Mom et lui étaient repliés sur eux-mêmes, engourdis sur le béton qui séchait devant la maison beige, s'accrochant si fort l'un à l'autre qu'ils en avaient mal aux mains. Ce genre de chagrin était intolérable, mais il appréciait de pouvoir le partager avec quelqu'un, même si sa nuque presque paralysée devait en payer le prix.

Cameron avait envisagé de ranger ses collections dans l'armoire de Dad, parce que Mom n'irait jamais y mettre le nez. Cette armoire était au fond du couloir, à l'extérieur de leur chambre. Elle gardait l'odeur de Dad : le cuir fatigué, les pages du journal du matin. C'était l'endroit où il allait se réfugier quand il était le plus noué – depuis le départ de Dad, il s'y était rendu à deux reprises seulement, quand le manque devenait vraiment insupportable. Il était resté au milieu des chemises rêches et des pantalons pliés sur les cintres, se demandant quelle impression cela faisait d'enfiler ces vêtements tous les jours, d'être quelqu'un de vraiment mauvais.

La collection des Gens qui avaient fait des choses horribles tenait dans un classeur. Normalement, Dad y avait sa place, même si Cameron trouvait assez morbide de le faire voisiner avec Andrea Yates.

Tout avait commencé avec Andrea Yates. « Vous avez entendu parler de cette femme au Texas qui a tué ses propres gamins ? avait dit quelqu'un en classe. Elle les a tous noyés dans la baignoire. C'était pour les sauver du diable, qu'elle disait. »

Cameron avait cherché sur l'ordinateur familial pour en savoir plus sur cette affaire. Il avait imprimé tout ce qu'il avait pu trouver : articles de presse, forums sur le Net, photos de famille. Il était simplement curieux de voir comment on avait pu rapporter la chronique d'un tel amour, il voulait se l'approprier en quelque sorte, ne serait-ce que pour éprouver du chagrin à l'égard des enfants morts, du mari et même d'Andrea Yates. En dépit de la nausée qu'il ressentait à regarder les atrocités commises par cette femme, il voulait tous les détails. Voulait savoir ce que ses enfants avaient mangé au petit déjeuner ce jour-là, les vêtements qu'ils portaient, ce qu'avait éprouvé le mari quand il avait vu tous ces petits corps allongés sur le grand lit de la chambre parentale. Savoir si les gamins avaient du shampoing dans la bouche, s'il moussait entre leurs dents de lait, s'ils avaient essayé de crier mais n'avaient produit que des gargouillis. Si c'était par amour qu'Andrea Yates avait commis des actes aussi affreux. Mais comment encore parler d'amour devant cinq corps désarticulés,

dégoulinant d'une eau sale qui imbibait le matelas. Un des corps était celui d'un bébé, avait-il lu. Il se demandait comment se noyait un amour de ce genre. Ou pire, comment il séchait.

La collection des Gens qui avaient fait des choses horribles avait donc commencé avec Andrea Yates, et une fois qu'il se fut mis à regarder tout ça, il avait continué, animé par la même curiosité dévorante. Ted Bundy d'abord, le tueur d'étudiantes. Puis Jack l'Éventreur. Et, au fond du classeur, Dad.

Avec la collection des Gens qui avaient fait des choses horribles étalée sur le sol, Cameron sentit les Nœuds se former. Il sortit la gomme de sa poche et la pétrit dans sa paume jusqu'à ce qu'elle soit plate comme une crêpe. Ses pensées ressemblaient à des colibris de dessin animé, voletant en cercles autour de sa tête, picorant les lobes de ses oreilles, lui donnant des coups de bec dans les épaules. Ils refusaient de le laisser tranquille. D'ordinaire, il était plutôt content de leur compagnie, mais le journal de Lucinda était dans son placard, et elle était morte, et lui était assis là par terre en compagnie de Dad et d'Andrea Yates.

Il repoussa la moustiquaire de la fenêtre de sa chambre et laissa l'air vif de février lui lécher les joues.

Le quartier, sous le choc, était sombre. La neige, presque fondue. Lucinda était morte la nuit dernière, et les ombres paraissaient plus longues. Les phares, aveuglants. Cameron était à ses postes d'observation, invisible.

Les Hansen regardaient la télévision. Ils avaient les traits tirés, la lumière bleutée de l'écran vacillait sur leur peau luisante.

Mr Thornton était assis dans le fauteuil du séjour, seul, les jouets de la petite Ollie éparpillés sur le tapis. D'habitude, à cette heure il sortait promener la chienne après avoir pris la laisse bleue rétractable qui pendait à un crochet près de la porte d'entrée. Au moment où Mr Thornton la passait au cou de l'animal, Cameron reprenait le chemin de la maison ; il n'aimait pas partager le refuge de la rue noyée dans l'ombre. Mais ce soir, la chienne dormait aux pieds de son maître. Une seule lumière était allumée – celle de la lampe en verre vitrail dans le coin le plus éloigné du séjour. Elle dessinait les contours de sa silhouette : le bord de sa veste de costume, impeccable. Les plis de sa chemise soigneusement repassée. La cravate relâchée autour de son cou comme une corde de pendu.

Un jour, le conseiller d'éducation lui avait demandé s'il était plus heureux seul qu'avec d'autres gens. Question stupide. Les autres n'essayaient pas désespérément de rester dénoués, ils ne pensaient pas sans arrêt à leurs collections et aux complexités des corps qui s'y trouvaient, ou à Lucinda Hayes et aux mèches de ses cheveux avec au

bout leurs petites glandes, qui sécrétaient une graisse huileuse. Ils ne voyaient pas en imagination les hanches de Rayna Rae dans la double page du magazine, ou l'espace plat entre ces hanches, pareil à l'intérieur immaculé d'un lavabo en marbre. Même quand Cameron était avec d'autres, il était seul, ce qui lui donnait la sensation contradictoire d'une totale inutilité et d'une chance inouïe.

Lucinda était morte, et sa mort s'était déposée sur les toits des maisons comme la neige de la nuit précédente. Elle était tombée doucement dans un premier temps, et elle ne tarderait pas à se fondre avec insouciance dans le cours des choses. Mais pas pour Cameron : Lucinda était morte, et le souvenir le harcelait continûment, vagues glaciales d'un océan qui lui battait les cuisses. Il ne pouvait que pénétrer plus avant dans l'eau. Plus avant et plus profondément, jusqu'à ce que la vérité remonte en bouillonnant dans sa bouche, salée, amère. Plus loin, jusqu'à ce qu'il devienne superflu de chercher encore un rivage, parce que Lucinda n'y serait pas.

Jour deux

JEUDI 17 FÉVRIER 2005

www.bookys-gratuit.org

Jade

Cameron sort une pomme d'un sac en papier. Mord dedans, une bouchée hésitante. Il est assis à une table près de la fenêtre, et, même de la cour de récréation, je reconnais dans son attitude cette absence d'assurance qui le caractérise.

Tout le monde n'a parlé que de ça toute la journée : les flics ne cherchent plus que des preuves à présent. Il était obsédé par Lucinda. La harcelait.

Moi, je ne crois pas du tout qu'ils entretenaient ce genre de relation, lui et Lucinda. Ils étaient amis. Vraiment. Et tous ces gens n'ont jamais vu de quoi il avait l'air, quand, soir après soir, il attendait, pathétique, sur la pelouse à l'arrière de la maison des Hayes. Regards énamourés. Adorateurs.

Une fois, j'ai entendu Beth lancer une insulte ridicule à l'intention de Cameron : elle et Lucinda marchaient bras dessus bras dessous dans le couloir des sciences quand Cameron les a croisées, tête baissée. « Psychopathe », a sifflé Beth, suffisamment fort pour qu'il entende. Cameron s'est dérobé sans difficulté, se fondant avec agilité dans la foule des élèves.

Lucinda s'est arrêtée net de marcher. Elle a dégagé son bras et plaqué son cahier contre sa poitrine, comme pour se protéger ; sur la couverture, il y avait la reproduction d'un tableau de Degas. Une ballerine perchée sur un banc, en train de lacer les rubans de soie de ses chaussons, la taille prise dans l'éventail d'un tutu vapoureux.

« Ce mec, tu le connais même pas, a dit Lucinda à Beth. Laisse-le tranquille. Il n'est pas fou. »

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Scénario de Jade Dixon-Burns

Int. Cafétéria de Jefferson High School. Midi.

Celly s'approche d'un ami (quinze ans, une sorte de paria), assis à une table de la cafétéria. Il lève un regard innocent sur son corps massif.

l'ami (*surpris*)

Oh ! Salut.

celly

On s'est vus hier. Dans le bureau du proviseur.

l'ami

Je... Oui, je sais.

celly

Je peux m'asseoir ?

L'ami fourre sa pomme entamée dans son sac en papier, rougissant, tandis que Celly s'assied en face de lui.

celly

Je n'ai pas l'intention de te dénoncer. À propos de ce que j'ai vu l'autre nuit.

l'ami (*bégayant*)

Je ne vois pas de quoi tu parles.

celly

La nuit où Lucinda est morte. Je t'ai vu sur sa pelouse. Je t'y vois sans arrêt.

l'ami

Je ne...

celly

T'en fais pas. Tu ne l'as pas tuée.

L'ami regarde autour de lui, avant de baisser les yeux sur ses genoux.

l'ami

Tu ne me connais même pas.

celly

J'ai une théorie, tu sais. Chacun d'entre nous n'est qu'un glomérat d'observations et d'intuitions. Tu ne peux jamais

vraiment connaître quelqu'un. Bref, t'es pas du genre à faire du mal à Lucinda.

L'ami déglutit, péniblement.

celly

Je garde toujours les yeux ouverts, tu sais. Tu n'es pas le seul à savoir observer les gens.

L'ami se lève brusquement, faisant une boule de son sac en papier. Il jette un dernier regard à Celly.

l'ami

Je suppose que je dois te remercier.

L'ami sort précipitamment, laissant Celly seule. Elle rit tout en secouant la tête.

celly

Que Dieu me vienne en aide si je verse dans l'optimisme.

Je ne m'approche pas de Cameron. Je préfère m'asseoir sous l'arbre dans la cour de récréation, et je sors un marqueur qui dégage une puissante odeur chimique pour dessiner les contours de mon tatouage. Un dragon qui crache des langues de feu, la queue hérissée d'écaïlles.

Le deuxième chapitre de *La Sorcellerie moderne* traite des signes que nous envoient les morts. Vous recevez trois signes si quelqu'un essaie de vous contacter de l'au-delà : l'Image, le Rêve et le Symbole.

Exemple : un homme de l'Oklahoma perdit un jour sa femme, tuée par un tueur en série. Elle lui envoya d'outre-tombe ces trois signes, qu'il transcrivit soigneusement sur son blog : l'Image, le Rêve, le Symbole, accompagnés de ce commentaire : *Les signes envoyés par les morts sont en réalité des émanations de notre esprit. Ce n'est pas possible*

autrement. Ce qui n'empêcha pas l'homme de continuer à les recevoir, toujours par groupes de trois, jusqu'à ce qu'il se décide à appeler la police. Pas de doute, quelqu'un se foutait de sa gueule.

Les flics le retrouvèrent pendu au ventilateur du plafond, une des vieilles chemises de nuit de sa femme enroulée autour du cou. D'après la position du nœud coulant, ils conclurent qu'il ne pouvait s'agir d'un suicide. Mais toutes les portes de la maison étaient verrouillées de l'intérieur.

Quand j'ai lu ce chapitre pour la première fois, j'étais assise sur mon lit, au sommet d'une montagne de tee-shirts sales, éclairée par la lueur de ma bougie à la camomille. Tout dans ma chambre est soudain devenu un signe potentiel : mes cartes du ciel ; mes figurines de trolls hérissées de cheveux roses ; ma collection nécrologique ; ma collection de cailloux aux formes évocatrices (cœurs, chiens, Jésus). L'Image, le Rêve, le Symbole. L'Image : une représentation visuelle du défunt. Le Rêve : rien d'autre que ce que signifie le mot. Et le Symbole : un objet à toi que le défunt s'est approprié. Comment être sûre de reconnaître un signe quand il se présente ? Un nœud se forma dans ma poitrine – une peur idiote, paranoïaque.

À ma décharge, je ne connaissais personne qui soit mort. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

C'est Amy qui a été la première victime de Jade la jeteuse de sorts. Je voulais qu'elle soit rentrée de l'école pour que ma mère ne remarque pas que je séchais les cours ; j'ai donc mélangé des herbes dans un sac que j'ai caché dans le linge d'Amy, exactement comme il est prescrit dans *La Sorcellerie moderne*. Le lendemain, elle s'est levée avec de la fièvre. Je me suis juré de ne plus jamais recourir à de telles pratiques. Bien sûr, le serment n'a pas fait long feu.

La cloche sonne, et j'abandonne aux oiseaux l'autre moitié de mon sandwich au beurre de cacahuète sous l'arbre de la cour. En partant, j'envisage un instant d'aller jusqu'à la table de Cameron, pour jouer la scène de l'improbable scénario que j'ai imaginé. Mais la vie réelle ne fonctionne pas comme ça, elle ne se déroule pas en vagues dont on peut anticiper les creux et les crêtes. L'amour non plus d'ailleurs. À vrai dire, je ne sais pas au juste comment procède l'amour, mais je dirais que c'est de façon bien différente. À la manière d'une avalanche.

Tout le monde parle aussi de Zap, évidemment. Mais un peu par défaut ; il n'est pas aussi suspect que Cameron – Zap n'est ni gauche, ni petit, et il n'a pas les cheveux gras. Non, Zap est trop resplendissant pour être victime de ce genre de mépris général. Dans un an et demi, nous aurons notre diplôme de fin d'études, et Zap aura intégré une grande université et son équipe de football. Bien que je me sois juré de ne pas penser à la fac avant l'année prochaine, quand j'y serai obligée

– les bourses dans le domaine de la création littéraire sont difficiles à obtenir, et le salaire de Terry n'est pas suffisant pour m'envoyer dans une bonne université –, cette perspective m'apporte quelque soulagement. On se retrouvera dans les dortoirs à boire de la bière bon marché, propulsés dans une vie toute neuve brillant de mille feux. Peut-être que dans la confusion engendrée par l'éloignement et le passage du temps, tout le monde se souviendra du vrai visage de Zap.

J'ai été témoin de la cruauté de Zap. J'ai vu son côté gris ardoise.

J'ai lu la haine dans les yeux de Zap Arnaud – et je l'avais bien méritée.

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Scénario de Jade Dixon-Burns

*Int. Jefferson High School – Département de musique –
Après-midi*

*Celly est assise sur un tabouret de piano dans l'angle de la
salle de répétition, des instruments de musique éparpillés
tout autour d'elle. Un garçon (dix-sept ans, grand et maigre
mais beau gosse) essuie l'embouchure de son trombone
rutilant avec un chiffon immaculé.*

Celly l'observe.

celly

Tu te souviens de notre enfance, quand les chagrins
d'amour étaient réservés aux chansons pop et à la mort d'un
animal de compagnie ?

Le garçon reste sans réaction.

celly

Quand on était si jeunes et stupides, qu'on pouvait passer une journée entière à explorer un coin d'herbe dans un champ, à creuser pour trouver des bestioles...

le garçon

Je me souviens.

Celly attend que le garçon poursuive, mais il n'en fait rien. Au lieu de quoi, il range son trombone dans un étui et l'enferme dans son casier.

celly

Tu me reconnais, non ? On est toujours les mêmes gamins, même si on joue moins souvent à celui qui mangera le plus de crème fouettée. On se chuchote plus tellement de trucs à l'oreille. Mais c'est toujours nous quand même.

Le garçon lui jette un coup d'œil par-dessus l'épaule avant de quitter la salle.

celly

Ce sera toujours nous quand même.

Zap et Lucinda avaient rompu juste avant Noël. Deux mois plus tôt. C'était du moins ce qui s'était dit au bahut. Il n'y avait jamais rien eu d'officiel entre eux – simplement des rumeurs ici et là –, mais Zap était libre désormais. Les filles en parlaient au vestiaire, après le cours de gym. Je restais à l'écart, me débattant avec mon jean pour y faire

entrer des jambes encore humides après la douche. « Moi, j'ai entendu dire qu'elle l'avait largué, disait une fille. Et elle n'a même pas voulu lui dire pourquoi. »

Le dernier cours de la journée pour Zap, c'était musique. Il joue du trombone. Ce cours vient d'être créé, et Zap est obligé de le suivre, ce dont, je crois, il se réjouit secrètement. Un jour, j'ai vu des partitions qui sortaient de son sac à dos, un morceau de musique pop pour trombone. Je me suis imaginé Zap dans sa chambre devant un pupitre pliable, les lèvres vibrantes autour du métal froid de l'embouchure.

Ce jour-là, je suis dans le couloir de musique, un livre de classe sous le bras, tendant le cou comme si je cherchais quelqu'un. Ce qui n'est pas le cas. Par la fenêtre de la salle de répétition, je vois Zap démonter son trombone et en ranger les pièces dans un long étui rembourré, après avoir essuyé l'embouchure avec un chiffon blanc immaculé. Je respire un bon coup et j'appuie sur la poignée de la porte, tenant mon livre devant moi en guise de prétexte.

« Salut, dis-je. T'as pas vu Emma ? [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

— Emma ? » demande Zap, avant de plier son chiffon pour le fourrer dans le pavillon de son instrument. Mon cœur bat comme un tambourin.

« Ouais, Emma.

— Emma Kazinsky ? Non. Elle n'a pas cours ici.

— Oh », dis-je, mon livre tendu devant moi en guise de réponse. Peu importe. Zap agrafe sa partition dans un classeur et saisit son étui par la poignée, avant de se diriger vers la porte à l'autre bout de la pièce. Je m'assieds timidement sur le bord d'une banquette de piano, le manuel posé à côté de ma cuisse. La salle sent le cuivre et la cire.

« Comment tu vas ? je demande précipitamment.

— Ça va. Et toi ? »

Le plan que j'ai concocté est idiot.

« J'ai appris ce qui s'était passé. »

Zap a déjà la main sur la poignée de la porte, à quelques mètres de moi.

« Je voulais juste m'assurer que tu allais bien », dis-je encore.

Il penche la tête sur le côté et plisse légèrement les yeux. Une habitude quand il est en colère et s'efforce de ne pas le montrer.

« Merci, répond-il avant d'ouvrir la porte et d'ajouter : Bonne journée », à la manière d'un patron de restaurant.

En sortant, il cogne le pavillon de son étui contre le mur.

« Tu ne te souviens pas ! » Voilà ce que j'ai envie de crier dans son dos. « Tu ne te souviens pas de quand on était petits ! » La salle de répétition est immense et vide, à l'exception des tambours de batterie alignés le long du mur, recouverts de bâches pour les protéger de la

poussière. J'ai laissé mes doigts courir sur les touches en ivoire du piano, trop honteuse – une honte explosive et familière – pour faire le moindre bruit.

Nous étions allés à la maison Hangman pour relever un défi. C'était l'été avant notre entrée au lycée. Louis Travelli avait traité Zap de lavette, alors il ne pouvait pas faire autrement que d'y aller, pour allumer les trois bougies et réciter les incantations. Je savais qu'il ne voulait pas être seul pour le faire. J'étais meilleure que lui pour ce genre de truc : les films d'horreur, les endroits où on n'était pas censé se rendre.

La maison Hangman n'est en fait qu'une moitié de maison. La partie droite a entièrement brûlé – chevrons effondrés et poutrelles de béton mises à nu. La construction date du début du ^{xx}e siècle. La famille Hangman a probablement vécu là au cours des années 1930 – une estimation fondée sur l'examen d'ossements, lesquels se trouvent aujourd'hui au musée des Sciences du centre-ville, où l'on peut en voir des répliques sur demande dans une salle spéciale.

J'étais entrée la première, uniquement pour montrer que j'étais courageuse. Zap avait jeté un regard furtif derrière lui et remonta les bretelles de son sac à dos. Il portait une chemise bleue sur laquelle on pouvait lire : « J'AIME LE BACON ». Je lui avais dit que c'était nul, et même pas drôle, mais, en secret, j'adorais la façon dont le bleu faisait paraître sa peau brune encore plus foncée. À l'école, déjà, les filles raffolaient de lui. Il avait des yeux bleus, tellement clairs. Des yeux qui avaient l'air français ; je l'ai toujours pensé, même si on ne peut pas vraiment dire qu'il existe un air spécifiquement français.

« Bon Dieu, ça fout les boules », avait dit Zap du seuil à moitié détruit de la maison. Il écarta du pied un tas de feuilles desséchées et recroquevillées. Elles étaient tombées de l'arbre de la cour et avaient été balayées à l'intérieur par le vent à travers le toit effondré.

« Allez, viens, l'avais-je encouragé. Fais pas ta chochette.

— Ma mère dit que c'est un mot insultant.

— Ce qui suppose que je ne devrais pas l'employer ?

— Non, non. En fait, j'en ai rien à foutre.

— On ne dit pas “foutre”. »

Il avait souri, de son sourire immense. Les dents de Zap se chevauchaient sur le devant, mais laissent apparaître un trou de la taille d'un grain de sésame entre ses canines. Les gens n'arrêtent pas de lui demander s'il a quelque chose de coincé dedans.

« Allez, viens », avais-je répété.

Il m'avait rejointe d'un pas hésitant, et nous étions entrés dans les ruines. Marchant sous des poutres qui menaçaient de s'effondrer, nous avons atteint les vestiges d'une cuisine. Des fragments de porcelaine

brisée se mêlaient aux gravats si minuscules qu'on devinait à peine l'éclat bleu d'un motif de fleur. Un éclair d'émail doré. Nous avons continué nos investigations, le ciel de septembre déployé au-dessus de nos têtes. Nous étions maintenant dans une pièce pleine de canettes de bière écrasées et de mégots de cigarette. De sachets de chips décolorés par le soleil.

« Alors, où est-ce qu'ils sont morts ? avait demandé Zap.

— Dans la partie de la maison qui a brûlé, évidemment. Quel idiot tu fais ! »

Zap s'était assis par terre au milieu de la pièce, jambes croisées. Il avait ouvert son sac à dos et en avait sorti les bougies.

« Tu sais que t'es une drôle de fille, Jay », avait-il dit. Je m'étais assise en face de lui, et nous avions aligné les bougies les unes à côté des autres. « Genre, là tu te conduis comme une vraie dure, une fille qu'a pas froid aux yeux, tu entres là-dedans comme si de rien n'était, alors que je sais que t'es pas du tout comme ça, en réalité.

— Ah, la ferme.

— Tiens, voilà exactement ce que je voulais dire. Encore une chance que je te connaisse comme ma poche, sinon il est probable que je te détesterais. »

Il s'était esclaffé. Je m'étais efforcée de rire avec lui, mais quelque chose m'obstruait la gorge, et, bloqué là, grossissait.

Zap s'était emparé d'un morceau de bois qui traînait pour dessiner un pénis dans la poussière, avec les couilles et tout. Ce qui eut le don de nous plier en deux et de dissiper la tension. Nous baignions dans la belle lumière de l'après-midi et le vent sec du Colorado. Nous étions encore trop gamins pour le lycée et n'avions aucune envie de regarder cette réalité en face.

Cela se passait à l'époque où Zap avait commencé à remarquer les signes laissés par ma mère : les bleus qui fleurissaient sur mes cuisses, mes lèvres fendues. Cette façon qu'avaient mes mains de trembler constamment, en quête de quelque chose à quoi s'accrocher. Zap s'était mis à m'observer de près, croyant que je ne remarquais rien. J'essayais de lui expliquer que j'étais constamment en train de la provoquer, et que c'était le genre de chose qui arrivait. C'était ma faute, toujours. Je ne voulais pas de sa pitié. N'empêche, il m'observait, comme on le ferait d'une bête sauvage.

« On aurait dû venir ici le soir, dit Zap.

— Pour les étoiles ?

— Nan, la lune. Elle est gibbeuse à son déclin ce soir. Une petite bosse étirée au milieu des nuages.

— Mais bon Dieu, ça veut dire quoi, ça ?

— C'est censé être une belle nuit. On pourrait voir des tas de choses d'ici.

— Tu parles toujours aux gens comme ça ? Genre, “petite bosse étirée au milieu des nuages” ?

— Non. C’est juste avec toi.

— Pourquoi ?

— Parce que t’es un phénomène, toi aussi. Un jour, on partira ensemble, toi et moi. On se trouvera une communauté de zarbis comme nous et on remettra jamais les pieds dans cette ville. Peut-être New York. Ouais, on ira à New York. »

Et c’est tout. Je ne me souviens pas du reste de l’après-midi. Assis devant nos bougies, on avait récité nos incantations, et il ne s’était rien passé. On avait écrasé deux ou trois canettes de bière. Mis le feu à un tas de feuilles. Après, je n’ai plus que des bribes de souvenir... les volutes de la fumée montant dans le ciel obstinément bleu du Colorado.

Mais ce que je peux dire, c’est que ce fut là un des plus beaux jours de ma vie. Sans raison particulière. Simplement, on se sentait tellement libres. J’existais enfin dans cette maison avec Zap, toute hantée qu’elle fût. Je pouvais être aussi grossière que j’en avais envie, aussi furieuse que j’en avais envie et lui, aussi ringard qu’il le voulait : tout était possible parce que nous nous connaissions et que nous voulions rester ensemble toute notre vie. Nous étions l’infini, rayonnant.

Une constellation en train de naître.

Russ

Des traits marquants de Lee Whitley, ce sont ses sourcils que Russ se rappelle le mieux. Des petits vers de terre arqués, reposant prudemment sur l'arête du front. Épilés. Russ avait posé la question un jour à Lee : « Tu les épiles tous les matins ? Y a pas un poil qui dépasse. » Lee ne lui avait plus adressé la parole pendant des heures. Ils avaient continué à rouler dans un silence hostile et si tendu que Russ, en rentrant, avait pris trois rasades de tequila simplement pour se défaire du sentiment d'abandon. Ces sourcils, pointus, circonspects.

Deuxième jour : ils font entrer l'ex-petit ami.

Lucinda Hayes s'est brisé la nuque. En se cognant sur le bord du tourniquet. Au début, Russ s'était demandé s'il n'était pas possible qu'elle soit tout bêtement sortie se promener et soit tombée après avoir glissé. Mais l'inspecteur Williams avait pointé du doigt la photo en gros plan du visage tuméfié de la jeune fille, peau bleuâtre marbrée d'écarlate. Une vilaine entaille en travers de la tempe, source de l'écoulement du sang. « On a porté un coup à la victime, avait dit l'inspecteur Williams, vraisemblablement avec un objet petit et dur, comme une brique ou une pierre. Pour être franc, il semblerait qu'elle se soit mal reçue : si, après avoir été frappée, elle n'avait pas heurté le bord du tourniquet dans sa chute, se brisant du même coup la nuque, elle aurait très bien pu s'en sortir avec quelques points de suture et un gros hématome. »

La neige a recouvert toutes les empreintes de pas et effacé toutes les empreintes digitales. Aucune trace de l'arme du crime ni du téléphone portable de Lucinda.

À présent, l'ex-petit ami est ici. Il est l'un des rares élèves du lycée qu'ils ont réussi à joindre. La plupart des parents ont d'emblée refusé le principe de l'interrogatoire volontaire quand ils ont vu le chapeau à large bord de l'inspecteur Williams sur le pas de leur porte. « Mon petit n'a rien fait de mal ! Je veux d'abord voir mon avocat. » Les rares gamins auxquels ils ont pu parler ne savaient pas grand-chose de

Lucinda, en dehors du fait qu'elle était en haut de l'échelle sociale. L'inspecteur avait fait du porte-à-porte la veille au soir comme un militant politique, mais sans grand succès.

L'ex-petit ami s'est présenté spontanément, escorté par sa mère, une étrangère tout en jambes. *Le gosse a l'allure de n'importe quel petit merdeux d'ado*, se dit Russ. Il a la démarche arrogante d'un footballeur – trop décontracté pour jouer au football américain. Ses larges épaules ne sont pas assez solides, elles n'ont pas fini de se développer, et toutes les cinq minutes il rejette en arrière une masse de cheveux bruns d'un coup de tête spasmodique.

« Édouard Arnaud, dit le lieutenant en rejoignant Russ devant la machine à café. La victime avait l'air d'une gentille fille, mais comment s'est-elle dégoté un petit ami aussi idiot ?

— Ex-petit ami, corrige Russ. Ils ont rompu il y a des mois. »

Russ observe le garçon. Édouard Arnaud a l'air plus petit qu'il ne devrait, comme écrasé par la situation. Il attend près de la réception en compagnie de sa mère, qui lui tient la main. L'ado la serre de toutes ses forces, doigts entrelacés les uns aux autres. Une bouée de sauvetage. Russ est incapable de se souvenir de la dernière fois où il s'est accroché aussi fort à quelqu'un.

Ils avaient l'habitude d'aller jusqu'à cette falaise, Russ et Lee, pour piquer un somme entre deux rondes. C'était dix ans avant l'arrestation de Lee. L'à-pic était une illusion d'optique – voilà pourquoi il aimait tant l'endroit. La falaise avait l'air plus dangereuse qu'elle ne l'était en réalité : elle s'étirait au-dessus du réservoir artificiel, terrifiante jusqu'à ce qu'on se penche au-dessus du bord pour constater qu'elle tombait sur une terrasse. C'était ainsi que se passaient les choses, non ? Une série de terrasses. On se contentait de se laisser glisser, tranquillement, en toute sécurité. Mais on finissait toujours par heurter l'eau.

Lee s'allongeait à l'arrière de la voiture, et Russ s'enfonçait tant bien que mal dans le siège du passager, les pieds sur le tableau de bord. Ils patrouillaient dans le quartier qui leur était affecté, tout en sirotant du café noir. Les doigts fins, presque féminins de Lee tambourinaient en cadence sur le volant.

Dans les souvenirs de Russ, le visage de Lee est toujours légèrement brouillé, comme quand on sort d'un rêve en ne retenant que des images vagues. Lee était un homme sans prétention. Un long nez pointu. Un visage terreux, couvert d'acné, alors qu'il était plus âgé que Russ : au moment de leur rencontre, Lee était déjà marié à Cynthia, vingt-six ans contre les vingt et un de Russ.

Tout cela, c'était avant Ines, bien sûr. Souvent, ils parlaient des aventures sans lendemain de Russ. C'était en général avec des fille des

viles voisines bordant la grande route à l'ombre des montagnes, des filles qui venaient jusqu'à Broomsville passer la soirée au Dixie's Tavern. À l'époque, Russ buvait de la bière, des barils entiers, parce qu'il avait une connaissance intime de la lourdeur envahissante d'une cuite à la bière, quand la léthargie de l'ivresse commence à poindre à la périphérie de la conscience. Le lendemain, abrité derrière une tasse en polystyrène, Russ racontait sa nuit à Lee. « Et ses mamelons ? demandait Lee, avide de détails. Bruns ou roses ? »

Des récits généralement fabriqués de toutes pièces. Souvent, Russ inventait une histoire simplement pour voir le sourire de Lee s'enrouler autour de ses dents tordues, une façon de s'affirmer qui le vieillissait un peu. « Roses, répondait-il, avec des petits poils autour », et Lee s'esclaffait si fort qu'il en avalait son café de travers. « Ah, merde ! » Il se tordait les mains, dégoulinantes du liquide brûlant, et Russ devait attraper le volant pour redresser la course de la voiture ; et c'est dans une hébétude de gueule de bois qu'ils poursuivaient leur route sur la nationale 25, tandis que Lee essayait son pantalon avec un tampon de serviettes en papier du Dunkin' Donuts.

Lee était quelqu'un de sensible ; il se mettait dans tous ses états pour des détails insignifiants, et de manière imprévisible. Un jour, un conducteur visiblement ivre l'avait traité de pédé, et Lee lui avait cogné la tête si violemment contre le pare-brise que le verre s'était brisé.

Ils ne parlaient que rarement de Cynthia. À cette époque, Russ ne pensait pas qu'il se marierait un jour, ni même qu'il tomberait amoureux, parce que – à quoi bon ? Il ne voulait pas ressembler à Lee. Pris au piège d'une vie qui se dégradait de jour en jour, prononçant le nom de sa femme uniquement quand il ne pouvait pas faire autrement, comme quelqu'un qui a toussé gras et cherche désespérément autour de lui un endroit où cracher les glaires.

Lee finit effectivement par la recracher, sa femme. C'est du moins l'impression qu'il en eut ; et, une fois chose faite, il regarda ce qu'il restait d'elle, ce gâchis repoussant et insignifiant dont il était responsable. C'est seulement après, quand tout se serait effondré, que Russ commencerait à se poser des questions sur leur mariage avant qu'il arrive dans la vie de Lee, l'attraction magnétique qui les avaient poussés, lui et Cynthia, d'abord au lit, puis à l'autel.

Après son arrestation, Lee avait acheté une voiture d'occasion qu'il avait réglée en espèces, et avait quitté le parking du concessionnaire pour partir aussitôt en direction des collines, avant de franchir les montagnes aux sommets enneigés, de traverser l'État peut-être, en quête de contrées plus chaudes. Sans un adieu pour personne. C'est ainsi que s'étaient terminées dix années de camaraderie, de levers de soleil sur les montagnes dans leur endroit favori.

Une série de terrasses. On se laisse glisser, et on finit toujours par heurter l'eau. On regarde autour de soi l'étendue noire et sans fin, et on nage, parce qu'on n'a jamais connu d'autre horizon. On est sûr que de l'autre côté du réservoir vous attend une autre montagne, et d'autres falaises. Russ espère que Lee est sur l'une d'elles, paresseusement étendu sur une nouvelle banquette arrière, casquette de base-ball enfoncée jusqu'aux yeux pour se protéger des premiers clins d'œil du soleil.

Pendant que l'inspecteur Williams interroge l'ex-petit ami, les fourgons des médias arrivent en nombre – les chaînes locales qui couvrent la région du Front Range et même un véhicule de CNN. Un reporter aux cheveux brillants parle avec révérence dans un micro.

Ils ont déjà reçu des centaines d'appels de voisins affolés et de parents pressants. Nous voulons être sûrs que nos enfants sont en sécurité ! Un appel anonyme d'un individu avec un accent traînant de péquenaud affirmant qu'il s'agit d'un complot, tramé par les hommes qui ont déjà frappé à l'aéroport international de Denver. Des nazis new age à l'entendre – un nouvel holocauste pour tous ceux qui n'aiment pas Dieu, un camp de concentration sous le terminal B. « Lucinda est un avertissement, a-t-il dit, comme les sauterelles ou les grenouilles. » Ils en avaient bien rigolé à la brigade, mais pas avec l'entrain habituel. Un peu mal à l'aise, tout de même, cette fois-ci.

L'inspecteur Williams s'était aussi rendu chez les Whitley la veille. Cameron dormait déjà, et Cynthia avait refusé de le réveiller. Dès le départ, il n'y avait rien eu à espérer de ce côté-là.

« Revenez quand vous aurez un mandat, avait-elle dit. Ou au moins un motif raisonnable. »

Mais ils n'ont ni l'un ni l'autre, pour personne. Les fourgons des reporters ont tous leurs antennes déployées. Le poste de télé dans l'angle de la salle les menace avec des images d'eux-mêmes, de leur bâtiment, de leurs crânes dégarnis et luisants au fil de leurs allées et venues. Aucun commentaire. Aucun commentaire.

Russ et Ines se rencontrèrent à nouveau quelques semaines après ce jour d'été dans le parc.

À cause d'un trafic de stupéfiants. La police de Broomsville était à la poursuite de ces types depuis des mois. Ils étaient connus, des amis d'Ivan : ils opéraient dans des maisons délabrées, des endroits jugés tellement irrécupérables que les agents immobiliers du coin, même les plus désespérés, refusaient de s'en approcher.

Ils devaient aller dans le quartier nord de la ville, où des familles nombreuses s'entassaient comme des sardines dans des petites maisons aux façades écaillées et aux jardins jonchés de barbecues déglingués et

de chaises en plastique décolorées. « Mexico City », c'était ainsi que l'appelaient les collègues de Russ en ricanant quand ils passaient dans leurs véhicules climatisés. Russ rigolait avec eux, vaguement conscient, toutefois, d'une complicité malsaine dans cette ignorance de lâche. Il savait bien sûr qu'il y avait autre chose dans ce quartier, si différent des banlieues impeccablement entretenues, mais il ignorait la forme que prenaient ces différences, le goût qu'elles pouvaient avoir, les sensations qu'elles procuraient.

Il avait pénétré avec la brigade dans un bâtiment de Fulcrum Street. Dehors, les familles faisaient griller de la viande et buvaient du Pacifico. Les enfants couraient sous les jets des bornes à incendie, s'interpellant en espagnol.

Les amis d'Ivan portaient des chaussures de chez Walmart et de longs shorts trop grands, et arboraient des tatouages qui leur montaient le long du cou comme une maladie de peau. Mais Ivan lui-même était rasé de près, le dos bien droit pris dans une chemise bleue en lin. Marco, le seul homme dont Ivan fût proche, avait une inscription tatouée sous le menton, le nom DAHLIA traçant une incision en capitales en travers de sa gorge. Même si Marco n'avait jamais été formellement associé au réseau de trafiquants, les policiers venaient de temps en temps se poster devant chez lui pour le surveiller.

Au cours de toutes ses années passées dans la police, Russ n'avait jamais arrêté qu'une poignée d'individus. Mais il était invariablement surpris, et un rien dégoûté, par la satisfaction qu'il en retirait : cette sensation de libération au son des pièces de métal qui se mettent en place. Ce cliquetis. Quand il était enfant, il avait mémorisé les chansons des Mirandas tout en jouant avec une voiture de police miniature sur la véranda à l'arrière de la maison, tandis que son père observait la scène derrière la baie vitrée. Russ zézayait quand il était gamin. « Vous zavez le droit de garder le zilenze. »

Une fois Ivan et ses acolytes maîtrisés et poussés sans ménagement dans les fourgons, l'inspecteur avait renvoyé Russ à l'intérieur pour ramasser la came. La maison était dans un état de délabrement avancé, le toit menaçait de s'effondrer. Dans la cuisine, des pâtes attendant d'être cuites étaient répandues sur le plan de travail crasseux. Une odeur de fruits pourris flottait dans l'air.

Il y avait deux chambres. La première ne contenait qu'un matelas, à moitié recouvert de draps bleu marine tachés. Les placards étaient vides, pas trace de drogue non plus dans les conduits d'aération. Dans la seconde, un fauteuil à bascule près de la fenêtre pour tout mobilier. Avec trois lattes manquantes... et une occupante : Ines.

Elle portait un short de basket et un débardeur. Elle avait les cheveux collés aux joues ; on étouffait dans la pièce, dont les murs

étaient couverts d'un papier peint à moitié décollé. Un imprimé à fleurs vieux et fatigué. Elle ne vit pas Russ. Pas tout de suite. Elle avait les coudes posés sur le rebord de la fenêtre, le menton dans la paume de la main, et regardait, pétrifiée, les flics emmener son frère.

Ines leva la tête en entendant Russ. Un visage rond et luisant, marbré de rouge sous l'effet de la panique. Et dans les yeux, un éclair de reconnaissance : l'homme du parc. Márquez. La mémoire du cœur élimine les mauvais souvenirs pour embellir les bons.

Une fois qu'elle eut fait sa déposition – elle ignorait tout d'un trafic de drogue dans cette maison, où elle ne vivait d'ailleurs que depuis quelques semaines, venant juste d'arriver chez son frère avec un passeport valide et un visa de tourisme type B2 –, une fois que le travailleur social lui eut donné de quoi remplacer son débardeur (un tee-shirt noir provenant de la station d'essence, qui arborait le drapeau du Colorado au côté d'un aigle américain à l'air arrogant) parce que sa valise avait été saisie comme pièce à conviction, alors que Russ la conduisait au poste, et qu'elle regardait Broomsville défiler devant elle en visions fugitives colorées du vert de l'été, Ines lui dit : « Je ne savais pas qu'un policier pouvait se montrer gentil », à quoi il répondit : « Ça n'arrive pas souvent, mais peu importe ; vous avez soif ? » Il acheta deux canettes de Coca dans un 7-Eleven. Quand Ines eut lâché ses cheveux sous les lumières vives du commissariat et agité de longues mèches qui sentaient la fumée, alors, et seulement alors, elle eut l'air vraiment belle. Comme la fille qu'il avait rencontrée dans le parc, sous le vernis du soleil, celle qui flirtait légèrement. Ils burent leur Coca dans la chaleur étouffante de la voiture, et c'est là que Russ prit la décision de l'inviter chez lui. Elle n'aurait pas à retourner dans cette maison imprégnée de came. « Et pas d'embrouille, promit-il. Pas d'embrouille... » Par la suite, Ines n'arrêterait pas de le taquiner avec cette expression.

À l'aide d'un aimant qui faisait aussi office de décapsuleur, un souvenir rapporté par sa sœur de ses vacances à Key West, Russ avait collé sur la porte de son réfrigérateur la page provenant de *L'Amour aux temps du choléra*. Ce soir-là, ils avaient bu du whisky dans des mugs à la table de la cuisine, et Ines avait dormi sur la banquette de Russ, laquelle n'avait jamais connu de nettoyage professionnel mais restait relativement confortable.

Quand Russ dit au reste de la brigade qu'Ines s'était installée chez lui – il ne parla pas de la banquette –, ses collègues accueillirent la nouvelle avec force sifflets et applaudissements ralentis. Russ leur assura qu'Ivan avait été victime de coercition et employé pour des tâches subalternes, et s'était finalement trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. L'inspecteur Williams lui envoya une grande claque

dans le dos, tout à la fois fier et sarcastique. « Ça y est, tu y es arrivé, dit-il. Tu t'es enfin dégoté une fille. T'as intérêt à la mettre sous clé, et vite. »

Durant ces premiers mois, Russ fit la cuisine pour Ines tous les soirs. Elle adorait la vieille moquette, la façon dont les poils s'écrasaient entre ses doigts de pied. Ils préparaient des steaks avec des choux de Bruxelles, ou du saumon et des pommes de terre, et Russ achetait des bouteilles de merlot quatorze dollars pièce qu'ils buvaient assis sur la banquette dans des verres neufs étincelants tout en bavardant. Ines était tellement jolie quand elle parlait avec son accent chantant qui s'attardait sur les « E ». Son anglais était presque parfait, même si elle oubliait souvent les articles ou ajoutait ici et là des pluriels qui n'avaient pas lieu d'être. « Peux-tu me passer les poulets, s'il te plaît ? » Elle venait de Guadalajara, une ville immense avec des cathédrales gothiques dont les flèches grises s'élançaient vers le ciel. Plus d'un million d'habitants, lui dit-elle. Ines et sa famille avaient vécu à Zapopan, à la périphérie de la ville, à six dans l'appartement au-dessus du cabinet dentaire où exerçait son père. Elle préparait le repas tous les soirs avec ses sœurs – du *pozole*, une sorte de potée à base de porc et de semoule de maïs. Ines était allée à l'université publique de Guadalajara, et elle enseignait l'anglais au lycée quand sa mère l'avait convaincue de suivre Ivan aux États-Unis, parce que l'un des clients de son père – un patient qui venait régulièrement pour traiter son canal radiculaire – travaillait au consulat. Ses sœurs devaient les rejoindre, à un moment ou à un autre. Russ ne lui demanda jamais ce qu'elle avait étudié. Ni comment elle avait fait pour se retrouver à Broomsville. Ni si elle avait le mal du pays.

Un jour, il trouva Ines sur le sol de la cuisine, couverte de levain, en train de pleurer sur le sort de son frère. Russ la prit dans ses bras et la porta sur le lit. Elle était devenue toute flasque, non qu'il l'avait réconfortée, mais simplement parce qu'elle était épuisée. Russ s'était trouvé là au bon moment. Il ne la serra pas moins contre lui. Elle s'endormit, et il continua de caresser le lobe de son oreille, faisant rouler le coussinet sous son pouce, doux comme le duvet d'une pêche.

Certains soirs, quand ils étaient légèrement ivres, Ines l'interrogeait à propos d'Ivan, qui s'habituaient lentement à la vie en prison. « Est-ce que tu pourrais faire quelque chose pour lui ? » demandait-elle d'un ton un peu trop détaché. Et Russ alors de s'interroger : même s'ils riaient souvent ensemble et se parlaient gentiment, n'était-ce pas pour son frère plutôt que pour lui qu'elle continuait à vivre sous son toit ?

« Oui, disait-il, je ne l'oublie pas. Je veillerai à ce qu'ils ne le renvoient pas au Mexique. » Dans quelques mois, le visa d'Ines expirerait, et Russ savait d'ores et déjà qu'elle n'accepterait pas de retourner à Guadalajara, pas avec Ivan enfermé dans une cellule nue

et froide.

En dépit de tout, ils s'entendaient bien.

Lors des soirées merlot, Ines s'endormait sur les genoux de Russ et il lui caressait les cheveux comme il avait vu d'autres le faire. Si doux. Elle avait acheté une nouvelle bouteille de shampoing. Elle ne sentait plus la fumée de cigarette désormais, mais l'eucalyptus.

Ils allèrent à San Diego, parce que la Californie semblait être ce qu'il y avait de mieux tout de suite après le Mexique. Appuyée contre la vitre côté passager, Ines fredonnait les airs qui passaient à la radio, tandis que Russ réglait la climatisation de la voiture. Ils roulèrent toute une journée, seize heures d'affilée, ne s'arrêtant que quatre fois, le temps d'un snack et d'un tour aux toilettes. Ines écoutait avec une grande concentration les annonces publicitaires, demandant à Russ de lui expliquer les mots qu'elle ne connaissait pas. Liquidier ? Néoprène ? Indigestion ?

Ils descendirent dans un hôtel Marriott Rewards. Ines s'acheta un maillot de bain une pièce, parce qu'elle refusait de se montrer en bikini. Ils buvaient des daiquiris au bord de la piscine de l'hôtel, et Ines renversait la tête en arrière. Le soleil diffusait une chaleur bienfaisante qui lui colorait les joues.

Musées d'art. Parcs. Dîners dans des restaurants gastronomiques. Dans un marché en plein air, Ines lui fit goûter de la mangue assaisonnée au Tajín, et Russ faillit s'étouffer, plié en deux par la toux, et elle par le rire. Un soir, ils allèrent danser la salsa ; elle tenta de lui enseigner les pas dans un night-club bondé dont les consommations étaient hors de prix, plein d'hommes aux bras musclés et bronzés couverts de sueur. Russ lui marchait sur les pieds, mais elle s'en moquait. Elle virevoltait dans une jupe rouge et ondulait des hanches de manière aguichante, et Russ se sentait désiré. Jeune et désiré. À la fermeture de l'établissement, ils reprirent le chemin de l'hôtel en titubant. Lui torse nu à cause de la transpiration, elle s'éventant le cou d'une main, l'autre relevant ses cheveux.

Ils prirent une douche en arrivant, et, enveloppée dans le peignoir blanc de l'hôtel, Ines attira Russ sur elle.

« Parle-moi des femmes que tu as aimées, dit-elle.

— Je n'ai jamais aimé personne avant toi », dit Russ, certain, à cet instant, que c'était la vérité.

Ils rentrèrent à Broosmville, où l'air donnait l'impression d'avoir été asséché par aspiration. Ce soir-là, ils firent une grosse lessive, et Ines ne passa pas la nuit sur la banquette. Elle monta l'escalier d'un pas léger, sa petite main dans celle de Russ.

Les draps de Russ étaient vieux de presque dix ans. Il ne s'en rendit

compte que quand son membre gonflé eut pénétré Ines, étendue sur le ventre, le visage enfoui dans l'oreiller.

« Tu peux encore respirer ? demanda Russ.

— Oui », dit-elle. Voix étouffée. Russ posa une main sur sa cage thoracique, guettant sa respiration. Quand ils eurent fini, il essuya les draps avec un Kleenex et lui dit : « Veux-tu m'épouser ? » La Californie était encore suspendue entre eux, comme un rêve ou un fruit. Pulpeux, juste à point. Ines se tourna sur le dos, regarda le plafond, ses cheveux noirs déployés sur l'oreiller chiffonné comme ceux d'une baigneuse sous l'eau.

« Oui, répondit-elle. D'accord. »

« Un homme devrait toujours tenir parole, disait volontiers le père de Russ. Ta parole, c'est ta dignité. »

Alors, quand l'inspecteur Williams prend Russ à l'écart après le briefing pour lui poser des questions sur son beau-frère – Ivan Santos, ancien escroc et idole de quartier –, Russ s'arme de courage. « Je sais qu'il fait partie de ta famille, lui dit Williams, alors si quelqu'un te sonde pour en savoir plus, tu es momentanément en stage de formation. Mais on a besoin de tout le monde à son poste. Dis, entre toi et moi... tu crois Ivan capable d'un truc pareil ?

— Oui, je le crois, répond-il à l'inspecteur Williams, grave et noble. Je crois qu'Ivan aurait pu tuer cette fille. »

Au moment où il prononce ces mots, Russ entend la voix de son père résonner à son oreille, confirmant la vaillance de cette déclaration pourtant sujette à caution, et, si la parole tenue fait vraiment la dignité d'un homme, alors, à ce moment précis, Russ est un héros. De toute façon, il n'a jamais rien promis d'autre à Ines que d'être son époux, de la garder et de la protéger, pour le meilleur et pour le pire, dans l'épreuve et dans la joie. Il sait que, si l'éventualité se présentait – s'il devait un jour protéger quelqu'un –, son choix ne se porterait certainement pas sur Ivan.

« Prends soin de mon garçon, d'accord ? avait demandé Lee Whitley, le jour où il était parti pour de bon.

— D'accord, avait dit Russ.

— C'est bien. »

Question de parole. Russ ne peut faire autrement que la tenir.

Cameron

Quand Beth DeCasio avait dit que Cameron était le genre de garçon à venir au lycée avec une arme, on avait envoyé celui-ci chez la conseillère d'éducation.

« Je m'appelle Janine, avait dit celle-ci, avec un regard dénué d'expression. Je vais te poser quelques questions simples, d'accord ?

— D'accord.

— Est-ce que l'idée t'est jamais venue de te faire du mal ? »

La première fois qu'il avait entendu parler d'Andrea Yates, Cameron s'était fait couler un bain.

Le revêtement en céramique de la baignoire était glissant. Cameron s'accroupit avec précaution, une main agrippée au rebord de chaque côté. Appuya le dos contre le métal des robinets, et se laissa couler, comme quelqu'un qui se met au lit après une longue journée passée à arpenter des rues bruyantes et pleines de neige fondue.

Cameron s'enfonça jusqu'à ce qu'il sente l'eau battre contre ses tympans, monter, comme une marée refluant doucement vers son cerveau. Il renversa la tête en arrière. Ses cheveux s'étalèrent autour de lui au ralenti. Il songea qu'il aurait pu être danseur. Sous l'eau, ça n'aurait rien eu de choquant. Il s'enfonça encore un peu, jusqu'à ce que la seule partie de son corps encore exposée à l'air soit ses yeux et son nez, qui lui faisaient l'impression d'être tout proches des fissures du plafond.

Quand il s'immergea complètement, il sentit un bourdonnement agréable l'envahir, un son pressurisé qui n'avait rien d'inconfortable. Il ouvrit les yeux. Les fissures au plafond avaient disparu. De même que le rideau de douche taché, ainsi que le miroir, et jusqu'à sa brosse à dents, encrassée sur le lavabo. Le tout effacé par le voile d'eau. Il ferma à nouveau les yeux, ravi de cette paix soudaine.

Cameron se dit que ce ne serait pas si mal de mourir comme ça – conscient de ce qui se passait au-dedans de lui.

« Est-ce que l'idée t'est jamais venue de te faire du mal ?

— Non », avait répondu Cameron à Janine.

Elle avait griffonné la réponse dans son carnet à spirale.

« C'est pas mal du tout. »

Penché sur l'épaule de Cameron, Mr O. examinait le portrait en cours d'exécution. L'œil gauche du lion était bien mieux maintenant. Cameron avait fini les cils, qui avaient la même texture que celle des moustaches. Cameron avait choisi le lion comme sujet de portrait pour le cours de dessin. Il trouvait les lions tout à la fois intimidants et gracieux, deux traits dont l'association n'était pas d'ordinaire estimée à sa juste valeur.

« Essaie d'ajouter des ombres autour de l'œil, dit Mr O. Tu vois cette espèce de clair-obscur, là ? Il faut que tu accentues les zones foncées. »

Cameron estimait que celles-ci étaient déjà bien sombres.

« Viens avec moi, dit Mr O. Prends tes affaires. »

Tandis que Cameron suivait le professeur de dessin et passait devant la machine à couper le papier, son sac à dos passé sur l'épaule, lion et fusains à la main, la classe se mit à bruire et à chuchoter.

« C'est lui ?

— Ouais, c'est lui. Flippant, le mec, hein ?

— Un sale petit taré. »

Le bureau de Mr O. était un ancien réduit à fournitures reconverti, qu'il avait couvert d'œuvres de ses élèves et meublé d'un tabouret et d'un chevalet. Pour tout éclairage, une ampoule nue qui pendait du plafond. Des fragments de gomme rose jonchaient le lino du sol, et des coulures de peinture acrylique s'épalaient sur toutes les surfaces planes. Cameron soupçonnait Mr O. d'y passer ses nuits à travailler sur ses propres projets. Il avait vu un tableau un jour, appuyé contre le mur. Deux yeux d'un bleu blessant qui se détachaient sur le blanc cotonneux de la peau.

« Je me fais du souci à ton sujet.

— Pas la peine. Ça va bien.

— J'ai entendu les bruits qui courent, Cam. Incroyable ce que les enfants peuvent être méchants entre eux. »

Un fracas leur parvint derrière la porte. Ses camarades, qui venaient juste de terminer une session consacrée à la poterie, poussaient des hurras.

« Elle te manque ? » demanda Mr O.

Un jour, Mr O. avait dit à Cameron de s'essayer à la photographie. Sans fournir d'explications, mais Cameron avait fait les déductions qui s'imposaient : la photographie consistait à capturer des moments que d'autres avaient ratés.

La photo n'avait jamais marché avec Lucinda. Impossible de la réduire à une fraction de seconde. Le dessin, c'était différent – les traits étaient intentionnels, et ils pouvaient revêtir une infinie variété,

comme elle le faisait elle-même, une gamme allant du clair au foncé, de l'appuyé à l'esquissé puis au brouillé, avec toutes les nuances entre. Il trouvait que cette manière d'approcher Lucinda était bien plus naturelle que n'importe quel instantané.

« Ouais », balbutia Cameron.

Mr O. lui tapota l'épaule, hésita et entrouvrit la porte en métal.

« Tu peux travailler ici pour aujourd'hui », dit-il, et les pattes-d'oie au coin de ses yeux exprimèrent une infinie gentillesse.

Mr O. était tombé amoureux de Mom l'année précédente, quand ils avaient créé un nouveau cours de peinture.

« En principe, il n'est ouvert aux élèves qu'à partir de la première, avait dit Mr O. Mais là, ils font une exception.

— Quel genre de peinture ? avait demandé Cameron.

— Le réalisme, avait dit Mr O. La peinture acrylique. »

Quand Mr O. l'avait annoncé à la classe, tout le monde s'était plaint, même les filles les plus populaires qui passaient leur temps à sourire à Mr O, avec clins d'œil appuyés et petits mots extasiés.

« Allez, on se calme. Nous travaillerons ensemble. On m'a commandé une toile pour une galerie à Denver. On peut s'apprendre des choses mutuellement. »

Cameron décida de peindre une hirondelle des granges, avec une gorge rouge et un plumage bleu. Il trouva une image sur Internet, l'imprima et la reproduisit sur la toile. L'oiseau était perché sur une branche solitaire.

La semaine suivante, Mr O. vint à la maison en fin d'après-midi. Lui et Mom s'étaient rencontrés lors d'une réunion parents-professeurs. « Alors, c'est à vous que l'on doit cet enfant si doué ? » avait dit Mr O., ses mains maculées de peinture enfoncées dans les poches de son pantalon en velours côtelé.

Mom et Mr O. s'assirent sur la vieille banquette dans le séjour, tout en buvant le thé au gingembre préféré de Mom. Cameron partit se promener en direction des contreforts montagneux. Il se demanda s'il irait jusqu'à Pine Ridge Point, mais la soirée ne s'y prêtait guère, même s'il se sentait terriblement triste. Une mélancolie bien particulière, le genre de désenchantement que l'on éprouve quand on est sur le point de perdre quelque chose, qu'il vous faut regarder disparaître tout en sachant qu'on ne peut rien faire pour l'empêcher.

Quand Cameron rentra, la maison empestait l'acétone et l'essence de térébenthine. Mom fredonnait un air tout en faisant la vaisselle.

Quelques jours plus tard, Mr O. montrait sa peinture à la classe.

« J'ai intitulé ça *Le Calla*, dit-il en la dressant contre le tableau blanc.

Il avait peint le calla dans des tons fondus de jaune, les pétales

teintés d'un rouge vif. L'intérieur de la fleur avait été réalisé avec un pinceau plus fin, en touches discrètes qui demandaient une grande concentration pour être distinguées les unes des autres. L'anthère et l'ovaire pointaient derrière les pétales, et Mr O. avait laissé des zones aveugles partout où il le fallait – la fleur avait des trous par endroits, mais de manière délibérée. Espaces qui n'avaient pas besoin d'être remplis, fragments vides qui donnaient à l'ensemble plus d'unité. La fleur était familière à Cameron, comme une chanson que l'on a entendue enfant mais dont on aurait oublié les paroles.

Mr O. avait étudié Mom de près. Il en connaissait tous les traits, les endroits où elle se fondait dans l'arrière-plan, ceux où au contraire elle le crevait – il avait saisi la tonalité du rire sous cape de Mom quand elle regardait la télévision tard le soir –, et il avait transmué tous ces éléments en couleurs et en coups de pinceau pour finalement leur donner la forme d'un calla.

Cameron supposait que Mr O. avait à peu près le même âge que Mom, mais on lui aurait donné dix ans de moins. Il avait des cheveux noirs, avec des poils gris autour des oreilles et ce genre de rides caractéristiques des trentenaires. Il était élancé et mince, et fumait des cigarettes contre la clôture à l'arrière du lycée tous les jours à 3 heures.

Les parents de Mr O. étaient arrivés du Japon alors qu'il n'avait que cinq ans. Il avait appris l'anglais tout seul en regardant les sitcoms de la télévision. Il avait été marié, mais sa femme était partie pour New York, où elle était céramiste. Il raconta tout cela à Mom et à Cameron, très à l'aise, alors qu'ils étaient à la pâtisserie après l'exposition d'hiver et plongeaient chacun une fourchette dans le même morceau de cheese-cake.

« Les gens changent », s'était-il contenté de dire.

Certains soirs, après le départ de Mr O., Mom restait assise sur les marches de la véranda, recroquevillée sur elle-même, les bras autour de la poitrine, à regarder le monde exister dans la pénombre. Cameron aurait voulu parler à Mr O. de cette sensation de manque – le chuintement qui l'accompagnait, semblable à celui de l'air s'échappant d'un pneu, la façon dont ce bruit pouvait se prolonger indéfiniment si on ne faisait rien pour l'arrêter –, mais peut-être Mr O. en avait-il déjà fait l'expérience.

Cameron essaya de travailler sur son projet pour le cours de dessin. De se focaliser sur les espaces entre les traits de fusain, mais aujourd'hui c'était jeudi. Et le jeudi, Lucinda avait son cours de danse classique. Cameron l'avait suivie un jour et, du restaurant chinois de l'autre côté de la rue, l'avait regardée exécuter des pliés et des jetés dans un justaucorps noir, cheveux relevés en chignon. Même si

Cameron, d'aussi loin, ne pouvait pas voir son visage, il était certain que ses mèches dansaient à l'envi sur le front de Lucinda.

Cameron abandonna son fusain à côté du chevalet et s'essuya les mains sur son jean. Ses doigts laissèrent des traces noires sur la toile. En règle générale, les mains de Cameron ne tremblaient pas. Des mains d'artiste. Elles sentaient comment les choses bougeaient, et il était à même de reproduire ces mouvements avec une certaine assurance. Ses mains, c'était ce que Cameron préférait dans son corps, parce qu'elles parlaient tous les langages que sa bouche ne savait exprimer.

Mais, à présent, c'est en tremblant qu'elles plongèrent dans son sac à dos.

Même si Cameron se doutait que Mr O. n'était sans doute gentil avec lui que parce qu'il était amoureux de Mom, il avait toute confiance dans la sympathie qui animait le regard de son professeur et appréciait la façon dont il donnait ses instructions à la classe : « Il faut que vous saisissiez l'émotion sous-jacente à votre travail si vous voulez rester authentique. »

Pour cette raison, et aussi parce qu'il n'avait rien d'autre à faire, Cameron alla chercher tout au fond de son sac le journal à couverture violette de Lucinda.

Mr O. avait vu les dessins que Cameron avait réalisés de Lucinda. Ce dernier les lui avait apportés en septembre, au moment où Mr O. devait décider des élèves admis dans le cours sur le portrait niveau avancé. « Tu as un œil pour le réalisme », lui avait dit Mr O. Il n'avait jamais vu un élève de troisième doté d'un tel talent, et – « Waouh, Cam » – les portraits étaient vivants, le trait net et précis. « Splendide. » Cameron avait reproduit au plus près le visage de Lucinda du bout des doigts, dessinant les contours avant de les estomper pour donner à son modèle une vivacité et une texture dont Mr O. n'était pas certain, avait-il dit, qu'elle possédait en réalité. Cameron en avait conçu du respect pour son professeur.

Quand la cloche sonna, Cameron enveloppa le journal de Lucinda dans son sweat vert trop grand et laissa le paquet sur le tabouret, à côté du lion aux yeux à peine esquissés – une excuse signée de son nom à l'intention de Mr O.

Cameron sortait de la classe de dessin d'un pas chancelant, la respiration laborieuse, quand Ronnie l'attrapa par l'épaule. Il le fit pivoter sur lui-même. Ronnie avait cours de sport dans le gymnase pendant que Cameron suivait son cours de dessin, et maintenant il traînait dans son sillage des relents de chaussettes sales.

« Crétin, dit Ronnie. À quoi tu joues, au juste ? »

Ronnie regarda ostensiblement par-dessus l'épaule de Cameron, en

direction du bureau de Mr O. Dévoré de curiosité.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? reprit Ronnie. Sérieux. Les gens causent, tu sais. Et on arrête pas de me demander ce que t'as fait, si t'étais vraiment obsédé par Lucinda. Tu serais pas un peu vicieux, par hasard ? »

Des bandes d'élèves se débattaient avec leurs sacs à dos, au milieu des couinements de leurs chaussures. Cameron s'efforça de se dénouer – *inspirer, et deux, et trois, expirer, et deux, et trois*. Ronnie resserra les bretelles de son sac, et un stylo tomba par terre, sans qu'il esquisse un geste pour le ramasser, se contentant de passer une main rougie sur son front moite.

« Très bien, mon pote, dit Ronnie en écartant Cameron de l'épaule. Réponds pas, va. Quand on me demandera, je dirai que c'est vrai, t'es carrément zarbi. »

Après un dernier regard soupçonneux en direction du bureau de Mr O., Ronnie se fondit dans un océan de regards insistants. Cameron ramassa le stylo qui était tombé du sac de Ronnie. Un Bic, qui avait perdu son capuchon. À la pointe, l'encre avait commencé à couler. Cameron le mettrait dans sa collection de Stylos, où il avait déjà deux autres Bic appartenant à Ronnie Weinberg.

Il gardait sa collection dans une vieille boîte à chaussures rangée tout en haut de son armoire. Quand il se sentait trop noué, il alignait les stylos dans l'ordre chronologique de leur acquisition et imaginait de quoi pouvaient avoir l'air telles mains quand elles tenaient tel stylo. Comme s'il avait été conservateur d'un musée abritant les informations qu'il avait recueillies sur les gens, et que les pointes Bic ou les rollers lui permettaient de se mettre dans leur peau et de sentir le contact de leurs mains.

L'été dernier, Ronnie et Cameron étaient allés au parc. Il bruinaît, le genre de pluie dont les gouttes sont si infimes que c'est à peine si on les sent sur la paume de sa main. Ronnie gardait un Bic dans sa poche (blanc, le bout mâchonné). Il le faisait rouler entre ses doigts de manière compulsive tout en marchant. Il portait un short à carreaux qui lui dénudait les hanches. Une petite touffe de poils noirs émergeait juste au-dessus du bouton – Ronnie ne mettait jamais de sous-vêtements.

« Ma mère est une vraie garce depuis quelque temps, avait dit Ronnie. J'sais pas si c'est la ménopause ou quoi. Cette merde chez les gonzesses, ça me donne envie de gerber. T'imagines ? Saigner de la boîte à pisse tous les mois. »

Cameron n'était pas certain que c'était la boîte à pisse qui saignait. Mom lui avait expliqué la chose un jour, mais l'anatomie féminine était un sujet sensible avec Ronnie, qui n'en avait vraiment rien à faire

que Cameron exprime un avis ou non.

Ils s'assirent sur les balançoires, décapsulant des canettes de Mountain Dew dans un bruit de craquements métalliques de bulles et de jets de vapeur glacée. Ronnie sortit son téléphone portable et tapa un texto en plissant les yeux. Ronnie avait son portable à lui, l'un des premiers gamins à l'école à connaître cette chance. Un téléphone à clapet RAZR, vert, lisse et sophistiqué. Cameron détestait se trouver en présence de quelqu'un qui envoyait des textos alors que lui-même ne disposait pas de son propre morceau de plastique pour se protéger. « On a déjà un téléphone à la maison, avait dit Mom. On n'a pas besoin d'un truc juste parce que c'est la mode. » Elle avait fini par acheter un téléphone mobile pour les cas d'urgence, mais la batterie n'était jamais chargée.

« Ça craint vraiment, cette aire de jeux, dit Ronnie en remettant son portable dans sa poche. Tu te souviens, quand on était mômes et qu'y fallait qu'on joue sur cette merde ? C'est triste à mourir. Et pourtant, putain, ce s'rait pas mal de revenir aux siestes programmées et aux travaux manuels. »

Cameron fit semblant de rire. Il regarda les montagnes. Qui dressaient leur silhouette aux abords de la ville, ombres tutélaires qui montaient la garde en permanence et trouvaient sans doute amusantes toutes ces familles dans leurs maisons beiges alignées le long des rues comme des soldats en faction. Les montagnes donnaient à Cameron un tel sentiment d'insignifiance.

« Et Beth DeCasio ! Pendant les cours de dessin, tu te rappelles ? Elle peignait ces aquarelles de chevaux qui avaient des allures de Satan. Je te jure, si seulement je pouvais mettre la main sur un de ces trucs aujourd'hui, je l'adorerais comme un putain de malade. Beth... elle est devenue vachement sexy cet été, tu trouves pas ?

— Ouais.

— Ses nichons, on dirait des ballons gonflables. Tu pourrais les faire éclater. »

Ronnie se rongait tellement les ongles qu'il n'en restait plus que dix petites bosses circulaires, rouges sur les bords et marron en dessous. Il s'en servit pour se gratter le cuir chevelu et faire tomber des pellicules.

« Tu la baiserais comment, toi ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

L'idée de baiser Beth DeCasio n'était jamais venue à l'esprit de Cameron. Non pas qu'elle ne fût pas jolie. Elle était même très jolie, avec ses longs cheveux noirs et brillants, ses débardeurs moulants et ses jupes toujours courtes.

« Ben, tu sais... En levrette, par exemple ? Genre violent ? Passionné ? Sensuel ? »

L'année précédente, Mom était tombée sur le magazine porno dans le tiroir du haut de la commode de Cameron. C'était l'exemplaire de *Playboy* vieux de trois ans que Ronnie avait piqué à son père. Le numéro avec Rayna Rae en page centrale, couchée, jambes écartées – Cameron avait passé des heures à s'interroger sur cette zone rose entre ses cuisses, qui paraissait si luisante et si caoutchouteuse, quelque chose qu'on avait envie de toucher juste pour voir quel effet ça faisait.

Il était rentré du lycée pour trouver le magazine ouvert sur la table basse et rempli de Post-it signalant les sections que Mom désapprouvait. « Tu ne peux pas t'attendre à ce que les femmes ressemblent à ça. Tu vois cette forme, là ? Elle a payé des milliers de dollars pour avoir des seins pareils. » Ils eurent une longue conversation sur la transformation du corps et la réification des femmes, sans parler du reste que Cameron avait oublié. Il n'avait pas regardé Mom en face une seule fois durant toute la discussion, parce que c'était bien le moment le plus embarrassant et le plus pénible qu'il eût jamais connu jusque-là. Quand elle en eut terminé, Mom ne le serra pas contre elle ni ne l'embrassa sur le front. Elle fit un pas dans sa direction, hésita, puis tourna les talons en marmonnant quelque chose du genre « On mange dans vingt minutes », histoire de masquer le fait qu'elle et Cameron étaient en train de changer.

Elle était une femme, lui, un homme. Une réalité que rien ne pourrait jamais changer. Elle pouvait lui faire la leçon pendant des heures – à propos de faux seins et d'un amour qui se donnait différemment, dans la douceur –, il n'en restait pas moins qu'aucun des deux n'avait le moindre contrôle sur le genre d'homme que deviendrait Cameron.

Il venait juste de regarder un site porno pour la première fois sur Internet, et cet échange avec Mom lui avait donné envie de pleurer. Ces femmes superbes... ces corps souples qui tressaillaient, tressautaient, subissaient... Il regardait, en proie à une fascination irrésistible et des frissons d'excitation. Ce n'était pas de l'amour, il le savait bien, parce que l'amour n'était pas censé faire mal à l'autre, mais c'était d'une façon ou d'une autre lié à l'amour. Ça montait comme l'amour, ça enflait. Le sexe. Le plus grand des mystères. Existait-il blessure plus profonde ?

« En levrette, répondit Cameron.

— Ma mère est une grande lectrice de *Cosmopolitan*. Y a des trucs vraiment tordus dans ce machin. Non, sérieux, faut que tu voies ça. Je l'apporterai demain au bahut. Tiens, dedans y a un article qui te suggère de congeler un fruit et après tu le balades sur tout le corps de la fille – comme, t'imagines, mec, une putain de banane gelée... »

Il y avait un chêne du bon côté de la clôture qui séparait l'aire de

jeux de la cour des Thornton. Même de là où ils étaient, sur les balançoires, on voyait l'écorce s'incurver d'une façon particulière que Cameron voulait garder en mémoire, elle plantait les racines dans le sol et sinuait le long du tronc comme des vertèbres montant à l'assaut d'une nuque. Le chêne, qui donnait l'impression d'avoir plusieurs centaines d'années, paraissait complètement déplacé dans cet espace de métal peint, réduit à lui adresser grimaces et sarcasmes, à pleurer et à le supplier, touchant en Cameron des points où il n'avait jamais été touché auparavant.

« Mais bon, faut regarder les choses en face, dit Ronnie. Beth baiserait jamais avec nous, pas plus toi que moi, pas vrai ? »

Une rafale de vent humide fit ployer les branches vers la gauche, éparpillant des feuilles vertes et mouillées sur la pelouse des Thornton.

Ronnie mordit l'extrémité de son Bic, et l'encre qui coula bleuit son menton.

Jade

« Tu es en retard, dit tante Nelly.

— Désolée, dis-je d'un ton peu convaincu.

— Tu es au courant pour cette fille ? » Tante Nelly est debout derrière le comptoir de la réception, les mains sur les hanches. Elle ne bouge jamais de là. Je parie qu'elle mourra derrière ce comptoir un jour, avec une poignée de bonbons à la menthe dans la poche de son uniforme.

« Comment ?

— La fille qui est morte.

— Ouais, bien sûr que je suis au courant. Tout le monde ne parle que de ça.

— Tu crois que c'est lui le coupable ? Ce garçon, son voisin ?

— Non. Je ne pense pas.

— T'es bien une des rares. Peu importe, t'es en retard, et le client de la chambre 208 attend pour pouvoir l'occuper. Allez, dépêche-toi un peu. »

Après avoir fait le ménage dans la chambre 208 (où quelqu'un a laissé une grande trace de M&M's écrasés sur la moquette), je prends ma pause derrière les bennes à ordures de la cuisine.

Seuls les fumeurs ont droit à une pause, accordée par Melissa, la responsable de l'entretien. À mon avis, ça devrait être l'inverse, mais je garde un paquet de Virginia Slims uniquement dans ce but. Je les ai oubliées aujourd'hui. Je me faufile dans la cuisine et mime le geste de fumer à l'adresse de Melissa, qui, coiffée d'un filet à cheveux, est occupée à déballer les croissants industriels tout droit sortis du congélateur en vue du petit déjeuner continental. Elle me signifie son autorisation d'un signe de tête. Il lui arrive de venir me rejoindre, et je suis bien obligée alors d'en allumer une, uniquement pour la galerie, mais je finis toujours par tousser comme une malade. La dernière fois, j'ai failli dégobiller dans la benne à ordures incrustée d'une épaisse couche de crasse – heureusement, Melissa était déjà rentrée pour un service en chambre.

J'ai planqué un Coca dans la poche de mon tablier pour m'aider à tenir les deux dernières heures de service. C'est particulièrement morne ce soir. Les voitures passent dans un long soupir sur la route en face de l'hôtel ; le vent m'envoie des bouffées d'air vicié. Quand j'ai pris ma pause, le soleil jetait encore ses reflets ambrés sur les contreforts des montagnes. À présent, c'est à peine si j'aperçois son front. J'ouvre la canette de Coca et m'appuie contre le mur.

La canette est à moitié vide quand je m'aperçois que j'ai de la compagnie.

Querida est à quelques pas de moi, chatoyante dans la lumière qui filtre par la porte ouverte de la cuisine. Je me racle la gorge pour signaler ma présence.

« Oh, dit-elle. Vous m'avez fait peur.

— Désolée », je bégaie.

Le jean de Querida s'évase au-dessous des genoux en pattes d'éléphant démodées depuis des lustres. Sa taille dessine un léger bourrelet sous son sweat à fermeture Éclair. Elle a un accent – c'est la première fois que je l'entends parler. Espagnol peut-être.

« On peut fumer ici ? » demande-t-elle, alors qu'elle est déjà en train d'actionner un briquet. Elle rejette une masse de longs cheveux noirs derrière son épaule et inhale, laissant ses épaules retomber tandis que ses poumons s'emplissent de fumée.

« Vous en voulez une ? demande-t-elle en me tendant le paquet.

— Non, merci », dis-je, et je bois une gorgée d'un Coca dont le gaz s'est totalement évaporé.

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Scénario de Jade Dixon-Burns

Ext. Hôtel – Nuit

Celly est à côté des poubelles derrière le bâtiment, à quelques mètres de la route. Les voitures passent devant elles dans un soupir qui évoque le flux et le reflux de la mer.

Celly tire une bouffée de sa cigarette avant de souffler la fumée, l'air parfaitement décontracté. Une femme (vingt-huit ans, très belle) est près d'elle.

celly

Vous voulez bien me dire ce qu'on ressent ?

la femme

Pardon ?

Celly souffle un mince jet de fumée en détournant la tête, avant de faire à nouveau face à la femme.

celly

Quand on est aimé comme ça. Quelle impression ça fait ?
Je n'arrive pas à imaginer.

« Pardon ?

— Comment ?

— Vous avez dit quelque chose ? » Querida exhale un petit nuage de fumée du coin de la bouche.

— Non. Je...

— Vous avez demandé ce qu'on ressent.

— Oh. Je voulais dire... qu'est-ce qu'on ressent quand on est aimé comme ça ? Comme vous avec le type dans la chambre ? »

Je n'arrive pas à croire que j'ai pu lui poser une question aussi stupide, à cette jolie femme dans son jean pattes d'éléphant, enveloppée d'une aura brumeuse. Le désir. Querida tire une autre bouffée. Je regrette de ne pas avoir accepté sa cigarette. Je me fais l'impression d'une gamine, à agiter comme ça mon fond de Coca dans sa canette.

« Waouh, s'exclame-t-elle en riant. Sacrée question.

— Désolée, dis-je. Je ne voulais pas vous...

— Non, non, pas de problème. Pour être tout à fait franche, je n’y ai jamais vraiment réfléchi. Je vous donnerai la réponse plus tard, d’accord ? »

Elle laisse tomber sa cigarette sur le trottoir crasseux et écrase les dernières braises sous son talon. Rajuste son sweat et se retire dans son monde scintillant de cœurs palpitants.

« Qu’est-ce que tu m’apportes aujourd’hui ? » demande Howie.

Howie porte une casquette effilochée et un haut de survêtement Ann Arbor qu’il a trouvé en janvier dernier. Il est appuyé contre son caddy, jambes croisées, et agite un pied nu. La première fois que j’ai vu les pieds de Howie, j’ai failli vomir – ils sont enflés, crevassés. Si noirs de crasse que c’est à peine si on distingue encore les orteils.

« Désolée, lui dis-je. La récolte a été maigre. »

Je lui tends un gros morceau de cheddar, la variété bon marché, vendue préemballée à la livre. C’est pratiquement du plastique, le genre de fromage qui ne risque pas de manquer aux clients du Hilton Ranch. Howie est un habitué des denrées oubliées dans le réfrigérateur de l’hôtel, celles dont la date de péremption est dépassée depuis longtemps : le demi-bocal d’olives que je lui ai apporté jeudi dernier, les croissants encore congelés du jeudi d’avant.

Howie tire au maximum sur sa joue avec un doigt enflé, se servant de ses molaires pour mordre à pleines dents dans le morceau de fromage compact. On dirait un rictus de mépris. La salive coule du coin de sa bouche dans sa barbe crasseuse. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

« Pourquoi tu manges comme ça ?

— Ça fait moins mal. Tu peux pas comprendre. Tout le fric que ta grand-mère a passé dans tes dents suffirait à me nourrir pendant un an, ma p’tite Celly. »

Howie croit que je m’appelle Céleste – « Moi, c’est Celly », lui ai-je dit la première fois que nous nous sommes rencontrés. Je suis orpheline et je vis dans les collines avec ma grand-mère malade (mes parents sont morts dans un tragique accident de voiture). J’ai dix-neuf ans, et je suis fiancée au grand amour de ma vie que je vais bientôt épouser. Je justifie ces contes à dormir debout à coups d’artichauts en boîte, une sorte d’offrande expiatoire qui me donne le droit de mentir.

« Viens t’asseoir, dit-il.

— Non, ça va. »

Je me suis assise une fois, l’hiver dernier, sur la couverture de Howie. Au bout de quelques minutes, il avait introduit un doigt nouveau sous mon anorak pour écarter la ceinture de mon jean.

« T’es au courant pour cette fille ? demande-t-il.

— Ouais.

— Une sacrée jolie fille. J'ai vu sa photo dans le journal. Y sont venus me parler, mais j'sais rien d'elle, moi. Une jolie fille, je leur ai dit, sacrément jolie. Mais tu sais, Celly, ma p'tite Celly à moi, elle t'arrive pas à la cheville. » Son regard voyage de mon cou à mes bottes. Ses paupières s'affaissent.

J'ai une terrible manie : essayer de me voir à travers les yeux des autres. C'est probablement la raison pour laquelle je viens rendre visite à Howie tous les jeudis, rallongeant ma route de presque un kilomètre quand je rentre du Hilton Ranch. Tout au fond de la banlieue, derrière la petite forêt, se trouve la bibliothèque. L'endroit qu'a déniché Howie pour s'abriter du vent et de la neige. Je gare la voiture de ma mère en bas de la rue, même si la moitié du temps Howie a les yeux fermés et que, une fois ouverts, il est impossible de savoir ce qu'il aperçoit.

« Et comment va ton *Ed-ward* ? » demande Howie, qui, la bouche luisante, se lèche les babines d'une faim paresseuse.

« En fait, dis-je, j'ai une sacrée nouvelle. Édouard et moi, on part dans quelques mois. On va s'installer à Paris avant le mariage.

— Paris, hein ? Paris, Paris. Par-iiiis. C'est super, ça, Celly. Vraiment super, ma p'tite Celly. »

Je donnerais cher pour ne pas être une aussi fieffée menteuse. Je jure de me rappeler jusqu'à la fin de mes jours le spectacle qu'offre Howie à cet instant : tassé dans l'ombre de son caddy, mâchouillant le morceau de fromage que j'ai volé au Hilton Ranch, se balançant d'avant en arrière, perdu dans quelque rêverie.

C'est peut-être moi qu'il imagine en ce moment, amoureuse, devant la tour Eiffel. Peut-être cette idée le rend-elle tout à la fois heureux et jaloux. Peut-être est-ce précisément la raison pour laquelle je suis venue.

C'est alors que je l'aperçois : un tableau, coincé entre le caddy de Howie et le mur couvert de graffitis de la bibliothèque. Le bas est maculé de boue laissée par la neige. Mais même ainsi, on voit des chevilles... celles d'une ballerine. Qui lace ses chaussons. C'est le Degas de Lucinda, la même image que celle qu'elle avait collée sur la couverture de son cahier de textes. Pas la sienne, bien sûr. Mais sa jumelle, perdue depuis longtemps.

« Où t'as trouvé ça ? je lui demande, mais il dodeline de la tête, l'air absent. Howie, où est-ce que t'as trouvé ce tableau ?

— Trouvé, oui », dit-il, et il laisse son menton tomber sur sa poitrine. Puis ses yeux s'assombrent.

La nuit nous enveloppe de toutes parts, si épaisse qu'elle pourrait m'engloutir. Pour la première fois, je me demande si j'ai parlé avec lui – le meurtrier de Lucinda, quel qu'il soit. Si j'ai jamais été assise en face de lui à échanger des propos banals, ordinaires, chacun ignorant

la part obscure de l'autre. Cameron. Howie. Zap. Ou un autre. Moi, et mes sorts ridicules. Je pense à l'homme de *La Sorcellerie moderne*, pendu au plafond dans une maison verrouillée de toutes parts. Lucinda, tenant d'une main son cahier avec le Degas. « Tu le connais même pas ; il est pas fou. » Et Cameron, debout sur sa pelouse quelques minutes avant qu'elle soit frappée, si violemment qu'elle est tombée et s'est brisé la nuque. Et bien sûr, je pense au deuxième chapitre : « Signes envoyés par les morts ».

L'Image.

Un vent froid s'insinue entre Howie et moi. Je souffle sur mes mains pour les réchauffer. Je ne prends pas la peine de lui dire au revoir, parce qu'il n'est plus là, retiré dans les profondeurs de son esprit malade. Je me glisse dans la voiture glacée de ma mère. Le ronronnement du moteur est à lui seul un soulagement, une compagnie. Et moi ? Du verre. Hérissée. Balbutiante.

Ils sont en train de manger. Trois canettes de bière sont alignées devant Terry, ce qui signifie que le repas a déjà dégénéré. Amy est assise sur la banquette, une assiette sur ses genoux repliés, ses écouteurs dans les oreilles, secouant la tête au rythme de son baladeur – sans doute un album de Kelly Clarkson. La maison sent vaguement la bouffe indienne.

« Regarde un peu qui est là », dit ma mère du bout de la table. Le vin a laissé des empreintes violettes sur ses lèvres. Elle boit dans un mug décoré d'un bonhomme de neige. Il faut croire qu'il n'y a plus un seul verre à vin propre dans la maison. « Heureuse que tu daignes te joindre à nous.

— Je travaillais à l'hôtel, dis-je. Comme tous les jeudis soir. »

Ma mère a bu. Elle passe les doigts dans ses cheveux teints et frisottés, se prépare pour son public. Quand elle est ivre, elle scrute son reflet dans la fenêtre de la cuisine, plisse les lèvres, bat des cils. Prête à entrer en scène.

Terry penche sa bière pour examiner ce qu'il en reste. C'est sa manière à lui d'éviter la confrontation. Comme d'autres enlèvent la peluche sur leur chemise. Ou grattent une tache sur la table. Si personne ne remarque que tu es vivant, alors peut-être que tu ne l'es pas, et ce n'est certainement pas plus mal.

Ma mère déteste que je l'appelle Terry. Mais je ne vois pas pourquoi je l'appellerais « Papa », même s'il est mon père biologique. Il rentre tous les soirs à 9 heures, repart tous les matins à 6, vêtu d'une énième version de son éternelle chemise à manches courtes et à col boutonné, et traverse la maison comme un zombie ou un vieux labrador.

D'ordinaire, quand ça commence à barder avec ma mère, Terry s'éclipse au premier. Il fait semblant de bâiller. Ses yeux survolent les

hématomes sur nos bras... « Bonne nuit, les filles », dit-il, tout en tripotant les stylos lustrés qui dépassent de sa poche de chemise, au lieu de nous regarder droit dans les yeux.

« T'as tout raté », dit Amy en enlevant un écouteur qu'elle enroule autour de son index. Elle a l'air très contente d'elle. « On a eu des visites de voisins toute la soirée. Apparemment, ils ont une piste. Ils vont arrêter quelqu'un à Jefferson High.

— Qui ?

— J'sais pas, mais Zap a été convoqué pour un interrogatoire.

— Quoi ? Ils arrêtent Zap ? »

Amy hausse les épaules et remet son oreillette en place. Ma mère boit une gorgée de vin, tout en enroulant une mèche de cheveux autour de ses longs ongles en plastique. J'ai encore dans les narines l'odeur des vêtements de Howie, à laquelle se mêle désormais celle des plats indiens à emporter qui traînent dans la cuisine depuis des heures.

« Ton repas est dans le frigo, dit Terry.

— Tu peux le réchauffer toi-même, ajoute ma mère.

— J'ai pas faim. »

Une fois en haut, je laisse la lumière éteinte.

La bouteille est en haut de mon armoire, sous une couverture de bébé que ma mère est bien trop sentimentale pour oser toucher. Il n'en reste plus qu'un fond, parce que la moitié de la bouteille a servi à dédommager Howie pour l'avoir achetée. Je n'aime pas le goût du rhum, mais je ne bois pas pour le goût. Et d'ailleurs je ne bois pas beaucoup. C'est réservé à des soirs comme celui-ci. Je dévisse le bouchon et j'avale tout ce que je peux, aplatissant la langue pour expédier au plus vite le liquide dans ma gorge. Il descend direct. Dans des moments pareils, je deviens l'image crachée de ma mère – mes mains autour d'un goulot, exactement comme les siennes. C'est alors, et seulement alors, que j'éprouve pour elle une certaine pitié.

Je m'effondre contre la porte de l'armoire, le temps d'encaisser le choc. La culpabilité est un sentiment que j'éprouve rarement. C'est une émotion totalement vaine et contre-productive. Je déteste sa capacité à s'envenimer et à tout absorber.

J'essaie de me rappeler le Cameron que j'ai vu à la cafétéria aujourd'hui. Tellement seul. Ou bien celui du bureau du proviseur hier, en train de lisser ses cheveux sur son front, fragile et nerveux. Ces deux images se fondent bientôt dans celle de Zap, menottes cliquetant aux poignets, mains ramenées derrière le dos.

C'est la culpabilité finalement qui me remet le film en mémoire : Cameron – l'ombre d'un gamin, le soir où Lucinda est morte. Elle a entrouvert la fenêtre de sa chambre, lui s'est figé, immobile, tandis qu'elle grimpait sur le toit de la véranda. Elle a sauté, atterrissant sur

les mains et les pieds, en position accroupie, à quelques pas de l'endroit où il se tenait.

Où qu'elle soit à présent, Lucinda sait tout cela. L'Image. Elle me demande quelque chose. Mais elle devrait le savoir à présent... les filles comme moi ne répondent pas aux filles comme Lucinda Hayes.

Quand on n'est qu'un bégaiement, voilà ce qu'on ressent.

Tu marches dans la rue, la nuit n'est pas encore tombée. On dirait qu'elle n'arrive pas à se décider. Tu as vécu dans cette rue toute ta vie. Ta famille ne te supporte plus parce que t'es qu'une connasse. Toi, ça ne te déplaît pas d'être une connasse. Mais c'est pour cette raison que ton seul ami est un sans-abri qui vit derrière la bibliothèque.

Des gens comme Howie te refoulent trop profondément en toi-même. Tu sombres plus souvent qu'à ton tour, même s'il existe des moyens de calmer – au moins temporairement – ton esprit : mettre de la musique que tu ne connais pas, te couper les cheveux dans la baignoire, gratter des vieilles croûtes. Mais ça te démange quand même. Ça te démange, sans arrêt, parce que même quand tu crois pouvoir être heureuse, ces vérités remontent à la surface histoire de te prouver que tu as tort : tu es grosse, tu es agressive. Dans un autre monde, tu pourrais être blonde ou gentille ou amicale, ou même les trois ensemble. Tu pourrais ressembler à une poupée en porcelaine quand tu dors. Mais il n'y a pas d'autre monde, seulement le tien, et il faut bien que tu trouves un moyen de parer à cette formidable ironie.

Tu passes devant la maison des Hayes, celle des Thornton, des Hansen. La nuit est claire. Le quartier respire la propreté. Le rhum te retourne l'estomac, son feu te brûle les intérieurs. Dashboard Confessional est à fond dans tes écouteurs, et tu voudrais tant vivre ces paroles douloureuses, les cris perçants de la guitare, ces vocalisations puissantes.

Tu voudrais savoir ce que voit Cameron quand il descend cette rue sous le couvert bienveillant de la nuit. Ce qu'il trouve d'aussi fascinant. Tu voudrais savoir comment il fait pour rester au même endroit aussi longtemps sans bouger, en sachant pertinemment que son attente ne sera jamais comblée. Comment il fait pour rester là sur la pelouse pendant des heures avec son attente en bandoulière, et comment il rentre finalement chez lui avec elle, incapable de s'en défaire.

Ta consolation, infime : la magie n'a rien de réel. Impossible que tout ça soit ta faute.

Tes pieds sont tellement lourds sur le trottoir, tu prends trop de place.

Tu as envie d'entendre l'océan, parce que tu ne l'as jamais entendu.

Russ

Même si cela fait six ans maintenant pour Russ, les détails du paysage de Broomsville rappellent encore Lee Whitley. La boutique à cigares où ils achetaient des Fat Boys qu'ils fumaient sur la véranda. Le parc où ils allaient promener Cameron le week-end, Cynthia derrière la poussette, tandis que Russ et Lee portaient une glacière avec des canettes de bière et des steaks à hamburger. Ils passaient du temps avec Cynthia bien sûr, mais le plus souvent, ils étaient seuls tous les deux, et dans le cas où leurs horaires étaient différents, l'un rejoignait l'autre durant son service. Une sorte de renfort bénévole. L'un comme l'autre heureux de la compagnie ainsi offerte.

Aucun endroit n'est plus riche en souvenirs que la falaise, mais le Dixie's Tavern arrive juste derrière. Les tables collantes. Le juke-box déglingué dans un coin, les monticules de cendres dans des cendriers en verre brunis par la nicotine. L'odeur pestilentielle de l'établissement, celle d'une fermentation très ancienne – de choses qu'on a laissées pourrir.

Ce soir, Russ se hisse sur un tabouret à l'extrémité du bar. Il roule sa veste et ses gants en boule et les pose sur ses genoux.

« Qu'est-ce que je te sers ? » demande Tommy.

Tommy travaille au Dixie's Tavern depuis dix-neuf ans – à l'époque Russ y venait déjà avec ses copains du bahut. Tommy, lui-même à peine sorti du lycée quelques années plus tôt, leur servait des cocktails dont il devait par la suite lui avouer qu'ils étaient à moitié noyés dans l'eau. Russ et ses amis restaient jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, euphoriques. Ils rentraient chez eux en voiture tard dans la nuit, légèrement ivres, la tête aux portières des voitures comme des chiens alanguis – lançant des cris à l'adresse des stations-service et des tours de forage, des vastes pâturages et des montagnes, qui se découpaient au loin dans l'obscurité.

« Un double whisky », répond Russ.

Ivan est à côté du billard, seul. Dans un angle, il y a une bouteille de

thé vert décaféiné, dont l'étiquette promet la paix et la sérénité. Tommy fait payer à Ivan deux dollars la partie, moyennant quoi ce dernier apporte sa queue et sa craie et passe des heures à manœuvrer la tige de bois vernie sur la fausse pelouse verte de la table.

« Tu vas faire une partie avec ton beau-frère ? demande Tommy.

— Non, pas ce soir. » Russ avale son whisky d'un trait, et repose le verre sur le bar pour se faire resservir.

« Un autre ? » demande Tommy. Derrière la tête du barman, un néon affiche « BEER » en lettres capitales. Russ aurait intérêt à en boire une plutôt qu'un second whisky, mais la seule idée de tout ce liquide clapotant dans son estomac le met hors de lui, alors il commande un autre double.

Le troisième est nettement moins savoureux que le second ; quant au quatrième, il a un goût chimique dans la bouche de Russ, désormais pratiquement insensibilisée.

Au cours du mois de septembre qui suivit leur mariage, Russ fut accueilli un jour à la maison par des odeurs de cuisine exotique. Ines dansait en chaussettes sur une chanson de Lupillo Rivera que diffusait l'ordinateur placé dans un coin de la pièce. Une préparation grésillait sur la cuisinière, tandis qu'une autre bouillait. Ines avait suspendu des banderoles de couleur rouge, blanche et verte dans le hall d'entrée.

« L'anniversaire de l'indépendance du Mexique, annonça-t-elle. Nous le célébrons aujourd'hui. C'est à Guadalajara qu'il y a les plus grandes fêtes de tout le pays, tu le savais ?

— D'accord », dit Russ. Il battit en retraite dans le séjour, où il regarda une rediffusion de *New York, police judiciaire* en attendant qu'elle ait fini de préparer son festin.

Ines avait mis la table avec des serviettes en papier colorées. Au centre trônait un plat en céramique fumant. « *Birria de borrego* », l'informa-t-elle. Agneau aux épices et fromage fondu. La première bouchée lui emporta le palais. Tout était terriblement épicé.

« C'est bon ? demanda-t-elle.

— Ouais.

— Dans mon pays, on aurait eu des feux d'artifice.

— Super », dit Russ, qui gardait un œil sur la course de Nascar que diffusait la télé, dont le son était monté au maximum.

Ines surveillait de près son assiette, à laquelle il n'avait pratiquement pas touché. Elle se gratta un bouton dans le cou et leva les yeux au plafond, avec sur le visage une expression qui évoquait un pare-brise fissuré. Elle refusa de croiser son regard pendant tout le reste du repas. D'une tape, elle écarta sa main quand il voulut l'aider pour la vaisselle. Quand elle eut fini de tout ranger, elle vint le rejoindre dans le salon télé.

Elle éteignit le poste de télévision avant de se planter devant. Des flammes dans les yeux. Russ ne l'avait jamais vue en colère – il eut presque peur. Elle fondit sur lui, et il ne leva pas les bras pour se protéger, ne sachant pas si elle allait l'embrasser ou le frapper.

C'est la seconde hypothèse qui l'emporta : Ines lui expédia une gifle. Sensation de brûlure sur la joue de Russ, là où sa main l'avait frappé.

Après ça, elle ne lui prépara jamais plus de plats mexicains. Russ rentrait tard le soir de son travail, accueilli par des odeurs de riz et de viande assaisonnée d'épices, mais Ines cachait toujours les preuves, et les ingrédients pour un sandwich au fromage grillé étaient disposés sur le plan de travail à côté d'une assiette vide. C'était sa punition. Il repense souvent à cette soirée : s'il avait su gérer correctement la situation, s'il avait posé quelques questions, montré un minimum d'intérêt, leur vie de couple aurait sans doute été bien différente. Au lieu de quoi, Ines garde toutes ces choses dans son cœur – recettes de cuisine, histoires, chansons, souvenirs – sans les partager avec son mari. Ce crétin d'Américain.

La colère d'Ines est là tout entière, dans ces tranches de pain de mie sur le plan de travail. Russ se demande à quoi, à qui, s'adresse cette colère quand il n'est pas là. À quelles cibles elle s'attaque.

Quelques semaines avant qu'Ivan sorte de prison, Ines avait levé les yeux un jour qu'ils étaient attablés pour le petit déjeuner. Un de ces rares samedis matin où Russ n'était pas de service – œufs et bacon. Ines lisait un roman pendant que Russ feuilletait le journal.

« Il sort bientôt, lui dit-elle.

— Qui ça ?

— Ivan. Il sort dans quinze jours.

— Ah bon », fit-il, en dépit du fait que cette date lui donnait des cauchemars depuis des mois. Ines l'observait, le visage plein d'attente.

« Je veillerai à ce que les bonnes personnes soient mises au courant. »

Ines sourit et reprit sa lecture.

Le visa d'Ivan était périmé depuis un an et demi au moment de sa condamnation. Ce qui faisait à présent trois ans et demi. Russ n'était pas trop sûr de la procédure relative au contrôle des papiers, à une possible expulsion au terme d'une peine d'emprisonnement – mais il savait que les services d'immigration étaient très stricts sur le chapitre des stupéfiants. Le père de Russ, que tout le monde adorait, avait bien connu un agent qui était passé des patrouilles à un emploi de bureau dans ces services, et Russ avait échangé quelques mots avec lui lors de soirées barbecue entre collègues. Ce lundi matin, Russ trouva le bon bureau et frappa à la bonne porte.

« Salut, dit-il à l'inconnu penché sur le bureau. J'ai besoin d'un

service. »

Au bout de dix minutes, Ivan n'avait obtenu ni la citoyenneté, ni une carte verte, pas même la possibilité de déposer un dossier – seulement la vague promesse qu'il ne serait pas indûment soumis à des contrôles à sa libération. Quand il rapporta la nouvelle à Ines ce soir-là, elle se jeta à son cou, et ils esquissèrent quelques pas de danse, hanche contre hanche, dans un balancement qui, faute d'être amoureux, témoignait d'un réel plaisir.

Le soir où Ivan sortit de prison, Ines organisa une fête. Elle gonfla des ballons qu'elle attacha à la boîte aux lettres. Suspendit une affiche de sa fabrication dans le hall d'entrée : « BIENVENUE À LA MAISON, IVAN ».

Russ fit griller des steaks dans le patio pendant qu'Ines, Ivan et Marco, réunis dans la cuisine, plaisantaient autour d'une bière, puis de deux, puis de trois. Marco avait ponctuellement rendu visite à Ivan une fois par semaine, lui apportant des livres tels que *Le Prince* de Machiavel et *L'Esprit latino-américain* de Leopoldo Zea. Marco avait bûché dur, fait des emprunts, et il suivait maintenant une formation d'aide médical.

Le temps que le bord des steaks brunisse, ils étaient ivres tous les trois et se chamaillaient joyeusement dans un espagnol qui fusait comme des rafales de mitraille. Russ vida sa bière dans le pot d'un plant de tomate. Par la fenêtre, il voyait Ines rayonner dans la lumière de son frère, enfin de retour.

Quand le repas fut prêt, ils s'assirent autour de la table drapée d'une nappe en tissu, et Russ tint la main d'Ivan pendant qu'ils récitaient le *bénédicté*.

« Vous faites tous de sacrés bons compagnons de table comparés aux détenus, c'est sûr, dit Ivan, tout en se coupant proprement une bouchée de steak. Même si, je dois le dire, j'ai beaucoup appris des autres prisonniers, tout infréquentables qu'ils aient été. J'avais tout le temps de réfléchir, et j'ai beaucoup appris sur le mal. »

Russ déglutit péniblement.

« J'ai appris que le mal n'existe pas, poursuivit Ivan. Simplement, les gens ont des façons différentes d'essayer d'être bons. Très rares sont ceux en ce bas monde qui agissent avec l'intention délibérée de faire le mal.

— Si je comprends bien, intervint Russ, tu es en train de nous dire que c'est en cherchant à être bon que tu as fini par revendre de la drogue ? »

Les mots étaient sortis tout seuls, sur le ton qu'avaient les hommes en compagnie desquels il travaillait depuis des années, ce ton d'hypermasculinité qu'il était capable d'adopter sans le vouloir, tout à fait

inconsciemment. Ines se raidit. Échangea un regard avec Marco. S'ensuivit un silence pesant.

« C'est pas ce que je voulais dire », hasarda Russ, mais Ivan avait déjà repoussé son assiette.

Ivan porta la bière à ses lèvres et la descendit d'un trait, sans pouvoir empêcher le liquide de lui dégouliner le long du menton. Ce fut là le dernier verre que Russ le verrait jamais toucher.

« Voilà ce que je veux dire, moi, dit Ivan. Je ne crois pas au mal, en tout cas pas tel que toi et tes amis flics le définissez. Vous n'êtes qu'une bande de potaches petits-bourgeois ignares, et c'est terrifiant de penser que vous êtes des centaines comme ça, des milliers, et que vous refusez catégoriquement de vous retourner pour regarder les choses en face, voir le monde tel qu'il est. Vous êtes tellement obnubilés par la traque des marginaux comme nous que vous ne prenez jamais le temps de vous arrêter pour regarder derrière vous et comprendre que la moitié de ceux que vous mettez à l'ombre valent mieux que vous et qu'ils sont bien moins portés que vous sur le mal. Je ne te crois pas foncièrement mauvais, agent Russell Fletcher, et c'est bien ce qui m'ennuie le plus à ton sujet. Tu n'es qu'un de ces sous-fifres imbus de leur soi-disant pouvoir, et je me demande comment j'ai pu laisser une putain de marionnette comme toi épouser ma sœur. »

Ivan se leva, faisant tanguer la table. Le vase dans lequel Ines avait mis les fleurs qu'elle avait expressément achetées pour l'occasion se renversa, et une eau verdâtre et trouble s'écoula sur la nappe.

« On ferait mieux d'y aller, intervint Marco. Merci pour le dîner, Russ. »

Ce n'est pas la colère d'Ivan qui effraya Russ, tandis que Marco l'entraînait par le poignet, ivre et titubant. Ni même la carrure impressionnante de l'homme. Ce furent ses propos, l'assurance et le naturel avec lesquels il les avait tenus : « Tu es une marionnette. Tu es tout ce qu'il ne faut pas être. »

« Tu n'as pas peur de lui, quand même ? » demanda Ines, alors qu'ils étaient au lit ce même soir. Elle avait pleuré sous la douche, et il avait fait semblant de ne rien entendre. Ses cheveux mouillés qui embaumaient l'eucalyptus s'étaient étalés sur la poitrine de Russ, tandis que, de son index, elle traçait des cercles sur l'épaule de son mari.

« Non », dit ce dernier, en la serrant contre lui.

Ivan ne s'excusa pas, même s'il n'avait plus touché un verre d'alcool depuis. Malgré cette résolution, Russ sait qu'Ivan est dangereux – qui n'aurait pas peur d'un homme qui ne croit pas au mal ?

À présent, dans le bar, les bras d'Ivan s'étirent sur toute la longueur de la queue de billard, plaquant sur lui sa chemise amidonnée. Sous

l'effet de la concentration il se mordille la lèvre.

Russ fait claquer un billet de vingt dollars sur le comptoir. Il chancelle. Fait un pas en avant.

« On se décide enfin à venir dire bonjour ? » demande Ivan. Trop poli. La chaleur de son contact sur la bouche de Russ : son haleine tiède. Sa dent en or.

« Dis-moi ce que tu as fait, dit Russ.

— Je l'ai déjà dit à tes collègues, mais je veux bien te le redire. Je ne sais rien de ce qui est arrivé à cette pauvre fille.

— Je t'ai posé une question, répète Russ. Qu'est-ce que tu as fait, nom de Dieu ? »

Les mots sortent en bouillie de sa bouche. Ivan sourit, l'air apitoyé. Russ ressent l'envie soudaine de le frapper.

« Russ, dit Ivan. Allons, mon frère. Regarde-toi un peu. »

Russ se dégonfle. Se regarde : un tout petit homme. La pièce tout entière se met à tourner, tel le tourniquet d'une aire de jeux pour enfants.

Il est tard à présent. Ines est endormie dans la chambre d'ami, un gobelet en carton de nouilles spécial micro-ondes posé sur la table de nuit. Elle dort, les deux mains jointes sous sa joue. Au-dessus d'elle est accrochée la seule photo que Russ ait achetée dans un bazar, un paysage, piètre tentative pour tenter d'égayer la pièce les jours où ses parents venaient les voir. Les montagnes paraissent minuscules sur le mur, tandis qu'Ines en dessous a des allures de géante endormie.

Elle ne bouge que quand Russ s'apprête à refermer la porte.

« Russ ? » murmure-t-elle, sur le ton de l'enfant qui se réveille au beau milieu de la nuit.

Son maquillage a séché sous ses yeux. La télévision dans l'angle diffuse les informations.

« L'inspecteur est passé, dit Ines. Il m'a posé des questions. Il était avec le lieutenant. J'aurais voulu que tu sois là. J'ai répondu à toutes leurs questions avant de les renvoyer.

— Je suis désolé, dit Russ, pris de vertige, transpirant son whisky. J'avais une course à faire. Ils ont demandé à me voir ?

— Non. Mais ils m'ont interrogée sur les leçons que je donnais à Lucinda. Et sur Ivan. Comment as-tu pu croire Ivan capable d'une chose pareille ? Russ, comment ?

— Je ne sais pas quoi penser, dit Russ, qui sent l'alcool affluer dans sa gorge.

— Ivan est un type bien, dit Ines, qui se met à pleurer. Mon frère n'est pas mauvais. »

Ines se redresse dans le lit, les cheveux aplatis du côté sur lequel elle a dormi. Elle se frotte le visage. Remet en place la bride de son

débardeur, qui a glissé sur son bras. Remonte les genoux contre sa poitrine et fixe le vide derrière Russ, même s'il n'y a rien d'autre à voir que le couloir froid du premier étage. La taie d'oreiller a laissé l'empreinte d'un pli sur sa joue.

Un jour, Russ était passé au lycée après la fin des cours. Il s'était planté devant la salle où Ines donnait sa leçon et l'avait observée par la fenêtre rectangulaire. Ines et Lucinda penchées sur un manuel. Rires d'Ines, si pleins, si ronds – il se sentit excité. Il imagina un autre homme, debout, observant sa femme à travers la vitre et rêvant de la posséder. Lee, bien sûr. Lee. Russ s'enferma dans les toilettes pour hommes, où quelqu'un avait gravé un svastika au stylo sur la porte battante, et se branla au-dessus de la cuvette.

Debout dans la chambre d'ami, il prend conscience de sa propre puanteur, des relents lourds et tenaces de sa beuverie. Il sent comme l'eau de Cologne d'Ivan, une tombée de camion qu'on achète à l'arrière d'un pick-up sur le parking d'un grand magasin.

« Allez, viens te coucher », dit-il.

Quand il se penche pour l'attirer à lui, elle se dérobe, le bras raidi à son contact. Il la laisse là, maudissant son boulot, furieux de se sentir si vieux, si bête.

Tout en se brossant les dents, il se regarde dans la glace. Double menton. Petits yeux larmoyants. Même moustache depuis seize ans, depuis le jour où quelqu'un lui a dit qu'elle lui donnait un air intimidant. Ce soir, cette même moustache lui fait l'impression d'être un affront à son visage. Totalement déplacée. Tout pend, tout s'affaisse. Il aspire l'eau qui reste dans les poils en plastique de sa brosse à dents et éteint la lumière.

Cameron

Cameron avait un seul véritable ami au monde – Ronnie ne comptait pas. Non, son seul véritable ami, c'était le veilleur de nuit de l'école primaire.

Quand Cameron jouait aux Nuits-Statues, il parcourait des rues aussi calmes que des allées de cimetière, avec l'impression que la petite ville était une île perdue au milieu d'un océan impossible à cartographier.

Il aimait bien voir le veilleur nonchalamment adossé dans sa combinaison contre le lampadaire à gauche, derrière l'école. L'homme fumait une cigarette exactement toutes les heures. *Ça doit être agréable, se disait Cameron, de savoir que le réconfort n'est jamais loin – que c'est juste une question de minutes, qu'il suffit de patienter.*

Ils avaient un langage secret, lui et le veilleur de nuit.

Les soirs où il se sentait bien, Cameron hochait la tête une fois à son adresse depuis l'autre côté d'Elm Street. L'autre lui retournait toujours son salut. Quand il était noué, Cameron s'abstenait de tout geste – il se contentait de rester là, immobile, avec ce poids énorme au-dedans de lui. Le gardien n'en demandait pas plus : il ôtait son pied du mur de l'école, où il s'appuyait comme ces gamins à l'air blasé qu'on voit dans les vieux films en noir et blanc. Il déployait ses membres longs et massifs. Et il haussait les épaules, comme pour dire : « Alors ? »

Ces soirs-là, Cameron se sentait moins seul, même s'il ne pouvait pas vraiment distinguer son seul véritable ami de l'autre côté de cette rue béante plongée dans le noir.

Cameron commença par le dessous de la mâchoire.

C'était la partie la plus obscure du visage de Lucinda. Le dessous de la mâchoire se fondait dans le cou, lequel se fondait à son tour dans la clavicule, qui elle-même se perdait dans la poitrine – une sorte de spectre continu. La lumière dans sa chambre était mauvaise. Une pénombre glaciale. Une mouche, qui avait miraculeusement survécu

au froid, se cognait à coups répétés contre le plafond. Un bourdonnement suivi d'un choc sourd. Puis un autre. Cameron n'arrivait pas à se concentrer.

Le service funèbre était pour demain, et Mom repassait sa chemise de soirée dans la buanderie. Elle avait acheté ce truc ridicule à l'occasion d'un concert donné par sa chorale quand il était en cinquième, et depuis Cameron la portait chaque fois qu'il fallait se mettre sur son trente et un. Les manches étaient trop courtes. C'est à peine s'il arrivait à fermer les boutons aux poignets, et le tissu le grattait. Mais peu importait – le service de demain n'était qu'une oraison. Il aurait lieu au Maplewood Memorial Chapel, mais le corps de Lucinda n'y serait pas. Il était probablement dans une morgue quelque part, sur une table en métal dans le sous-sol d'un hôpital, examiné par des yeux émergeant tout juste au-dessus des masques chirurgicaux.

Cameron se remit à travailler le menton. Il était trop large, mais ce n'était pas gênant, parce que, même si on le faisait trop large, ça n'empêchait pas de reconnaître le modèle. Il remonta vers les lèvres. Sa main tremblait, or sa main ne tremblait jamais. Le contour n'était pas bon. À peine avait-il fait cette constatation qu'il se rendit compte, avec un mouvement de recul horrifié, qu'il n'arriverait plus jamais à la voir autrement, parce que, à présent, elle se trouvait sur cette table en métal. Sa mâchoire et ses lèvres étaient là-bas, la peau décollée, déjà en train de se décomposer – à moins que, peut-être, ils aient utilisé un liquide spécial pour les préserver.

Se dénouer.

Il essayait maintenant de dessiner les pommettes, mais là non plus ça n'allait pas, et il n'arrivait pas à se rappeler l'emplacement des taches de rousseur, alors il se mit à les compter – une, deux, trois, quatre –, mais aucune n'était au bon endroit, et elle eut bientôt l'air de loucher ; et puis, il ne revoyait plus les coins de ses yeux rieurs, pas plus que l'arête de ses pommettes, et quand il se représentait son visage, il ne voyait plus que la paroi mise à nu de la peau de Jade. Quand il baissa les yeux sur son croquis, il n'avait dessiné ni Lucinda ni Jade, et le 15 février ne pouvait plus être effacé. Pour aucun d'entre eux.

Cameron s'imagina tenant un pistolet, l'index appuyé sur le métal froid de la détente.

Se dénouer.

Il s'imagina tenant un pistolet, l'index appuyé sur le métal froid de la détente, pressant le canon contre l'arrière des cheveux blonds et chatoyants de Lucinda.

Se dénouer, à tout prix. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Il s'imagina tenant un pistolet, un calibre .22 Long Rifle, l'index

appuyé sur le métal froid de la détente, pressant le canon contre l'arrière des cheveux blonds et chatoyants de Lucinda : « Non, disait-elle, non, je t'en prie », puis un claquement. Il s'imagina regardant Lucinda sur le tourniquet – ses baskets à lui sales, le lacet de la chaussure gauche défait –, regardant son corps désarticulé, et le sang qui suintait de sa blessure à la tête, lui faisant comme une auréole de martyr.

C'est au cours d'un samedi ensoleillé, un an et demi plus tôt, que Lucinda avait demandé pour la première fois l'aide de Cameron. On était en août. Le quartier était ceinturé de cônes de signalisation – les habitants avaient installé des stands dans leur allée. Les filles qui allaient entrer en quatrième portaient des hauts de bikini et des shorts en jean. Les garçons déambulaient, torse nu, bronzés après un été de chlore et de protection solaire indice 15.

Cameron portait son sweat-shirt trop grand. « Enlève-moi ça », dit Mom, tandis qu'elle déposait une tranche de pain aux bananes sur l'assiette de Mr Thornton. La petite Ollie, qui venait juste de naître à l'époque, dormait dans un siège auto aux pieds de son père. Mom avait passé le pain au four à micro-ondes pour que les voisins le croient frais. « Tu dois mourir de chaud. »

Dans sa chambre, Cameron remplaça le sweat par un simple maillot de corps blanc. Ses bras avaient l'allure de deux ensembles d'os déboîtés sortant d'emmanchures trop larges. Quelle que soit la posture adoptée devant la glace, il ne voyait qu'un chaos de formes pointues – coudes saillants, angles droits qui n'avaient pas l'air naturel. Comme un de ces squelettes en papier que le prof suspendait dans la classe au moment d'Halloween.

Un fracas se fit entendre plus loin dans le couloir. On aurait dit du verre brisé.

Comprenant au son que le bruit venait de la chambre de Mom, plus précisément de sa salle de bains en marbre, Cameron s'y rendit et trouva Lucinda Hayes debout devant la coiffeuse. Sur le sol, un flacon de parfum en miettes, et, montant des fissures du carrelage, l'odeur de Mom, les soirs où elle en mettait.

Lucinda portait un haut de bikini jaune et un short en jean effrangé. Des fils blancs pendaient des coutures de ses poches. De minuscules poils translucides montaient à l'assaut du nombril, sur l'étendue plate de son ventre : elle s'offrait à la vue de Cameron, plaine sans limites. Plus haut s'étirait la ligne de démarcation laissée sur ses seins par un autre maillot de bain qui l'avait sans doute davantage protégée du soleil ; la peau y était plus claire d'au moins deux tons, grenue, plus vulnérable, semblait-il. Les bretelles en plastique du soutien-gorge créaient deux étroits chemins rouges qui passaient sur la clavicule,

puis sur les épaules.

« Je suis tellement désolée, dit Lucinda, le flacon en morceaux à ses pieds. Je ne l'ai pas fait exprès. J'étais juste en train de regarder.

— C'est pas grave », dit Cameron en s'emparant d'une serviette de bain accrochée à côté du rideau de douche. Il s'agenouilla pour rassembler les bouts de verre dans le creux de sa main pendant que Lucinda le regardait, debout près du WC.

Cameron savait que Lucinda était jolie, mais il ne l'avait jamais vue loucher de cette façon. Elle louchait, sans la moindre trace de gêne ni de mécontentement. Elle plissait les yeux comme elle l'aurait fait avec n'importe qui d'autre, et cette particularité, jointe au petit sourire qui jouait sur ses lèvres, suffit à convaincre Cameron de la gentillesse innée de cette fille. C'est pourquoi, alors qu'il mourait d'envie de connaître la raison de sa présence dans la salle de bains de sa mère, il s'abstint de toute question. Plus tard, quand il se retrouverait sur la pelouse de Lucinda à l'observer à travers la vitre, il se dirait : des raisons, il n'y en a aucune. Le destin. Le monde, la vie avaient simplement poussé Lucinda vers lui.

« Et maintenant ? demanda Lucinda.

— Co... comment ?

— Tu veux que je t'en rachète un autre ? Enfin, plutôt à ta mère, j' imagine ?

— Non, non. C'est pas la peine. »

Lucinda écarta le rideau de la fenêtre de la salle de bains et regarda dehors, se frottant les mains comme une mouche engluée dans du vinaigre. Ses doigts étaient bronzés et fuselés, minces sans être osseux.

« Je peux rester ici encore une minute ? dit-elle. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

— Bien sûr. »

Cameron était conscient de chacun des os qui composaient son squelette. Il aurait voulu être beau pour éviter d'avoir à remplir ce silence.

« Tu t'es déjà posé la question ? demanda Lucinda. De ce qui se passe dans toutes ces maisons ?

— Oui. »

Lucinda secoua la tête – peut-être pensait-elle qu'il était zarbi, ou du genre à apporter une arme au bahut, comme l'avait dit Beth, mais il ne pouvait pas savoir, et n'en avait de toute façon pas envie.

« Crois-moi si tu veux, reprit-elle, moi je n'arrête pas d'y penser. »

Un éclat de cristal s'était logé dans l'index gauche de Cameron, mais il s'en moquait. Le haut du bikini moulait la cage thoracique de Lucinda. Il aurait aimé pouvoir faire une esquisse au fusain, ne serait-ce que pour sauver l'essentiel : les cheveux blonds collés à la nuque par la transpiration, les cils recourbés sur les paupières. Tendresse

dans la poitrine de Cameron qui peu à peu s'épanouit, tendresse qui fend l'eau et jaillit à la surface. Vague apaisée.

Lucinda ouvrit le rideau. Le referma. Fit courir ses doigts dans ses cheveux et renversa la tête en arrière, la laissant reposer sur le haut de sa colonne.

Elle se mit à trembler.

Il n'avait pas vu beaucoup de gens pleurer. Seulement Mom, et sans doute deux ou trois filles à l'école. Mais il avait rarement été témoin des prémices – la montée des larmes, le pic, l'inévitable frémissement qui précède la tempête.

« Ça va ? » demanda-t-il. Il n'arrivait pas à comprendre comment ils étaient passés du rideau à ce moment où elle pleurait, mais quand elle leva la tête vers la glace – Cameron debout derrière elle comme un fantôme revenu accidentellement à la vie –, il n'eut pas besoin d'explications.

Les yeux de Lucinda appelaient depuis les profondeurs de la forêt, réclamant du secours.

« Je suis désolée », dit-elle, glissant à nouveau un œil au-dehors. Elle secoua ses cheveux, effaçant un souvenir, ajusta son soutien-gorge. Un peu plus de peau vulnérable. « Pour le flacon de parfum, je veux dire. »

Quand elle passa devant lui, il saisit une bouffée du parfum de Mom dans ses cheveux. Elle s'en était mis sur les poignets, peut-être le cou. Eau de parfum Gold au gardénia.

Dans ses pires moments seulement, Cameron était capable d'admettre que ces instants dans la salle de bains constituaient en fait la première et la dernière fois où ils s'étaient adressé la parole. Que le reste de leurs échanges n'avait été qu'une suite de regards furtifs – en cours de gym, quand Lucinda faisait des tours de piste avec six bons mètres d'avance sur lui, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule toutes les deux minutes pour s'assurer qu'il était bien là. Elle lui soufflait dans le cou, même à plusieurs mètres de distance, tandis que leurs jambes les brûlaient et que leurs poumons leur criaient de s'arrêter. À voir la manière dont elle se détournait, timide et rougissante, il se rendait compte qu'il avait dû lui murmurer quelque chose à l'oreille. C'était une conversation d'un genre très curieux que celle qu'avaient Cameron et Lucinda, tout en vibrations et pulsations.

Il découvrit le revolver un jour d'été, pendant que Mom était au travail. Il fouillait dans toute la maison à la recherche de nouvelles pièces pour compléter sa collection de Photos – photos de Mom avant la naissance de Cameron, quand son cou de ballerine était encore gracieux et gracieux.

Le revolver était sous le lit de Mom, dans une boîte en chêne

vernissée dotée d'une serrure qui ne fermait pas. À sa vue, Cameron sentit le sang lui monter à la tête.

Il ne toucha pas l'arme. N'osa pas.

S'efforça d'oublier.

Quand Mom partit travailler le lendemain matin, il enveloppa le revolver dans un tee-shirt et le fourra au fond de son sac à dos. Il marcha jusqu'au champ derrière la maison de Ronnie – une vaste étendue couverte d'un blé monté en graine, infesté de moustiques.

Quand il fut certain que personne ne l'avait suivi, il posa son sac sur un morceau de bois. L'air des Rocheuses était glacial. Il déplia le tee-shirt et examina avec soin les composantes de l'arme, qu'il voyait en vrai pour la première fois : le viseur, le canon, la crosse, le barillet. Il s'était documenté sur Internet, curieux de voir comment fonctionnaient ces engins.

L'Arbre avait globalement les proportions d'un homme. Un mètre quatre-vingts d'écorce, puis les branches qui se déployaient à l'infini, des millions de bras ondulant sur un rythme que Cameron n'arrivait pas à saisir. Il y avait un trou dans le tronc. Un nid d'oiseau. Ses occupants bruissaient à l'intérieur, pattes minuscules froissant un lit de brindilles. Le revolver était lourd et incongru dans sa main.

Il ferma un œil, comme il l'avait vu faire dans les films. Il ne ressemblait en rien à un acteur, avec son bras décharné levé pour viser la poitrine de l'arbre. Non, il ne ressemblait qu'à lui-même, pauvre petit garçon planté là à la lisière d'une forêt, avec dans la main un revolver dont il ne savait pas se servir, à écouter les coups de bec contre le bois, le vent qui froissait l'herbe et ses os qui tentaient de trouver la place qui leur revenait dans leur horrible enveloppe.

Il ferma les yeux et tira. Dans la tête de Cameron, l'Arbre était vivant, respirait, à l'image d'un homme adulte. Le bruit de la détonation crépita contre le ciel, et son corps tout entier frémit avec le recul.

Il tira à nouveau. Puis une troisième fois. Trois balles logées dans l'aisselle gauche de l'arbre. Les oiseaux s'envolèrent, débandade effrénée, cris et battements d'ailes épouvantés.

Ils s'enfoncèrent dans les branches, leurs corps emplumés de plus en plus petits, avant de s'abandonner à l'air libre. Cameron imagina combien il devait avoir l'air stupide, vu par les oiseaux – un gamin dégingandé dans un sweat-shirt trois fois trop grand, serrant un calibre .22 entre des mains hésitantes. Il fut pris d'un accès de dégoût pour lui-même à l'idée de l'acte qu'il venait de commettre. Il avait terriblement peur. Au cours de cette année, ses mains avaient pris des proportions supérieures à celles de sa mère. Les jointures craquaient. Les lignes de la paume traçaient un chemin qu'il était incapable de déchiffrer. Des mains dont on aurait pu croire qu'elles appartenaient à

un autre. À Dad.

Il enveloppa à nouveau le revolver dans le tee-shirt. S'assit par terre, le paquet sur les genoux, et resta à écouter les bruissements du champ autour de lui, parce que c'était la seule chose qu'il supportait encore de faire.

Le fer à repasser grésillait dans la pièce voisine tandis que Mom le faisait glisser sur la chemise de Cameron. Quand elle changeait de position, ses chevilles faisaient en craquant un bruit de bouchon qui saute, une sorte de message codé en morse qui lui restait obscur. Peut-être l'astragale, peut-être l'articulation en dessous. Le son le plus triste qu'il lui eût jamais été donné d'entendre.

Lucinda regardait Cameron d'un œil fixe depuis le sol. Elle n'était qu'angles ratés et ombres inexactes. Un appel au meurtre. Cameron avait envie de pleurer, mais il ne savait pas comment faire, alors il appuya la joue contre l'image de cette fille impossible à identifier, là par terre, tout en se disant qu'il n'y avait rien de pire qu'aimer quelqu'un et confondre les lobes de ses oreilles avec ceux de quelqu'un d'autre.

Russ

Russ n'arrive pas à dormir. Ines est dans la chambre d'ami, et par deux fois Russ se réveille en frissonnant : son corps le rappelle à lui. Il rejette les couvertures et va dans la cuisine en caleçon. Il se penche sur l'évier, pesant de tout son poids sur ses coudes. Il espérait voir la lune – la regarder droit dans les yeux et lui demander une faveur –, mais elle était masquée par les nuages. Dehors, plus aucune trace de neige. C'est le moment pénible, celui du dégel. Le blanc a fondu par endroits, révélant une base boueuse visible sous le vernis de la nuit.

Russ enfile un pantalon et sort de l'allée en marche arrière. Il roule à faible allure, sans allumer ses feux, en direction de Fulcrum Street.

Ivan loue une chambre à l'étage, dans une maison où deux femmes vieillissantes ont entamé le lent processus qui conduit à la mort. Ivan leur fait les courses, prépare leurs repas. Le soir, il glisse des cuillerées de médicaments dans leur bouche tremblante.

Deux heures du matin. Russ se gare devant la maison des deux vieilles, tous feux éteints.

Ivan est debout devant la fenêtre de la cuisine, derrière les tentures ornées de fanfreluches et partiellement ouvertes. Les mains dans les poches d'un pantalon de survêtement noir informe. Silhouette immobile, éclairée par le seul plafonnier de la cuisine. Haute et très droite.

Russ croit d'abord qu'Ivan examine son propre reflet dans la vitre. Mais de la rue, il voit dans quelle direction son regard est fixé : le séjour de ses voisins de derrière, où un couple âgé s'est endormi, main dans la main sur la banquette, dans l'éclat pâle et bleuté du poste de télévision.

De la cuisine, Ivan les observe assoupis, et Russ, assis dans sa voiture, observe Ivan. Il se demande l'espace d'un instant si ce dernier – si solide et sûr de lui – n'est pas lui aussi une infime parcelle d'humanité noyée au milieu d'une nuit sans limites. Un battement de paupières fugace. Perdu dans le noir.

Ines avait emmené Russ à l'église. Juste une fois. Ils étaient mariés depuis déjà un an, et un jour elle lui avait brusquement demandé de l'accompagner. Il avait accepté et exhumé son vieux costume marron, celui qui grattait. Ravi et surpris à la fois par son désir de partage.

C'était Ivan qui faisait le sermon.

Les discours dominicaux d'Ivan avaient changé les gens qui fréquentaient cette église. Sa religion à lui se distinguait du fervent catholicisme qu'avaient connu la plupart de ses fidèles dans leur pays d'origine. Elle reprenait les principes de base qui leur étaient familiers, tout en allant plus loin. Plus en profondeur. Un mélange de philosophie et de religion, associé à une foi sans limites strictes, qui n'était pas moins intense pour autant, une introduction méthodique à la philosophie américaine, le tout sous le regard éclairé de Dieu. Ines lui expliqua qu'Ivan était devenu pour ces gens un symbole, une source d'espoir : Vous avez la capacité de changer. Celle de vous éduquer, de poser des questions. Vous n'avez pas à vous sentir étrangers dans votre propre corps, même dans un pays aussi cruel.

Il l'avait donc accompagnée. Ils s'étaient assis au deuxième rang des chaises en plastique : l'église était en fait un grand camping-car reconverti, une longue boîte avec une moquette bon marché au sol, des chaises pliantes et une simple croix en bois. Il s'éventa pendant qu'Ines faisait sa tournée, serrant dans ses bras toutes ces vieilles femmes voûtées et les guidant jusqu'à Russ pour le leur présenter. « *Hóla* », a appris à dire Russ. « *Cómo está usted ?* »

Russ savait comment saluer de manière formelle. Pendant les longues nuits de service, il écoutait l'accent espagnol sur sa méthode Rosetta Stone. Comment allez-vous ? *Cómo está ? Muy bien, gracias.* Très bien, merci.

Quand le service commença, Ines ferma les yeux et entonna tous les hymnes qu'elle connaissait par cœur. De temps en temps, elle glissait un œil furtif en direction de Russ, nerveuse, curieuse de ses réactions. Elle lui pressait la main. Lui aussi chantait, sans vraiment produire de son, et les quelques fois où Ines ouvrit les yeux, il s'efforça de feindre des transports qui n'étaient pas vraiment les siens. Les chants parlaient d'amour divin, de divine providence, et quand Russ eut pris une bonne suee dans son costume – il lui fallut plus tard littéralement décoller le pantalon de ses cuisses –, Ivan monta sur l'estrade.

« Nous sommes réunis aujourd'hui pour parler de la nature du mal, dit Ivan, d'abord en espagnol, puis en anglais. Comment pourrions-nous distinguer le mal de la bonté inhérente de Dieu ? »

À l'autel, Ivan gesticulait de ses mains démesurées, et Russ reconnut le désespoir qui habitait ses yeux. Ivan n'était pas un homme saisi de ferveur religieuse, il avait rédigé un sermon sur une feuille de papier, l'avait mémorisé en le répétant devant sa glace. Tout était

parfaitement calculé, jusqu'au dernier détail, jusqu'au sourire de l'évangéliste et au fiévreux « Amen ». Chaque inclinaison de tête, chaque battement de paupières passionné, chaque claquement de mains louangeur – tout était spectacle. Une magistrale représentation théâtrale.

Une fois le rideau tombé, Russ prit place dans la file sinueuse pour dire un mot à son beau-frère.

« Mon frère, lui dit Ivan quand ils arrivèrent devant lui. Est-ce que le service t'a plu ?

— Oui, beaucoup, répondit Russ.

— J'espère te revoir bientôt. Dieu est prêt à entendre tes péchés. »

Pour passer le temps, Russ et Lee faisaient d'interminables parties de gin-rami sur la console centrale de leur voiture, en se servant du vieux jeu de cartes écorné de Lee. Entre deux rondes, ils regardaient des films dans la salle de repos du commissariat, vautrés sur le futon taché et élimé. Le film préféré de Lee était *Pulp Fiction*. 1994. Cameron avait alors quatre ans, l'âge d'entrer à la maternelle, et Cynthia n'arrêtait pas de houspiller Lee pour l'amener à prendre davantage en charge les tâches domestiques. « Tiens, je devrais me faire tueur à gages, disait Lee. Que tout cet entraînement serve au moins à quelque chose. » Et il tapotait son arme affectueusement. Mais en dépit de tout ce qu'ils racontaient, ni lui ni Russ n'avait jamais fait usage de son arme. Tout le temps que Russ le fréquenta, Lee ne tira pas une seule fois sur une créature vivante.

Ce n'était pourtant pas faute d'essayer. Les jours où ils n'étaient pas de service, il leur arrivait de partir pour la chasse, nantis de l'équipement du père de Russ, lequel en avait fait cadeau à son fils le jour de son vingt-septième anniversaire, n'obtenant de lui qu'un merci murmuré du bout des lèvres. Le père s'acharnait à inculquer l'art de la chasse à son fils depuis que celui-ci avait sept ans, mais Russ n'était jamais arrivé à rien, incapable d'appuyer sur la détente au bon moment. Incapable de seulement le vouloir. Ce qui ne l'avait pas empêché d'accompagner régulièrement son père, au moins deux fois par été. Le brigadier Fletcher ne desserrait pas les dents de tout le trajet de retour.

Avec Lee, c'était différent. Ils vadrouillaient dans les bois au pied des contreforts, dans une zone autorisée, en tenue de camouflage et gilet orange fluo. Russ n'arrivait pas à comprendre l'association de ces deux couleurs en couches superposées – l'une censée vous faire passer inaperçu, l'autre, au contraire, attirer l'attention. Ils se changeaient à l'arrière de la voiture, afin que Cynthia ne se doute de rien (elle se méfiait des armes, surtout quand celles-ci n'obéissaient qu'à un but récréatif). Une fois, Lee tomba de la banquette arrière sur le parking

de terre battue en essayant d'enfiler son pantalon sans s'exhiber devant tout ceux qui passaient sur la route. Ce n'était pas vraiment comme s'ils mentaient à Cynthia, étant donné qu'ils ne chassaient jamais rien. Ce qui les intéressait, c'était davantage l'épreuve que supposait l'exercice : le parcours dans les bois, le fusil maladroitement attaché à un pantalon de camouflage, l'oreille tendue pour capter les bruissements des animaux dans les broussailles, malheureusement happés par leur seule respiration, haletante, vieillissante.

Ils s'arrêtaient près d'un rocher, toujours le même, pour casser la croûte. Des sandwichs au pain de mie vite avalés.

Une fois, Lee s'était allongé sur le rocher, le souffle court. « Ça t'arrive de penser que tu te fais vieux ? avait-il demandé.

— Évidemment, avait-il répondu.

— Parfois, je me dis que ça va finir par m'avoir. Le temps. Ça finira par nous avoir tous un jour ou l'autre, non ? »

Russ se souvient de l'air qui enflait autour d'eux, du vent prenant son souffle et s'engouffrant dans chacune des branches de chaque arbre. Un avertissement – une enveloppe de sandwich en plastique emportée, Lee qui bondit pour courir après, et Russ qui crie presque : « Ne t'en va pas ! » Cette fois-là, Lee était revenu. Il avait froissé l'enveloppe avant de la fourrer dans sa poche, puis ils avaient continué d'arpenter les bois jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer, pour ne pas inquiéter Cynthia.

Dans l'église de fortune, Ivan avait dévisagé Russ comme s'il ne le voyait pas. Ces yeux vitreux. Ce sourire déstabilisant. Ivan l'avait attiré à lui dans une poignée de main menaçante. À cet instant, il avait été certain que son beau-frère – et peut-être bien Jésus lui-même – connaissait jusqu'au dernier ses honteux secrets de pécheur.

Russ se glisse dans la maison juste avant le lever du soleil. À un moment, Ines a dû venir se recoucher dans leur lit. Il l'embrasse sur le sommet de la tête et se change rapidement pour enfiler un pantalon de survêtement. Un sweat-shirt blanc. Une casquette, pour ne pas avoir froid aux oreilles. Il lace ses chaussures sans bruit près de la porte et ressort en catimini dans le jour naissant.

Il est 5 heures quand il se retrouve sur Pine Ridge Drive. L'air est mordant et glacé, mais le plus gros de la neige a fondu, et il entend le bruit de ses pas claquant en cadence sur le trottoir. Il passe devant les maisons des voisins endormis ; Russ vit ici depuis des années, mais dans ce quartier il est le Flic, et personne ne l'approche de trop près. Il passe devant chez Lee – où Cynthia et Cameron habitent désormais seuls – sans ralentir l'allure. Quand il court, leur maison ne se différencie en rien des autres, quelle que soit la rangée. Mince victoire.

Il réfléchit : quelqu'un, là, quelque part, sait ce qui est arrivé à Lucinda Hayes. Il est vraisemblablement passé devant l'habitation du meurtrier il y a quelques minutes ou ne va pas tarder à le faire ; le tueur est sans doute en train de ronfler dans sa taie d'oreiller tandis que Russ longe sa demeure en courant. Il repense à l'ancienne chambre de Cameron, avec ses lits jumeaux et ses murs bleu ciel, et s'interroge sur la génétique. Sur l'impossibilité d'échapper à son héritage, à la noirceur involontairement transmise par le père au fils.

Autour de lui, le quartier endeuillé dort à poings fermés. Le soleil orange et sans halo est posé sur l'horizon, et quand Russ arrive aux limites de la ville, il force l'allure.

Il est bientôt au pied des montagnes, son cœur bat au moins à cent quarante, et les sommets le dominent de toute leur hauteur comme autant de bêtes fauves affamées. C'est dans ces moments-là qu'il se comprend le mieux. Qu'il pourrait facilement dire : « Mon nom est Russ Fletcher, voilà comment je vis, et je suis heureux. » Un moment haletant, libre de toute obligation, de toute attente, de tout ce passé fané et meurtri. Il n'y a plus que lui et son cœur d'homme qui bat, lui et le nuage blanc de son souffle qui monte dans l'air froid du matin, lui et la brûlure dans ses jambes. Son attention, aiguisée, à vif, qui lui rappelle ses membres en feu. Quand il court, Russ se sent bien. Quand il court, il avance.

Jour trois

VENDREDI 18 FÉVRIER 2005

Jade

Une plage. Un soleil aveuglant. Lucinda et moi sommes étendues sur le dos, ventre offert au ciel. Emmitouflées dans des vêtements d'hiver : moi dans ma parka des surplus de l'armée, Lucinda dans sa doudoune jaune et ses collants scintillants. Une mouette lance son cri.

Lucinda parle, mais le vent et les vagues sont trop forts. Dans cette position, elle est très belle. Angélique – je comprends ce que veulent dire les gens. Nous sommes comme des amants partageant un même oreiller, mais le coquillage de sa bouche s'ouvre et se ferme, s'ouvre et se ferme, sa poitrine se soulève, des larmes coulent de part et d'autre de l'arête de son nez. Je voudrais pouvoir lui dire : « Je ne t'entends pas ! » mais ma bouche refuse de s'ouvrir. J'ai les épaules clouées au sol. « Je ne t'entends pas ! » Lucinda hurle maintenant, mais aucun son ne sort de ses lèvres, ses bras battent l'air en essayant de m'atteindre. Elle supplie, crie, gémit, mais tout se perd dans les algues entrelacées de l'océan.

Cinq heures du matin. Je me réveille, tremblant de tous mes membres. Dehors, il fait encore nuit, le monde a disparu.

Le livre est sous ma commode, comme une force d'attraction magnétique. Je le cache ici pour éviter qu'Amy le trouve. Elle le dirait à notre mère, qui s'empresserait sans doute de m'inscrire dans un centre de désintox ou dans un *Jesus camp* quelconque.

Au bout d'une demi-heure, quand les paquets de vêtements commencent à prendre la forme de visages ou de petits animaux, j'allume la lampe de chevet et sors le livre pour le hisser sur mon matelas. Je vais d'instinct au deuxième chapitre : « Signes envoyés par les morts ».

Quand on reçoit un signe d'un mort, il faut se demander : Qu'est-ce que le défunt essaie de me dire ? Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour faciliter son passage dans le monde des esprits ? Quand ils communiquent avec les vivants, les morts nous assignent une tâche : nous devons nous mettre en quête de ce qu'ils n'ont pas réussi à terminer.

Je referme le livre. Je tâtonne à pas feutrés jusque dans la salle de bains et ouvre l'eau froide de la douche. Je monte dans le bac, toujours vêtue de ma veste de pyjama, et m'efforce sous le jet d'effacer le rêve de mon inconscient trop vulnérable.

C'est là, et là seulement, sous la douche et encore habillée, que je me laisse aller au souvenir du rituel. L'allée des Thornton, Lucinda dans ses tongs, moi qui attendais que ma mère et Terry soient installés devant la télé. Je montai sans bruit dans ma chambre, désespérée de constater que les Thornton faisaient de moins en moins appel à moi, qu'ils allaient bientôt ne plus m'appeler du tout et que j'allais devoir me trouver un autre job, tout ça à cause de Lucinda et de la superbe tresse dorée qui dansait dans son dos. J'imaginais ces centaines de dollars serrés dans les poings de Lucinda, son visage tout en fossettes et en cils.

J'installe ce dont j'ai besoin dans ma chambre. On est censé être à son aise quand on se livre à un rituel – beaucoup font ça tout nus. Mais je ne veux pas me mettre nue. Jamais. Alors j'enfile un vieux maillot de bain une pièce décoloré à grandes fleurs.

D'abord, j'enveloppe une spatule de papier d'emballage. C'est ma baguette. Ensuite, je construis un autel de fortune, à la va-vite, en me servant de quelques bougies décoratives achetées au bazar, celles qui ne brûlent pas plus de vingt minutes.

Au milieu de l'autel, je place ma photo préférée : Zap et moi le jour de notre rentrée au cours élémentaire. On est chez lui, sur le perron de la véranda, les yeux plissés par le soleil, et Zap s'en protège d'une main potelée en visière au-dessus du front. Sur la photo aujourd'hui, une main experte a tracé au marqueur deux moustaches.

J'aime bien cette photo parce qu'on n'a pas l'air heureux. On est complètement figés tous les deux. Des années plus tard, sur le sol de ma chambre, j'ai l'impression que Zap va ôter la main de son visage pour remonter les bretelles de son sac à dos, et que moi je vais hurler à ma mère que j'ai horreur qu'on me prenne en photo. Cette photo, elle marque le milieu de quelque chose. Je peux toujours la reprendre et tremper un doigt de pied pour tâter la température de mon souvenir.

Je suis les instructions à la lettre. Le pentacle, un pendentif acheté dans un vide-greniers, prend place au centre de l'autel. Je trace des cercles avec le sel de la salière qui se trouve sur la table de la cuisine (une vache en céramique). Dans le sens des aiguilles d'une montre, trois fois. Même opération avec le thym rangé dans le placard à épices. Je dispose les bougies à deux centimètres les unes des autres et répands de l'« eau bénite » avec un gobelet en carton.

Les instructions ne vous précisent pas ce qu'il faut faire une fois le

cercle fermé.

Alors je m'assieds jambes croisées au milieu de la chambre, sur la moquette, dans la lueur tremblotante des bougies, tout en espérant que j'ai bien fermé ma porte à clé. Des rires préenregistrés montent de la télévision au rez-de-chaussée, et de vagues échos de musique pop sortent de la chambre d'Amy. Je fais de mon mieux pour me concentrer sur une seule idée et en faire quelque chose d'utile. J'aimerais prier pour être plus gentille avec les gens, pour que cette année ne soit pas aussi merdique que la précédente. Mais je me perds dans le dédale de mon cerveau et je finis là où je finis toujours : à cette soirée avec Zap et Lucinda, et je tente d'oublier la douceur de ses mains blanches.

C'est comme ça que c'est arrivé, je suppose. Dans ce cercle étouffant, j'ai dû adresser une prière à quelque force non identifiée pour que Lucinda disparaisse.

Cette fille, j'aurais donné n'importe quoi pour qu'elle cesse d'exister.

Bien sûr, ces instructions viennent tout droit d'un livre, et dans la vraie vie on ne cause pas la mort des gens simplement en leur jetant un sort, et je n'ai pas cru un seul instant que ça pouvait marcher, je n'y ai pas cru, non, vraiment, je le jure – mais quand j'ai ouvert les yeux, c'était là. La peur. Singulière. Inexplicable.

Je ne démolis pas à proprement parler le cercle. Je me contente de sauter à l'extérieur, effrayée comme une enfant, et j'allume la lumière de ma chambre. Le décor a quelque chose d'anodin sous l'éclairage du plafonnier. Tandis que je souffle les bougies, la cire coule sur les herbes, et les fibres roussies de la moquette se trouvent imbibées d'un mélange de thym, de sel et de cire chaude. Je renverse l'autel d'un coup de pied. Fourre le tout dans un grand sac-poubelle noir que je pousse sous mon lit et décide d'oublier aussi vite.

Mon moral en prend un coup terrible, comme si je venais de me prouver que Zap a dit vrai à mon sujet : Tu es une fille jetable. Du temporaire. Un assemblage hétéroclite de peau et de graisse recouvrant des os fragiles et cassants.

Deux heures après mon rêve, je mange des céréales, assise jambes croisées sur la banquette tout en écoutant ma mère et Amy se disputer à propos de la façon dont celle-ci se maquille les yeux. « Un peu plus chargé sur la paupière supérieure », dit la première, à quoi la seconde répond : « Tu voudrais peut-être que j'aie l'air d'une pute ? » Des matins comme ceux-là, je remercie le ciel de ne pas être à la place de ma sœur. C'est la poupée Barbie de ma mère, une marionnette destinée à lui faire oublier l'angoisse de ses propres rides à cause de toutes les cigarettes qu'elle fume.

Le miracle, c'est que, peu importe la manière dont elle m'habille, je

ne serai jamais telle qu'elle me voudrait.

Pour tout dire, elle n'a même jamais essayé.

Il en a toujours été ainsi, aussi loin que je me rappelle : ma mère sirotant son vin dès 3 heures de l'après-midi, Amy et moi marchant sur la pointe des pieds à l'étage et ne nous risquant près d'elle que quand elle nous appelle, une prédatrice attirant sa proie dans ses filets.

Quand nous étions petites, c'était moi qui prenais tout. D'ailleurs aujourd'hui, c'est encore moi. Mais quand Amy est entrée au cours élémentaire, elle a grossi – les bourrelets pré-pubertaires habituels autour de la taille. Pendant ces quelques années, elle a eu sa part, elle aussi.

C'était toujours pire quand nous revenions de chez Lex et Lucinda. L'endroit transformait ma mère en un monstre de fureur et de frustration : les filles Hayes et leurs cheveux d'or, les filles Hayes et leurs cuisses en bâtonnet d'Esquimaux, les filles Hayes et la maison passée au détergent où elles vivaient, avec des lits faits au carré et un variateur pour le lustre de la salle à manger. Maman venait nous rechercher, bavardait aimablement avec Missy Hayes dans le hall d'entrée pendant que nous lacions nos chaussures. De retour chez nous, on retrouvait le sol de la cuisine jonché des miettes des crackers qu'elle avait mangés à minuit, les triangles racornis des pizzas passées au micro-ondes, les verres à moitié pleins abandonnés depuis des jours sur le plan de travail, le vin collant aux parois sous l'effet de la fermentation. Maman détaillait avec mépris sa petite progéniture aux chairs molles et empâtées, nos dents de lapin – même Amy, avec ses jolis cheveux roux.

C'était l'après-midi et elle se versait un verre, bouillonnant de colère et ruminant sa rancœur, tandis qu'Amy et moi nous réfugions à l'étage, redoutant le cri perçant de son appel. « Les filles ! finissait-elle par hurler. En bas, tout de suite ! »

Un samedi, Lex Hayes remporta le tournoi de gymnastique des CM2. Les juges annoncèrent les résultats, Lucinda applaudit et lança des hourras pendant que Mrs Hayes filmait la scène, toutes les deux en larmes quand Lex descendit du podium avec une grosse médaille en plastique autour du cou. Elles étaient tellement fières. Amy et Lex sautaient de joie et se congratulaient, comme si remporter un tournoi de gymnastique à l'école primaire équivalait à une médaille d'or aux Jeux olympiques.

Quand maman appela dans l'escalier ce jour-là, Amy était nichée sous les couvertures de mon lit, pleine d'appréhension, toujours vêtue de son coûteux justaucorps couvert de faux diamants, les cheveux remontés en un chignon raide de laque. Les cils alourdis par un mascara épais. « Les filles ! » hurla maman.

« Reste ici », dis-je à Amy, et je fermai la porte à clé derrière moi avant de descendre lentement les marches, tel un boxeur condamné d'avance pénétrant sur le ring.

« Où est ta sœur ? » demanda ma mère. Elle avait liquidé la moitié de sa bouteille de chardonnay, et faisait tourner le pied du verre sur le plan de travail granuleux en faux marbre.

« En haut.

— Va la chercher.

— Elle est fatiguée. »

Quand elle se leva, je reculai de quelques pas criminels. L'instinct de survie. Bien sûr, elle le remarqua : elle n'était pas rapide, mais elle était forte, et dans la mesure où j'avais enfermé Amy dans ma chambre, je n'avais nulle part où aller. La porte d'Amy ne fermait pas complètement, et la salle de bains n'avait pas de verrou. Si bien que quand elle aboya : « Reste où tu es ! », je m'exécutai.

Elle se glissa jusqu'à moi, son verre à la main. Appuya un de ses longs ongles en plastique le long de ma joue, laissant une griffure dont les traces ne s'estomperaient que le lendemain. Puis elle me pinça le menton entre son pouce et son index, à la manière d'un vétérinaire qui voudrait examiner les dents d'un chien malade.

« Irrécupérable, dit-elle, son haleine empestant le vin. Tu es irrécupérable. »

Elle leva son verre, le vida d'un trait.

« Mais revenons à ta sœur. Oui, ta sœur, avec ses jolis cheveux roux. Va me la chercher.

— Non, je n'irai pas ». J'attendis, les yeux fermés.

Elle m'envoya un coup à l'estomac, si violent qu'il me plia en deux, son poing arrivant à la vitesse d'un cinq tonnes. Tandis que je haletais, cherchant à reprendre mon souffle, elle m'écarta d'un geste brutal et s'engagea dans l'escalier.

Je ne me souviens plus très bien de la suite. Uniquement des séquelles : d'une manière ou d'une autre, malgré ma respiration coupée, je me précipitai en titubant à sa suite, l'agrippai par son chemisier et la tirai à l'arrière.

C'est le verre qui tomba le premier. Il roula au ralenti sur la moquette d'une marche à l'autre, pour se briser en miettes au bas des marches. Un éclat vint se loger entre mon talon et le sol, mais je n'eus pas le temps de sentir la douleur – seulement de m'écartier d'un bond quand ma mère dévala l'escalier à la suite du verre.

On aurait dit une poupée de chiffon, un petit paquet hurlant de vêtements haute couture sortis d'un dépôt-vente, pendant que je la regardai poursuivre sa dégringolade, cul par-dessus tête, jusqu'en bas des marches.

« Ne bouge pas ! » criai-je à Amy, qui arrivait en courant, alertée

par le bruit. Elle s'arrêta au bord du palier, son justaucorps scintillant remonté et coincé dans la raie des fesses. « Reste où tu es. »

Mais Amy n'avait pas besoin de se montrer prudente, ni même d'être effrayée : notre mère était allongée sept marches plus bas, avec une épaule mal en point et un poignet fracturé, et me fixait d'un œil incrédule et furibond. Comme si j'étais le diable en personne. Pour la première fois, je me demandai si ce n'était pas effectivement le cas, si ce n'était peut-être pas là le seul talent que m'avait octroyé la vie.

À présent, Amy entre bruyamment, juchée sur des hauts talons, et allume la télé. Elle s'assied dans le fauteuil en face de moi et grignote une Pop-Tart. Des miettes de glaçage au sucre s'accrochent à son gloss à lèvres.

« L'enquête se poursuit tandis que la scène de crime est passée au crible, dit une journaliste pimpante. Dans une récente déclaration, le chef de la police de Broomsville nous a confié qu'ils avaient des pistes sérieuses. Mais il s'est refusé à tout commentaire. »

Une photo de Lucinda apparaît sur l'écran. La même que celle que l'on voit depuis le début, depuis qu'elle est morte – celle de l'annuaire.

« Mets autre chose, dis-je.

— Non », gémit Amy.

Je m'empare de la télécommande et change de chaîne.

Des gens pendus à des poutres. Un documentaire sur les procès de sorcières à Salem. « Nous sommes en février 1692, et plus de deux cents personnes ont été accusées de pratiques de sorcellerie. »

Je zappe encore, une fois, deux fois : un *soap opera*. Une femme dotée d'une poitrine plus que généreuse est en train de hurler sur une autre :

« Tu l'as tuée ! Tu l'as tuée ! »

J'éteins. Silence poussiéreux.

« Qu'est-ce que tu fous ? hurle Amy. Je voulais regarder ! »

Je ne prends même pas la peine d'aller chercher mon sac à dos. Je quitte la pièce à grandes enjambées et sors en claquant la porte d'entrée derrière moi.

Il est clair que c'est moi qui ai été choisie pour terminer le travail de Lucinda Hayes. C'est peut-être ma punition pour avoir accompli le rituel, ou peut-être parce que j'ai vu ce que j'ai vu. Mais il n'y a qu'une personne, et une seule, susceptible de savoir ce qui lui est arrivé. Cameron. Et je connais un endroit où la vérité vient toujours facilement.

Le soleil est froid aujourd'hui, le vent coupant. Je renverse la tête vers le ciel et adresse un double doigt d'honneur à Lucinda.

Cameron

Cameron boutonna sa chemise de cérémonie dans la glace de la salle de bains et s'efforça de chasser sa peur, mais il n'aimait pas les foules, surtout quand il s'agissait de collégiens. Son appréhension était encore plus forte aujourd'hui dans la mesure où tous les regards seraient braqués sur lui.

Ils avaient eu trois appels anonymes la veille. L'un des correspondants avait grogné dans un murmure : « Si la police ne t'attrape pas, Cameron Whitley, c'est moi qui le ferai. » Mr O. avait appelé deux fois, mais quand Mom était venue toquer à sa porte, il avait fait semblant de dormir. Il ne voulait pas parler du journal de Lucinda à Mr O. Il n'y avait rien à en dire. Mr O. et Mom avaient chuchoté à l'appareil un moment, sans qu'il parvienne à saisir les propos de sa mère.

Cameron passa un peigne sous l'eau, puis dans ses cheveux. Il avait exactement l'allure qu'avait son père le matin – quand Dad sortait de la douche et préparait le café, une serviette nouée autour de la taille, les cheveux trempés et tout ébouriffés.

C'était comme ça, entre Cameron et Dad : ils avaient tant de choses en commun.

Ils aimaient les couchers de soleil sur Pine Ridge Point et prenaient leur petit déjeuner avant de se brosser les dents. Céréales Mini-Wheats et jus d'orange. Ensemble, ils regardaient Mom répéter ses exercices de danse classique, assis côte à côte derrière la rampe de l'escalier qui menait au sous-sol. Mom était la créature la plus gracieuse qui soit.

Quand Cameron était enfant, Dad et lui avaient pour habitude de se retirer dans le séjour après le repas du soir. Pas de télé. Cameron dessinait, son bloc sur ses genoux, et Dad buvait un whisky dans son fauteuil, l'air satisfait. Le silence, c'était la langue qu'ils pratiquaient, et ces soirs-là – tandis que Mom faisait la vaisselle, s'occupait de la lessive ou lisait dans son lit – Cameron et Dad étaient à l'image l'un de l'autre. Père et fils. Un arbre au tronc épais et aux petites feuilles

frémisantes.

Une fois que Dad les eut quittés pour de bon, Cameron s'était demandé où son désir en berne irait chercher lui aussi son point de rupture.

La fille qui se trouvait la veille devant le bureau du proviseur attendait maintenant dans l'allée.

Elle portait une robe d'été blanche – le genre qu'on achète au rayon enfant d'un grand magasin – et un blouson des surplus de l'armée. Ses jambes étaient nues, alors que la température avoisinait les zéro degré.

« Tu te souviens de moi ? dit-elle. Jade. Comme la pierre.

— Ouais, répondit Cameron en plissant les yeux. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Ce matin, on sèche l'école.

— Pourquoi ? »

Cameron n'avait pas une seule fois séché les cours.

« Un signe des morts. Allez, viens. De toute façon, on ne rate qu'une demi-journée. »

Jefferson High School avait réservé un car pour emmener les élèves de la classe de troisième au Maplewood Memorial dès le début de la pause déjeuner, vers 11 h 45. Mom s'était inquiétée quand Cameron s'était préparé à partir – « Tu es sûr de vouloir aller en cours aujourd'hui ? Tu pourrais rester à la maison. Et on pourrait aller ensemble assister au service. » À quoi il avait répondu : « Non, ça va. Je veux y aller tout seul », et avait remonté la fermeture Éclair de son blouson.

À présent, Jade se tenait devant chez lui. Il dut se forcer pour ne pas lorgner sa poitrine, qui tirait sur les coutures de sa robe blanche et se perdait dans l'acné parsemant son décolleté. Elle s'était peint le dessus des yeux d'un bleu poudré qui débordait sur ses tempes et avait coulé sur ses joues. Son petit menton disparaissait dans les plis de son cou. Des lèvres gercées. Un hématome de la cuisse jusqu'au genou, qui formait un triangle violet improbable, un peu comme une montagne peinte à l'aquarelle par quelqu'un qui n'aurait jamais vu de montagne.

« Je devrais aller en classe, dit-il.

— Non, c'est pas la peine. Tu ferais mieux d'écouter ce que j'ai à te dire. »

Il essaya de comprendre ce qu'elle avait en tête.

« Je sais, Cameron, reprit-elle.

— Tu sais quoi ?

— Je sais », répéta-t-elle en levant des sourcils menaçants – un avertissement –, avant de faire demi-tour pour marcher en direction de Willow Square. Cameron ne pouvait pas la laisser partir comme ça,

sans même un début de réponse. L'idée le traversa que c'était précisément là l'intention de Jade, ce qui ne l'empêcha pas de lui emboîter le pas.

Il suivait Jade tant bien que mal, longeant les boutiques fermées et le pub où Mom achetait sa bière artisanale. La fontaine de Willow Square ne fonctionnait pas l'hiver et laissait voir son bassin à sec. Personne ne s'était préoccupé de décrocher les guirlandes électriques de Noël tendues à travers la place, et à mesure qu'avancait février, les ampoules grillaient les unes après les autres.

Cameron continua de suivre Jade jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Il avait la bouche sèche à force de marcher, et luttait pour résister à l'affolement. Lucinda était morte, il n'était pas au lycée, et il allait bientôt devoir assister au service de commémoration. Il lui faudrait rester assis à regarder les autres pleurer sa disparition, enfermé seul dans son chagrin.

Ils s'étaient arrêtés devant un bâtiment qui jouxtait un glacier. L'endroit paraissait à l'abandon, une gigantesque croix fluorescente se dressait là où aurait dû normalement clignoter l'enseigne d'une pharmacie.

« C'est une église ? » demanda Cameron.

Sa famille allait à l'église dans le temps. Assis entre Mom et Dad, il cherchait à savoir combien de temps il pourrait retenir sa respiration sans mourir. Le record du monde en la matière était de vingt-deux minutes ; Cameron ne s'en approcha jamais, ni de près ni de loin. Quoi qu'il en soit, ils cessèrent d'aller à l'église après le départ de Dad, parce que Mom ne supportait plus d'entendre parler de péché.

« Eh ben, avant c'était une pharmacie Rite Aid, expliqua Jade, mais aujourd'hui, c'est l'Église du Cœur Pur. Ça n'ouvre pas avant le mois d'août, et personne ne travaille là-dedans le vendredi. Allez, viens, on entre. »

Cameron attendit comme un idiot, envahi par l'angoisse, regrettant de ne pas être allé au lycée, ou à défaut de ne pas être resté à la maison avec Mom, pendant que Jade essayait d'introduire les doigts entre les portes vitrées automatiques. Au bout de quelques secondes, elle avait réussi à ménager un espace suffisamment grand pour qu'ils puissent se glisser tous les deux à l'intérieur et avait disparu dans la poussière.

L'église sentait la sciure et les planchers défoncés. Ils étaient dans l'entrée d'une chapelle qui avait l'air d'une usine. Un sol nu, des bancs éparpillés un peu partout dans l'attente d'un alignement correct. L'endroit n'avait pas de fenêtres, juste des encadrements qui attendaient de recevoir des vitres un jour ou l'autre et au travers desquels s'engouffrait le vent.

« Je rentre chez moi, dit-il.

— Non, pas encore. Attends que je te dise ce que je sais. »

Il se rendit compte, tandis que Jade remontait la nef latérale, qu'il avait envie de prendre ses jambes à son cou. Quand elle s'assit sur les marches de l'autel, sa petite culotte apparut une fraction de seconde, de la dentelle noire enserrant le bloc pâle du haut de sa cuisse. Cameron ne prit pas la fuite, en partie à cause de cette information mystérieuse que détenait Jade – tout ce que pouvait savoir cette fille était proprement terrifiant –, et en partie parce que, contrairement à tous les autres, elle l'avait regardé sans ciller. Elle avait regardé Cameron dans les yeux, et, pour autant, elle tenait à ce qu'il reste.

Il rejoignit Jade là où elle était assise, sous une immense croix en bois paresseusement appuyée contre le mur du fond. Il revoyait encore le drugstore qui était là avant : rayons entiers de shampoing et de gel douche, déstockage massif sur les rasoirs et les cacahuètes. Quelques étagères vides avaient été démontées, et des planches poussiéreuses s'entassaient pêle-mêle contre le mur ; la salle béante résonnait d'échos, et les néons sans leurs tubes contemplaient la scène depuis le plafond d'un air moqueur. Un code-barres s'était collé à la chaussure de Cameron : 14,99 dollars.

« C'est génial ici, non ? dit Jade. Ça fait partie de ces endroits abandonnés parfaitement adaptés à la réflexion, à la méditation, à la paresse ou à rien du tout. Tout le monde a un endroit comme ça, non ? Où on a le sentiment de pouvoir être n'importe qui et dire n'importe quoi.

— Ouais ? fit Cameron, essuyant le plâtre sur une des marches avant de s'asseoir à côté d'elle.

— C'est où, pour toi ?

— Nulle part.

— Allez... Si tu me le dis, je te dirai pourquoi je t'ai amené ici.

— D'accord, dit-il, avant un instant de silence. C'est cette falaise dans les montagnes. Au-dessus du réservoir. C'est vachement tranquille.

— D'accord. Maintenant, je te le dis. Je t'ai vu l'autre soir. Le soir où Lucinda est morte. Je te vois de la fenêtre de ma chambre, quand t'es sur sa pelouse. En train de l'observer. Moi, ça m'est égal, et je ne dirai rien. Mais il faut quand même que je sache : pourquoi elle ? Pourquoi, parmi toutes les filles du monde, tu as justement choisi Lucinda Hayes ? »

Les terribles Nœuds commencèrent à se former en sifflant à l'intérieur de Cameron... sifflant comme des serpents en colère.

Il n'avait pas choisi Lucinda de façon délibérée. Il se trouvait simplement qu'elle était plus rayonnante que toutes les autres. Et ses

collections : c'était elle qui les avait initiées, et puis elles avaient grandi, lui apportant un immense bien-être. Il aimait son corps bronzé et son nez en tremplin de ski.

Et puis Lucinda exerçait sur lui un attrait très particulier. Comme si elle lui avait sorti les intestins, les avait attachés à la colonne de son lit et tirait dessus pour le ramener à elle, sans arrêt, laborieusement, centimètre par centimètre.

Lucinda avait posé une figurine en équilibre précaire sur sa table de nuit, et Cameron adorait les observer ensemble. Une ballerine en tutu violet, la jambe dessinant une arabesque – un mot que Cameron avait appris par Mom. La ballerine portait un justaucorps rose découpé en V, ses cheveux blonds tirés à l'arrière en un chignon de céramique compact. Ses lèvres rouges n'étaient qu'un minuscule point lumineux, elle n'était guère plus haute que le petit doigt de Cameron. Lucinda regardait la figurine avant de s'endormir, comme si elle la mettait au défi de s'animer.

Cameron adorait les observer pendant ses Nuits-Statues. La petite danseuse veillait sur Lucinda pendant son sommeil, version miniature de la jeune fille – gracieuse, élancée, maîtresse d'elle-même. Harmonie élégante de ce *pas de deux*.

« Hé ! disait la voix de Jade. Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ? »

Cameron était allongé par terre, son blouson couvert de poussière, une douleur à la tête. Il devait avoir heurté le sol. Jade s'agenouilla à côté de lui, floue dans la maigre lumière de l'unique vitrail de la salle : un berger conduisant son troupeau sur une colline à l'herbe touffue.

« Désolée, dit-elle. Bon sang, je voulais pas t'inquiéter. Ça va aller ? T'as besoin... je sais pas, que je t'emmène à l'hôpital ? »

Cameron s'assit ; la tête lui tournait un peu. Le plafond plat de la chapelle au-dessus de lui n'évoquait pas du tout un lieu saint.

« Non, il faut qu'on y aille, dit-il. Le service funèbre.

— On a encore une heure. Viens. Faut qu'on te sorte de là. »

Dans le magasin Aux Délices Glacés, le marchand reluqua les jambes et les bottes de Jade, couvertes de sciure et de plâtre. Cameron commanda un petit pot à la menthe et aux pépites de chocolat et sortit un billet de cinq dollars tout froissé du fond de son sac à dos. « C'est bon, je m'en charge », dit-il à Jade, parce qu'il n'avait jamais mis les pieds chez un marchand de glace avec une fille, et que la chose semblait s'imposer. Mais il y en avait pour 5,95 dollars, si bien que Jade dut fouiller dans les poches de son blouson pour trouver l'appoint, qu'elle compta dans le creux de sa main.

Il y avait un banc à l'extérieur, entre le magasin et l'église. Ils s'assirent dans le froid. Jade pointa la langue et lécha le coulis qui

dégoulinaut de sa cuillère. La glace était trop sucrée. Cameron posa la coupe en carton sur le banc et s'efforça de ne pas penser au contenu en train de fondre dans son estomac.

« Ça va ? demanda Jade. En fait, t'es pas resté dans les pommes plus d'une seconde. Mais je suis vraiment désolée, je m'attendais pas du tout à ça.

— Oui, oui, ça va. C'est le genre de chose qui m'arrive de temps en temps.

— Je pensais juste que cet endroit t'aiderait peut-être à parler. Moi, il me fait toujours cet effet. »

Cameron jeta un œil sur la montre Hello Kitty en plastique rose de Jade. Encore une demi-heure. « Tu ne peux pas ne pas y aller, avait dit Mom la veille en disposant son pantalon de cérémonie sur la chaise de son bureau. Sinon les gens vont se poser des questions. » Et c'était précisément ce qui emplissait Cameron d'une terreur indicible.

« Parle-moi de ton père, dit Jade.

— S'il te plaît... J'ai pas envie de parler de la police.

— Tu trouves que je suis dure ?

— Oui.

— Pour ne rien te cacher, je déteste la police, moi aussi. Surtout celle d'ici. C'est pourriture et compagnie. Dire que ton père s'en est tiré comme ça, qu'il a été déclaré techniquement innocent, alors que tout le monde sait qu'il a failli la tuer, cette fille.

— Je t'en prie, dit Cameron.

— Tu crois qu'il l'a fait ?

— Ouais.

— Et tu l'aimes quand même, c'est ça ? » Personne ne lui avait jamais posé cette question jusqu'ici, et le petit cœur emprisonné de Cameron aurait voulu se recroqueviller encore davantage au fond de sa cage.

« Je ne sais pas.

— C'est normal, tu sais, dit Jade. Je veux dire : pourquoi est-ce qu'on ne continuerait pas à aimer quelqu'un juste parce qu'il a fait un truc moche ? C'est pas parce que tu fais quelque chose de mal que t'es pas une bonne personne. Tiens, je te pose la question : tu préférerais pas être quelqu'un de bien qui commet une horreur plutôt que quelqu'un de mauvais qui fait tout un tas de bonnes actions ? »

Cameron pensa alors à Lucinda. À la manière dont il entortillait un coin de sa couette pour en faire une grosse boule ressemblant vaguement à un torse avant d'enrouler son corps autour. La serrant juste assez pour en sentir les contours. Il arrivait à se persuader, dans la douceur bleutée de sa chambre, que la couette était tiède et que le coton contre sa peau n'était pas une couverture mais un pantalon de pyjama lavande. Et sous ce pyjama, une peau respirait, chaude, moite,

une peau qui faisait des plis à tous les bons endroits, qui sentait le lait pour le corps à la vanille, le genre de peau qui ne devenait visible que quand on avait franchi certaines barrières interdites. Comme un adolescent – un homme – à chaque étreinte, il se rapprochait des boucles blondes qu'il imaginait se dévidant sur l'oreiller comme des écheveaux de soie.

Jade se tourna sur le banc pour lui faire face, jambes nues pointées vers la rue, le bourrelet de son ventre gonflant la robe autour de la taille. Cameron ne put s'empêcher de la prendre en pitié, assise là dans ses bottes de combat, sans véritable bataille à mener. Les pustules d'acné disséminées sur le pourtour de son front semblaient toutes sur le point d'éclater. Une mince pellicule de chocolat s'était formée autour sa bouche, à la manière du rouge à lèvres de la grand-mère de Cameron quand elle parlait trop.

Il regarda Jade racler le fond de son petit pot en carton avec sa cuillère en plastique. Puis ils restèrent assis sans rien dire. À 11 h 31, Jade dit : « On devrait y aller », à quoi Cameron répondit : « Oui », et ils jetèrent leurs pots vides dans la poubelle sur le trottoir.

Cameron se remémorait l'été dernier, peu après la naissance de la petite Ollie, un souvenir qui le persuadait plus que tout autre qu'il n'était pas mauvais comme Dad. Les Thornton venaient d'emménager à Broomsville, et Mom avait préparé un gratin de macaronis à la tomate en disant : « Il faut bien qu'on fête l'arrivée de cette petite dans le quartier. »

Mom bavardait avec Eve Thornton dans la cuisine pendant que Cameron étudiait le bébé, posé sur sa couverture par terre dans le séjour. La petite n'avait que six jours, un petit paquet rose, un nez tout fripé, des cheveux épars plaqués sur un crâne lisse et rond – et dire qu'on commençait tous comme ça, c'était dingue, non ? Par des mains potelées. Douces, lisses, fermement repliées sur elles-mêmes. « Tu veux la prendre dans tes bras ? » demanda Mrs Thornton, et Cameron répondit : « Non, ça ira. » Mais elle avait l'air malade, Mrs Thornton, le teint verdâtre, des poches sous les yeux en permanence, comme un personnage de dessin animé qui n'aurait pas dormi depuis des mois, si bien qu'il finit par se rendre. Elles le conduisirent jusqu'à un rocking-chair placé sous un tableau qui représentait un tournesol.

Au départ, il ne voulait pas prendre le bébé. Il savait que c'était la porte ouverte à tous les ennuis. Il risquait de la laisser tomber. De la secouer ou de la serrer trop fort.

D'avoir envie de lui faire mal.

« Tiens, mets tes bras comme ça », lui dit Mrs Thornton, et il passa la paume de ses mains autour de ses coudes. Elles déposèrent le bébé dans ce berceau improvisé.

À cet instant, Cameron sut qu'il n'était pas mauvais. Il avait entendu Mom après le départ de Dad dire à quelqu'un au téléphone que son mari n'avait jamais aimé prendre son fils dans ses bras quand il était bébé. « Pas bon signe, ça. » Des années plus tard, voilà que Cameron avait, lui, la petite Ollie dans les bras, que cette présence le rassurait un peu, et Dieu sait qu'il en avait besoin. Il aimait les extrémités d'Ollie – ses petites jambes, ses petits bras. Techniquement, il savait que le corps d'Ollie était comparable au sien, en beaucoup plus petit. Elle avait des veines de bébé, un foie de bébé, des fémurs, un crâne et même un cœur de bébé. Des orteils de bébé qui grandiraient et seraient un jour fourrés dans des chaussettes et des chaussures, qui feraient de la danse classique, frôleraient d'autres doigts de pied sous une couverture. Autant de choses confiées aux soins de Cameron, et animées d'une vie si calme, si normale, qu'il aurait voulu pouvoir l'embrasser, ce bébé, tout en sachant que c'était contre les règles. Alors il se contenta de la bercer dans ses bras. Il savait d'où venait Ollie. « Quand deux personnes s'aiment vraiment beaucoup », avait dit Mom. Lui aussi voulait aimer quelqu'un, beaucoup, ou du moins assez pour fabriquer cette petite créature qui sentait le musc, la laine et le talc. Il avait envie de sentir ce poids peser dans ses bras.

Après ça, Cameron observa Lucinda et Ollie coexister dans la maison aux fenêtres claires tous les mardis. Le spectacle de ces deux êtres fragiles vus à travers une vitre lui procurait tout à la fois tristesse et excitation, l'emplissait de solitude et de désir confondus.

Russ

Russ a toujours voulu porter un revolver, ne serait-ce que parce que son père en portait un avant lui.

« Un revolver fait de toi un homme », disait volontiers celui-ci.

Russ n'a que peu de souvenirs de son enfance. Son père était flic, et sa mère réceptionniste dans un cabinet médical. Aujourd'hui, ils sont tous les deux en maison de retraite, et la sœur de Russ vit en Californie – elle aurait aimé être peintre, au lieu de quoi elle est devenue elle aussi réceptionniste dans le cabinet d'un médecin. Quand Russ avait atteint l'âge adulte, ses parents s'étaient séparés, sans rancœur ni douleur. Deux continents s'éloignant paresseusement l'un de l'autre, en évitant le drame. Parmi les souvenirs émus que garde Russ : les trajets dans leur vieille berline pour aller à la pêche, la sœur de Russ lisant un livre sur la banquette arrière, sa mère si blanche et pâle, grignotant des chips, son père les yeux fixés sur les bandes jaunes de la route. Et Russ, simple esquisse de ce qu'il était appelé à devenir. Un moment banal, étrangement conservé intact par la mémoire.

Russ se demande souvent pourquoi c'est ce souvenir en particulier qui s'impose aux dépens de tous les autres : son père tapotant une épaisse ceinture de policier, Russ les yeux levés vers sa taille.

Un revolver te donne le pouvoir. Un revolver montre qui fait la loi.

Russ est à côté du distributeur d'eau fraîche près de la porte d'entrée du commissariat quand un adolescent se présente. La réceptionniste n'est pas à son bureau, alors Russ se redresse un peu.

« Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ? » demande-t-il tout en se lissant la moustache. Russ aime bien l'air que lui donne ce geste. Il s'est souvent entraîné devant la glace.

« On voudrait voir l'inspecteur », dit le père du gamin. Lequel a l'air nerveux – il se mordille le pouce, et la peau est d'un rouge luisant autour de l'ongle rongé. Russ avait de l'acné quand il était ado, mais jamais à ce point. Le garçon est plein de kystes. Des petits cratères qui

laisseront sur ses joues des croûtes et des cicatrices.

« Asseyez-vous, dit Russ. Je vais voir s'il est libre. Votre nom, s'il vous plaît ?

— Ronnie, répond le gamin. Ronnie Weinberg.

— Et l'objet de ta visite ?

— Je suis venu parler d'un truc que j'ai vu », dit Ronnie, puis son père et lui vont prendre place sur les chaises en plastique alignées contre le mur de la salle d'attente. Ronnie pousse un soupir, et son père lui tapote le dos pour l'encourager à continuer. C'est alors que le garçon ajoute : « Je crois que je sais qui a tué Lucinda Hayes. »

Quatre mois avant l'arrestation, Russ et Lee étaient assis sur la véranda devant la maison de Lee. C'était la fin du printemps. Une chaleur soudaine s'était déversée sur Broomsville quelques jours plus tôt, bienvenue et prometteuse. À l'intérieur, Cameron regardait des dessins animés pendant que Cynthia débarrassait la table du dîner. Purée instantanée saupoudrée d'une préparation pour hamburger.

Lee n'avait pas prévu de dire à Russ qu'il avait couché avec Hilary Jameson. L'histoire était sortie toute seule après la troisième bière, sous la forme d'une fanfaronnade plus ou moins bredouillée.

« Mais où est-ce que tu l'as rencontrée ? demanda Russ.

— À la pharmacie, où elle est employée.

— La pharmacie du centre-ville ?

— Ouais. On a bavardé. Tu sais, une fois où je suis allé chercher les anxiolytiques pour Cynthia. Bref, on a flirté un moment, jusqu'à ce qu'elle finisse par me filer son numéro de téléphone, agrafé au sac comme si c'était une ordonnance. Je l'ai appelée et on s'est revus deux ou trois fois, rien de sérieux, remarque bien, mais voilà qu'hier soir...

— Donc, tu trompes Cynthia. »

La brutalité des mots les surprit l'un et l'autre. Ils regardèrent la rue comme s'ils s'attendaient à ce qu'elle change brutalement, qu'elle révèle quelque chose de remarquable tenu caché jusque-là. Mais non, rien. Les rosiers qu'avait plantés Cynthia des années plus tôt n'avaient toujours pas fleuri. Il n'y avait rien au-delà du trottoir lisse et blanc, propre aussi à présent que la neige avait disparu et que la pluie ne venait pas. La seule nouveauté était cette sensation dans la poitrine de Russ : constriction douloureuse, sourdes palpitations. Une impression latente de paralysie.

« Tu la trompes », répéta Russ.

La bouteille siffla à l'oreille de Russ, avant d'aller se fracasser contre le tyrolien de la maison. À l'étage, la voix de Cynthia. Les éclats de la bouteille de Heineken luisaient par terre près des chaussures de travail de Russ, et Lee avait le coude levé au niveau du front. Il se protégeait, les bras en triangle devant la figure, comme un enfant qui compte

pendant une partie de cache-cache. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

« Excuse-moi, dit Lee, le visage toujours enfoui dans le creux de ses bras. Tu gardes ça pour toi, d'accord ? Je te fais confiance. »

Russ partit sans dire au revoir à Cynthia ni à Cameron. C'était la chose à faire. Sur le chemin du retour, il se demanda si elle était justifiée, cette fichue confiance qui n'avait pas de bornes. Qu'avait-il fait pour la mériter ? Pendant les mois qui suivirent, Russ se contentait d'un hochement de tête hésitant quand Cynthia se montrait curieuse des rencontres au Dixie's Tavern qui n'avaient jamais eu lieu ou des heures supplémentaires que Lee n'avait jamais faites. Russ sentait bien qu'il devait la vérité à Cynthia, en tant qu'être humain, amie, et presque membre de sa famille en perdition. Mais il était retenu par ces mots – *je te fais confiance* –, alors il mentait pour Lee, même si l'absence de ce dernier assombrissait considérablement son propre univers. Les soirs où Lee était censé être chez Russ ou parti en sa compagnie pour un week-end de pêche, Russ restait assis sur la banquette de son séjour à se demander : *Que suis-je, sans cet ami fraudeur et tricheur ?* Sans autre consolation que la télévision.

Par la suite, Russ devait faire la connaissance de Hilary Jameson. On la remarquait dans les rues de Broomsville. Jean moulant taille basse, pattes d'éléphant légèrement trop longues. Les revers effrangés étaient sales à force de se prendre sous ses chaussures. Brune. Yeux très espacés. Cheveux lisses. Dents bien alignées. Pour autant, quelque chose manquait. Les proportions, la couleur. Elle avait un tatouage, et c'est la première chose qu'il remarqua à son sujet. Une enfilade de cœurs bleus minuscules montaient le long de sa nuque, comme une ribambelle de petits canards en colère.

Quand Russ fit la connaissance de Hilary Jameson, il se sentit gêné pour Cynthia. Cynthia : cuisses lourdes et courbes vieillissantes, crinière de cheveux gris rebelles, laissés sans soin. À côté, Hilary, seins impertinents, chatte rasée, dont Russ soupçonnait qu'elle l'écartait de ses doigts comme une actrice de films pornos.

Russ n'aime pas penser à Lee à présent, parce qu'il aurait dû comprendre ce soir-là, quand il l'avait vu pousser du pied les morceaux de la bouteille cassée dans un bac à fleurs vide qui se trouvait au bord du perron. Il aurait dû remarquer le mouvement de recul qu'avait eu Lee quand la bouteille avait heurté le mur, comme si ce n'était pas sa propre main qui avait lancé le projectile. Geste révélateur, s'il en était.

Après cette soirée, Lee sembla se dédoubler. D'un côté, un homme avec une famille et un emploi tout en bas de l'échelle dans les forces de l'ordre. Lee compensait cette énorme frustration avec Hilary Jameson, dans la hâte et la confusion, à l'arrière d'une voiture garée

au bord de la route. De l'autre, un homme doté d'un ami prêt à n'importe quoi pour le protéger, aveuglément et sans conditions. De l'autre, un homme capable de blesser, voire de tuer. De l'autre, un héros pour personne.

Et pourtant, malgré tout, Russ ressent cruellement son absence.

Tous les mardis soir, Ines se rend à un cours d'études bibliques. Elle rentre tard, d'humeur si sombre que c'est à peine si elle ouvre la bouche. « Tu ne devrais pas autant penser au péché, lui conseille Russ. Ça va te détruire, et sans aucune raison. »

Le jeudi, elle va mieux. Le jeudi, elle l'embrasse dans le cou quand le réveil sonne le matin. « Allez, debout, paresseux. » Quand le vendredi arrive, elle redevient elle-même. Ines la discrète, telle qu'en elle-même. Ines, sa femme, solennelle, aussi indéchiffrable que les murs de leur maison jamais terminée.

Russ ne lui pose pas de questions sur sa vie à Guadalajara, et elle, de son côté, ne l'évoque jamais non plus. Elle est arrivée à Broomsville sur les traces d'Ivan un an après celui-ci, poussée par sa mère et parce qu'Ivan lui disait qu'il faisait bon vivre ici. C'était bien, l'Amérique. Aucune allusion à la drogue – une activité occasionnelle dans son boulot payé au noir à l'église, quelques tâches mineures qui arrondissaient ses fins de mois – jusqu'à ce qu'elle débarque, seule, avec un exemplaire des *Canciones* de Lorca dans la poche et un paquet de lettres rédigées à la main par le reste de la famille. Une émissaire.

Russ n'a jamais demandé de détails sur la vie de sa femme avant et n'en ressent pas davantage le désir aujourd'hui. Il est incapable de se représenter cette Ines-là, et elle ne semble pas tenir à ce qu'il le fasse. Son Ines à lui vit à Broomsville, dans le Colorado. Son Ines tricote, avec une telle fureur qu'elle a rempli l'armoire à linge du premier de couvertures bosselées, de chaussettes et de pulls informes. L'inimitable saveur des fruits exotiques n'intéresse guère Russ, pas plus que l'extraordinaire chaleur d'un soleil mexicain, tout ce monde inconnu qui a été celui de l'ancienne Ines, laquelle n'est pas oubliée, simplement soigneusement pliée et rangée dans un coin. Russ et Ines évitent le sujet, ils s'accommodent de la situation.

Le jour où Russ a compris qu'Ines était malheureuse, il s'est précipité au centre commercial quelque peu délabré des abords de la ville et lui a acheté un collier en diamants qu'il n'avait pas vraiment les moyens de lui offrir.

Russ à ce moment-là l'a pratiquement suppliée : « Parle-moi de toi, de chez toi, dis-moi comment tu es arrivée jusqu'ici. » Toutes les histoires qu'avait entendues Russ au boulot à propos de la frontière mexicaine – aucune ne s'appliquant à Ines, dont le voyage restait pour lui un mystère. Avion, train, voiture, car ? Il voulait lui

demander pourquoi, pourquoi elle avait choisi de quitter ce qu'elle connaissait. Peut-être à cause de son frère ? Le temps que passait Ines à se faire du souci pour Ivan amenait Russ à penser qu'après tout, oui : c'était pour lui et pour nul autre qu'elle s'était laissé emprisonner dans ce pays. Dans cette maison.

Mais Russ savait bien ce qui arrivait quand on ouvrait son âme à un autre. Pour l'avoir fait lui-même – et en vivre encore aujourd'hui les conséquences – dans le véhicule de patrouille avec Lee, partageant tous ces trucs qui se débattent et se tortillent en vous. C'était se présenter à découvert, sans aucune protection. Il ne commettrait plus pareille erreur. Alors il avait donné le collier à Ines en disant : « Je veux te rendre heureuse, je vais continuer d'essayer. » Ines avait passé le collier autour de son cou. Elle avait souri.

Elle n'avait pas l'air de quelqu'un qui a besoin d'être secouru. Tellement solide. Un édifice aux portes verrouillées. « Je t'aime », lui avait-elle dit, mais sa voix était trop haut perchée et trop lointaine, comme si elle criait du haut de quelque sommet inaccessible. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Un samedi d'octobre, quelques semaines avant l'expiration du visa de tourisme d'Ines, Russ l'épousa. Ils prirent le véhicule de patrouille pour se rendre à la mairie. Russ mit la sirène parce qu'elle adorait ça ; le visage contre la vitre, elle regardait les voitures s'écarter devant eux. Russ supposa qu'Ines, à ce moment là, se sentait américaine, et peut-être qu'elle écrirait chez elle, à Guadalajara, pour dire à sa famille combien elle avait de la chance, combien elle était heureuse, parce que parfois il n'en fallait pas plus pour avoir l'impression d'être heureux et d'avoir de la chance que de rouler plus vite que tout le monde.

Ines portait une robe de plage blanche, mais octobre était froid cette année-là, et elle avait passé par-dessus un des sweats de Russ. Troué aux manches, là où Ines avait passé ses pouces.

Ils remplirent les papiers officiels au bureau de la mairie et là, aux côtés de Russ, Ines avait l'air d'une petite fille, ou de l'une des élèves du lycée à qui elle donnait des cours particuliers. Du rose sur les lèvres, une fleur blanche dans les cheveux. Ils signèrent le registre. Ines se pencha et embrassa Russ sur la joue. Puis un sourire... pas éclatant, mais précieux parce que rare.

La réception eut lieu dans le parc où ils s'étaient rencontrés quelques mois plus tôt. Ils étalèrent des cartons de pizza sous une tente en plein vent. L'inspecteur Williams était présent, ainsi que les collègues de la brigade – tous sauf Lee, parti depuis déjà quatre ans à l'époque. Ils apportèrent de la bière et firent résonner leurs rires d'hommes, discutant pour savoir si Bush allait expédier des troupes en

Irak. Ivan envoya une lettre de la prison, accompagnée d'un dessin représentant un bouquet de lys. Il fut le seul à offrir quelque chose qui ressemblât à un cadeau.

Dans le parc, tout le monde porta un toast à Russ et Ines. Leur souhaita une longue et heureuse vie. L'inspecteur Williams lui donna un coup de coude dans les côtes et lui dit : « T'as intérêt à la rendre heureuse cette nuit. »

C'est donc ça qu'on est censé éprouver ? s'interrogea Russ, tout en refusant de s'attarder sur la question. Il savait, sur cette herbe, dans ce vent, que son union avec Ines n'avait rien de passionné, ni d'un côté ni de l'autre. Ils avaient prêté les serments de rigueur, qui à défaut d'amour en tiendraient lieu. Alors, il but son champagne et regarda les feuilles se précipiter vers l'hiver. Quand tout le monde se mit à scander : « Un baiser, un baiser », ils s'exécutèrent. La bouche d'Ines avait un goût aigre à cause du champagne. Il lui passa le bras autour de la taille le temps de la photo, tout en songeant que plus tard ils feraient l'amour, Ines le chevauchant comme elle le faisait depuis leur voyage à San Diego. Les mains cramponnées autour de son cou. Elle roulerait sur le côté quand il en aurait terminé et lui souhaiterait bonne nuit, et voilà, ils seraient mariés. Il l'aimerait, autant et aussi bien qu'il le pouvait.

Lors de sa nuit de noces, Russ pensa à Lee Whitley, comme on peut penser à quelqu'un qui est mort. Avec émotion, affection, des sentiments trop forts, dont l'absence finit par s'emparer pour les décupler, les distendre jusqu'à ce qu'ils envahissent tout. Qu'ils vous dévorent.

Cameron

Devant le Maplewood Memorial, Cameron se demandait combien il renfermait de corps qui n'appartenaient pas à Lucinda. Combien de pouces bleuis et rigides. Combien de cœurs pétrifiés.

« Allez, viens », dit Jade, en le prenant par le coude pour le faire avancer. Elle avait la main moite après la traversée de la ville à pied. Sur le parking, les camarades de classe de Cameron affichaient un air solennel en descendant du car scolaire. Ils se déplaçaient en groupes parasites, pleurant par grappes, les filles tirant sur leurs robes noires ou leurs cheveux. Il n'y avait qu'un car, la plupart des parents avaient préféré garder leurs enfants à la maison et les accompagner personnellement, une main protectrice posée sur leur épaule à présent, le temps de traverser le parking. Cameron dénombra trois voitures de police.

« On se voit plus tard », dit Jade, avec un clin d'œil exagérément appuyé, avant de se précipiter en direction des grandes portes vitrées.

Cameron se joignit aux groupes formés par ses camarades, tenaillé par la sensation d'avoir atterri en catastrophe dans quelque pays lointain et solitaire.

Propos entendus à l'oraison funèbre de Lucinda :

« Tu as l'air en forme. Enfin... c'est affreux ce qui est arrivé, mais, dis-moi, tu as fait quelque chose à tes cheveux ? »

« C'est un peu tôt pour le service funèbre, vous ne trouvez pas ? À peine trois jours après. La famille voulait sans doute en finir au plus vite. »

« Cette photo est superbe. Une si jolie fille. »

« Et la petite sœur, quel désastre. Elle n'est qu'en cinquième. Devoir traverser une épreuve pareille aussi jeune – je préfère ne pas imaginer. »

« Le bruit court que ce serait quelqu'un du quartier, mais pas de mobile pour l'instant... »

« Timmy Williams se consacre entièrement à l'affaire. J'ai cru

comprendre qu'ils avaient un nouveau suspect – l'ex-petit ami, comment s'appelle-t-il déjà ? vous savez, le fils Arnaud. Ils l'ont relâché. »

« Fracture de la nuque... elle est morte sur le coup, à ce qu'on dit. Au moins, elle n'a pas souffert, c'est déjà quelque chose. »

« Je suis content d'apprendre que les affaires marchent bien. Je savais que le nouveau bail amènerait davantage de clients ; Willow Square, c'était l'emplacement idéal pour vous. »

Le service était pareil à un film que l'on aurait forcé Cameron à regarder.

Il choisit un banc au milieu de la foule et regarda Broomsville entrer en file indienne. Un spectacle à part entière. Une atmosphère électrique. Les filles du lycée pleuraient en cercles, en se tenant la main. Les parents observaient la scène d'un œil d'aigle, se délectant à l'idée que leurs enfants, eux, étaient toujours en vie, et masquant leur soulagement sous d'habiles mines de circonstance. Une femme près de l'estrade poussait une lamentation funèbre, et l'agitation était à son comble dans l'angle de la salle où avait pris place le gouverneur, son escorte policière alignée le long du mur.

Au milieu de ce chaos, Cameron s'imaginait loin de là, dans la maison jaune de l'allée, où Lucinda, bien vivante, était assise sur la balançoire en bois suspendue à l'oranger de Valence. Radieuse sous le soleil.

Mais l'heure était à la cérémonie funèbre. Gens endeuillés. Famille éplorée au premier rang. Un cortège remontait lentement l'allée centrale pour aller présenter ses condoléances aux Hayes, et le père de Lucinda serrait des mains et remerciait à voix basse. Lex portait une robe lavande et balançait d'avant en arrière ses jambes noueuses. La mère de Lucinda avait les yeux fixés droit devant elle. Elle était assise sur ses mains. Personne n'essayait de lui adresser la parole.

Les amies de Lucinda occupaient les deux travées immédiatement derrière la famille, Beth, Kaylee et Ana pratiquement blotties les unes contre les autres. Les filles de l'équipe de foot, cuisses puissantes et musclées, et les garçons se levant à intervalles réguliers pour aller signer les panneaux éclairés au néon plantés devant chacun des murs. Notes griffonnées d'une main malhabile.

Et les fleurs. Des centaines de fleurs, débordant de vases surchargés tout autour de la salle. Certaines reposaient sur les genoux des gens, faute de place, et il flottait une odeur mêlée de pollen et d'antiseptiques. Une photo de Lucinda de la taille d'un poster avait été dressée sur un chevalet, au pied duquel se trouvait un panier plein de chaussons de danse dédicacés au marqueur, comme autant d'offrandes rituelles. Une des filles caressait le portrait pixellisé de Lucinda,

poussant des sanglots hystériques tandis que ses amies, moins affectées, restaient à la périphérie, l'air solennel, les yeux rouges et larmoyants.

« Cameron », dit Mr O., qui s'était glissé à côté de lui, apportant une odeur de tabac qu'il tentait de masquer avec un chewing-gum à la menthe. Il ôta son manteau d'hiver et s'en enveloppa les genoux. « Tu tiens le coup ? »

— Oui, ça va.

— Écoute, reprit Mr O., je sais que tu m'évites, mais il faut absolument qu'on parle d'hier. »

Un jour, Mr O. avait emmené Mom danser dans un restaurant miteux qui proposait des cours de salsa gratuits le mardi. Mom avait mis une robe rouge – serrée en haut, évasée et bouffante en bas – et des talons hauts. « Des années que je n'ai pas porté une telle tenue. » Ses pieds gonflés sortaient des chaussures comme une pâte à pain en train de cuire qui menacerait de déborder du moule. Sa poitrine était fripée, et la peau, parsemée de taches de soleil, tombait sur le sternum, s'affaissant dans un décolleté inexistant. « Mais regardez-moi cette beauté ! » s'était exclamé Mr O. sur le seuil de la porte.

« Cameron, je n'ai pas l'intention de dire quoi que ce soit à ta mère, d'accord ? Je cherche toujours un moyen d'aviser la police sans que nous soyons impliqués l'un ou l'autre dans l'affaire. » Il se pencha à l'oreille de Cameron. « Mais ce journal, il faut absolument que tu me dises comment il s'est retrouvé entre tes mains. J'en ai lu quelques pages, et je vais le remettre à la police, mais avant, j'ai besoin de m'assurer que tu n'as rien à voir dans la mort de Lucinda.

— Je ne sais pas.

— Comment ça ? Tu ne sais pas si tu as quelque chose à voir avec sa mort ou pas ?

— Non, je ne sais pas comment je me suis retrouvé en possession de ce journal. Et je n'en ai pas lu une seule page. C'est la vérité. »

La petite fille des Thornton hurlait dans la rangée derrière eux, des cris aigus et obstinés en dépit des efforts désespérés du père et de la mère pour la calmer. Cameron regarda Ronnie, pris en sandwich entre ses parents, les pellicules enneigeant ses épaules ossues et sa chemise noire gaufrée. Il y avait un vase d'orchidées à côté de la photo de Lucinda : les pétales s'épanouissaient le long d'une tige unique avant de courber la tête et de s'abandonner vers le sol. Et l'œil de la fleur (l'étamine, qui portait l'anthère, là où était produit le pollen) ressemblait à un crâne humain en soie.

« Cameron, je t'en prie, insista Mr O. Il faut que tu me parles de cette histoire. Je ne peux pas... Oh, bonjour. »

Mom s'était glissée sur le banc, de l'autre côté de Cameron. Elle portait sa robe noire favorite, celle qu'elle mettait à Noël quand elle

préparait du saumon avec des zestes d'orange et qu'ils buvaient du jus de raisin pétillant dans des verres à vin. Cameron en fut attristé, parce que dorénavant cette robe leur rappellerait à tous les deux l'oraison funèbre de Lucinda, et c'était vraiment la préférée de sa mère.

« Je n'aurais pas dû te laisser aller en classe aujourd'hui, dit Mom, posant le dos de sa main sur le front de Cameron, comme pour voir s'il avait de la température. On se croirait dans une maison de fous. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu te laisser venir ici tout seul. »

Mom ouvrit le casier devant elle et sortit trois exemplaires de la Bible. Tandis qu'ils les feuilletaient, Cameron pensa à l'expression « comme les trois doigts de la main », avant de se souvenir que ce n'était pas la bonne : on disait « comme les deux doigts de la main », et il en éprouva un sentiment de solitude. Alors, il fit semblant d'être très intéressé par le Deutéronome.

Cameron avait commencé trois mois plus tôt à travailler dans le bureau de Mr O., quand Beth DeCasio s'était mise à le traiter d'« American Psycho ». Beth avait coupé une mèche de ses cheveux et l'avait accrochée au chevalet de Cameron, saluée par les ricanements d'Ana Sanchez et de Kaylee Walker à la table d'à côté.

Ce jour-là, Mr O. passait près de Cameron au moment où celui-ci découvrait l'horrible chose. Il détacha la mèche et la balança dans l'air avant de l'examiner dans la chaude lumière de la salle de dessin. Quand il s'avança vers la table de Beth, toute la classe fit silence. Beth se mit à gratter le vernis écarlate de ses ongles.

« Ceci vous appartiendrait-il, Ms DeCasio ? » demanda Mr O.

Ce n'était un mystère pour personne : Beth et toutes ses amies en pinçaient pour le prof de dessin. Quand il se penchait sur elles pour examiner leur travail, elles rougissaient et croisaient les bras sur leur poitrine naissante.

« Je pense que je vais garder l'objet, dit Mr O. Il pourrait constituer un très bel ajout à une sculpture expérimentale sur laquelle je travaille en ce moment. Je veillerai à ce que le proviseur voie l'œuvre achevée. »

Les filles n'ouvrirent pas la bouche pendant tout le reste du cours, et Mr O. aida Cameron à rassembler ses affaires et à les transporter dans le réduit qui lui tenait lieu de bureau, où le bruit de la classe de troisième parvenait assourdi à travers une épaisse porte en aluminium.

« Préviens-moi si elles t'ennuient encore », dit Mr O.

Avant d'abandonner Cameron à cette délicieuse solitude, il s'arrêta devant la porte, la main sur la poignée. On entendit un rire de l'autre côté, mais Cameron douta que ce fût celui de Beth.

« Oh, à propos, passe le bonjour à ta mère. »

Pendant le reste du semestre, Cameron dessina, gomma et redessina

en paix.

Personnes que Cameron ne s'attendait pas à voir à la cérémonie de Lucinda :

1. Le gardien de nuit. Il était assis dans une rangée au fond, à côté d'une femme qui portait une voilette noire, vêtu d'un costume au tissu rêche. Quand les gens passaient le long de leur banc, ils les regardaient de travers et chuchotaient. Des bruits avaient couru sur l'homme qui avait découvert le corps.

Quand le gardien remarqua que Cameron l'observait, son regard ferme se fit amical. Cameron eut un haut-le-cœur et se détourna précipitamment. Mom était en train de dire quelque chose qu'il n'entendit pas, car la familiarité qu'il avait saisie dans l'œil de l'homme lui donnait une sensation de vertige. Lui causait un étrange malaise. Il se mit au défi de se retourner encore une fois ; il le ferait dans dix secondes, neuf... trois, deux, une.

Le gardien souriait à Cameron, presque timide, une main levée en un salut à peine esquissé.

Cameron n'avait jamais tenté de recréer le Royaume. Cela ne ferait que le déprécier – jamais il ne parviendrait à rendre avec son crayon cet ensemble aux éléments si parfaitement intégrés. Le tronc pastel de l'oranger de Valence. Les fenêtres aux volets verts. La route qui s'amorçait à peine sur le côté de la toile : on se doutait que cette route était longue, sans en connaître au juste la longueur, et le point minuscule qui figurait sa disparition s'était profondément gravé dans l'esprit de Cameron comme une promesse solennelle.

Le Royaume était magnifique, dans ses moindres détails, mais le plus beau restait la maison. On avait du mal à savoir jusqu'où l'arrière se prolongeait, et les contours étaient juste assez flous pour qu'on ne puisse pas compter les fenêtres.

Cameron regarda tout autour de lui les gens éplorés, les attitudes qu'ils prenaient sous le coup de l'émotion et du chagrin, et il pensa : *Je compatis à votre douleur*. Il ne l'éprouvait pas lui-même, cette sensation de deuil, parce qu'il savait où Lucinda était partie, dans un endroit où l'air était plus léger.

Il n'arrivait pas à se rappeler la nuit où Lucinda était morte, mais il espérait que, quel qu'ait pu être celui ou celle qui l'avait envoyée au Royaume, cette personne l'avait fait avec la meilleure des intentions. Il essayait d'être heureux pour elle, cette fille si belle.

Il ne pleurait donc pas parce qu'elle lui manquait (même si elle lui manquait bel et bien). Il pleurait parce qu'elle ne contribuerait plus à l'équilibre des choses – du moins pas dans l'espace qu'il occupait, lui. Qu'elle l'ait ou non aimé par le passé, elle ne l'aimerait plus

désormais, avec cette tendresse attentionnée qui était la sienne, et c'était cette perte-là qui l'anéantissait. Il y avait une personne en moins dans son petit coin d'univers, une personne en moins pour contempler les couleurs des après-midi enneigés sur Pine Ridge Point. Toute cette brume grise.

Cameron s'était retrouvé une seule fois dans la chambre de Lucinda. Un peu plus d'un an auparavant, vers l'époque où il avait commencé sa collection de Nuits-Statues. Il avait par la suite repoussé cette nuit-là si profondément au-dedans de lui qu'il n'avait jamais été vraiment sûr de son existence. Parfois il en avait honte, à d'autres moments il en avait peur, si bien qu'il n'acceptait de se la remémorer que dans ses moments les plus calmes.

Il était allé chercher un coupe-ongles dans le placard de Mom et était tombé sur les chaussures de Dad. Des mocassins en cuir éculés. Il les imagina aux pieds de son père, grand et maigre, plein d'assurance. Les chaussures le répugnèrent. Il revit Dad assis au bord du lit, enfilant ses chaussettes et glissant les pieds dans ses mocassins. Dad, descendant l'escalier dans un bruit de tonnerre. Déposant un baiser sur le sommet du crâne de Cameron, et sur la joue de Mom. « Je ne rentrerai pas ce soir. » Mom, posant un bol de nuggets au poulet avec du ketchup devant Cameron sur la table de la cuisine. « Papa reviendra bientôt. »

Cameron était passé par la fenêtre et avait couru comme un fou jusqu'à la maison de Lucinda.

Ce soir-là, il se sentait terriblement prisonnier de lui-même, de son propre ADN. Une moitié de lui venait de son père. Impossible d'échapper à ce destin. Il ne pouvait qu'espérer avoir hérité du meilleur en Dad, cette part de lui qui aimait le base-ball, chantait des airs d'opéra sous la douche et partait faire de longues courses tôt le matin.

Il était tard. Les Hayes étaient allés se coucher, les chambres de Lex et de Lucinda étaient plongées dans l'obscurité. Cameron voyait très bien à travers la fenêtre de Lucinda – la boule que formait son corps endormi, respirant calmement sous la couette. Ses cheveux dorés déployés en éventail sur l'oreiller.

Il ôta ses chaussures et ses chaussettes hautes sur la première marche du perron à l'arrière de la maison. Le bois était humide, avec quelques plaques de gel sur la plate-forme. Il réfléchit. Sortit de lui-même pour considérer la situation. Et n'aima pas du tout ce qu'il vit : un ado maigrichon debout pieds nus devant une porte enneigée, innocent mais amoureux. Cameron ne s'arrêta pas pour autant. Il en était incapable.

La porte vitrée coulissante s'ouvrit, couinant un peu quand il la

referma derrière lui. La cuisine des Hayes était faiblement éclairée mais familière, tout en ombres portées formant des figures géométriques.

Cameron monta l'escalier une marche à la fois, patientant une bonne trentaine de secondes entre deux marches. *Orteil, avant-pied, talon. Pause. Orteil, avant-pied, talon. Pause.* Il se vit comme un poisson aspirant l'eau, parce que cette opération était bien plus facile que celle qui consistait pour un homme à aspirer l'air. Il lui fallut huit minutes pour arriver en haut, mais quand il y parvint enfin, il eut la satisfaction de voir que la porte de la chambre de Lucinda était légèrement entrebâillée.

De l'intérieur de la pièce lui parvenaient le flux et le reflux de sa respiration, un rythme délicat qui lui rappelait avec une clarté paisible qu'il était vivant. *Je suis. Je suis. Je suis*, lui disait-elle avec ces inspirations et ces expirations régulières. *Je suis vivante, et toi aussi, tu ne trouves pas ça stupéfiant ?*

Cameron poussa la porte de quelques centimètres.

La chambre de Lucinda sentait la vanille et le sommeil. Un beau rêve. Elle n'était qu'une toute petite enfant emmaillotée dans sa couette – violette, à carreaux, bordée de dentelle couleur crème.

Endormie, Lucinda était pure et sans défaut, un dôme de couvertures animées d'un souffle. Il n'osa pas la toucher tant elle paraissait fragile et bien dessinée. Il aurait voulu épouser la courbe de son corps entre ses mains, sentir le moindre de ses contours, presser sa langue dans le creux délicat entre son cou et son épaule. Il aurait voulu les unir dans la sueur. Être l'air qui s'échappait sans effort de ses poumons, l'épaisseur de couette sur laquelle se refermait son poing. Il aurait voulu se blottir dans un recoin secret de son être et vivre là où personne ne pourrait le trouver.

Il espérait que tout le monde éprouvait un amour comme celui-ci au moins une fois dans sa vie. Tout le monde le méritait. Il se représenta toutes les familles dans toutes les maisons du quartier, les toits aux bardeaux rouges inclinés en direction des montagnes, et tous les habitants de cette petite ville triste, les bons, les mauvais, les solitaires : il aurait voulu pouvoir leur apporter ce soulagement.

Il devint une des colonnes du lit de Lucinda, droite et solide.

Il n'aurait su dire combien de temps s'écoula ainsi, mais il resta jusqu'à ce que le ciel se teinte de rose, la couleur de ses joues tôt le matin – une telle similitude le remplissait de la certitude que c'était bien, qu'il ne faisait rien de mal, que leur amour n'était certes pas simple, mais Dieu qu'il était intense !

Jade

Quand les gens meurent, ils deviennent des caricatures d'eux-mêmes. L'an dernier, Lucinda a failli rater tous ses examens d'anglais – et là voilà aujourd'hui promue au rang de brillante élève, un modèle à donner en exemple à tous ses pairs. Je n'arrive pas à ressentir ne serait-ce qu'un début de tristesse. Uniquement une jalousie mal placée. Tout le monde meurt, c'est un fait incontournable. Les bons meurent, les mauvais aussi. Certains plus tôt que d'autres.

Tout le monde écrit un mot à propos de Lucinda au marqueur métallique sur de grands tableaux d'affichage. Longues épitaphes décousues rédigées par quasiment tous les élèves, avec des signatures agrémentées de petits cœurs en débandade.

Nous avons eu le plaisir de te connaître ces deux dernières années, alors que tu venais garder notre petite Ollie. Sois sûre que nous ferons savoir à notre fille, quand elle grandira, le rôle que tu as tenu auprès d'elle pendant ses premières années. Lucinda, nous sommes convaincus que ton éclat et ta beauté rayonneront sur notre enfant à jamais.

—Chris, Eve, Ollie et Puddles Thornton

JE T'AIME TANT MA LUC ! Tu vas terriblement me manquer. Tu es dans un endroit meilleur à présent, mon ange.

—Ana Sanchez

Lucinda, tu as toujours été ma meilleure amie depuis l'école primaire. La meilleure, vraiment. Quand je suis arrivée de Californie, tu t'es montrée si gentille avec moi, alors que j'étais la petite nouvelle et que j'avais, genre, des dents vraiment bizarres. Et quand je me suis fracturé l'orteil en vacances en sautant dans la piscine et que tu t'es précipitée dans l'hôtel sans pouvoir trouver ma mère, et que tu as demandé au concierge de me sortir de la piscine, tu te souviens ? Nos nuits passées chez toi ou chez moi et nos batailles de polochons vont me manquer. J'ai toujours ta chemise bleue, celle que tu m'avais prêtée pour aller au bal, et je ne la porterai

jamais parce qu'elle a gardé ton odeur. Je t'aime. Bon, il faut que j'y aille maintenant.

—Beth DeCasio

Chère Lucinda, j'ai eu beaucoup de plaisir à t'avoir en cours cette année. Je sais que la chimie n'a jamais été ton point fort, mais tu travaillais dur et tu t'en sortais. Cela me brise le cœur de penser à tout le potentiel dont le monde se trouve privé cette semaine. Je parle au nom de tout le corps enseignant de Jefferson quand je dis que tu apportais une contribution inestimable à la vie de notre établissement et que tout le monde va terriblement te regretter.

—Mrs Hawthorne

Je me demande ce qu'ils vont faire des tableaux d'affichage une fois que tout sera terminé. Je doute que la famille de Lucinda en veuille. Je me dis que le type qui s'occupe de sortir les poubelles y jettera peut-être un coup d'œil et pensera que Lucinda Hayes était vraiment une fille extraordinaire. Humble. Belle. Brillante. Gentille.

Personne ne se souvient d'elle comme moi.

Le barbecue de quartier annuel, l'été précédant la seconde. Quelques semaines après que les choses ont commencé à partir en vrille avec Zap, juste avant le rituel. Je m'étais mise à me doucher en gardant sur moi un tee-shirt informe, pour ne pas avoir à me regarder. Je ne reprochais rien à Lucinda – du moins au début.

Ma mère me dit de mettre un maillot de bain pour aller au barbecue, mais je refusai de m'abaisser à pareille frivolité. Les filles de ma rue prirent les arroseurs automatiques comme prétexte pour se dénuder pendant que les pères se rinçaient l'œil. Opération réussie. Les gamines couraient dans tous les sens, la bouche collante de glace à l'eau, mais tous les yeux étaient fixés sur Beth et Lucinda. Ventres plats et bronzés, semés de gouttelettes d'eau. Les cheveux de Lucinda étaient plus foncés aux extrémités, et collés en paquets à ses épaules nues. Les deux filles semblaient fières de leur corps ferme et anguleux, offert au regard du soleil.

Amy s'ébattait en maillot une pièce rose en compagnie de Lex. Qui, ce jour-là, avait l'air extrêmement jeune, avec ses deux barrettes violettes dans les cheveux, qui lui dégageaient le visage à la manière de rideaux restés ouverts. Lex n'a jamais été aussi jolie que Lucinda. Elle a les cheveux coupés au carré. Là où Lucinda a juste ce qu'il faut de taches de rousseur, Lex en est constellée. Elle a le nez plus fort et plus busqué, et l'estomac proéminent d'un enfant.

Je restai dans ma chambre jusqu'à ce que ma mère m'oblige à descendre. Elle s'était fait un chignon énorme et sirotait un whisky

Coca dans l'allée, alors qu'il était à peine midi. Je m'assis sur la véranda avec un Sprite tiède et observai Lucinda et Beth pointer leurs petits seins devant les boissons sur la table des Hansen. Mr Hansen baissa les yeux sur le haut de leurs bikinis. Il sortit une carafe de vodka de la glacière à ses pieds et remplit des gobelets en plastique. Elles ricanèrent. Prirent des mines de conspiratrices. J'avais envie de leur dire d'enlever leurs corps de là, que personne ne voulait les voir nues – mais ce n'était manifestement pas le cas.

Elles s'éloignèrent en chancelant de la table, buvant et fronçant le nez à cause du goût amer de la boisson, jusqu'à ce que Beth m'aperçoive. Et pointe son doigt sur moi.

« Regardez un peu qui vient là, dit-elle en remontant l'allée en équilibre instable. J'avais oublié, mais bien sûr, toi, tu es au-dessus de tout ça. T'as même pas mis de maillot de bain.

— Va te faire foutre.

— Est-ce que t'en as seulement un ? » s'enquit Beth.

Beth ne me gênait guère. J'avais subi bien pire de sa part (fausses lettres d'amour, godemichés dans mon casier). Elle ne me faisait pas peur, avec son mascara qui lui coulait sous les yeux.

« Va te faire mettre, Beth.

— Pourquoi tu t'en occupes pas toi-même ? rétorqua-t-elle. Sinon, tu risques d'attendre longtemps. »

Elle éclata d'un grand rire. Poussa Lucinda du coude en quête d'approbation.

C'est cette image-là que je garderai toujours d'elle.

Lucinda debout là, impassible, radieuse et intemporelle dans son maillot de bain jaune, les boucles humides de ses cheveux blonds déployées sur ses épaules, les ongles des doigts de pied peints en blanc dans ses tongs en plastique, se fichant – peut-être pas même consciente – de m'avoir volé quelque chose.

C'était encore pire que si la chose avait été intentionnelle. Les filles comme Beth ne me posaient pas de problème. Mais Lucinda, elle était tellement indifférente, tellement enfermée dans son monde brillant et facile, le mépris que j'éprouvai soudain à son égard m'envahit comme jamais auparavant. La voir ainsi, lumineuse, lointaine, inaccessible... J'entrai dans une rage folle.

« Je t'ai vue, avais-je envie de lui crier. J'ai vu les allumettes qui te servent de jambes enroulées autour de son corps, j'ai vu ton dos qui se cambrerait. Je vous ai vus tous les deux remuer et vous tortiller comme deux anguilles ondulant dans l'ombre. J'ai vu comment il te touchait. Affamé. Vorace. Il est à toi, je te le laisse », aurais-je voulu lui dire.

Mais je ne pouvais pas, parce que Lucinda était ailleurs. Elle était là sous le soleil d'août, légèrement déhanchée, à des lieues des sarcasmes de Beth et de ma soumission, sa jolie tête inclinée avec élégance sur la

droite.

Lucinda Hayes ne reconnut pas mon foutu visage. Inconsciente. Les filles comme elle vivent dans un monde à part. C'était cette idée-là qui me consumait.

La cérémonie touche à sa fin. Ma mère et Amy se tamponnent les yeux, et le maquillage coule dans leurs mouchoirs en papier. L'officiant continue à discourir sur la « lumière » qu'était Lucinda, le fait qu'elle « ne sera jamais oubliée », que « dans une tragédie comme celle-ci », il convient de « soutenir et d'apprécier ceux que nous aimons ». Le vieil homme devant moi s'est endormi, les Hansen se tiennent par la main, et Jimmy Kessler enroule un chewing-gum autour d'un Coton-Tige qu'il fourre dans une fente du banc.

« Hé, dirais-je à Zap, si nous évoluions dans un monde différent. Ça va ? »

Zap n'aurait pas besoin de répondre. Quand on était gamins, on jouait à un jeu appelé Télépathie. On faisait flipper nos parents en lisant dans les pensées l'un de l'autre. J'étais capable de dire à quoi il pensait en moins de trois essais. En réalité, on avait inventé un système compliqué : des mots par groupes de trois, en nombre incalculable, qu'on mémorisait et qu'on se dictait. « Ça va ? » lui demandais-je par exemple. La réponse était « rottweiler », ou « bagel », ou « Gandalf ». Au troisième essai, j'avais toute chance de tomber juste.

Zap est assis quelques rangs devant moi, coincé entre ses parents. Il regarde la photo de Lucinda sur l'autel comme s'il espérait la voir s'animer, comme si, à force de la fixer, il pouvait lui faire quitter son cadre laqué pour venir prendre place sur le banc à côté de lui.

Ses lunettes sont pliées sur ses genoux. Ses cheveux plaqués sur l'arrière. Je ne tiens pas vraiment à ce qu'il veuille à nouveau de moi, comme meilleure amie ou autre. Rien à voir avec ça. C'est juste que je ne supporte pas de le voir ressembler à une version fanée, comme asphyxiée, de lui-même... et ce pour quelqu'un d'autre que moi.

Le narcissisme flagrant de cette pensée me fait presque éclater de rire. Bonjour la complaisance ! Je me contiens, le temps de constater que le service est terminé.

Les gens se lèvent. Ils piétinent sur place, s'embrassent, évoquent à voix basse l'éventualité d'un couvre-feu au cas où la police n'arriverait pas à mettre la main sur le tueur. Amy se dirige tout droit vers ses camarades de classe, ignorant ostensiblement Lex. Peut-être parce qu'elle ne sait pas trop quoi lui dire. Ou peut-être que tout son cirque à propos de Lucinda n'est motivé que par son amour du mélodrame. Un chagrin simulé.

Je ne sais pas quoi faire de moi-même, alors je déroule mes

écoutateurs et je me bouche les oreilles. Les bruits de la chapelle sont étouffés, filtrés par le plastique et la mousse en polystyrène. Je ne mets pas de musique. J'ai assez de la barrière qui m'isole de la scène autour de moi, et je reste donc assise, pendant que les gens bavardent et sortent peu à peu.

C'est alors que je la vois : Querida. Elle est accrochée au bras d'un homme qui n'est pas Fou d'amour. Un voile noir lui couvre le visage, mais je la reconnais au balancement de ses cheveux, au léger renflement aux hanches de sa robe noire moulante. J'ai presque envie d'aller la saluer. Mais comment savoir sur quel pied on est réellement avec quelqu'un comme ça ? Une personne qu'on a surtout regardée, à qui l'on a posé une fois une question stupide, en laquelle on aimerait pouvoir être transformé par un coup de baguette magique ? La réponse s'impose d'elle-même : à quoi bon ne serait-ce qu'essayer ? Si bien que, quand ma mère envoie Amy me chercher, j'enfile mon blouson et je les suis dehors, les écoutateurs toujours vissés aux oreilles.

À quelques pas devant moi : Cameron et sa mère. Il n'a pas cessé de regarder ses pieds.

Quand nous sortons, le vent nous cueille avec brutalité. Deux policiers émergent d'une voiture de patrouille. Deux fortes carrures, exactement comme on imagine les flics en général, larges épaules, brioches affirmées. L'un d'eux a une moustache – le genre qu'on fait pousser pour rigoler –, l'autre fait circuler un cure-dents entre ses lèvres. Ils s'avancent vers nous. Non... vers Cameron.

Ils arrêterent le père de Cameron le jour de la fête du Travail². J'avais sept ans. J'étais chez Zap, en plein milieu d'une saison de *Bob l'éponge*, la bouche pleine de beurre mélangé à de la cassonade, quand Terry a sonné à la porte.

Ma mère l'avait envoyé me chercher. « Vous auriez pu vous contenter de téléphoner », dit Mrs Arnaud. Sur le seuil, Terry avait l'air ratatiné et se frottait les mains d'embarras. « Vous n'êtes pas au courant ? s'enquit-il. Le flic qui habite à côté de chez nous vient d'être arrêté. Jade, c'est le moment de rentrer. »

Ma mère était assise sur le canapé du séjour, en train de boire du thé froid qui attendait depuis le matin. Le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule, elle plongeait ses baguettes dans une barquette contenant des restes de nourriture chinoise à emporter.

« Lee Whitley, dit-elle dans l'appareil. Tu sais, l'agent de police qui habite au coin de la rue. Juste après les Hansen. »

Gargouillis indistincts au bout de la ligne.

« Les services de police viennent de publier une déclaration. C'est horrible, vraiment horrible. Il l'a contrainte à s'arrêter au bord de la route, alléguant qu'elle était en excès de vitesse. La pauvre fille n'avait

que vingt-trois ans. Il l'a traînée dans le fossé et l'a rouée de coups, pratiquement battue à mort. Elle est vivante, mais toujours à l'hôpital. »

Une petite grappe de nouilles glissa de ses baguettes.

« Si, si, c'est bien lui, ils en sont certains. Je sais, je sais... Il était toujours si aimable, pas vrai ? Et sa femme, donc. Gentille, timide. Sans compter le gamin ; il est deux classes en dessous de Jay. Maigrichon, le gosse. Le genre à ne jamais te regarder en face. »

Ce n'était que le début.

La ville ne parla que de ça pendant des semaines. Personne n'essaya de cacher quoi que ce soit aux enfants. On nous interdit à Amy et moi de passer devant chez les Whitley pendant toute la période qui précéda le procès du père de Cameron. On devait faire le détour en prenant par-derrière pour aller à l'école. J'enfreignais la règle chaque fois que c'était possible, passant lentement sur le trottoir devant leur maison, essayant de glisser un œil dans le séjour des Whitley, de voir où le monstre mangeait le soir et se brossait les dents. Mais ils gardaient leurs rideaux tirés.

Je lisais en vitesse les gros titres chaque matin avant que Terry fasse disparaître les journaux.

WHITLEY DEVANT SES JUGES LA VICTIME REFUSE DE TÉMOIGNER

LA POLICE DE BROOMSVILLE DÉMENT LES ACCUSATIONS DE COUPS ET BLESSURES

Lee Whitley ne m'avait à aucun moment paru particulièrement inquiétant. Il était plutôt frêle, comme Cameron, avait une démarche en canard et une barbe rabougrie qui donnait l'impression de ne jamais devoir arriver à maturité. Un teint pâle, des yeux clairs, entre le marron et le vert. Constamment en sueur. Pas intimidant pour deux sous. Certains jours, je voyais sa voiture de flic garée dans leur allée après le travail, et lui assis à l'avant, les pieds sur le tableau de bord, un gobelet de café à la main.

Les gros titres se multiplièrent à mesure qu'avancait le procès.

DES PREUVES À CHARGE DISPARAISSENT
DES LOCAUX DE LA POLICE

LE COMMISSAIRE DE POLICE DE BROOMSVILLE
TÉMOIGNE EN FAVEUR DE LA DÉFENSE

WHITLEY DÉCLARÉ NON COUPABLE

« Et voilà, ses amis l'ont tiré d'affaire, récapitula ma mère, en faisant tournoyer son vin blanc dans son verre sur la table de la cuisine. Écœurant. Scandaleux. »

LE POLICIER RELAXÉ DISPARAÎT, ABANDONNANT
FEMME ET ENFANT DERRIÈRE LUI

La victime était une brunette maigrichonne, avec une ribambelle de petits cœurs tatoués le long du cou. Hilary Jameson. Elle quitta la ville après la disparition du père de Cameron. Une fois qu'ils furent partis tous les deux, tout le monde cessa de parler de l'affaire. Quelques semaines plus tard, je passai devant la maison des Whitley – les rideaux étaient toujours tirés, mais quelqu'un avait planté une tulipe dans un pot sur le perron. D'un violet profond, de la couleur d'un hématome.

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Int. Une église – Jour

Celly et un ami sont assis dans une chapelle, environnés de gravats. Au-dessus d'eux, un crucifix de travers. L'ami regarde Celly jouer avec une boucle d'oreille, impressionné par son air assuré.

celly

Tu t'es jamais demandé pourquoi il y a des gens qui naissent beaux et d'autres moches ?

l'ami

Question de génétique ?

Ses mots résonnent dans l'espace caverneux. Celly lève les yeux. Se penche vers son compagnon.

celly (elle murmure)

Voilà ce que je pense. Peut-être que les gens laids n'existent que pour nous permettre de comprendre un peu mieux le cerveau humain. Si tout le monde était beau, personne n'aurait besoin de parler.

Au fait, j'ai vu tes œuvres, rangées dans un coin de la salle de dessin.

L'ami détourne les yeux.

celly

Tu représentes les gens plus beaux qu'ils ne sont en réalité. Avec tes traits estompés. La forme que tu donnes à leur visage.

l'ami

Je les dessine exactement comme je les vois.

celly

Mais ça reste tout de même un mensonge si dans la réalité ils n'ont pas cet air-là ?

l'ami

L'art ne ment jamais.

celly

Voilà une déclaration passablement prétentieuse.

l'ami

Tout est question de perception. Ce que je vois devient automatiquement ma vérité, tout simplement parce que je l'ai vu. C'est de cette manière que je l'ai interprété.

celly (*malgré elle*)

J'admets.

Elle gratte son vernis à ongles noir.

celly

Et qu'est-ce que tu vois quand tu me regardes ?

Il l'observe attentivement.

l'ami

Un couteau. Une idéaliste. Un rocher. De la chair tendre.

2. *Labor Day* aux États-Unis, célébré le premier lundi de septembre.

Russ

Cynthia était ballerine dans le temps. Elle parla un jour à Russ des auditions auxquelles elle avait pris part à New York. Lui montra ses vieux chaussons, cassés et noircis par les tapis de danse, les rubans tachés par la sueur emmêlés autour de chevilles invisibles. « Et si tu les enfilais ? » dit Russ, pour plaisanter. Cynthia les laça sur ses jambes nues et se mit sur les pointes, se servant du bras de la banquette comme point d'appui. Elle portait un short kaki de matrone et un vieux polo délavé. Des boucles d'oreilles en perles.

C'est à ce moment que Lee sortit de la cuisine et s'avança l'air embarrassé vers sa femme. Russ, si petit à l'autre bout de la banquette. Lee appuya les mains sur le ventre de Cynthia, et celle-ci se laissa aller contre lui. L'odeur de Lee : le déodorant en stick, un café vieux de plusieurs heures. Enveloppant sa femme toujours en équilibre, Lee embrassa les veines qui saillaient dans son cou.

Lèvres gercées, peau fripée.

Une blessure, béante.

Dans le parking devant le Maplewood Memorial, l'inspecteur Williams joue à un jeu vidéo sur son téléphone portable.

Bien sûr, Russ n'est pas censé être là. Mais l'inspecteur Williams en sortant de l'édifice lui a adressé un signe de tête complice, accompagné d'un geste l'invitant à le suivre, comme s'il lui accordait là une faveur insigne. Russ a failli rappeler à l'inspecteur que son beau-frère est au nombre des suspects possibles, mais il s'est finalement abstenu et s'est contenté d'emboîter le pas de son chef. Il trouve intéressant de participer à une enquête, de façon temporaire : on peut passer deux ou trois heures tranquille à se laisser fasciner par ce travail, et ensuite retourner à son monde de tous les jours. Sa maison et sa moquette tachée. Sans avoir à vivre en permanence dans le stress de l'investigation.

« Il y a un truc qui coince, dit l'inspecteur Williams, distrait de son Tetris par la lente sortie de ceux qui ont assisté au service funèbre.

— Et c'est quoi ? demande Russ.

— On ne peut pas dire de lui que c'est un suspect, mais il faut qu'on fasse au moins semblant de tenir quelque chose. Histoire de faire un peu de tapage. Le chef a été clair à ce sujet, nous devons donner l'impression de ne pas rester inactifs.

— On est à une cérémonie funèbre.

— Elle est terminée », dit l'inspecteur, avec un geste en direction des gens qui sortent les uns derrière les autres.

Ines est encore à l'intérieur avec le reste de l'assemblée, vêtue d'une robe noire qu'elle a achetée dans un vide-greniers. Elle s'est frisé les cheveux, qu'elle a joliment coiffés en les rassemblant à la base de la nuque. Russ pousse un soupir. Le regrette. Il est plus grand quand il inspire.

Russ n'a pas revu Cynthia depuis des années. Il l'a juste entrevue, quelques étés plus tôt, alors qu'elle poussait un chariot rouge vif dans une allée du supermarché Target d'Elm Street. Elle était au rayon des céréales et tournait les paquets à l'envers pour déchiffrer les étiquettes de prix. Il ressentit l'envie maligne de l'aborder, mais se contenta d'acheter de la mousse à raser et un paquet de biscuits Oreo pour Ines. La version avec deux fois plus de crème.

En rentrant chez lui, au feu d'Elm Street, Russ revit les mains de Cynthia – si délicates quand elle avait remonté sur son épaule la bride de son sac râpé pour déposer le pot d'une sous-marque de sauce bolognaise dans son chariot. Avaient-elles toujours été aussi fragiles ? On aurait pu penser qu'il se souviendrait d'un détail de ce genre. En tout cas, après tant de soirées passées autour d'une table – à manger et à boire, Russ approchant bien involontairement le noyau en fusion du mariage de Lee et de Cynthia –, Russ se rappelle encore son odeur. Les sachets de lavande et de riz cousus à la main, qu'elle faisait chauffer au four à micro-ondes avant de les poser sur la bosse que faisait sa nuque.

À présent, Cynthia sort du Maplewood Memorial. Elle porte un anorak trop grand pour elle. D'un violet pastel, bruni aux manches à force d'avoir été porté, une collection de tickets de remonte-pente accroché à la fermeture Éclair. À quoi ressemble Cynthia ? À une marguerite fanée.

Trop tard : Russ vient juste d'apercevoir le garçon. Cameron est à cette terrible croisée des chemins, le moment chaotique de l'adolescence auquel on a peur de ne jamais pouvoir survivre. Monté en graine, des cheveux blond-roux qui pendent en mèches grasses. La peau grasse également, un nez busqué en bec d'aigle. Des yeux, trop rapprochés, qui hésitent entre le vert et le noisette. Russ détourne le regard, mais déjà son cœur est engagé dans un combat – haïr ou

protéger, secourir ou blesser ? À quoi ressemble Cameron ? À son père, comme deux gouttes d'eau.

Quand Cynthia était enceinte de huit mois, Russ et Lee étaient allés prendre un verre un jour au Dixie's Tavern. C'était par une soirée glaciale, entre Noël et le Jour de l'An.

« J'ai dit à Cynthia que j'étais de service ce soir, dit Lee à Russ, une fois qu'ils eurent commandé deux bières et des pilons de poulet pané à partager.

— Elle n'aurait pas été d'accord pour que tu sortes ? » plaisanta Russ, faisant tinter son verre contre celui de Lee. Un nuage de mousse coula le long du verre et se répandit sur la table collante.

« Elle est enceinte, dit Lee. Alors tu comprends, personne n'a plus le droit de s'amuser. »

Ce soir-là, Lee portait un sweat-shirt bleu à capuche barré en travers de la poitrine par le logo des Broncos de Denver, une tête de cheval fier et furieux. Lee disparaissait complètement dans le sweat, une taille M ; en dessous, Russ imaginait la ceinture du pantalon de son coéquipier, qui plissait sans doute sur les hanches, le tissu retenu par une épaisse ceinture en cuir serrée au dernier cran. Il s'était rasé de près ce jour-là, et sa mâchoire était lisse. Pas de poils de barbe épars. Juste quelques boutons autour de la bouche et deux coupures de rasoir sur le menton. Russ pensa au sang imbibant la surface d'une feuille de papier toilette, appliquée sur la mâchoire de Lee.

Celui-ci s'empara d'une aile de poulet brûlante sur le dessus du panier et la tint avec précaution entre les pouces et les index, comme il l'aurait fait d'un épi de maïs encore enveloppé dans sa feuille. Il mordit dedans, la sauce piquante orange maculant ses lèvres quand il détacha la chair de l'os à coups de dents hésitants.

Bientôt, ces doigts gras et orangés seraient emprisonnés comme dans un étau par le poing d'un bébé. Russ ne savait pas s'il devait rire ou dire à Lee de s'essuyer la bouche. Il lui tendit une serviette par-dessus la table.

« Encore un mois, c'est ça ? demanda-t-il en s'emparant d'un pilon.

— Un mois, confirma Lee.

— T'es inquiet ?

— Tu veux rire ? Essaie donc d'avoir un enfant. Inquiet, c'est pas le mot qui convient... disons que j'ai un mois pour arrêter de merder.

— T'en fais pas, dit Russ, ça va aller. » Il but une gorgée de bière, s'étrangla, toussa. Prit un os sur l'assiette et le nettoya jusqu'à la dernière bouchée.

Ce soir-là, sous la douche, Russ baissa les yeux pour constater que ses bras poilus dessinaient la forme d'un berceau, prêt à recevoir un petit miracle gigotant – quelque chose de Lee qu'il pourrait nourrir et

faire pousser.

« Le voilà », dit l'inspecteur Williams, et Russ a un sursaut de surprise. Il avait complètement oublié où il était : voiture, parking, cérémonie funèbre.

L'inspecteur a l'œil rivé sur les portes. Regard avide, cruel. De loup affamé.

« On le tient, dit-il. T'es prêt ? »

Ils sortent de la voiture, et Russ reste à la traîne derrière l'inspecteur qui se dirige d'une démarche arrogante vers l'entrée du bâtiment ; il a l'air si sûr de lui que Russ se demande s'il n'est pas en fait toujours comme ça. Quand il enfle des chaussettes bleu marine le matin. Au téléphone quand il attend d'être mis en relation avec sa société de carte de crédit. Ou quand il a mangé trop de frites.

L'inspecteur se fraye ostensiblement un chemin dans la foule. Les gens écarquillent les yeux et chuchotent sur son passage. Russ le suit, d'un pas incertain.

« Excusez-moi, monsieur, dit l'inspecteur, tandis que la foule marmonne sous le soleil. On aimerait que vous nous accompagniez au commissariat. Nous avons quelques questions à vous poser.

— Quoi ? demande Cynthia, la panique lui tombant sur le visage comme un linge qu'on aurait jeté dessus. Vous l'arrêtez ?

— Non, madame, pas du tout. Simplement quelques questions à lui poser. »

Le regard de Cynthia. L'intensité d'un spot d'éclairage.

« Russ, s'il te plaît, supplie Cynthia, fais quelque chose. C'est ridicule. »

Il songe aux pieds de Cynthia, ses muscles tendus dans des chaussons de soie rose. Les veines sur son cou, les biceps anémiques de Lee. Il efface la scène de son esprit, et c'est alors qu'il l'aperçoit : Ines, sa jeune et jolie épouse. Debout à côté d'Ivan, une main sur la bouche. Elle regarde, mais pas comme une biche craintive. Plutôt comme le témoin d'un naufrage. Son souffle monte en spirale dans l'air froid.

Russ n'est qu'à quelques pas, mais il ne s'est jamais senti aussi loin d'elle. Ce n'est pas Ivan que l'inspecteur Williams a sélectionné dans la foule, et cela devrait la satisfaire. Elle devrait même apprécier la chose à sa juste valeur. Mais ils pourraient tout aussi bien être des étrangers, Ines, témoin écœuré d'une telle injustice – une scène à la sortie d'une cérémonie funèbre, tragédie au cœur d'une tragédie.

Un jour où Russ avait la grippe, Ines le mit au lit et posa un seau à côté, au cas où. Elle lui appliqua un linge mouillé sur le front, et, quand il eut gardé les yeux clos suffisamment longtemps, elle se mit à chanter. Une berceuse en espagnol. C'est alors qu'il comprit, tandis

qu'il faisait de son mieux pour ne pas battre des paupières : son passé, Ines ne le distribuait qu'au compte-gouttes, comme des bonbons destinés à récompenser un enfant, le tenant serré contre sa poitrine pour s'assurer qu'on ne le lui enlèverait pas.

L'inspecteur escorte le suspect effaré jusqu'à la voiture. Russ met le contact. Tandis qu'ils s'éloignent, il jette un dernier coup d'œil à Ines.

Ce n'est pas un jeune animal fragile. C'est une femme, et Russ, un homme, un point c'est tout. Ils ne peuvent pas faire mieux.

Il avait essayé d'évoquer le sujet Hilary Jameson avec Cynthia. Deux mois avant l'arrestation de Lee.

Ce dernier était allé faire un saut à la station-service pour acheter un autre pack de bière, et Cynthia était en train de désherber dans le jardin. Elle portait une salopette et un chapeau de paille à bords mous. Cameron, qui avait alors huit ans, était assis à la table du patio, occupé à colorier un album – il avait toute une boîte de pastels mais ne se servait que du jaune. Il appuyait si fort qu'il ne restait plus du crayon qu'un moignon, ses doigts potelés touchant presque le papier tandis qu'ils le saturaient de cire. « Pourquoi tu n'essaies pas le violet ? suggéra Russ. C'est une jolie couleur. » Le garçon ne répondit pas. Se contenta d'appuyer un peu plus fort sur le pastel jaune.

Près de la clôture du fond, Cynthia tenait une poignée de mauvaises herbes dans la main.

« Viens voir », cria-t-elle à Russ, qui emporta son thé glacé sans sucre jusqu'à un carré de légumes à l'air prospère.

« On se débarrasse des poisons, dit-elle, tout en s'essuyant le front du dos de son gant de cuir.

— Des poisons ?

— Tu vois ces racines ? » dit Cynthia en arrachant une petite plante. Quand elle s'accroupit, ses deux genoux craquèrent.

« Oui, je les vois.

— Ce n'est pas prouvé scientifiquement. Mais je crois qu'on peut reconnaître les mauvaises herbes qui empoisonnent ce jardin à la profondeur qu'atteignent leurs racines. »

Ils regardèrent le trou laissé par l'herbe arrachée. Un ver de terre s'enroulait paresseusement autour d'un caillou, abandonnant dans son sillage des traces gluantes le long de sa demeure souterraine. Cynthia tourna vers Russ ses yeux plissés par le soleil, son visage luisant de transpiration si proche qu'il vit les feuilles de menthe fraîche coincées entre ses dents.

Il essaya d'imaginer Lee et Cynthia en train de faire l'amour sur le dessus-de-lit cousu main de celle-ci. Il ressentit comme un coup au plexus, accompagné d'une sensation somme toute agréable qui n'avait rien à voir avec la proximité de Cynthia et tout avec la culpabilité. Il

aurait voulu la voir loin. C'était bien du désir qu'il éprouvait, mais pas pour Cynthia – un désir trop aigu. Qui creusait son chemin au-dedans de vous, et s'enfonçait profondément dans les chairs.

« Tu vois ça ? » dit-elle. Elle leva la plante, et une petite motte de terre atterrit sur le devant de sa salopette, y découpant comme une tache de vin.

« Les racines s'enfoncent très loin », reprit-elle.

C'est à cet instant qu'il aurait dû tout lui dire. Et il en avait l'intention, vraiment. À chaque moment que Lee avait passé avec Hilary Jameson, Cynthia croyait qu'il était avec lui. Or que dire de Russ ? De cet homme qui passait la plupart de ses soirées seul, au milieu des ombres de sa maison trop grande, à boire uniquement pour se donner l'impression d'avoir une compagnie. Il aurait dû parler à Cynthia, aurait dû partager le fardeau de cette soudaine aliénation.

Il s'y efforça, mais que dire ? Ma pauvre femme. Ce n'est pas prouvé scientifiquement. Mais le poison, tu vis avec. Ton petit garçon est là qui regarde quand tu tends des rasades de whisky à ce poison, de trois doigts d'épaisseur. Ce poison tu t'en abreuves, tu le laisses te pénétrer, et après tu lui caresses le front, tendre là où la tendresse est de mise. Mais pas méritée. Tu as donné naissance à son incarnation. Ces racines – elles sont gonflées à l'extrême.

« Encore un peu de thé ? demanda Cynthia.

— Oui, dit-il. S'il te plaît. »

Ce n'est qu'une fois qu'elle fut rentrée à l'intérieur, l'abandonnant dans le potager sous ce soleil ardent, que Russ marmonna : « Prends soin de toi, d'accord ? »

Un piètre secours.

Russ est sujet au regret, rongé par un mal qui n'a cessé de le torturer depuis ce moment.

Jade

« Vous allez devoir nous accompagner au commissariat, dit le policier. Nous avons quelques questions à vous poser. »

Émoi dans la foule. Les gens viennent s'agglutiner tout autour, histoire d'avoir un meilleur aperçu du drame, et ce n'est que quand ce bloc compact se fissure un peu que je peux voir ce qui se passe : Cameron est accroché au bras de sa mère, tandis que les policiers s'emparent de la personne qui est à sa droite.

Je reconnaîtrais son gilet sans manches n'importe où. Il en a quatre ou cinq du même genre qu'il porte tout au long de l'année scolaire, quelle que soit la saison. Aujourd'hui, c'est un noir, et il a son manteau plié sur le bras, les chaussures tachées de plâtre.

J'ai eu Mr O. en cours d'arts plastiques l'an dernier. Il se tenait toujours un peu trop près quand il se penchait pour regarder ton travail, faisant des commentaires du genre : « Ce n'est qu'un pinceau. Joue un peu avec. » Il fait partie de ces profs qui s'investissent un peu maladroitement dans leur boulot et se sentent personnellement offensés quand tu te fous de ce qu'ils te racontent. Les filles n'arrêtaient pas de battre des cils et de tirer des plans sur la comète. Mr O. est un de ces profs jeunes et séduisants qui s'habillent encore comme des étudiants et sont toujours extrêmement amicaux. Des bruits courent, évidemment, sur de prétendues relations avec les élèves, mais ils sont toujours le fait des filles les plus mesquines et les plus bêtes. « T'as entendu ce qu'a dit Mr O. du travail de poterie de Lucinda ? "Splendide." » Ricanements à la clé.

La scène tourne au chaos. La mère de Cameron supplie les policiers. « S'il vous plaît », dit-elle. On sent que ce seul mot la met mal à l'aise. « S'il vous plaît, vous ne pouvez pas l'emmener. Allons, Russ, c'est moi. Tu ne peux pas l'emmener comme ça, quand même. »

Je saisis des bribes de conversation. « Le professeur d'arts plastiques ; c'était son professeur d'arts plastiques... » « Des années qu'il est à Jefferson High, jamais je n'aurais cru... » « Tellement déplacé pendant une commémoration, ils auraient quand même pu

attendre... » « Juste pour frapper les esprits, donner l'impression qu'ils ne restent pas sans rien faire... »

Les deux policiers emmènent Mr O. comme un trophée. Il garde les yeux rivés au sol, marche d'un pas délibéré. L'éclat du soleil teinte de blanc ses cheveux gris.

La mère de Cameron serre son fils contre elle, et tous deux regardent, horrifiés, les policiers faire monter Mr O. dans une voiture de patrouille.

Les portières claquent. Les sirènes hurlent. Des gens ont accouru, portable ouvert à la main, pour prendre des photos. Mais la plupart restent là, abasourdis, sous le choc d'un drame parvenu à son terme, qui a foré un espace vide mais encore vibrant au milieu de la foule.

J'ai déjà vu ce policier, celui avec la moustache.

Howie à une époque avait élu domicile à Willow Square. En hiver, il installait son sac de couchage dans la fontaine vidée de son eau et agitait son gobelet de pièces de monnaie quand quelqu'un passait devant lui. La municipalité n'aimait pas ça, et, un jour où Howie et moi on jouait aux dames sur les marches de la fontaine, les flics arrivèrent pour le faire dégager. Ils étaient deux ; l'un était le chef de brigade, brutal et mauvais. Un sac à merde. Il cracha en direction de Howie, tout en me signifiant d'un geste de ficher le camp. Je battis en retraite vers l'entrée d'un magasin, tandis que l'autre flic s'accroupissait près de Howie. « Fletcher » pouvait-on lire sur son badge. Il aida Howie à se redresser en le prenant par les bras et rassembla ses affaires dans son caddie, pendant que son collègue remplissait son rapport sur une écritoire à pince à grand renfort de protestations rageuses.

Quand il arrête Mr O., le regard de Fletcher est posé ailleurs. En suivant ses yeux, je la vois : Querida. Querida, sous son voile noir, accrochée au bras d'un homme qui pourrait être son frère, le visage inondé de larmes tandis qu'elle secoue la tête comme pour signifier « Non, non, non ».

Querida me remarque, mais l'espace d'une seconde seulement. Très vite, elle détourne le regard, affolée. Mais dans cet instant si bref, ses yeux noirs ont retenu les miens et j'y ai lu la honte. Soudain, c'est moi-même que je vois. Un peu comme quand tu t'observes dans la glace, au moment où la buée de la douche que tu viens de prendre s'évapore : je suis le trait reliant les points.

Ça fait réfléchir, non – cette manière dont on peut devenir un personnage secondaire dans sa propre histoire.

Le soleil est aveuglant. Des voitures tournent au ralenti sur le parking, témoins silencieux.

« Tu l'as eu l'an dernier, Jay, non ? demande ma mère. En cours d'arts plastiques... Poterie, c'est ça ?

— Céramique.

— Il a jamais rien tenté avec toi ? [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

— Quoi ?

— Est-ce qu'il t'a jamais touchée ?

— Bon sang, bien sûr que non, Maman. C'est dégueulasse.

— Moi, il m'a toujours paru bizarre, intervient Amy. Il reste au bahut des heures tous les jours après les cours, juste à regarder des tableaux et d'autres trucs.

— Je ne sais pas, Amy... c'est quand même son boulot, les arts plastiques.

— Fais attention à toi, malgré tout, Jade », dit ma mère sèchement, en fouillant dans son sac pour trouver ses clés de voiture.

Les gens bavardent en petits groupes sur le parking. Partout où je passe, le nom de Mr O. est sur toutes les lèvres.

« Jade ! » lance quelqu'un dans mon dos.

Tenant sa longue jupe noire à pleines mains, Mrs Arnaud traverse le parking d'un pas précipité pour venir vers nous. Ma mère a déjà fait démarrer la voiture, et Amy se recoiffe dans le rétroviseur du passager.

« Jade. » Mrs Arnaud s'arrête près du pare-chocs de la Subaru. À l'instar d'une veuve des années 1940, elle a les cheveux couverts d'une mantille noire qui encadre son visage de plis gracieux. Techniquement, les Arnaud ont deux ans de moins que mes parents, mais on dirait qu'ils sont imperméables au passage du temps, c'est en général le cas avec les gens naturellement beaux. Ils font plein de choses, running, randonnée, vélo. Mrs Arnaud a toujours l'air de quelqu'un qui rentre de vacances sous les tropiques.

À présent, Mrs Arnaud me regarde, les yeux plissés malgré la main bronzée dont elle se sert pour se protéger du soleil.

« C'est Édouard », dit-elle. Quand j'ai fait leur connaissance, les Arnaud avaient tous les deux un accent français à couper au couteau, qui depuis a pratiquement disparu. « Il est méconnaissable. Il ne veut parler à personne. On ne sait plus quoi faire. »

Je me demande si elle n'a pas manqué un épisode – si l'année qui vient de s'écouler s'est réduite à un simple bip dans son esprit, à un ralentisseur sur la route de notre amitié, à Zap et moi. Si même elle a remarqué quoi que ce soit dans ce domaine.

« Je sais qu'on ne t'a pas vue depuis un moment. Mais tu pourrais peut-être passer cet après-midi ? Je crois qu'il aimerait bien te voir. »

Elle se trompe, mais je m'abstiens de le lui dire. Je hoche la tête et lutte contre l'envie de l'attirer contre moi, et de poser ma tête lasse sur

son épaule, dont je sais qu'elle sentira le parfum Burberry et une lessive de marque.

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Scénario de Jade Dixon-Burns

Ext. Parking d'une chapelle funéraire – Jour

Celly et la mère du garçon (quarante-trois ans, superbe bronzage) se tiennent côte à côte dans le vent violent. Celly est très belle dans une robe d'été blanche.

celly

Vous le connaissez. Le garçon. Votre fils.

mère du garçon

Oui, bien sûr.

celly

Vous savez où il est allé ?

mère du garçon

Je viens de te le dire. Il est à la maison.

Celly se dandine d'un pied sur l'autre.

celly

Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Au début, on n'était pas amis. Zap avait le créneau de 15 h 30 pour les leçons de piano, et moi celui de 16 heures. Notre professeur s'appelait Erin, et elle avait trois chats – qui restaient assis sur le piano pendant les leçons, laissant le son vibrer sur leur ventre soyeux.

Erin avait toujours du retard, et ma mère attendait donc dans le salon en bavardant un moment avec Mrs Arnaud. Ils venaient d'arriver dans notre ville. Ma mère les invita à dîner un soir à la maison après les leçons. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Cet été-là, nous fîmes du vélo ensemble. Autour du cul-de-sac, dans l'espèce de marécage aux limites de notre quartier, là où le système d'irrigation avait causé l'inondation d'un champ en contrebas. La ville, apparemment, ne disposait pas des fonds nécessaires au curetage de l'endroit. Nous ramassions des bâtons et prétendions que c'étaient des cannes à pêche, les plongeant dans l'eau vaseuse. Nous attrapions des crapauds dans des seaux et les cachions dans la chambre d'Amy. L'un d'eux creva dans son placard, je fus interdite de sortie pendant trois semaines. On lisait des romans faciles dans le hamac installé au fond du jardin chez Zap, enlevant les pucerons de la grosse corde blanche.

Je passais le plus clair de mes journées dans la maison bien propre et joliment décorée de Zap. Les Arnaud avaient apporté une horloge de grand-mère de France, un héritage de famille – je me souviens m'être dit que c'était vraiment super, ça. Authentique. Ma famille, elle, ne ferait jamais rien pour préserver ce genre de chose. « De la cochonnerie », assènerait ma mère, en tirant sur sa cigarette.

L'astronomie devint une obsession pour Zap après notre voyage de classe en CE2 au musée d'Histoire naturelle et scientifique de Denver. Il y avait un planétarium géant, et le guide nous avait bombardés de renseignements que Zap avait soigneusement notés dans le minuscule carnet qu'il conservait dans sa poche arrière. « On connaît l'existence de quatorze trous noirs », « La Grande Ourse est un astérisme et non une constellation », ou bien encore « Il est impossible d'entendre un cri dans l'espace ». Il avait rentré toutes ces données sur l'ordinateur de ses parents, en Verdana 16 points, pour ensuite les afficher sur ses

murs, complétant sa liste chaque fois qu'il trouvait quelque chose de nouveau ou d'intéressant. Sa chambre se retrouva bientôt couverte de cartes et de diagrammes, de photos d'astronautes dans des combinaisons molles comme une pâte de guimauve faisant la culbute sur la surface de la lune. Il serait astronaute, décida-t-il, et même si ça craignait, parce qu'il resterait absent des années d'affilée, il promit de me rapporter des roches ramassées sur autant de planètes qu'il pourrait, pour que je puisse enrichir ma collection.

Nos parents se voyaient pour dîner – le plus souvent chez les Arnaud – pendant que Zap et moi disparaissions à l'étage. On jouait avec des cartes Pokémon. On observait les voisins à la jumelle. « Ils finiront un jour par se marier », plaisantaient nos géniteurs.

Classe de troisième, huit jours avant Noël : Louis Travelli pousse Zap du coude alors qu'on marche tous les trois dans la rue qui descend vers mon quartier. « Tu fais dans les boudins, maintenant ? » dit Louis avec un coup de pied dans le bas du sac à dos de Zap. Lequel me regarde avec cette extraordinaire grimace : une angoisse telle qu'on pourrait l'interpréter comme du dégoût. « Faut que je rentre, dit Zap, une fois que Louis est parti. J'ai beaucoup de boulot ce soir. »

On ne s'est pas adressé la parole pendant des jours. J'avais cette impression que l'on peut avoir quand on tombe par accident dans le grand bassin d'une piscine : tu t'attends à trouver le béton sous tes pieds, au lieu de quoi tu bats des jambes, paniqué de sentir que tes orteils n'en finissent plus de ne rencontrer que de l'eau.

Après les vacances de Noël, le sortilège fut rompu. Il m'appela un samedi. « On va construire un fort », dit-il. Nous avons rassemblé toutes les couvertures et tous les oreillers de la maison et réagencé les meubles du séjour. Poussé le canapé contre le mur, apporté toutes les chaises de la salle à manger devant la cheminée. Construit un château avec des draps à fleurs et des couettes en duvet, tapissé les différentes pièces de tapis d'Orient. Une fois le travail terminé, nous avons grimpé dans la « chambre des parents » – la section la plus vaste de l'édifice, isolée du reste par des draps couleur crème, et nous nous sommes allongés côte à côte, les yeux perdus dans le coton blanc.

« Il y a des bruits qui courent, tu sais, a dit Zap.

— À quel sujet ?

— Le nôtre. Ça devient pénible. Comme Louis, l'autre jour. J'arrête pas de dire aux gens qu'il n'y a rien entre nous, mais ils ne veulent pas me croire. »

Je me suis demandé si je n'allais pas vomir. Ce que je ressentais n'était pas vraiment horrible, tandis qu'il repliait ses lunettes et les posait sur son ventre. Les coudes de Zap se remplissaient, acquéraient les muscles et les contours que j'avais remarqués chez les hommes adultes. Je les regardais, ses coudes, dans la lumière rose et tamisée

du fort, et je me disais qu'on pouvait prétendre connaître quelqu'un très bien, tout savoir de lui – comment il rentre ses draps sous le matelas, tout froissés le matin, comment ses jambes saignent quand il court dans les herbes hautes l'été. Oui, on peut savoir tout cela, mais on ne saura jamais ce que c'est qu'être lui : habiter *son* espace, vivre dans *sa* peau, sentir *ses* coudes se remplir.

J'avais vu des films. J'avais regardé des gens s'embrasser. Je savais comment c'était censé fonctionner, cette histoire de baiser, mais ça me semblait tellement peu naturel : coller une partie de son corps contre un autre, sentir la moiteur de quelqu'un contre la sienne. La bouche de Zap était très près de la mienne, et, pour la première fois, la réalité du baiser était vraiment palpable. Les dents d'un autre étaient toutes proches, et sa langue. J'en avais envie. Ses lèvres étaient pleines, dans la lumière du plafond que tamisaient les draps au-dessus de nos têtes. Nos corps étaient pris dans cette luminescence crémeuse, lourds d'une émotion que je ne reconnaissais pas, et qui allait me submerger.

Lui aussi la ressentit. Quand je repense à ce que j'ai perdu, ce n'est pas la fin de notre histoire que j'ai tendance à me rappeler. Non, c'est bien plutôt le cou de Zap tendu tout près du mien, le creux au-dessus de sa clavicule, et la couture de son tee-shirt rouge effleurant la pointe de mon menton. Lui aussi en avait envie.

Zap se mit sur son séant, d'un mouvement si brusque que sa tête se prit dans le drap, qui l'engloutit comme un capuchon. Un fantôme. Un coin du fort s'effondra, nous laissant le souffle court, avec l'impression d'être beaucoup plus âgés que nous ne l'étions.

Je rentrai à la maison. On ne s'adressa pas la parole pendant une bonne quinzaine de jours. Puis, au cours des quelques mois qui suivirent, notre amitié reprit son cours tant bien que mal, mais quand l'été arriva, Zap cessa complètement d'appeler. C'est la vie. Les gens changent, ils grandissent – je peux comprendre. Mais parfois, c'est comme si je sentais encore la chaleur de son corps, nos jeunes mains maladroites se tendre les unes vers les autres, tremblant d'une sorte d'amour effaré.

Cameron

Cameron avait menti. Il avait lu le journal de Lucinda, une page, avant de le remettre à Mr O.

11 janvier

*À quoi sert une fenêtre
Sinon à regarder
À travers la vitre, parfois
Je sens ta présence
Tu me terrifies*

Il n'avait pas pu aller plus loin.

Lucinda avait griffonné une guirlande d'étoiles à cinq branches en haut de la page, mais elles n'étaient pas soignées – un travail bâclé, avec toute cette encre qui avait bavé dans les angles. Il avait également remarqué que les points sur ses « i » étaient en fait de grosses bulles.

Tu me terrifies. Cameron ne supportait plus de voir ces mots, ne pouvait plus penser à une vitre, ni permettre à cette chose d'exister en dehors de lui. Alors il avait arraché la page du journal et l'avait glissée là où il avait trouvé le carnet au départ, l'interstice entre son lit et le mur, et elle était tombée dans la poussière. Il avait fait des efforts désespérés pour l'oublier.

Son écriture n'avait rien d'élégant ; elle n'était pas bouclée. Les mots de Lucinda ne dansaient pas sur la page comme il l'avait espéré. Ils ne dansaient pas du tout.

La fourgonnette de Mom quitta le parking du Maplewood Memorial, et Cameron baissa sa vitre, même si le tableau de bord annonçait moins trois degrés. La journée n'était absolument pas à l'unisson de l'événement, radieuse et impassible, comme si elle n'éprouvait pas la

moindre compassion. Les arbres maigres défilaient en taches floues d'un brun mis à nu, comme s'ils s'étaient dépouillés de leurs couches successives et apprenaient à respirer à nouveau. C'était tellement injuste.

Le silence absolu de la voiture était oppressant, uniquement interrompu par les larmes de Mom. Pas le genre de pleurs que l'on peut dissimuler. Cameron aurait voulu la réconforter, mais si elle pleurait, c'était pour Mr O., et tout était la faute de Cameron.

Ils avançaient au pas. Cameron savait ce qui se passait dans les autres voitures : « Mr O., se disaient les parents entre eux, oui, le professeur d'arts plastiques de Jefferson ; tu te souviens de lui aux réunions parents-professeurs ? » Les enfants étaient sur la banquette arrière, écarquillant les yeux, et espérant secrètement que la situation les dispenserait des devoirs du soir.

Quand ils s'arrêtèrent devant la maison, Mom se tourna vers Cameron.

« Rentre », dit-elle.

Ses yeux étaient rouges et bouffis. Elle prit une serviette en papier dans le distributeur à côté du porte-gobelet et s'en servit pour se moucher.

« Où est-ce que tu vas ? »

— Au commissariat. Cameron, écoute-moi, je veux que tu restes à l'intérieur : tu ne ressors pas tant que je ne suis pas revenue, tu n'ouvres à personne et tu ne parles à personne. Tu as bien compris ?

— Oui, dit Cameron tout en passant ses jambes par-dessus le siège pour retrouver le sol.

— Cam ? fit Mom avant qu'il ait le temps de refermer la portière.

— Oui ?

— Je sais ce que tu éprouvais.

— Comment ça ?

— Pour Lucinda. J'ai vu tes dessins.

— Mom, je n'ai pas...

— Je sais que tu l'aimais, c'est cela que j'essaie de te dire. Je sais que tu l'aimais, à ta manière à toi. »

Les mains noueuses de Mom agrippèrent le volant.

« À mon retour, il faudra que tu me dises tout. Je sais que c'est dur, et qu'elle doit terriblement te manquer, mais, mon chéri, j'ai besoin de savoir ce que tu as fait. »

Mom lui fit signe de claquer la portière, et avant qu'il ait pu lui dire qu'il l'aimait et qu'elle ne devrait pas être aussi dure avec elle-même, la fourgonnette quittait l'allée en cahotant et tournait au coin de la rue. Cameron laissa ces mots se détacher de lui comme une mue de serpent, pour se réarranger en atteignant le sol : « Qu'as-tu fait ? »

Cameron avait pénétré dans l'armoire de Dad à deux reprises jusque-là – les deux fois après le départ de Dad, quand il était si noué qu'il avait perdu toute notion du temps, recroquevillé sur la moquette beige.

1. Le jour où Beth avait dit qu'il était le genre de garçon capable d'apporter une arme à l'école : il était rentré à la maison et avait ouvert la malle sous le lit de Mom. Il avait regardé le calibre .22 en se posant la question : pouvait-on vraiment perdre le contrôle de son corps ? Vos mains pouvaient-elles faire quelque chose sans que vous en soyez conscient ?

2. Le jour où il avait lu ce livre sur l'étagère de Mom, à propos de cet homme qui en tuait un autre, les yeux dans le soleil. Albert Camus, *L'Étranger*. Cameron avait rêvé de rayons ultraviolets lui brûlant les pupilles.

Cameron n'alluma aucune lumière. Les fenêtres avaient beau donner côté sud, la maison restait sombre, même pendant la journée. Il ôta ses chaussures près de la porte d'entrée, qu'il verrouilla de manière à entendre Mom quand elle arriverait. Puis il se rendit à pas de loup au salon télé.

Quand Dad était parti, tout le monde avait dit à Mom de se débarrasser de ses affaires. Au lieu de quoi, elle avait tout laissé enfermé dans un tombeau au bout du couloir.

Cameron fit grincer la porte de l'armoire quand il l'ouvrit, libérant du même coup toutes les odeurs de Dad. Le whisky. La lotion après-rasage. Il aimait bien les chaussures en cuir, bourrées de papier de soie pour préserver leur forme. Il aimait la manière dont les deux costumes raffinés de Dad se tenaient bien droits sur leurs cintres. Il aimait les ceintures suspendues à des crochets fixés sur la porte, les différentes teintes de noir, de marron, de beige. Même si, en théorie, il détestait tous ces objets, il était tellement noué que leur familiarité le réconfortait. Il alluma la lumière du haut du placard, entra et referma la porte derrière lui.

Le soulagement fut immédiat. En ce lieu, il ne penserait pas à Mr O., retenu par des menottes à la barre dans la pièce où ils plaçaient les criminels. Il ne penserait pas à Mom, devant la machine à café du commissariat, suppliant Russ Fletcher : « Laisse le partir, il n'a rien fait de mal. » Ici, c'était juste Cameron et Dad, occupés aux jeux tranquilles auxquels ils avaient toujours joué.

Dad conservait son uniforme au fond de l'armoire quand il le rapportait à la maison pour le faire nettoyer. La tenue occupait à elle seule plusieurs rayons, même si elle appartenait en fait au service de police de Broomsville et restait là-bas la plupart du temps – un pour le

pantalon, un pour la ceinture, et un cintre pour la veste, qu'il suspendait avant de la repasser sur la table de la buanderie. Ces rayonnages étaient vides depuis son arrestation, quand il s'était vu retirer son uniforme par le chef de la police. Cameron écarta plusieurs coupe-vent et fit courir sa main sur le bois froid. En haut du rayon, là où Dad rangeait son insigne, la main de Cameron rencontra une feuille de papier pliée.

Il la prit. Elle n'était pas poussiéreuse. Il la leva dans la lumière.

Même dans la faible clarté de l'armoire, il reconnut les bords du papier ; ils étaient dentelés, et conçus pour un meilleur pouvoir absorbant. C'était une feuille de papier pour aquarelle. Du Strathmore, 28 × 35 cm. Qui provenait du bloc sous le lit de Cameron, celui qui était rempli des yeux de Lucinda et des mèches soyeuses de ses cheveux, exécutées au fusain si fin qu'on aurait dit du crayon.

Cameron s'assit en tailleur sur la moquette et déplia la feuille.

Aussitôt, il regretta son geste. Et se dit qu'il aurait mieux valu ne pas ouvrir la porte de ce placard, avant de maudire le fait qu'il ait à vivre dans cette maison, dans ce quartier, dans cet État aux montagnes pointues. Il se prit même à souhaiter n'avoir jamais posé les yeux sur Lucinda Hayes, ne l'avoir jamais aimée comme il l'avait aimée : avec des rayons X à la place des yeux et un cœur aussi incontrôlable.

Ils étaient venus chercher Dad un lundi.

Mom portait un pantalon de pyjama à rayures roses. Cameron s'en souvenait pour l'avoir vu d'en bas. Il avait levé les yeux vers Dad, dont les propres amis étaient en train de lui passer les menottes et de lui dire des choses du genre : « Enfin, Lee, tu ne nous as pas laissé le choix. » Russ Fletcher – celui qui venait dîner à la maison et riait si fort à toutes les plaisanteries de Dad – se tenait à l'écart. Cameron, assis à la table de la cuisine, n'avait pas regardé la suite, préférant tourner les yeux vers le tableau que Mom avait accroché au-dessus de la fenêtre.

Par la suite, il apprendrait que c'était la reproduction d'un tableau de Van Gogh. Que la version de la cuisine était une peinture numérique sur un support plastique. Le tableau s'intitulait *Ferme au bord de la grande route*, et l'original avait été peint en 1888, l'année où Van Gogh s'était coupé une oreille. Cameron appréciait tout particulièrement ce détail, parce que même si l'artiste avait dû être noué quand il peignait, l'œuvre respirait le calme. Van Gogh avait passé le mois de décembre 1888 dans un asile de fous, et Cameron aimait à penser que *Ferme au bord de la grande route* était la vue qu'avait le peintre de sa fenêtre, pendant qu'il essayait de se dénouer.

La dernière vision que Cameron avait eue de Dad : ses doigts fins joints dans le dos à côté de l'évier de la cuisine, maintenus en place

par une paire de menottes au métal brillant. Ces doigts, Cameron les connaissait bien – ils tenaient des cigares sur la véranda à l'arrière de la maison, ils ouvraient le journal le matin en le secouant, ils passaient des boutons d'uniforme bleu marine dans des boutonnières effrangées. Ils bordaient le petit corps de Cameron sous sa couverture aux voitures de course avant l'extinction des feux. L'odeur des cosmétiques Johnson & Johnson, ces doigts lissant des cheveux éparés sous la douche, ces doigts agrippés à une batte de base-ball. « Tu vois, tu frappes en partant de la droite, l'œil sur la balle. » Ces mains, qui reposaient sur les genoux de Dad au cours des soirées berceuses qu'ils passaient ensemble dans le séjour, dans une forme d'introversio complice. Les doigts de son père étaient à présent entrecroisés sous la contrainte des menottes, retournés, paumes vers l'extérieur dans une attitude de supplication honteuse.

Mom hurlait. Les policiers hurlaient. Assis à sa place devant la table de la cuisine, Cameron, lui, examinait le tableau *Ferme au bord de la grande route*. Il y avait une maison jaune à côté d'un énorme oranger, sur une route sinueuse bordée d'orangers de Valence plus petits. C'était comme un rêve. Il aurait pu vivre dans cette maison, où la vie n'était pas triste, où Mom ne suppliait pas d'une voix tremblante – « Je t'en prie, Russ, dis-moi ce qui se passe. » Cameron avait l'impression de s'être déjà trouvé là, dans cette maison sur cette route, si paisible sous le soleil. Grand-mère Mary y était, aimait-il à penser, avec toutes les bonnes personnes qui avaient un jour fait partie de ce monde et s'en étaient allées : ils avaient tous trouvé le calme jaune de ces larges coups de pinceau.

Les sirènes hurlaient à l'extérieur, éclairs rouges et bleus dans la pénombre du crépuscule.

Ils emmenèrent Dad.

Quand Mom revint dans la cuisine, elle ne dit pas un mot. Elle remua la casserole de macaronis au fromage sur le gaz avec une cuillère en métal, le dos courbé comme une branche d'arbre. L'eau bouillait.

Devant la fenêtre, un colibri calliope se posa dans la mangeoire que Cameron avait fabriquée avec une bouteille d'eau. Un mâle – Cameron le savait à cause des plumes brun-roux de son col. On leur avait parlé des colibris à l'école ; le calliope était le plus petit oiseau que l'on puisse trouver en Amérique du Nord, rare dans le Colorado. Il voletait autour de la mangeoire, vif et léger, comme si rien de mauvais ne s'était jamais produit. Au bas d'une fiche qu'avait lue Cameron se trouvait une note : *Le colibri est la créature qui ouvre le cœur*.

De cette soirée, Cameron retiendrait le tableau au-dessus de la fenêtre, la paisible maison jaune où il aurait aimé pouvoir se reposer, et la minuscule créature qui buvait de l'eau sucrée, perchée sur une

branche dans le jardin. Il se souviendrait de Mom, appuyée de tout son poids sur ses coudes, au-dessus de la cuisinière, s'efforçant de ne pas pleurer, et il penserait alors : *Cet endroit paisible, cet endroit où j'emmènerai ceux que j'aime, comment l'appeler ?*

Je l'appellerai le Royaume.

Le jour même où Dad partit pour de bon – après la mise en accusation, le procès, le verdict « non coupable » –, les murs se mirent brusquement à respirer.

Tout commença dans la cuisine. Cameron vérifia la cuisinière, mais le bouton était sur « off », et la théière était abandonnée à ne rien faire, sur le plan de travail en faux marbre. Il vérifia les néons au-dessus de l'évier ; les éteignit avant de les rallumer, deux ou trois fois. Rien. Il débrancha le réfrigérateur. Le bourdonnement de l'appareil s'interrompit, mais un bruit persistait dans ses oreilles : celui d'une inspiration profonde mais à peine audible.

Dad respirait fort par le nez quand il dormait. Cameron restait allongé éveillé entre des draps d'hôtel rugueux – à l'occasion de randonnées dans les montagnes, de mariages, ou même de la nuit qui avait précédé l'enterrement de grand-mère –, à écouter l'oxygène se forcer un passage difficile entre les poils des narines de son père.

Il savait que sa mère se fâcherait si le lait tournait, alors il rebrancha le réfrigérateur, et se tint un moment au milieu de la cuisine en chaussettes.

D'abord, ça vint de derrière lui, puis du hall d'entrée, avant de sourdre du séjour, et Cameron se sentit décidément ridicule à tourner en cercles pour tenter d'identifier une chose qui refusait de l'être.

Il se représenta Mom se réveillant à 4 heures de l'après-midi au bruit de la respiration de Dad. Pour être accueillie par des somnifères et des bols sales sur la table de nuit. Elle imaginerait ses longs bras autour d'elle. Il lui manquerait. Cameron ne supportait pas l'idée qu'il puisse ainsi manquer à sa mère.

« Ça suffit ! » lança-t-il avec toute l'autorité dont sa voix d'enfant était capable.

Mais les murs n'écoutaient pas. Ils se contentaient de rester là, comme les murs qu'ils étaient, ignorant sa prière de petit garçon.

Le marteau de Dad était exactement là où il l'avait laissé : suspendu à un clou dans le garage, coincé entre le vieux tricycle de Cameron et les skis poussiéreux de Mom. Il se saisit du marteau et revint dans la cuisine à grandes enjambées.

La maison était remplie des traces matérielles de Dad. Chaussettes roulées en boule dans la corbeille à linge, bouteilles de bière tapissées de gouttelettes garnissant la porte du réfrigérateur. Et bien sûr, son souffle. Cameron était certain de se trouver dans la cavité pulmonaire

de Dad, enfermé entre les parois qui formaient sa cage thoracique, et l'oxygène montait à travers sa trachée, passait dans sa cavité nasale avant de se mêler à l'air d'une maison, d'une famille, d'une vie qu'il ne méritait pas.

Un jour, la trachée, la cavité nasale et les poumons de Cameron auraient le même volume que ceux de Dad. La même forme.

« J'espère qu'ils vont le coffrer, j'espère qu'il purgera sa peine », avait dit Mom le matin de la mise en accusation. Sa voix était chevrotante, comme celle d'une grenouille. « Il le mérite, Cameron. Un jour, je te jure que tu comprendras. »

Cameron ne savait pas de quel mur provenait le bruit, mais il se dit que ça ne ferait pas beaucoup de différence. Il commença à lever son marteau et à frapper.

Il s'acharna sur les murs jusqu'à ne plus pouvoir rien entendre en dehors du plâtre qui s'effritait et de la voix affolée de Mom – « Allez, on pose le marteau maintenant, oui, comme ça, c'est bien, on va se mettre en pyjama, tu es fatigué, mon chéri, on s'occupera de tout ça demain matin, ça ne fait rien, ça va aller. » Et bien sûr, l'indifférence impassible de la maison devant les dégâts qu'il avait causés.

Le premier ami auquel s'en prit Cameron fut l'animal apprivoisé de sa classe de sixième. Un moineau, appelé Pauly. On l'avait d'abord baptisé « Polly », mais quinze jours après que Mrs Macintosh l'avait recueilli sur le parking devant la cour de l'école, le vétérinaire avait déclaré que c'était un mâle. Pauly était d'un marron duveteux, cotonneux. Il avait les ailes coupées, si bien qu'ils pouvaient le laisser sortir sans crainte de sa cage quand la porte de la classe était fermée.

Pauly venait se percher sur son bras tendu, comme s'il était incapable de faire la différence entre sa peau et l'arbre en plastique acheté par Mrs Macintosh à l'animalerie. Cela se passait trois ans après le départ de Dad, et Mrs Macintosh avait dit à Mom que Pauly était un bon exutoire pour Cameron, qu'un animal domestique à la maison pourrait l'aider à soulager ses angoisses. Mais lui n'en voulait pas.

Au printemps, Mrs Macintosh avait emmené la classe de sixième – Pauly compris – pour une sortie nature dans les montagnes.

Pendant trois jours et deux nuits, ils logèrent sous la tente dans un des campings les plus renommés des Rocheuses. Mrs Macintosh leur avait montré comment reconnaître les habitudes de vie des animaux sauvages à partir des laissées. « C'est le terme scientifique pour "merde" », expliqua Ronnie. Ils firent du cheval et observèrent les oiseaux à l'aide de jumelles. C'était cette dernière occupation que Cameron préférait ; il apprit à reconnaître les différentes espèces indigènes du Colorado. Leur habitat. Couvrit les lignes bleues de son

carnet à spirale de diagrammes et fit pour s'amuser des croquis de moineaux domestiques perchés dans des trembles.

Le dernier soir du séjour, les professeurs avaient chargé le car en prévision du voyage de trois heures le lendemain matin, et les parents accompagnateurs étaient allés se coucher. Mr Howard, l'enseignant de garde, dormait devant le feu de camp. « Sors à mon signal, avait dit Ronnie un peu plus tôt. Tom a une bouteille de whisky. »

Au signal de Ronnie, Cameron remonta la fermeture Éclair de la tente et se glissa à l'extérieur. Il était curieux de savoir comment les autres gosses enfrenaient les règles et en quoi leurs pratiques différaient de sa propre rébellion nocturne.

Ronnie attendait à l'orée du bois. Des rires étouffés parvenaient d'un bouquet d'arbres dense, et quand Ronnie aperçut Cameron, il agita la main et disparut dans le bois.

« Bouclez-la », disait Tom sous le couvert des arbres, et Cameron suivit le son de sa voix, balayant le sentier devant lui avec la lourde torche en métal de Dad. « Vous avez envie qu'on se fasse prendre ? »

Les élèves de sixième étaient assis en cercle. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Cameron se joignit aux garçons, légèrement en dehors du périmètre que formaient leurs épaules, entre Ronnie et Brady Callahan. Il fut surpris de la facilité avec laquelle il se mêlait aux autres, du naturel avec lequel il pliait les jambes sous lui. Assis sur le sol de la forêt, il ne se distinguait pratiquement pas des autres.

Tom avait posé la bouteille au milieu du cercle – c'était la marque de whisky qu'avait l'habitude de boire Dad dans le fauteuil du séjour, tard le soir.

Tom but une gorgée au goulot avant de passer la bouteille à Brady, qui fit de même, toussa et la passa à Beth. Bientôt, ce fut au tour de Ronnie d'agripper la bouteille ; dans le pâle clair de lune, Cameron le vit renifler le goulot, discrètement, avant de porter la bouteille à ses lèvres gercées. Il avala, crachota, et la tendit à Cameron.

Il sut avec certitude qu'il allait vomir avant même que le liquide entre en contact avec sa langue. Ce goût, il ne le connaissait que trop pour l'avoir senti quand il s'habillait le matin avant de partir à l'école imprégner l'air, accroché au bord collant du verre de Dad posé dans l'évier.

Il n'eut pas le temps de se lever pour se détourner, ni même de diriger le dégueulis loin de son corps. Il dégoilla sur ses genoux, maculant son jean, une main sur la bouche et l'autre toujours agrippée à la bouteille.

Les filles glapirent. Les autres s'esclaffèrent. Même Ronnie. Cameron pouvait bien s'asseoir dans leur cercle. Il pouvait chuchoter de manière à ne pas réveiller les profs. Mais jamais il ne rirait comme ça.

Il se leva, lâchant la bouteille, et s'éloigna en trébuchant.

« Où tu vas, pédé ? lança Tom dans le dos de Cameron. J'aurais cru qu'avaler c'était ton truc. »

Il laissa la forêt l'engloutir. Mit la torche de Dad dans sa poche, où elle pesa comme une pierre, et imagina qu'il pouvait se dissoudre dans les flaques d'ombre qui isolaient les arbres les uns des autres. Peut-être que là, enveloppé de nuit, il n'aurait plus à être le garçon au jean couvert d'acide gastrique et de whisky. Il aurait dû allumer la torche, parce que la forêt était d'un noir d'encre, mais il n'avait rien envie de voir. Il poursuivit son chemin, la vision brouillée et salée, trébuchant sur les racines qui sortaient de terre comme les membres des morts.

Seul. Il était tellement seul. Il trouva sur le sol de la forêt un endroit où il se pelotonna, s'efforçant de ne pas penser à son père ni à quel point il avait dû paraître énorme à la fille tandis qu'il la frappait encore et encore de ses mains moites de Dad. Puis il revint toujours trébuchant jusqu'au camping, où tout le monde dormait à présent ; il ne savait pas l'heure qu'il était ; ne savait pas combien de temps s'était écoulé, des heures peut-être. Il voyait toutes les tentes, qui formaient comme un petit village dans le clair de lune. Et juste à côté de celle de Mrs Macintosh, la cage de Pauly.

Un moment, Cameron resta devant cette cage sans rien faire. Pauly dormait, la tête nichée dans les plumes de son cou. D'ordinaire, la vue de l'oiseau apportait l'apaisement à Cameron, mais ce soir, la paix n'était pas au rendez-vous.

Mom lui avait toujours dit qu'il était important pour un homme de ne pas faire preuve de violence. La colère lui était étrangère. Il ramassa une pierre à côté de sa chaussure et la serra si fort que les bords lui entaillèrent la paume. Il ne se sentit pas mieux pour autant.

Sans bruit, il souleva le loquet de la cage. Les yeux de Pauly s'ouvrirent. Comme il l'avait si souvent fait auparavant, Cameron tendit le bras à l'intérieur, veillant à garder les doigts totalement immobiles, des doigts de Nuits-Statues. Il attendit. Les cigales stridulaient sans relâche.

Pauly changea de position. Sauta avec légèreté sur le bras tendu.

Il lui vint à l'esprit que le corps de Pauly était exactement semblable à tous les autres : les mêmes petites choses ridicules le maintenaient en vie. Des os, des muscles, des tissus reliés entre eux, et du sang circulant partout. Autant de choses insignifiantes, éphémères, transitoires, dont il était si facile de s'emparer.

Il sentit quelque chose céder au-dedans de lui. Il couvrait le dos palpitant de Pauly de sa main droite et songeait à quel point ce monde était écoeurant. L'oiseau agitait ce qui lui restait d'ailes à présent, pressentant le danger, mais Cameron maintenait les moignons plaqués contre la fragile ossature. Un sentiment se fit jour en lui, qui semblait trop vieux pour son corps – quelque chose de plus profond que la

simple tristesse ou la rage, et qui finit par le posséder complètement. Une faim viscérale, une turbulence furieuse dont il était incapable de se défaire. D'un mouvement fluide, il referma la main gauche sur le bec effrayé de Pauly et la droite autour de son cou. Une seule torsion.

Plus tard, il tomberait sur une statistique précisant que les chats domestiques dans les banlieues tuaient 3,7 millions d'oiseaux tous les ans, et cela le réconforterait un peu. Il lirait des tas de choses sur les moineaux, membres de la famille des passereaux. Ils avaient très peu de besoins pour arriver à survivre. Et il demanderait à Google : *Combien y a-t-il de moineaux dans le monde ?* sans pouvoir obtenir de réponse autre que des milliards, trop pour pouvoir être dénombrés. Il trouverait une citation de la Bible (Matthieu, 10, 30-31) : *Même les cheveux de votre tête sont tous comptés. N'ayez donc aucune crainte ; car vous avez plus de valeur que toute une volée de moineaux.* Il sortirait l'exemplaire de *L'Anatomie de l'être humain* appartenant à son père et, tous les soirs, étudierait un centimètre ou deux du corps humain.

Mrs Macintosh annonça la nouvelle le lendemain, au moment où ils démontaient les tentes. « Au cours de la nuit, Pauly s'est échappé, dit-elle. Il a retrouvé son habitat naturel à présent. »

Du reste de cette nuit, Cameron ne gardait que des bribes de souvenir. Il revoyait le soleil poindre fébrilement au-dessus des pics montagneux, puis se briser comme un œuf au-dessus de l'horizon et répandre son jaune liquide sur la rosée du matin. Se souvenait d'avoir creusé une tombe peu profonde à la lisière de la forêt, cachée du camp, pendant que les autres élèves étaient encore blottis dans leur sac de couchage. Se souvenait surtout de la colonne dorsale de Pauly, aussi mince qu'un cure-dents, craquant sous la pression de ses doigts, des plumes huileuses encore tièdes contre sa paume déployée, et de la sensation très nette de légèreté qui s'en était suivie – comme s'il avait débarrassé son corps et celui de Pauly de la maladie qui rongeaient la forêt.

Sur le dessin au fond du placard de Dad, les yeux de Lucinda étaient ouverts.

Ses yeux fixaient le plafond, pareils à une maison abandonnée. De grands traits noirs et colériques balafrèrent ses joues. Ses cheveux étaient emmêlés – le fusain avait été enfoncé avec violence dans le papier, faisant des paquets de ses cheveux habituellement si lisses. Elle ne souriait pas. Son cou était désaxé par rapport au reste de son corps, comme dans un film d'horreur. L'arrière-plan était noir, sa tête d'ange était déformée et se détachait à peine des traînées de poudre de charbon de bois qui l'encerclaient. Dans l'angle droit, en haut, Cameron distinguait un petit renflement rigide. La plateforme du tourniquet.

Deux ailes saillaient comme des bavures au coin de ses cils. Ces yeux souriants – c'était l'empreinte du pouce de Cameron. Sa signature.

Pour la première fois en trois ans et demi, il se mit à pleurer. Les larmes étaient chaudes sur ses joues. Elles tombèrent sur le portrait, créant des lacs là où il n'y avait eu que du papier. Des portraits aussi réalistes il ne pouvait en faire qu'à partir de ce qu'il avait vu, et Lucinda morte sur le tourniquet était l'un d'eux.

Russ

Ronnie Weinberg leur avait donné le journal de Lucinda Hayes.

« J'ai vu mon prof d'arts plastiques avec, leur avait-il dit.

— Ton professeur d'arts plastiques ?

— Oui, Mr O. Il enseigne à Jefferson.

— Peux-tu nous dire exactement ce que tu as vu ?

— Le journal était enveloppé dans un sweat, et il l'emportait sur le parking. Il l'a mis dans la boîte à gants de sa voiture.

— Tu en es sûr ? avait demandé Russ, alors qu'il s'était déjà glissé derrière le bureau de la réception et, une main sur le téléphone, s'apprêtait à appeler l'inspecteur.

Le professeur d'arts plastiques conduisait une Honda Civic toute cabossée. L'inspecteur Williams en avait ouvert la portière d'un coup sec sur le parking du Maplewood Memorial. Il devait déclarer plus tard que la boîte à gants était déjà ouverte et qu'ils avaient tout de suite repéré le carnet recouvert d'une housse veloutée en daim violet, noyé au milieu d'un fatras de manuels techniques et de petite monnaie.

Ils déposèrent la pièce à conviction dans un sac en plastique à fermeture Éclair. Ôtèrent leurs gants en latex, tapèrent des mains pour se débarrasser du talc – que l'inspecteur Williams étala sur la cuisse de son pantalon noir en voulant s'essuyer.

Quand ils prirent connaissance du journal, ce fut pour constater qu'il n'était qu'à moitié rempli avec des poèmes de gamine griffonnés en travers de chaque page. Rien d'utilisable là-dedans. Si ce n'est que, vers la fin, ils tombèrent sur un bord dentelé : une page avait été arrachée. Ils avaient fouillé la voiture de fond en comble. Sans résultat.

Ils arrêtaient malgré tout le professeur. L'emmenèrent au commissariat, où les attendaient les fourgons des journaux télévisés, avides et insistants. Russ refusa toute photo, fuyant les flashes blancs et aveuglants, tout en se remémorant deux promesses qu'il avait faites :

l'une à sa femme, l'autre à un fantôme. Il leur avait promis à tous deux de protéger les gens qu'ils aimaient le plus. Russ songea à Cameron, ces moments passés à le pousser sur les balançoires de cette même aire de jeux où avait été découvert le corps de Lucinda – ce regard d'enfant, prématurément vieilli. Russ savait, s'il devait en arriver là, quel suspect il serait prêt à livrer aux mains avides de la police : Ivan. Il refuse cependant de s'interroger sur ses motivations.

À présent, Mr O. est dans les locaux de la police, sur le siège qu'occupait Ivan hier. Une salle d'interrogatoire d'où il ne sort rien de productif. Des amis ou des connaissances de Lucinda défilent dans le commissariat, chacun porteur de renseignements sans intérêt. Dehors, on s'interroge dans les fourgons de la télé.

« Pouvez-vous nous expliquer les messages qu'on a retrouvés dans votre voiture ? demande l'inspecteur au professeur.

— Ce sont les filles du cours que j'ai en sixième heure, répond ce dernier. Elles trouvent drôle d'échanger des billets à mon sujet. J'estime que c'est inadmissible. J'ai donc pour habitude de les confisquer.

— Un de ces billets dit, je cite : “Tu crois qu'il me peindrait comme une de ces Françaises ?” Vous pouvez nous expliquer la teneur de ce message, monsieur ?

— Je vous l'ai dit. C'est ce groupe de filles. Beth DeCasio et ses amies. Kaylee, Ana. Elles trouvent ça drôle. Moi, pas.

— Bon, d'accord. Et maintenant... Lucinda Hayes était-elle de leurs amies ?

— Oui.

— Est-il possible qu'elle ait pris part à ces petits jeux ?

— Oui, je suppose.

— A-t-elle jamais fait allusion à une quelconque relation qu'elle aurait pu avoir avec vous ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Ça aurait pu être n'importe laquelle d'entre elles. Je ne sais pas.

— Vous êtes donc en train de nous dire que Lucinda aurait pu être l'auteur de ces petits mots suggestifs, que vous avez ensuite confisqués pour les garder dans votre voiture en même temps que son journal, auquel il se trouve, comme par hasard, manquer une page ?

— Je ne savais pas qu'il manquait une page au journal. J'étais sur le point de vous l'apporter. Quant à ces billets, je ne sais rien, d'accord ? Rien du tout.

— Vous pensez vraiment qu'on va vous croire ?

— Je ne sais absolument rien. »

Quand le procès de Lee commença à prendre forme, alors que se déroulaient les confrontations complexes ponctuées de « untel a dit » et de « unetelle a dit » – avant qu'ils apprennent que Hilary refusait de témoigner, avant que Russ puisse seulement imaginer que son ami était capable de partir pour de bon –, il était allé trouver Lee.

Celui-ci était en liberté sous caution. La plupart du temps, il restait enfermé chez lui, les rideaux tirés. À l'extérieur, Lee était un paria. Un criminel. Un homme dangereux. Il l'était tout autant à l'intérieur, mais le genre de cruauté qu'avait adopté Cynthia différait des allusions et des regards appuyés que lui réservaient les bonnes gens de Broomsville, qui s'empressaient de soustraire leurs enfants à sa vue. Cynthia se montrait cruelle de la seule façon qu'elle connût. Le mépris silencieux.

Au milieu de la confusion engendrée par le procès, elle prit un emploi à temps partiel au magasin d'artisanat du centre-ville. On la voyait de la vitrine du café d'en face, occupée à fouiller dans des coffrets de perles à la recherche de défauts rédhibitoires – grosseurs boursouflant la surface lisse du verre, bulles d'air au centre de billes mouchetées d'or. On la voyait rester des heures au parc dans l'après-midi, à pousser Cameron sur une balançoire, l'enfant frigorifié, les mains rougies par le froid, la goutte au nez, dans l'attente désespérée d'un bain chaud. On la voyait partout sauf chez elle, où un monstre avait élu domicile dans son lit, sous la couette que sa grand-mère avait cousue à la main, et dont Russ aurait pu reconstituer le patchwork de mémoire. Les membres des forces de police avaient reçu l'ordre strict de s'abstenir de toute visite.

Russ sonna à la porte comme n'importe quel autre visiteur. Il était d'abord resté assis dans la voiture pendant vingt-cinq minutes, les mains sur les genoux, s'acharnant à faire remonter les souvenirs à la surface. Tous ces après-midi paresseux sur la falaise, ces repas sur la nappe à carreaux, ces interminables parties de gin-rami. Comment oublier tout ça, même devant des preuves aussi accablantes ? Impossible. Tout bonnement impossible.

Lee ouvrit la porte, toute grande. Pas autrement surpris de voir Russ sur le seuil, l'air penaud. Celui-ci le suivit à l'intérieur, et ils allèrent s'asseoir dans le séjour en désordre. Russ perché – avec délicatesse, comme une femme – sur le bras du fauteuil en cuir.

Son cœur tambourinant. Un galop. Un grondement.

« S'il te plaît, dit Lee de l'autre bout du séjour, tu as toujours été mon meilleur ami, Russ. Il faut que tu m'aides. Il faut que les preuves disparaissent. Ils essaient de se servir de la terre retrouvée sur ses chaussures pour prouver ma culpabilité. Je t'en supplie... pour Cynthia. Pour Cameron. Il faut que tu m'aides. »

Lee s'approcha de Russ. Réduisant de plus en plus la distance entre

eux. Ce galop... ce grondement... Russ se sentait pourtant capable de tuer cet homme. Son plus vieil et son plus cher ami. Mais il n'esquissa aucun geste quand Lee posa une main tiède sur sa joue mal rasée. Et la referma.

Protecteur, toujours protecteur.

Russ s'y rendit après les heures de travail. Tard dans la soirée. Il n'était pas difficile de pénétrer dans le local où l'on gardait les pièces à conviction, c'était l'une des nombreuses failles du service de police de Broomsville. Russ connaissait le mot de passe pour avoir vu la réceptionniste le taper, et celle-ci conservait la carte magnétique dans un coffre sous son bureau, lequel restait toujours ouvert.

Il ne fallut pas longtemps à Russ pour dénicher le carton. Il n'en sortit que l'essentiel : le chemisier taché de sang (tissu écossais, boutons argentés) ; la culotte en coton bon marché (propre, mais néanmoins répertoriée) ; deux bottes à talons hauts (sur lesquelles avait séché la terre meuble des étendues plates qui bordaient la portion de route où Lee avait patrouillé, seul, le soir en question).

Russ reprit sa voiture, conduisant au hasard, les preuves de l'agression dont avait été victime Hilary Jameson fourrées dans son coffre comme un cadavre dont on chercherait à se débarrasser. Broomsville lui parut si petit ce soir-là, tandis qu'il parcourait les rues de banlieue les unes après les autres. Toutes les maisons se ressemblaient ; les nouveaux lotissements étaient l'œuvre du même entrepreneur. Année après année. Dans la pénombre, les toits pentus étaient autant de montagnes miniatures. Russ tourna en rond pendant des heures, pour finalement s'arrêter derrière la bibliothèque municipale.

Il laissa tourner le moteur et sortit les vêtements de leurs protections en plastique, avant de les enfouir dans une poubelle sale à la lumière d'un lampadaire environné d'insectes. Tandis qu'il abandonnait les preuves compromettantes au fond de cette poubelle publique, Russ pensait surtout à Cynthia et à Cameron. Cela ne semblait pas juste, la manière dont le seul fait d'aimer quelqu'un faisait que ses biens les plus précieux devenaient aussi les vôtres.

Sur le chemin qui le ramenait vers sa maison déserte, dans sa rue blanche et endormie, il se souvint brusquement des caméras de surveillance du commissariat. Quand, quinze jours plus tard, on découvrit la disparition des pièces à conviction, il se fit porter malade. Il passa la journée pelotonné sous le plaid de la banquette dans le séjour, certain qu'ils viendraient le cueillir comme ils étaient venus cueillir Lee. Au son du cliquetis des menottes. Mais non. Si l'inspecteur principal Gonzalez avait regardé les vidéos de surveillance, il n'en avait jamais rien dit.

À présent, Russ se tient à côté de la machine à café. Dans la salle d'interrogatoire, le professeur d'arts plastiques a la tête plongée dans les mains.

« Intimider avant d'interroger, c'est la seule vraie tactique », dit l'inspecteur Williams à Russ, même si ce dernier sait très bien ce que couvre cette arrestation forcée : l'inspecteur ne croit pas un seul instant à la culpabilité du professeur. L'homme s'est montré coopératif, quoique un peu nerveux, et il a un alibi – un cours de peinture qu'il donne une fois par semaine pour les étudiants du soir. Ce jour-là, celui de la mort de Lucinda, il était plus de 11 heures quand il avait quitté l'atelier du centre universitaire de Broomsville en utilisant son badge, et les contrôles automatisés des feux rouges montraient qu'il était rentré directement chez lui.

« J'ai trouvé le journal dans ma classe, leur confie le professeur, avec un indubitable accent de vérité. Lucinda avait dû l'oublier là. Je l'ai emporté dans la voiture, pour vous le remettre après le service funèbre. »

L'inspecteur Williams tape du poing sur la table quand il pose ses questions. Toujours sa bonne vieille tactique d'intimidation. Russ a l'habitude du froid – il a connu trente-six hivers au Colorado –, mais en regardant le prof de l'autre côté de la glace sans tain, il est glacé jusqu'à la moelle.

« Fletcher, lance quelqu'un. Fletcher, ça va ? »

Il recule en trébuchant vers la sortie.

« Fletcher ? Mais où tu vas ? »

Tout s'est terminé le soir qui a précédé l'agression de Hilary Jameson. Russ repensera à ces moments-là tous les jours de sa vie jusqu'au dernier, et chaque fois il éprouvera un improbable mélange de regret et de nostalgie.

La soirée était calme. Russ et Lee sirotaient du café noir. Ils avaient pris l'habitude récemment de venir se tenir compagnie l'un l'autre lors des patrouilles de nuit, parfaite synchronisation de deux insomniaques. Cette nuit-là, ils restèrent dans la voiture sous l'ombre de la falaise, trop las et trop hébétés pour faire l'ascension et aller contempler le lever du soleil, renonçant ainsi à leur projet initial, la seule raison pour laquelle Russ avait accompagné Lee dans son service de nuit. Les maisons alentour étaient endormies, paisibles et inactives. Russ et Lee se maintenaient éveillés en jouant à « Tu choisis ».

« Si tu devais écouter une seule chanson pour le restant de tes jours, tu choisis *Eye of the Tiger* ou *Bohemian Rhapsody* ? »

« Tu choisis de faire l'amour avec ta cousine en secret ou de ne jamais faire l'amour avec elle mais tout le monde pense que si ? »

« Tu choisis de baiser avec le capitaine Gonzalez ou avec l'inspecteur Williams ?

— Bordel, j'en sais rien ! s'exclama Russ.

— Mais si tu devais en choisir un ? Question de vie ou de mort.

— Plutôt la mort, alors, dit Russ, et ils éclatèrent de rire à l'unisson.

— C'est débile, ce jeu, dit Lee.

— C'est clair. Plus débile, tu meurs. »

Ils restèrent alors sans rien dire. Aucun des deux n'alluma la radio. Juillet – les branches des arbres dansaient, agitées par une brise nonchalante. L'uniforme de Russ était trempé aux aisselles, et il baissa la vitre côté passager. La nuit avait déplié sa couverture sur le monde.

Lee changea de position sur le siège du conducteur et posa sa main droite sur la console centrale où ils entreposaient cigarettes, préservatifs et chewing-gums à la cannelle. La main de Russ, également sur la console, tripotait un gobelet en polystyrène. Creusant des demi-lunes à l'aide de ses ongles dans le matériau blanc. Quand le gobelet tomba à côté de ses chaussures de travail, Russ ne fit pas un geste pour retirer sa main.

Russ et Lee avaient eu dix ans de conversations dans ces deux sièges en nylon. Avec la vitre baissée, le vent de juillet affluait maintenant dans l'habitacle, le même air des montagnes passant de la bouche de Russ dans celle de Lee. Et vice versa. Ils avaient eu ensemble des centaines, des milliers de conversations dans cette voiture, mais aucune peut-être d'une telle importance.

Quelle qu'ait pu être la connaissance qu'avait Russ de lui-même avant cette nuit-là, elle se trouva soudain totalement bouleversée, et contrainte à de nouveaux ajustements. Quelque chose monta en lui, qui le paralysa. Il aurait pu relever la vitre, allumer la radio, se servir de sa main posée sur la console pour boire une gorgée de café froid. Il ne fit rien de tout cela.

Il laissa simplement sa main là où elle était – à quelques centimètres de celle de Lee sur la console. Tous deux fixaient à travers le pare-brise le paysage qui s'éveillait dans l'aube, conscients l'un comme l'autre des battements traîtres de leurs cœurs, de leurs doigts de Judas.

Encore aujourd'hui, il ne saurait dire à qui revint la faute. Lequel des deux franchit les quelques centimètres qui les séparaient.

Contact léger d'un papillon. Le mince auriculaire de Lee enroulé sur celui de Russ. Le plus petit des doigts sur son semblable. Mais aussi ce désir si nouveau, brûlant et tenace, le désir d'enrouler plus que des doigts – des corps entiers – de mêler un corps à un autre. Le désir de dévorer l'autre tout entier. Sentir, goûter, absorber. Se remplir. Sensation d'une perfection paralysante, d'une suffocante singularité. *Voilà ce pour quoi j'ai vécu tout ce temps*, songea alors Russ. *Pour ce contact de deux peaux.*

Ils restèrent là, totalement rigides sur leurs sièges grinçants, avec l'air de compter les éclaboussures laissées par les insectes écrasés sur le pare-brise, alors qu'ils comptaient en réalité les secondes qui s'écoulaient. Petit doigt sur petit doigt, à la manière de deux enfants se faisant une promesse qu'ils ne tiendraient jamais.

Ce furent bientôt des minutes. Douze, treize. Et au-dedans un tremblement sans fin, un fracas assourdissant.

Et puis, l'appel : un pick-up Toyota en excès de vitesse sur la nationale 25. Trente kilomètres au-delà de la limite autorisée. Lee retira vivement sa main, démarra, et ils quittèrent cet endroit dépourvu d'intérêt. Au moment où se terminait le service de Lee, le soleil se levait au-dessus des montagnes, imprégnant le ciel d'un orange maculé de noir. Aucun des deux ne se jugea capable de regarder l'autre.

Et la nuit suivante, Hilary Jameson. Quatre côtes cassées dans un fossé sur le bord de la route.

Russ ne sait rien de l'amour. De son étreinte mortelle, de ses bleuissements d'enfant mort-né.

Jade

Les Arnaud ont repeint leur maison. Elle est jaune pastel désormais. Ils ont également redessiné le jardin de devant – une allée en pierre mène à présent à la véranda où deux fauteuils à bascule sculptés à la main voisinent avec une table en bois rustique. Je parierais que Mrs Arnaud a passé des heures sur le catalogue des magasins Pottery Barn, debout devant le plan de travail ensoleillé de leur cuisine. « *Cette couleur*³ ? » a-t-elle sans doute demandé à Mr Arnaud, et il l’a probablement embrassée sur le front, lentement comme il en a l’habitude. Je parierais que les Arnaud se parlent tranquillement en français avant de se mettre au lit, Mrs Arnaud dans une chemise de nuit en soie, les cheveux lui retombant naturellement sur le visage.

Des paquets de neige à demi fondue parsèment encore le sol. J’emprunte la nouvelle allée qui mène à la porte d’entrée, mais j’hésite avant de sonner. C’est la nostalgie qui me retient.

C’est mon émotion préférée, la nostalgie. Comment dire... Tu crois pouvoir gérer le passage du temps, mais la nostalgie vient te prouver que tu as tort. Tu presses un vieux sweat-shirt contre ta joue, ou tu vois sur une porte d’entrée une couleur de peinture qui t’est familière, et aussitôt tu prends conscience des heures qui t’ont échappé. Si tu pouvais revivre le film de ton existence, tu prendrais ton temps pour regarder autour de toi, et tout examiner dans les moindres détails. La nostalgie te place dans la position dangereuse où tu voudrais pouvoir recréer quelque chose que tu ne retrouveras jamais. Elle est sans pitié, et, pour l’essentiel, trompeuse.

Je me sens toute petite, là sur le seuil de la maison de Zap, dans ma robe blanche et mon blouson militaire. Ce n’est pas forcément une mauvaise chose.

Quand je sonne, Mrs Arnaud répond aussitôt, toujours vêtue de son tailleur noir.

« Bonjour, ma chérie, dit-elle. Entre donc. »

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Scénario de Jade Dixon-Burns

Int. Chambre à coucher – Plus tard dans la journée

*Celly regarde du seuil le garçon assis sur le bord de son lit.
Il a les pouces enfoncés dans les tempes. Il lève les yeux.*

celly

Salut.

le garçon

Qu'est-ce que tu fais ici ?

celly

Je suis passée voir comment tu allais.

le garçon

Merci. J'apprécie.

Ils se regardent en silence.

celly (avec un geste en direction du lit)

Je peux... ?

Le garçon hausse les épaules. Celly cache sa blessure sous un petit rire moqueur.

celly

Je sais qu'une partie de toi voudrait nous voir enfants, pour qu'on n'ait rien perdu de ce qu'on était.

Le garçon contemple les lignes de sa main. Les suit du doigt. Temporise.

celly

Je voudrais que tu te rappelles comment nous en sommes arrivés là, d'accord ? L'amour qui nous a amenés à devenir ce que nous sommes. Ce n'était pas rien *(Elle s'interrompt.)* Vrai ou faux ?

Le garçon finit par relever la tête. Il regarde Celly, très sérieux à présent.

le garçon

C'était tout.

Dans le temps, Zap était un garçon extrêmement désordonné. Quand nous étions petits, il balançait ses affaires d'école en tas sur son bureau. Les crampons de ses chaussures de foot laissaient des paquets de boue séchée au bas de son placard, et ses jeans étaient toujours étalés par terre, comme s'il venait de les quitter et qu'ils attendaient là, patiemment, que ses jambes viennent à nouveau les remplir.

Je songe une seconde à utiliser notre code secret pour frapper à sa porte – deux séries de coups rapides, un trot de cheval –, mais on est vieux, maintenant. Je frappe donc seulement deux fois, avec fermeté.

« Entre », dit-il.

Zap est assis au bord de son lit. Il a les bras croisés, et ses coudes reposent sur ses genoux ; son corps a la forme d'une boîte fermée sur elle-même. Ses épaules dessinent un T anguleux ; sa tête pend mollement, et il a les pouces levés vers le visage.

« Salut, dis-je, d'une voix trop aiguë. C'est moi. »

Sa chambre est impeccable. Il a repeint les murs – un rouge, les trois autres blancs. Sur le rouge, il a accroché un tableau d'affichage, qu'il a couvert de photos de lui et de divers copains. L'équipe de foot masculine rassemblée autour d'un feu de camp. Des garçons penchés aux portières de jeeps. Tous très bronzés après un été passé à paresser, verre à la main, au bord des piscines et à faire des virées en VTT dans les montagnes.

Il a un nouveau couvre-lit. Noir, un tissu d'aspect rêche. Les draps et la couette sont soigneusement rentrés dans les angles.

« Mes parents t'ont appelée, c'est ça ? demande-t-il, sans lever les yeux.

— Ils se font du souci. »

Je suis toujours sur le seuil de la chambre. Je fais un pas timide en avant, espérant qu'il va m'inviter à entrer. Mais non. Les secondes passent, terriblement lentes, du miel s'écoulant au fond d'un pot.

« Je ne sais pas ce qu'ils attendent de moi, dit-il, les yeux toujours rivés sur ses mains.

— Moi non plus. »

Il me vient soudain à l'esprit que Zap et moi ne nous sommes pas retrouvés seuls dans une pièce depuis presque deux ans. Je me rends compte du même coup que deux ans, c'est une très longue période pour éviter quelqu'un – pour acquérir d'autres façons de parler, pour embrasser des filles au ventre plat. Pour apprendre à nettoyer sa chambre.

Zap relève enfin la tête. Ses yeux sont bouffis et cernés de noir. Sous son regard, je me fais l'effet d'être énorme. Ma robe colle à tous les mauvais endroits, et je croise les bras pour dissimuler les croûtes là où je me suis grattée.

« Excuse-moi, dit-il. Je ne sais pas quoi te dire.

— C'est pas grave.

— Je ne veux pas avoir l'air malpoli. Mais je préférerais vraiment être seul. »

C'est alors que j'aperçois, dans le coin de la pièce où il conservait autrefois sa collection de romans policiers *Les Frères Hardy*, un modèle réduit d'avion. Peint à la main et cloué à un socle dans une vitrine. Quand nous étions plus jeunes, Zap n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour les modèles réduits d'avion, ni d'ailleurs pour les vrais avions.

J'en ai le cœur brisé. Je prends conscience sans la moindre

ambiguïté de la différence qu'il y a entre aimer quelqu'un – l'aimer vraiment – et l'aimer de loin. Tu peux bien connaître toutes sortes de détails sur lui. Te souvenir de la façon dont il se tient en classe, décontracté, les jambes largement écartées. Avoir compté les lignes de sa main quand elle jaillit en cours de maths et garder une image précise de ses jointures. Mais ces mains, elles ont créé quelque chose de délicat, un miracle d'harmonie, à l'aide de colle, de peinture et de petits morceaux de bois. Un travail qui a demandé beaucoup de patience, de précision, et un certain degré de tendresse... et tout cela, tu ne l'as pas connu.

Un an et demi plus tôt, le 4 juillet. C'est là que tout s'est vraiment terminé pour moi.

Amy était partie avec ses copines, et ma mère m'avait traînée au feu d'artifice – je voyais bien qu'elle se faisait du souci pour moi, mais pas d'une manière qui l'aurait poussée à être gentille avec moi. Elle passa la soirée à me dire que je ne devrais pas mettre des shorts aussi courts, ce n'était pas flatteur sur une fille de ma corpulence, et à me demander quand j'allais me décider à fréquenter la salle de gym pour laquelle elle payait un abonnement tous les mois.

L'air était infesté de moustiques. Les enfants gambadaient sur la rive de Windfall Lake, agitant des cierges magiques et faisant exploser des pétards – c'était la partie publique de la ville, là où l'on va pour ce genre d'occasions quand on ne connaît personne de riche. Ma mère avait apporté pour elle deux bouteilles de champagne, qu'elle mit à rafraîchir dans une vieille glacière qui sortait du garage. Quand elle partit à la recherche de toilettes publiques, je vidai mon soda dans l'herbe et versai une bonne rasade de champagne dans mon gobelet en plastique que je planquai derrière ma chaise longue. Si Terry me vit, il ne fit aucun commentaire.

« Je vais faire un tour », dis-je à ma mère quand elle revint. Elle se laissa aller dans la chaise longue. Examina ses ongles.

Jenna Lindhauser donnait une fête. À laquelle, bien entendu, je n'avais pas été invitée, mais je savais où elle habitait, du temps où les parents nous emmenaient à tour de rôle à l'école. Si le lac avait été une pendule, la maison de Jenna se serait trouvée sur le quart, celle de Terry et de ma mère sur la demie. Je remontai le cadran, dans le dédale des rues de banlieue bordées d'arbres, agitant les bras de temps à autre pour chasser les moustiques. Quand j'atteignis la maison de Jenna, le feu d'artifice avait commencé, secouant l'air de ses explosions au-dessus du lac. La grille sur le côté était ouverte, bloquée par un gros parpaing ; on entendait, venant de derrière la maison, de la musique et des rires. Et il y avait du barbecue dans l'air. Peu importait que je n'aie pas été invitée, personne ne remarquerait ma

présence. Personne ne le faisait jamais. C'est peut-être la raison pour laquelle j'avais choisi au départ de venir à cette fête. Pour cette impression réconfortante, quoique troublante, de me fondre dans la masse. Ou, tout simplement, par masochisme.

Les amis de Zap étaient assis sur la terrasse, autour d'une table de pique-nique. Lui-même était sans doute descendu au bord de l'eau se mêler à la foule – les lumières rouges, jaunes et bleues du feu d'artifice explosaient au-dessus de nos têtes, avant de retomber telles des branches flétries sur le lac qui les reflétait.

Je bus le champagne tiède de mon gobelet, reconnaissante du calme qu'il m'apportait dans son sillage. J'avais besoin d'un autre verre. La maison de Jenna était tout en lumières vives et en marbre, et je parcourus successivement la salle à manger, puis le séjour, à la recherche de la cuisine.

Quelque chose m'arrêta en chemin. Je me trouvais dans un corridor, faiblement éclairé, qui donnait sur le séjour, quand un bruit animal me parvint de derrière une porte entrouverte.

Je savais que ce bruit était sexuel. J'avais regardé du porno sur Internet (quoique à doses minimales). Je ne tarderais pas moi-même à avoir ma première expérience : à peine deux mois plus tard, je ferais l'amour avec un garçon de dix-neuf ans du nom de Jason, qui séjournait dans notre hôtel lors de nos vacances familiales dans l'Ohio. J'aurais mal, mais je ne saignerais pas. Il me tirerait les cheveux comme un malade. Et me mettrait dehors aussitôt après, parce que ses parents rentraient du casino. Je ne devais jamais le revoir.

J'ignorais ce que j'allais trouver au bout de ce couloir mal éclairé, mais je savais que ce serait quelque chose d'intime, de personnel. Un scène dont je n'étais pas censée être le témoin. Pour autant, j'en ferais quand même partie, juste pour le plaisir. C'est un comportement habituel chez moi. Je dérange, je bouscule les gens. Je les mets en colère. Je fais des choses dont personne n'a envie.

La porte était légèrement entrouverte, et je regardai dans l'interstice.

Ils étaient sur le lit.

Je reconnus ses doigts de pied au deuxième orteil, plus long que le premier. Mais aussi aux cals sur les côtés, dus aux chaussures à crampons qu'il portait depuis des années – épaississements blancs et aplatis formés le long des os.

Lucinda était à cheval sur lui, vêtue en tout et pour tout d'un short en jean. Dos lisse. Omoplates aux arêtes précises et bien positionnées, deux triangles plats recouverts d'une peau douce et tendre. Chute de reins parfaite. Taille très fine, quelques centimètres à peine de profil. Elle secoua ses cheveux pour les faire passer sur le côté, étira le dos, ses mamelons bruns durcis, ses seins en forme de muffin dressés vers

le plafond.

Lucinda pencha la tête au-dessus de lui. Respiration précipitée. Halètements, suivis d'un gémissement. La cascade dorée de ses cheveux tandis qu'elle faisait le yo-yo, sa bouche glissant sur le corps de Zap, ses jambes écartées de part et d'autre comme si elle s'apprêtait à le dévorer, à absorber son être tout entier. C'était presque beau à regarder. Comme un tableau surréaliste d'une scène de crime : à la fois horrible et fascinant, à tel point qu'on n'arrive pas à en détacher les yeux.

Tandis que Zap gémissait, sous le charme de Lucinda Hayes, je restai derrière la porte, le champagne clapotant dans mon estomac, tout en pensant : Voilà donc ce qu'on ressent. Ici, maintenant – ses lèvres pleines et mouillées sur son corps, ses dents bien alignées, sa langue tiède – voilà ce qu'on ressent quand on perd quelqu'un.

À présent, quelque quarante-cinq minutes après l'oraison de Lucinda, Zap presse les paumes de ses mains sur ses yeux, et je change de position, debout sur le seuil de sa chambre. Ce n'est pas que je manque de choses à lui dire, mais la plupart ne sont pas pertinentes.

« Tu connaissais bien Lucinda ? dis-je à brûle-pourpoint.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu étais au courant, non ?

— Au courant de quoi ?

— De son secret.

— Son secret ?

— Son histoire avec Mr O.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ben oui, elle baisait avec le prof d'arts plastiques.

— Arrête ça, tu veux !

— Je vois la fenêtre de sa chambre depuis la mienne. Je vois tout.

— Tu mens.

— Pas du tout. »

Je regrette aussitôt mes paroles. En partie parce que c'est un mensonge. Mais surtout à cause du plaisir malsain que j'éprouve à voir les traits de son visage se déformer.

Les émotions font rage en moi ; satisfaction, mais aussi déception devant mon propre comportement, et, bien entendu, sentiment de culpabilité. Ma mère dit toujours que j'ai un sérieux penchant pour le sadisme, et pour la première fois je comprends ce qu'elle entend par là. Si une partie de moi-même s'est livrée à cet exercice, c'était pour découvrir s'il allait voir clair dans mon jeu. S'il me dirait : « Tu mens, Jade Dixon-Burns, parce que je te connais. Je t'ai déjà vue à l'œuvre. Je me souviens de toi, et tu es une menteuse. » Mais nous nous sommes tellement éloignés l'un de l'autre – pour la première fois,

Zap me prend au mot. Il me croit.

« Tu te trompes, dit-il, à moitié convaincu. Non, c'est ce gamin bizarre. Ce barjot qui était sans arrêt devant sa fenêtre. Je vous ai vus tous les deux ce matin, quand vous êtes arrivés ensemble à la cérémonie. Tu essayes de le protéger, ce pervers.

— Jade ? » dit une voix calme derrière moi. Mrs Arnaud a les bras croisés.

« Merci d'être venue aujourd'hui », ajoute-t-elle, mais pas de cette voix un peu rauque qui lui est familière. Elle m'a entendue.

Je calcule la distance qui me sépare de Zap. Pas plus de deux mètres, mais je jure ne jamais m'être sentie plus loin de quelqu'un. C'est comme ce que disait Zap à propos d'Alpha Centauri, l'étoile la plus proche de nous dans le ciel. « Elle a l'air d'être si près, me disait-il, et pourtant sais-tu qu'elle se trouve à 4,37 années-lumière de la Terre ? »

En fait, tout aurait dû se terminer un mois avant ce 4 juillet. Fin mai de notre année de seconde. Le semestre où nous avions construit le fort.

Il était minuit passé. Jamais je n'avais recherché la compagnie de Zap de cette manière auparavant, et nous commencions déjà à nous éloigner l'un de l'autre, mais j'avais en travers de la joue une marque au fer rouge, la paume de ma mère, et le pressentiment que je ne pourrais passer la nuit seule sans que se brise en moi quelque chose d'irrévocable. Une des grosses bagues de ma mère m'avait déchiré la peau juste en dessous de l'œil. Je n'avais pas pleuré – le sel n'aurait rien arrangé.

Je m'étais rendue tant que bien mal chez Zap, des tongs en lambeaux aux pieds, noyée dans l'apitoiement sur mon sort et le souvenir de la voix de ma mère aux relents de vodka. « Pauvre petite conne ! » Je frottai mon bras là où je savais qu'un bleu allait se former. J'avais lu quelque part que si tu appuies assez fort sur un hématome naissant, tu peux l'empêcher de se développer. Avec moi, ça ne marche pas. Ma peau est trop fine. Mauvaise circulation.

Zap vint m'ouvrir, vêtu d'un tee-shirt noir et d'un caleçon à carreaux bleus d'où sortaient ses jambes maigres et blanches. J'avais rarement l'occasion de voir les genoux de Zap : ils étaient ronds et bosselés, étrangement vulnérables sans la protection familière de son pantalon. Il ne sembla pas surpris de me voir. Il mit un doigt sur ses lèvres, avec un geste en direction du premier étage. Mr et Mrs Arnaud dormaient depuis longtemps.

Ayant gravi les marches bruyantes sur la pointe des pieds, nous allâmes dans la salle de bains des invités, qui avait un porte-savon doré et des serviettes de toilette brodées. Zap referma la porte et

alluma la lumière. Éclat dur des ampoules. Chaleur sur mes joues.

« Bon sang, Jay ! chuchota-t-il. Mais qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

— Oh, ça va. J'ai même pas mal. »

Je tapotai la coupure sous mon œil pour lui prouver que ça ne faisait effectivement pas mal, mais mon doigt se retrouva couvert de sang. Quand je suçai mon ongle pour le nettoyer, un goût métallique m'emplit la bouche.

« Bon Dieu ! s'exclama-t-il encore, s'emparant d'une des serviettes brodées et passant l'un des coins sous le robinet.

« Non, non, arrête, lui dis-je, quand il voulut porter la serviette immaculée à mon visage. Tes parents vont le voir.

— Alors, attends. » Il fit passer son tee-shirt noir par-dessus sa tête. Ses cheveux se dressèrent sous l'effet de l'électricité statique. « J'en ai des dizaines comme ça. Celui-là, on va le jeter, d'accord ? »

Il mouilla la manche, qu'il appliqua ensuite sur la peau déchirée. Le tissu était frais.

« C'est à cause de la télécommande, dis-je. J'avais pas acheté les bonnes piles.

— Comment ça ?

— Ma mère a pétié les plombs. Elle a hurlé qu'elle m'avait donné des instructions très précises, et que, si j'étais pas capable d'acheter deux putain de piles AA, on se demandait bien de quoi j'étais capable. Et moi je lui ai dit qu'elle avait qu'à les coller dans son vibromasseur. »

Zap ouvrit la bouche toute grande comme quand il s'apprêtait à éclater de rire, sauf que là il n'en fit rien.

« Je n'ai pas besoin de ta pitié, tu sais, dis-je.

— Ce n'est pas de la pitié. Je me fais du souci, c'est tout. »

Sous l'éclat blafard des ampoules qui entouraient le miroir au-dessus de la vasque, il continuait à presser le tissu sur ma blessure. J'avais déjà vu Zap torse nu plus d'une fois, l'été à la piscine, mais là, il paraissait plus nu. Je n'avais jamais remarqué à quel point sa peau changeait de couleur entre son cou et sa poitrine. Une pêche en train de mûrir.

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il, en posant une main sur mon bras.

Une longue balafre rouge me barrait le biceps, en train de virer au violet.

« La rampe du premier étage. »

Zap fit courir son pouce sur la peau tendre en secouant la tête. Ce n'était pas de l'incrédulité – rien ne l'étonnait plus, venant de ma mère. Tout comme moi.

« Tu veux toujours partir d'ici ? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— T'as oublié ? Tu disais qu'on partirait. Qu'on irait à New York.

— Non, je n'ai rien oublié. »

Le pouce de Zap continuait à se déplacer sur mon bras, effleurant ma peau hérissée par la chair de poule avec une telle douceur que je baissai les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas. Mais non, son pouce était bien là, l'ongle propre et soigné, les plis de la jointure bien nets.

Zap avait trois poils sur la poitrine. Je ne les avais jamais remarqués jusqu'ici. Son estomac était une vraie tablette de chocolat, son torse un trapèze. Une ligne de duvet hésitant montait de la couture de son caleçon, dessinant une ligne droite jusqu'à son nombril. Pour la première fois, je reconnus Zap pour ce qu'il était : un homme.

Nous regardâmes tous les deux sa main remonter lentement le long de mon bras. Chaleur du contact. Bientôt, ses doigts franchirent l'épaule, atteignirent la clavicule, se nichèrent une seconde dans le creux du cou, avant de remonter vers la base de mon crâne, pour finalement venir se refermer doucement sur ma mâchoire, l'air de ne plus savoir où se rendre ensuite. Ils frémissaient. Tremblements de terre miniatures.

Jamais je n'avais touché quelqu'un de cette façon. Je tâtai la ceinture de son caleçon, hésitante. Il pressa contre mon ventre des parties de son corps dont je savais qu'elles existaient, mais sans jamais les avoir prises en considération. Une seconde plus tard, nous n'étions plus que mains, mouvements, souffles courts, ne sachant pas si nous devions continuer à avancer ou au contraire reculer. Je fis passer ma chemise au-dessus de ma tête. Dégrafai mon soutien-gorge. Je n'avais plus sur moi qu'un jean et des tongs, offrant au regard de Zap tout ce que je ne supportais pas moi-même de regarder. La glace de la salle de bains me provoquait, mais je refusai de tourner la tête dans cette direction, de peur de me mettre à pleurer. Je glissai la main dans son caleçon, et m'emparai de son sexe, dur et lourd, soyeux dans ma paume.

Zap s'arrêta. Il ouvrit la bouche, comme s'il était incapable de trouver un moyen pour nous ramener en arrière, au moment qui avait précédé tout ça, avant que nous soyons tous deux à demi nus et qu'il bande dans son caleçon – il ne savait comment me dire qu'il n'avait jamais voulu qu'on en arrive là.

Moi non plus, je n'avais pas voulu en arriver là. Il ne me donna jamais l'occasion de pouvoir le dire.

« Jay, dit-il. On ne peut pas.

— Pourquoi ?

— Je ne...

— Quoi ?

— J'en ai pas envie. »

C'était amplement suffisant.

Longtemps après, je répétais ces mots chaque fois que j'en avais l'occasion, ne serait-ce que pour les user, pour les vider de leur sens. Sors les poubelles. J'ai pas envie. Ms Dixon-Burns, pourquoi ne pas venir écrire la réponse au tableau ? J'ai pas envie. Emmène ta sœur à l'école. J'ai pas envie. Parle-moi, Jade, je t'en prie, j'essaie seulement de te comprendre. J'ai pas envie.

Et cette nuit-là déjà, avant que je prenne la porte comme une furie, mon soutien-gorge toujours dégrafé : « S'il te plaît, renfile tes vêtements. J'ai pas envie. Tu ne comprends donc pas ? Je ne veux pas de ça. Je n'en veux pas. J'ai pas envie. »

3. En français dans le texte.

Cameron

Choses sur lesquelles s'interrogeait Cameron, debout devant la maison des Hayes, à 3 h 37 de l'après-midi :

1. Comment savoir si l'on mérite la compassion des autres ?

Dans son souvenir, Lucinda était devant l'évier de la cuisine des Thornton.

Vue de l'endroit où il se trouvait, derrière le chêne, Lucinda se découpait dans la fenêtre ovale. Elle regardait son propre reflet tout en faisant la vaisselle, tandis que la petite Ollie rampait sur le sol en suçant un cube en plastique, et que le vieux chien gris rongait un jouet baveux dans un coin. Lucinda portait un tee-shirt de gym très ajusté : ses côtes s'évasaient comme une paire d'ailes cousues avec délicatesse à un corps de chenille. Un jour, Cameron avait lu quelque part qu'il n'y avait pas deux ailes de papillon semblables, ce qui lui avait donné l'envie de caresser les formes uniques de Lucinda.

À cette idée, il sentit son membre se durcir contre la fermeture Éclair de son jean. En abaissant la main pour rendre son érection plus confortable, il heurta la branche la plus basse du chêne, et l'arbre rendit un tintement si sonore qu'il faillit lui faire exploser la poitrine.

Un carillon à vent était accroché à la branche qu'il venait de heurter. Les différents éléments s'entrechoquaient, produisant un bruit assourdissant. Il tenta de les attraper pour étouffer le son, mais il était trop tard.

Lucinda avait écarté le rideau à motif de cerises au-dessus de l'évier. Mis les mains sur la vitre de chaque côté de son visage, cherchant à voir dans l'obscurité. Cameron se figea sur place. Il imagina ses os en train de se liquéfier, avant de se solidifier à nouveau, et lui-même sous les traits d'une figurine en verre déformé.

Le visage de Lucinda disparut de la fenêtre, et il compta jusqu'à six avant que la baie coulissante s'ouvre dans un bruit de succion. Elle sortit pieds nus sur la véranda de derrière, silhouette de sablier aux bras croisés sur le torse.

« Qui est là ? » lança-t-elle.

Cameron se recroquevilla derrière le tronc de l'arbre, rêvant de disparaître sous l'écorce taillée au couteau. Les éléments en métal du carillon étaient froids et muets sous sa main, rassemblés les uns contre les autres. La télévision bavardait, tout juste audible à l'arrière-plan, tandis que la lumière en provenance du séjour illuminait la silhouette de Lucinda.

L'espace qui les séparait était chargé d'une tension palpable, comme une corde tendue à l'extrême. Ils auraient pu le franchir pieds nus. Ils ne le firent pas. Lucinda se contenta de pivoter sur ses talons et de rentrer à pas feutrés à l'intérieur, refermant la porte derrière elle, qui glissa sur son rail dans un bruit de suction.

Les grillons frottaient leurs pattes les unes contre les autres, produisant les sons stridents de leur langage phonétique de grillons.

La famille Hayes donnait une réception.

Cameron se tenait dans la rue et regardait tous ces gens vêtus de noir aller et venir dans la demeure des Hayes. Ils ôtaient le papier aluminium des barquettes de plats préparés, essuyant des yeux larmoyants. Du trottoir où il était, il n'apercevait pas la famille de Lucinda ; il supposa que ses membres étaient au centre de la cohue des invités, se tordant les mains, ne désirant qu'être seuls avec eux-mêmes, mais trop effrayés par le silence qui s'ensuivrait s'ils en faisaient la demande. Il se posa la question de savoir qui allait nettoyer leur maison une fois que tout le monde aurait cessé de l'arpenter. Une tante peut-être, ou une cousine dévouée et consciencieuse qui passerait l'aspirateur autour des pieds des Hayes, faisant disparaître la boue séchée et la gadoue apportées à l'intérieur par tous ces gens aux condoléances bavardes.

Il y avait une voiture de police garée devant la maison, et un homme grand était assis le dos bien droit sur le siège du conducteur, regardant les gens arriver et repartir. Cameron hésita un moment avant de s'engager dans l'allée.

Il ne savait pas au juste ce qu'il venait chercher dans la maison de Lucinda, mais l'image au fusain de son visage écrasé occupait le premier plan de sa vision. Il avait besoin de preuves, d'indices pour se persuader qu'il ne l'avait pas imaginée.

Quand il se glissa à l'intérieur, la foule était si dense que personne ne le remarqua. Il n'avait jamais pénétré de jour dans cette demeure, où les gens mangeaient à présent des nouilles avec des fourchettes en plastique, et où de vagues relents de thon flottaient dans l'air. Près des toilettes, deux femmes parlaient des parents de Lucinda.

« Ils sont dans le séjour, oui. Ils parlent, mais pas beaucoup. »

Il ne reconnut personne ; pour la première fois, il était soulagé de se

trouver au milieu d'autant de gens. Avant que quiconque ait le temps de le repérer, avant qu'un élève de sa classe remarque sa présence et commence à chuchoter, Cameron se glissa dans le hall et s'engagea dans l'escalier, laissant le chaos derrière lui.

Au premier, le silence était oppressant ; un vide déterminé et importun pesait sur la moquette verte à longs poils et les arêtes des cadres de photos. Étouffant. D'ordinaire, Cameron appréciait le silence, mais celui-ci était insupportable comparé au bruit du rez-de-chaussée. Il était menaçant.

Il voulait explorer cette partie encore vierge de la maison, en dresser la carte bien mieux qu'il n'avait pu le faire de l'extérieur. L'idée le frappa tout à coup que l'air piégé à l'étage avait été respiré par Lucinda, et qu'il était à présent recyclé dans ses propres poumons, un air sacré qui n'existerait plus quand les Hayes auraient ouvert portes et fenêtres plusieurs fois.

Quand il atteignit la chambre de Lucinda, il ouvrit la porte très vite, pour prévenir toute tentative de marche arrière.

Dans la lumière blanche de ce milieu d'après-midi, la chambre de Lucinda n'était rien d'autre qu'une chambre. Quatre murs lavande, une moquette beige avec une tache de café près de la bouche d'aération. L'aspirateur de la femme de ménage avait laissé des traces sur la moquette. L'ordinateur de Lucinda avait disparu, laissant un rectangle de poussière bien net à l'endroit où il avait été installé.

Quelqu'un d'autre avait fait le lit. Lucinda, elle, ne regonflait jamais ses oreillers – non, elle laissait toujours les empreintes de son sommeil, là où le poids de sa tête avait imprimé le contour de son crâne.

La ballerine en porcelaine était perchée au bord de sa commode.

Il n'avait eu qu'une seule fois par le passé l'occasion de voir la ballerine de près, le jour où Lucinda avait ouvert son sac à dos dans la salle des casiers. La ballerine était dans la poche de devant, accompagnant Lucinda au lycée de façon tout à fait mystérieuse. Les calculs de Cameron quant à ses proportions s'avéraient exacts : la figurine n'était pas plus grande que la paume de sa main. Sa jambe gauche, tendue selon un angle droit parfait, dessinait un triangle vide conjointement avec la droite, tandis que son corps était en équilibre sur la pointe de son chausson en porcelaine.

C'est à peine s'il sentait à présent le poids de la ballerine dans sa main.

Le lit aurait pu être celui de n'importe qui, de même que le bureau ou la commode. Les stylos attendaient, avec un air d'ennui, dans une coupe sur la table de nuit. Cameron referma les doigts sur la ballerine, cherchant désespérément quelque chose qui évoquât distinctement

Lucinda. Il était un continent à lui tout seul, debout dans cette chambre anonyme. Un continent, et Lucinda un voilier, décrivant des cercles, inlassablement. Incapable du moindre mouvement, il ne pouvait que la regarder s'éloigner toujours plus loin.

Il lui en fallait davantage.

La porte de l'armoire de Lucinda était ouverte. Il y avait là son jean préféré, celui qu'elle portait avec des chaussures plates, dégageant ses chevilles aux petits tatouages d'oiseaux. Une vieille chemise avec le mot « LOVE » gaufré sur le devant. La robe qu'elle avait portée l'année précédente à l'occasion de la fête d'Halloween. En velours vert.

Il laissa courir ses doigts sur le velours – sensation d'un liquide coulant le long de ses doigts, inondant ses mains, si familière qu'il aurait juré pouvoir savourer tout entière celle qui avait porté le vêtement. Un goût de sel. Un parfum artificiel au creux du cou. Amer sur sa langue.

Il fit glisser la robe de son cintre. Pressa ses lèvres sur le tissu.

La salle de bains du premier rutilait de propreté. Cameron déploya la robe de Lucinda sur le bord de la baignoire.

Des voilages de dentelle blanche ne réussissaient pas à masquer la lumière du jour qui les transperçait, insouciant. Le rideau de la douche était orné d'un motif à rayures un peu enfantin, et l'abattant du WC était enveloppé d'une housse en laine rose et pelucheuse. Deux brosses à dents, une pellicule blanche incrustée à la base des poils, s'appuyaient nonchalamment contre le bord d'un verre en plastique. Les voix lui parvenaient d'en bas à travers le sol, étouffées, réduites à un lointain murmure.

Dans la glace, Cameron avait l'air amaigri. Les trois spots alignés au plafond lui faisaient le visage blafard aux ombres mouvantes de ces personnages malades que l'on ne voit qu'au cinéma. Ses cheveux se dressaient aux endroits les plus saugrenus, et une feuille était restée collée au col boutonné de sa chemise. Une feuille d'érable. Il la détacha et la laissa tomber dans le lavabo, où elle étala, l'air chagrin, le tracé de ses veines. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Cameron fit glisser hors des passants sa ceinture, qui tomba sur le tapis de bain. Il déboutonna sa chemise – dévoilant des morceaux de peau comme autant de secrets. Un jour, il aurait des poils sur la poitrine, comme Dad, mais pour l'instant elle était lisse et imberbe ; seuls deux mamelons trouaient sa blancheur comme des signes de ponctuation un peu incongrus.

Sa chemise forma une flaque à ses pieds. Il ôta son pantalon de sortie, tassant d'abord chacune des jambes autour de ses chevilles avant de se contorsionner pour en dégager les pieds.

Il s'examina : il était à présent un adolescent vêtu d'un caleçon

blanc uni sorti tout droit du supermarché et vendu par lot de trois. Il était un corps humain. Rien d'autre. Ce qui pouvait se passer à l'intérieur de lui était sans pertinence. Il ne se détestait pas. Se contentait d'investiguer un corps dans toute son anatomie, de détailler toutes ses pièces et ses morceaux reliés entre eux, un corps qui savait reconnaître ce qui était bon pour lui de ce qui ne l'était pas.

La robe en velours vert de Lucinda avait une fermeture Éclair dans le dos et une étiquette le long de la couture. *80 % coton. XS. Lavable en machine.*

Cameron n'avait pas été invité à la soirée d'Halloween au cours de laquelle elle avait porté cette robe, mais il savait, pour avoir vu les photos collées sur le casier de Beth, que Lucinda et ses amies avaient choisi de représenter les sept péchés capitaux. Sept filles, aux visages en forme de cœur, souriaient à l'appareil, accroupies, rangée de poupées en papier, les cheveux raides de gel et les yeux embués de vodka. Lucinda figurait l'envie.

Il entra d'abord les pieds et prit ensuite un plaisir fou à sentir le velours s'ouvrir pour l'accueillir. L'envelopper. Glissant, liquide. Il avait des épaules plus larges que Lucinda, et quand il voulut faire passer la robe au-dessus de sa poitrine, il entendit le tissu se déchirer sur le côté. Il fut incapable d'enfiler les bras dans les manches. Elles étaient trop étroites, et les épaules du vêtement se retroussèrent avant de retomber sur ses coudes.

La robe barrait la poitrine de Cameron d'une ligne d'horizon verte.

Sensation de chute. Chaleur intense. La même que celle qui l'inondait quand il regardait la photo de pin-up de Rayna Rae ou quand Nicole Hartley était assise si près de lui en cours de physique-chimie que ses cheveux bruns soyeux caressaient le dos de sa main tandis qu'ils prenaient des notes. Cameron était en feu. Prêt à exploser.

Il agrippa le lavabo si fort que le rebord laissa comme la marque d'une règle dans sa paume. Son reflet dans la glace palpitait à un rythme régulier. Systole, diastole. La tête lui tournait. Il s'assit sur la housse tricotée de la cuvette du WC et enfouit le nez dans son avant-bras – il avait sur lui l'odeur de renfermé vaguement vanillée qui flottait dans l'armoire de Lucinda.

Il eut peur de vomir. Se débarrassa de la robe, la jeta par terre et la refoula du pied dans un coin, avant de remettre pantalon, ceinture, chemise, dans l'affolement le plus total. La ballerine était sur le plan de la vasque, témoin attentif de toute la scène.

Il fallait qu'il parte. Tout de suite.

Fourrant la ballerine dans sa poche, Cameron vit la robe froissée et déchirée sur le carrelage et sentit qu'il ne pouvait décemment pas la remettre dans l'armoire de Lucinda en l'état. Il la poussa donc sous le

lavabo, l'enroulant de manière morbide autour d'un tuyau humide et rouillé.

Tout était distordu dans la maison des Hayes. Les marches de l'escalier, trop abruptes. L'étage, saturé de ce vide oppressant, le rez-de-chaussée, résonnant par contraste du spectacle qui s'y donnait.

Il aspirait désespérément à la lumière du soleil, à un espace hors des limites de son amour malheureux.

La collection des Nuits-Statues de Cameron renfermait des informations sur quantité d'après-midi, de soirées et de nuits, mais il n'avait vu qu'une seule fois Lucinda se masturber.

Cameron sut que cette nuit-là serait différente de toutes celles de sa collection quand Lucinda colla l'oreille à la porte de sa chambre. Elle chuchotait dans le téléphone. Elle portait un tee-shirt gris informe et un short en coton à petites fleurs bleues brodées le long des coutures, pareilles à celles qui poussent dans les fentes des trottoirs.

Elle grimpa sur son lit. S'allongea sur le dos et plia les genoux, tapant de ses pieds nus sur la couette, riant et faisant non de la tête à l'adresse de la personne qu'elle avait en ligne. Au bout de quatre minutes et douze secondes, Lucinda passa la main sous la ceinture de son short de pyjama.

Quand elle le descendit sur ses jambes, Cameron vit le V de ses hanches, là où elles se rejoignaient pour former le petit mont de l'os iliaque. Il n'aurait su dire ce qu'elle portait comme sous-vêtements, mais l'intérieur était en dentelle noire. Une touffe de poils sombres, choquants, pointait sous sa paume ouverte.

Il s'efforça de regarder ailleurs, n'importe où, n'importe quoi, tandis qu'elle entamait son exploration, lentement d'abord, sa main tournant sur elle-même en gestes délicats. Mais dans tout le quartier, Lucinda était la seule lumière allumée et le seul signe de vie.

Sa main continuait à s'activer. Bientôt, son dos se cambra. Elle allumait un feu dans un endroit qu'il ne pouvait voir, éclair de chaleur bleue montant des profondeurs. Ses longs orteils étaient repliés, ses jambes écartées comme deux ailes de papillon. Cameron s'interrogea : à quel moment est-ce que deux personnes cessent d'être deux, pour ne plus former qu'une seule entité, l'union de deux éléments qui battent à l'unisson ? Quand devient-on un seul mouvement, aspirant à une fusion de plus en plus intime ? Il ne connaissait pas la réponse à ces questions, mais il brûlait de découvrir cette expérience, ici, maintenant, avec Lucinda, tandis qu'elle s'arquait vers la chaleur de ses propres doigts, ses poumons se dilatant et se contractant tour à tour, l'arrière de sa tête creusant l'oreiller, son cou délicat si dénudé, si vulnérable. S'il avait pu lui poser une seule question à cet instant, ce n'aurait pas été pour lui demander avec qui elle parlait, ni pour quelle

raison elle se prêtait à ce jeu en réponse à la voix de son correspondant.

Non, sa question aurait été : « Où est-ce que cela te mène, ma chérie – est-ce que je peux te tenir par le cou et faire partie de cette étrange créature ? »

Cameron n'avait peint un paysage qu'une seule fois dans sa vie, et ce paysage, c'était Pine Ridge Point.

Tout ce qui était au-dessus de Pine Ridge Point avait l'air plus grand, tout ce qui était en dessous plus petit, et Cameron estimait que le monde aurait dû avoir cet aspect-là dès le départ. Les bonnes choses venaient toujours d'en haut. C'est pourquoi il n'imaginait pas meilleur endroit où aller quand tout arriverait à son terme. Il y avait un endroit de ce genre dans le Royaume, il en était sûr, et il y passerait toutes ses soirées, à regarder le soleil tirer sa révérence. Lucinda serait assise, épanouie à son côté, dans sa jupe violette.

« Regarde, lui dirait-il. Ne vois-tu pas à quel point nous sommes légers ? »

Jade

« Comment ça s'est passé ? me demande ma mère, quand du pied je me débarrasse de mes chaussures à la porte d'entrée. Tu as une mine de déterrée. »

Dans ma chambre, j'écarte une grosse pile de linge sale et me laisse tomber sur la couverture roulée en boule, tassée entre le matelas et le mur. Je reste allongée sans bouger. Le temps, plutôt hésitant, reste suspendu au-dessus de moi.

« Salut ! »

Amy est debout devant ma porte. Elle s'est changée et porte une chemise en flanelle toute simple– ça fait des années que je ne lui ai pas vu un air aussi jeune. Elle a ôté le maquillage qu'elle avait mis pour l'oraison, et, pour une fois, on voit ses taches de rousseur. Ses cheveux orange sont ramenés en un chignon de guingois, et elle traverse ma chambre, pieds nus sur la moquette. Quand nous étions enfants, je lisais toujours une histoire à Amy avant qu'elle s'endorme ; elle grimpait dans mon lit, dans sa chemise de nuit *La Petite Sirène* boulochée, et commençait à sucer son pouce en se blottissant dans le creux de mon bras. Sans mascara et les cheveux noués sur la nuque, Amy ressemble en ce moment à la petite fille qu'elle était alors.

« Sors d'ici, lui dis-je. Je ne crois pas t'avoir dit que tu pouvais entrer. »

Amy fait comme si elle n'avait rien entendu. Elle s'assied au pied de mon lit et ramène ses jambes sous elle.

« J'ai du chagrin », dit-elle.

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CON

Scénario de Jade Dixon-Burns

Int. La chambre de Celly – Jour

La sœur est assise sur le bord du lit de Celly, adossée contre la tête de lit.

la sœur

Je suis triste.

celly (*écœurée*)

Mon Dieu !

la sœur

Quoi ?

celly

Tu crois pouvoir te cacher derrière ta tristesse ? Tu me fatigues.

Les yeux de la sœur se gonflent (de larmes).

celly

T'es pas la seule dans cette situation. C'est le cas de tout le monde. Du chagrin de tout le monde. Tu ne peux pas vraiment éprouver du chagrin pour quelqu'un que tu ne comprenais pas, petite sœur. Aucun d'entre vous n'est en mesure de le faire. Et moi, je ne le ferai pas. Alors, par pitié, ne me le demande pas.

« Je suis triste, dit Amy.

— Désolée pour toi.

— Arrête. T'es pas du tout désolée.

— Comme tu veux. »

Elle jette un coup d'œil au cadavre du papillon de nuit sur le rebord de ma fenêtre – il est là depuis des mois, et tous les jours il perd un peu de sa couleur, à mesure que le soleil le réduit en poussière.

« Tu crois que c'est lui qui a fait ça ? demande-t-elle. Le prof d'arts plastiques ? Tu l'as eu en cours, toi. Tu le connais.

— J'en sais rien, Amy. Pourquoi tu me poses toutes ces questions ?

— Je voudrais connaître la vérité, c'est tout.

— Rien à foutre de la vérité.

— T'es bouchée, ou quoi ? Tu peux pas juste dire “rien à foutre de la vérité” et rester assise comme si t'en avais rien à faire. Lucinda a été assassinée. C'est énorme, quand même.

— Je suppose, oui.

— C'est pour ça qu'il est important de connaître la vérité. Et c'est pour ça que je suis triste. »

L'espace d'une seconde, j'ai envie de lui parler de Zap. De me décharger de ces deux dernières années sur Amy, la jolie petite sœur, celle qui a le pas léger, qui a des amis, qui n'a pas ces « violentes explosions dues à un état d'insécurité permanent ». Je veux qu'elle porte un peu de ce poids, qu'elle m'aide à tenir ma pauvre tête hors de l'eau. Mais nous ne pouvons plus nous permettre ce genre de chose, Amy et moi.

Elle se gratte une envie autour d'un ongle.

Je tends la main vers la table de nuit et allume ma chaîne stéréo. *Death by Escalator*. Il n'en faut pas davantage. Amy me gratifie de son œil noir coutumier et sort de ma chambre, le bruit de ses pas couvert par les roulements de la batterie et les hurlements des voix. La musique est si forte que je serais incapable de dire si elle a claqué la porte ou pas.

Je suis très seule.

J'écarte un rideau.

Habituellement, quand je regarde la fenêtre de Lucinda, c'est avec un mélange de fascination, de haine et de jalousie. Aujourd'hui, c'est

différent. S'ajoute à l'ordinaire un sentiment de culpabilité, bien sûr, mais pas seulement. Trois jours plus tôt, Lucinda se brossait les cheveux devant la glace et délaçait ses chaussons de danse ; à présent, on est en train de procéder à une autopsie sur son cadavre dans le sous-sol du Broomsville County Hospital. Je me dis qu'on doit se sentir terriblement seul là-bas, et je me demande si, où qu'elle soit à présent, Lucinda peut sentir à quel point tout le monde l'aime.

J'ouvre le rideau en grand et je regarde la réception qui se déroule chez les Hayes. Il y a foule au rez-de-chaussée tandis qu'à l'étage Lex est allongée seule sur son lit. La porte de sa chambre est fermée, et une serviette à rayures a été bourrée dans l'interstice en dessous. Lex a passé un bras sur ses yeux. La chambre de Lucinda, qui jouxte celle de sa sœur, devrait être vide, mais elle ne l'est pas. Une silhouette se glisse maladroitement à l'intérieur.

Je reconnais le col froissé de sa chemise. Et sa façon de marcher – prudent, le dos courbé, comme s'il pensait ne pas mériter de se tenir debout.

Il est 15 h 41 à mon réveil. Avant que j'aie le temps de me demander pour quelle raison Cameron se trouve en ce moment dans la chambre de Lucinda au lieu d'être au rez-de-chaussée – ou, tout simplement, pourquoi il s'est rendu à cette réception –, il disparaît dans cette partie de la chambre qui me reste inaccessible, vue de ma fenêtre. Il ne réapparaît que dix minutes plus tard, quand je le vois marcher à pas pressés dans l'allée, la capuche de son sweat rabattue sur le front, les bras croisés comme s'il portait quelque chose de lourd.

Pour la première fois depuis que toute cette histoire a commencé, je suis accablée de tristesse. Je repense à Zap et à ses nouvelles épaules, celles d'un adulte maintenant, à Mr O. en garde à vue, à Lucinda se glissant dehors par la fenêtre de sa chambre tard ce soir-là. Et pour finir, à Cameron. À cette minute entière qu'il a laissée passer avant de courir après elle dans la nuit. Je crois qu'il l'aimait, qu'il l'aimait vraiment.

Tout le monde cherche à connaître la vérité. J'ai tellement peur d'avoir à forcer la tombe dans laquelle elle est enfermée.

« Jade. » Ma mère entre dans ma chambre quelques minutes plus tard, pendant que je suis en train d'enlever le vernis de mes ongles. Il se détache en lamelles épaisses d'un noir luisant. « On donne au vide-greniers de la paroisse dans le but de lever des fonds pour la famille de Lucinda. »

Elle tient dans les bras un énorme bac en plastique rempli de vieilles affaires à moi qu'elle a exhumées du sous-sol.

« Tout de suite ? je demande.

— Tout de suite. On portera le tout ce soir. C'est ta dernière chance

s'il y a quelque chose que tu veux conserver. »

Elle laisse le bac ouvert à côté de mon lit.

Vieux vêtements, qui datent du collège. Jeans pattes d'éléphant complètement démodés, ça et là, une peluche. Je fouille dans ce fatras – je n'ai aucune envie de me souvenir de cette époque de ma vie, ni, à vrai dire, d'aucune autre.

Et puis, tout au fond du bac : le troisième signe envoyé par Lucinda Hayes.

Le Symbole.

C'est une petite boîte cadeau, qui renfermait à l'origine une paire de boucles d'oreilles achetées au supermarché. D'un rose nacré, doublé de mousse en polyuréthane. Quand je sors la boîte, je refuse de pleurer. Non, non, non.

Le coquillage me procure toujours la même sensation. C'est celui que m'a donné Zap bien des années plus tôt, celui qui avait élu domicile sous mon oreiller, ses arêtes et ses creux gravés dans ma tête. Je n'avais qu'à le toucher pour me souvenir : *Un jour, on partira tous les deux. Un jour, on s'en ira d'ici. Un jour.* Maintenant, il paraît plus petit dans ma main, mais à peine moins joli. Cet après-midi, ce n'est rien d'autre qu'un banal coquillage trouvé sur une plage française. Une oreille de poupée. Une promesse murmurée, emportée par le vent.

Le Symbole.

On est censé passer à l'action au bout de trois signes. C'est impératif. Le troisième signe est celui de la dernière chance.

Je suis maintenant sur mon vélo, et Broomsville n'est plus aussi oppressant, aussi restrictif. Un simple petit coin de monde, peuplé de gens délavés et de montagnes à l'air menaçant. Les maisons défilent à toute allure, tel un tapis roulant traversant la banlieue, jusqu'à ce que j'atteigne la route qui grimpe en serpentant dans les premiers contreforts.

Je repense à tous ces après-midi de jeux avec Lex et Lucinda. Lucinda ne s'est jamais montrée cruelle à mon égard – simplement indifférente. Et qui suis-je, moi, pour détester quelqu'un qui n'en a rien à foutre des autres ? Tandis que Broomsville s'éloigne à toute vitesse, je me rappelle les sourires timides, les vagues propositions de citronnade, et Lucinda me tendant la télécommande pour que je choisisse la dernière demi-heure de programme télé avant que ma mère vienne nous rechercher. Des petits détails qui ne témoignaient pas d'une amitié, certes, mais ne comptaient pas non plus tout à fait pour rien.

Et je me rappelle ce qu'a dit Cameron à propos des endroits où l'on va quand on est noué. C'est là que je me rends maintenant – pas pour moi, ni pour Zap, ni même pour Cameron. Non, pour elle. Cette fille

stupide et parfaite, qui connaît le malheur inexplicable, inexpliqué, d'être morte. Si j'y vais, c'est parce que je suis vivante, et qu'elle ne l'est plus, elle, et qu'il doit bien exister quelque raison cosmique à ce phénomène.

« C'est cette falaise dans les montagnes. C'est vachement tranquille. »

Russ

Quand Russ rentre du poste de police, Ines est devant le réfrigérateur. La porte rouillée est ouverte, c'est la seule lumière dans la maison. La page de *L'Amour aux temps du choléra* est toujours plaquée dessus, retenue par un aimant, mais passée maintenant, écornée. Vue de derrière, Ines pourrait être n'importe qui. Ses cheveux pendent en cascade dans son dos.

Russ est parti au beau milieu de l'interrogatoire du prof d'arts plastiques – sans une explication. L'envie impérieuse et soudaine de se soustraire aux lumières violentes du commissariat.

« Ines ? » demande Russ d'une voix douce.

Quand Ines se retourne, des larmes perlent au bord de ses cils. Il y a un gros problème. Elle paraît terriblement triste à Russ, qui serre ses clés de voiture trop fort dans son poing fermé. La cuisine est envahie par les ombres.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il.

— Russ, dit-elle, secouée de tremblements. Il faut que je te dise quelque chose. »

Elle se laisse aller contre l'intérieur de la porte du réfrigérateur, à côté d'un pot de moutarde collant et d'un litre de Pepsi sans bulles. « Russ », dit-elle à nouveau, mais cette fois comme une excuse, un mot doucement modulé uniquement pour lui. Derrière elle, un poivron solitaire dépérit dans le compartiment à légumes.

Cela faisait des mois qu'ils se voyaient au bar du Hilton Ranch pour parler d'Ivan. Marco venait de commencer à suivre ses cours au collège universitaire, et il savait tout sur les prêts étudiants et les formalités d'inscription, ce qui pouvait servir à Ivan s'il décidait de s'engager dans cette voie. Il aurait alors la possibilité de mettre en pratique sa philosophie. Marco le voyait bien travailleur social.

« C'est de là que tout est parti, dit Ines à Russ. Je suis désolée. »

Russ rassemble ses clés, son portefeuille et sa veste. Avant de partir, il demande une chose à sa femme, une seule.

« Tu l'aimes ? »

Même s'il connaît la réponse. Peut-être aurait-il mieux fait de demander à la place : « Est-ce que tu m'aimes ? » Mais Ines pleure à présent, la tête dans les mains.

« Est-ce que tu aimes Marco ? répète Russ, une main sur la poignée de la porte.

— Quelqu'un que je ne connaissais pas m'a posé la même question pas plus tard qu'hier soir, dit Ines. Je n'aurais pas su quoi répondre jusque-là, mais à présent oui, je pense savoir. Je crois que je l'aime. »

Russ avait emmené Ines sur la falaise dans les montagnes. Le jour de l'anniversaire de Lee, cinq ans après le départ de celui-ci.

Quand ils descendirent de voiture sur le chemin forestier sinueux, Ines frissonna et Russ lui mit sa veste d'uniforme sur les épaules. Ils gravirent la montée main dans la main. Quand ils arrivèrent au sommet, Ines haletait. Il avait presque oublié la beauté de l'endroit, l'eau du réservoir miroitant comme une plaque de verre au pied de la falaise. De l'autre côté, la ville, assemblage très ordinaire de maisons beiges.

« C'est beau, dit Ines.

— Je sais. C'était mon endroit préféré dans le temps.

— Dans le temps ? »

Il hocha la tête, sans répondre. Enroula son bras autour de la taille de sa femme et respira son odeur familière. Le sommet du crâne. Ines si tiède contre son torse, pulpeuse et malléable. C'était vers la fin de l'après-midi, le soleil transperçait le ciel comme une plaie à vif. Il n'avait pas plu une seule fois depuis un mois, et le réservoir allait bientôt se réduire à un cratère desséché et craquelé.

Russ s'efforçait de ne pas penser à Lee tandis qu'Ines l'embrassait dans le cou. Mais le souvenir de cet endroit... Il la coucha sur l'herbe et s'allongea sur elle. Elle rit, clouée au sol, sous lui. Ici, vraiment ? En plein air ?

« Seulement si tu veux, dit-il, tout en suivant la courbe de sa joue de l'ongle mal taillé de son pouce.

— Oui, je veux bien », dit-elle.

Russ offrit une partie de lui-même à cette femme allongée par terre, cette même partie qui un jour avait aimé avant de se relâcher. Elle prit cette chose fragile, vibrant d'impatience. L'embrassa à coups légers. Quand il jouit, Russ cria. S'effondra sur elle. Ines prit son visage entre ses mains et lécha les larmes qui perlaient au coin de ses yeux.

Jamais ils ne reparlèrent de ce jour, pas plus qu'ils ne retournèrent à la falaise. Ines ne demanda pas ce qui avait pu l'amener à s'ouvrir ainsi. Elle avait tenu son rôle dans ce jeu auquel ils jouaient depuis longtemps, cette rétention stratégique d'informations cruciales. Il lui

était reconnaissant de n'avoir rien demandé, d'avoir laissé cette distance entre eux, ce trou noir qui les séparait. Les secrets restaient des secrets. L'épouse restait une épouse. Un jour, il lui dirait tout, se promit Russ, tandis qu'ils redescendaient la montagne, collants, abasourdis, un peu fourbus. Il repensa à cette nuit, en Californie. *Parle-moi des gens que tu as aimés.* Un jour, il le ferait, et quand il la ramènerait sur cette falaise dans les montagnes, il n'y aurait qu'eux deux cette fois – Ines et Russ, et le vent sur le lac. Plus de fantômes.

Le soir où il prit la fuite, Lee ne partit pas directement de chez le concessionnaire automobile. Non, il s'arrêta d'abord chez Russ, casquette rabattue sur les yeux. Tee-shirt vert, short cargo, tongs.

Ils restèrent dans le hall d'entrée de la maison. C'était avant l'arrivée d'Ines, bien sûr. Russ n'avait pas nettoyé la cuisine depuis des mois, et les souris trottaient dans les murs et les placards.

« Où vas-tu aller ? » demanda-t-il, quand le silence se fut faufilé entre eux et eut placé une main moite sur chacune de leurs gorges. Sensation d'étouffement.

« À l'ouest. Ça change quelque chose ? »

Ça ne changeait rien.

« Prends soin de mon garçon, tu veux ? dit Lee.

— D'accord, dit Russ. Pas de problème. »

Il n'y avait rien d'autre à dire. Une étreinte aurait été insupportable, une poignée de main trop distante, si bien que Lee se contenta d'un haussement d'épaules en guise de réponse.

« Alors, salut », finit-il par dire.

Une seconde plus tard, il était parti.

Ce n'est que quand la voiture de Lee eut quitté l'allée et que la maison eut retrouvé son état de saleté – et seulement alors – que Russ voulut demander : « Comment as-tu pu faire une chose pareille ? » Pas pour savoir si Lee avait ou non commis ce crime. Non, la question qu'il avait en tête était : « Comment as-tu pu *me* faire ça ? »

Il voulait savoir comment Lee avait réussi à dissimuler une noirceur aussi dévastatrice et comment il avait pu la laisser s'échapper un instant de sa prison. Comment, dans ce monde nouvellement bouleversé, Russ trouverait le moyen de comprendre la nature de pareille violence. Parce que le genre de violence dont Lee avait fait preuve – futile, inutile –, il était incapable de le pardonner.

À présent, il fait la seule chose susceptible de le calmer : il monte dans sa voiture de patrouille. Le moteur s'emballe et crachote dans le froid ambiant. Il règle la radio sur la station FM locale, où l'on donne les dernières nouvelles de l'enquête – des pistes sérieuses, mais toujours pas d'arrestation.

Le téléphone de Russ sonne quatre fois d'affilée. Sa radiomessagerie bourdonne sur le tableau de bord. Il devrait retourner au commissariat, au lieu de quoi il prend la route qui le conduira dans les montagnes.

C'est à Ivan qu'il pense maintenant. À Ivan et à son sermon sur le mal. Si le mal n'existe pas, comment expliquer la petite colombe fracassée sur le tourniquet de l'aire de jeux – comment expliquer Lee Whitley ?

Les montagnes découpent au loin leurs contours géométriques. Russ emprunte l'autoroute car il veut éviter le commissariat et passe, du même coup, non loin de chez ses parents, juste à la sortie 265.

Il pense à Ines et au foyer qu'ils ont tant bien que mal essayé de construire. Aux recoins de la maison où se sont formées des petites boules de bourre et de cheveux qu'un aspirateur peu motivé refuse d'aller dénicher. Au tee-shirt élimé que met Ines pour dormir, alors qu'il lui a acheté une chemise de nuit en soie à Noël dernier. Quand elle a ouvert le paquet, elle a caressé doucement la parure avant de le remercier et de la remettre dans son emballage. Il ne l'a jamais revue depuis. À Ines, et à sa façon de manger sans jamais lever les yeux, rassemblant soigneusement chaque bouchée sur sa fourchette. Ines, et leurs mondes séparés, habités côte à côte le soir sur la banquette du séjour, dans une camaraderie silencieuse et réservée – Russ, parce qu'il a besoin d'une présence à son côté ; Ines, à cause de son frère. L'un et l'autre, parce que c'est commode.

Les mains et les pieds de Russ l'entraînent toujours plus loin. Il longe le réservoir. Gravit les premiers contreforts.

Les montagnes sont à genoux, prêtes à l'accueillir chez lui.

Cameron

Mom était dans la cuisine. Vue par la fenêtre de derrière, elle aurait pu être n'importe qui, n'importe quelle voisine occupée à couper quelques grosses feuilles sur un plant de basilic. À travers la vitre, elle avait l'air moins triste. Simplement vieille, et usée.

Cameron suivit le parcours habituel jusqu'à sa chambre : juché sur la jardinière sous sa fenêtre, il s'étira pour agripper le rebord de ses deux mains, comme quelqu'un qui s'accroche pour ne pas tomber au bas d'un précipice. Il plia les genoux et les cala contre le mur de la maison avant de se hisser jusqu'à l'encadrement de la fenêtre ouverte.

Il ôta ses chaussures couvertes de boue et les laissa en dessous de la fenêtre. Se faufilant dans le couloir dans ses grandes chaussettes de laine, il tendit l'oreille pour s'assurer que Mom était toujours dans la cuisine. Elle avait allumé la radio : jazz d'ambiance, grondement sourd d'un saxophone se diffusant dans l'étroit corridor. Mom ne chantonnait jamais à voix basse pour elle-même. Elle ne fredonnait pas.

La chambre de Mom était en désordre. Les draps à fleurs étaient repoussés en boule au pied du lit, et des mugs garnis de sachets de thé racornis s'entassaient sur sa table de nuit, où ils côtoyaient les livres en cours : *Tout savoir sur la pensée positive* et *Psychologie et développement de l'enfant pour les nuls*. Cameron s'agenouilla à côté du lit et sortit de dessous le coffret en bois.

Le calibre .22 était dans sa cachette. Posé dans le coffre à la serrure cassée, trésor enfoui.

Cameron le prit, veillant à ne toucher aucun des éléments sensibles. Mom avait rangé une boîte de cartouches Aguila cerclées de cuivre dans le petit compartiment situé sous le coffre principal de la boîte. Il les laissa là où elles étaient ; à en juger par son poids et la tension sur la détente, le pistolet était encore chargé.

Cameron le glissa dans sa ceinture, à l'arrière. L'arme était bien calée entre son pantalon et son caleçon. Le métal restait froid à travers le coton.

Avant de sortir, il jeta un coup d'œil dans la salle de bains de Mom. Si Lucinda devait jamais revenir vers lui, il espérait que ce serait maintenant. Mais la salle de bains n'était qu'une salle de bains, avec de la crasse accumulée dans le lavabo et le savon jaune fendillé posé sur son porte-savon en plastique.

« Je ne comprends pas comment tu te débrouilles pour dessiner de mémoire », avait dit Mom un jour, tandis que Cameron étalait son matériel de dessin sur le sol du séjour. Il travaillait sur le portrait d'une danseuse. « Comment tu fais pour retenir tous les détails ? »

Cameron avait haussé les épaules avant de dire : « Je suppose que c'est parce que je n'arrive pas à trouver comment les oublier. »

À présent, Mom était assise au bout de la table dans la cuisine, une lumière de fin d'hiver tombant sur elle en jolis rayons jaunes. Elle avait devant elle une feuille de papier rectangulaire, et une main plaquée sur la bouche. Elle avait éteint la radio, et elle était penchée sur le dessin de Lucinda sans vie sur le tourniquet.

Le tableau du Royaume était accroché juste au-dessus de Mom et de Lucinda – un détail rassurant.

Cameron tira une chaise sur le côté gauche de la table, raclant le sol en bois dur, et s'assit à côté de Mom. Ensemble, ils examinèrent le portrait de Lucinda.

Même sur ce dessin, elle était très belle. C'était aussi l'avis de Mom. Il le voyait à la façon dont ses yeux s'attardaient sur les zones sombres, celles où Cameron avait tellement écrasé son fusain qu'il avait creusé dans la peau de la fille des trous qui en étaient absents quand elle était en vie. Mais aussi sur les parties claires, là où le soleil de la fenêtre de la cuisine frappait sa peau de papier, où ses contours se remplissaient, où sa mâchoire saillait au-dessus de son cou. Ne serait-ce que pour ces yeux grands ouverts – privés de vue, réduits à deux crevasses –, Lucinda restait une vision inoubliable. Une brillante combinaison d'ombre et de lumière. Le sombre et le contrepoint qu'il crée. Elle était lumineuse.

« Cameron, dit Mom. Explique-moi. Je t'en prie, mon chéri. J'ai besoin de l'entendre de ta bouche.

— Je suis désolé, répondit-il, parce qu'il l'était, sincèrement. Mais j'ai besoin d'être seul dans ma chambre un moment. »

Mom ne dit rien, se contentant de secouer la tête devant le portrait de cette Lucinda saccagée. Sa mâchoire frémissait, et elle serrait les mains autour de son mug de thé pour en réprimer le tremblement.

Il n'aimait pas les contacts physiques, mais il réussit tout de même à passer son bras autour de Mom. Il tenta de la redresser, mais il ne put éviter que ses bras nerveux, son cou et ses épaules s'affaissent sur la

table. Quand son fils l'avait touchée, les yeux de Mom s'étaient remplis de larmes. Cameron s'écarta. Il n'avait pas envie de la faire pleurer.

Il aurait voulu lui dire au revoir, lui dire qu'il l'aimait, mais au lieu de cela, il contempla un instant son profil émacié. Il se souvenait de la manière dont son père observait sa femme, et il essaya de voir ce que lui voyait. Mom avait des traits si gracieux.

Cameron mit sa main en creux sous la nuque de Mom, comme on est censé tenir un bébé, puis laissa sa mère à la table, seule avec sa tristesse.

Les confins de Broomsville étaient plats, ouverts à tous les vents. Des maisons décrépies s'alignaient au bord de la route, dans un décor de pick-up déglingués, de granges branlantes et de drapeaux américains en lambeaux saluant l'espace vide. Les gens ici vivaient différemment : assis sur des canapés défoncés, ils regardaient des télévisions à l'image brouillée et buvaient du thé glacé maison. Les habitations disparaissaient dans le paysage. Et les gens avec elles.

C'est le chemin qu'emprunta Cameron pour se rendre au pied de Pine Ridge Point. Une demi-heure, pas tout à fait deux kilomètres. Sa parka noire et épaisse recouvrait son sweat, qui lui-même dissimulait le pistolet. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Il commença l'ascension sans réfléchir. Refusa de regarder derrière lui, tandis qu'il peinait à gravir la pente dans son pantalon de costume et ses chaussures de cérémonie noires et luisantes qui glissaient sur les pierres. Des cailloux dégringolaient le long du flanc de la montagne derrière lui, glissements de terrain miniatures.

Il n'était que 16 h 45 quand il atteignit le sommet. Il s'était dit qu'il regarderait le ciel virer peu à peu au noir, mais son bleu implacable tiendrait bien encore une demi-heure. Il éprouvait au fond de lui-même cette sensation unique que l'on ne ressent que seul, au sommet d'une montagne balayée par le vent.

S'il avait eu la possibilité à cet instant de répondre à la question de Janine, il lui aurait dit que, en effet, il était plus heureux seul qu'en compagnie d'autres gens. Impossible, avec d'autres, de sentir qu'il faisait partie intégrante du lac étendu sans défense, là en bas. Aussi statique que sur une photo. Il ne restait plus ensuite qu'à se demander l'effet que ça pouvait faire d'être une montagne. De se dresser comme ça, avec autant d'assurance.

Dans l'autre direction, des pellicules de neige piquaient les toits rouges de points blancs. C'était Broomsville : éléments d'un jeu de Monopoly disposés avec soin en petits paquets aux quatre coins d'une vaste plaine. Et tout autour, d'autres plaines. Au-delà encore, l'horizon. Et au-delà... il ne savait pas. L'océan quelque part. D'autres

gens. Il pensa à Dad, mais juste une fraction de seconde.

Le souffle court, Cameron s'avança d'un pas hésitant jusqu'au bord de la falaise. En dessous, la paroi rocheuse n'était haute que de six, sept mètres, et après, une série de terrasses descendait par paliers jusqu'à l'eau. Cameron s'assit sur un petit rocher, près de l'endroit où la terre cédait la place au vide, et sortit de sa poche la ballerine en porcelaine. Elle avait survécu à l'escalade. En parfait état. Il la fit tenir en équilibre dans le creux de sa main, couverte de terre rouge, et songea que quelque part là-bas, au-delà de cette ville infectée, il y avait eu d'autres meurtres. Il se demanda ce qui poussait les gens à tuer. Un instinct, peut-être. Ou, comme au cinéma, c'était pour le sexe, ou l'argent.

Cameron se sentit soulagé à la pensée que, si vraiment il avait tué, il avait agi au nom d'un amour monstrueux.

Deux jours avant sa mort, Lucinda lui avait manifesté son amour dans la cour, derrière la maison.

Il n'était Statue que depuis vingt minutes quand elle remonta la fenêtre de sa chambre et repoussa la moustiquaire.

Il avait toujours pensé qu'on pouvait sentir le moment où les choses changeaient radicalement. Au-dedans de vous. Et dans l'atmosphère. À présent, les lampadaires bourdonnaient, et Cameron eut l'idée très nette qu'à partir de cet instant une nouvelle ère commençait pour lui.

Lucinda leva sa main droite et la tint en l'air, comme un salut solennel. Ses lèvres se retroussèrent dans un sourire destiné à lui seul.

Cameron n'avait jamais éprouvé un tel sentiment de plénitude. Ils étaient liés, personne ne pourrait le contester.

Elle était un oiseau, perché, curieux. Il tendit le bras. Attendit.

Pine Ridge Point, c'était comme le milieu de votre chanson préférée – entre la pause et le refrain, les secondes où l'on retient son souffle en attendant d'être emporté à nouveau par l'inévitable grondement de la musique. Le vent bruissait dans les branches des pins, mains douces promenant leur caresse sur les aiguilles pointues. Tout participait au même concert, une combinaison de mélodies à l'unisson, une suite de chansons pour Lucinda.

Cameron entendait tous les mots qu'elle ne pourrait plus dire. Avait à l'esprit les épaules qu'elle ne toucherait pas. Les fraises qu'elle ne mangerait pas. Le nombre de fois par jour où elle ne clignerait pas des yeux. Les verres de citronnade qu'elle ne boirait pas, le vernis blanc qu'elle ne passerait pas sur ses ongles, les milliers de nuances de rouge, d'orangé et de rose qu'elle ne verrait pas s'évanouir calmement derrière les montagnes, comme à présent.

Liste des questions que se posait Cameron :

1. Comment expliquer le mal qu'on porte en soi ?

Flamme blanche du soleil dans ses pupilles. Cameron sortit le calibre .22 de la ceinture de son pantalon. Il se jura que, s'il devait survivre à cette journée, il ne dirait plus un seul mot à personne pour le restant de ses jours, pas même « désolé ».

www.bookys-gratuit.org

Jade

Au lycée, les élèves disent simplement « la falaise » pour parler de l'endroit. C'est un lieu de rendez-vous très prisé – les pentes sont escarpées, mais pas au point d'être dangereuses. Il surplombe le réservoir, et, la nuit, la lune, suspendue au-dessus de l'eau, brille comme une unique ampoule allumée. L'an dernier, je suis venue ici avec Jimmy Kessler. Sa bouche avait tout d'une ventouse, et il sentait le lait aigre. Une fois rentrée chez moi, je suis restée un long moment sous la douche – l'eau était froide quand ma mère a commencé à donner de grands coups sur la porte.

C'est l'heure dorée à présent. Le soleil ressemble à du caramel blond. De nouvelles nuances s'ajoutent aux couleurs traditionnelles de l'arc-en-ciel. Montagnes pourpres en majesté. Une fois arrivée au pied de la falaise, j'appuie mon vélo contre un tremble. Mes jambes me brûlent tandis que je fais les premiers pas sur le sentier sec et abrupt. Une poussière fine et rouge couvre bientôt mes grosses chaussures de marche.

Quand j'atteins le sommet, le soleil déverse des rayons si épais qu'on pourrait les attraper par poignées. Ils filtrent à travers les branches nues, éparpillant les ombres sur les plateaux.

Cameron est là, assis au bord de la falaise, les pieds dans le vide. Il ne regarde rien en particulier. Son dos est raide, d'une raideur peu naturelle, il fixe l'inconnu de l'abîme à ses pieds, la capuche de son blouson d'hiver rabattue sur le front lui noie le visage dans son ombre.

J' imagine, l'espace d'une seconde, ce que ce serait que d'être avec lui.

Il s'y prendrait différemment. Ce serait quand même douloureux, mais lui ne dirait pas : « Dis-donc, va falloir que tu y ailles, mes parents ne vont pas tarder à rentrer. » Il serait tout tremblant. Nerveux. Après, il t'envelopperait de ses bras, t'embrasserait sur le front et tu resterais allongée là, jusqu'à ce que tu aies repris ton souffle. Cameron sait observer. C'est pour ça que je l'imagine très différent du Jason de l'Ohio, ou de Jimmy Kessler, ou même de Zap. Il

te regarderait comme un tableau qu'il n'aurait pas envie de comprendre. Il pèserait chaque coup de pinceau. Il verrait quelque chose d'embarrassé, de craquelé, à vif, fragile, et il rendrait tout cela de ses mains d'artiste.

Cameron ne m'observera jamais de cette manière. Je ne le voudrais pas. Mais c'est drôle d'être soudain capable d'imaginer ce genre de propos de la part de quelqu'un que l'on connaît à peine. L'image prend une substance telle qu'elle en devient tangible.

« Salut », dis-je.

Cameron est à peine visible derrière le rideau de sa capuche. Il tient sa main serrée dans une poche.

Je m'assieds délicatement à côté de lui et commence à balancer mes pieds en cadence avec les siens. Mes chaussures cognent contre le haut de la falaise, délogeant quelques cailloux qui tombent en cascade dans le vide.

« Salut.

— Je t'ai vu cette nuit-là. Avant *et* après. Je t'ai vu revenir sans elle.

— Laisse-moi, tu veux, dit-il.

— Tu l'as suivie dans le parc. Tu es revenu en titubant. Tu avais l'air d'avoir bu. Tu as dégobillé dans les buissons devant chez les Hansen. Tu te rappelles ? »

Il pleure à présent. Les larmes coulent, déferlent, mais il n'a pas un geste. Pas un muscle ne saille.

« Tu veux savoir ? je lui demande.

— Oui, bien sûr.

— Je n'avais qu'une envie, c'est qu'elle meure.

— C'est vraiment affreux de dire un truc pareil.

— Je sais. C'est pour ça que je n'ai parlé à personne de ce que j'avais vu.

— Tu ne me dois rien, tu sais, dit-il.

— Pas à toi, non. À elle. C'est pour elle que je suis ici. Quoi qu'il en soit, on n'est pas tellement différents l'un de l'autre, toi et moi. Tu veux savoir autre chose ?

— Ouais.

— On ne peut voir que cinquante-neuf pour cent de la lune depuis la surface de la terre. Où que tu ailles, où que ce soit dans le monde, tu ne verras jamais que la même face. Ces cinquante-neuf pour cent-là.

— Pourquoi tu me racontes ça ?

— Pour rien. Comme ça. C'est un fait bien connu, qui ne nous empêche pas pour autant de continuer à regarder. »

Le soir où je suis rentrée de chez Zap après cette scène sinistre – *J'ai pas envie* –, je me suis plantée devant la glace de ma salle de bains. Et

je me suis examinée, dans mon tee-shirt de concert déchiré, avec mon jean dont la ceinture boudinait mes hanches en pénétrant dans la chair et ma peau gonflée comme le dôme d'un cupcake. J'ai été saisie d'une haine fulgurante. Un mépris total et paralysant pour ces cellules mêmes qui me constituaient, pour la manière dont elles se reproduisaient sans ma permission, dont ces os croissaient à mon insu, avec l'assentiment de ma peau qui les recouvrait de ses plis avec une complaisance proprement intolérable.

J'ai pris une épingle à nourrice dans le nécessaire à couture de ma mère. J'ai remonté mon tee-shirt et je me suis piqué les côtes huit cent quinze fois, pas suffisamment fort pour me faire saigner, mais assez quand même pour imprimer un canevas de points à relier sur la peau flasque de mes côtes, un poème en braille qui me resterait indéchiffrable à jamais.

C'est impossible, ai-je pensé. Ça ne peut pas être de l'amour.

Cet amour fichu me collait à la peau, humide, moite. Ce soir-là, dans la salle de bains, je n'ai pas pu envisager ne fût-ce que la possibilité de m'en débarrasser pour permettre à une peau neuve et rose de respirer. Alors, pendant des années, cet amour en putréfaction, je m'en suis enveloppée comme d'un manteau. Un prétexte.

À présent, sur la falaise, je découvre qu'il n'y a aucun prétexte qui tienne.

Cameron sort un petit objet de sa poche.

La chose a l'air complètement déplacée dans sa paume. C'est une fille minuscule en porcelaine, couchée sur le côté sur les lignes de vie rougies de sa main. Une ballerine. Je reconnais cette figurine n'importe où. Avec ce visage qui ne ressemble à rien et cet affreux sourire – le genre de sourire dont tu sais qu'il cache quelque chose.

« D'où est-ce que tu sors ça? je lui demande. Tu l'as pris chez les Thornton ?

— Comment ?

— Cette ballerine. Elle appartenait à la gamine qu'on gardait, Lucinda et moi. Ollie Thornton. »

Quand je fais un geste pour toucher la figurine, pour l'examiner, il lève la main qui ne tient pas la ballerine. Puis il la repose, paume en l'air, sur une grosse pierre coincée entre nos deux corps.

Son index est nonchalamment passé dans la gâchette d'un petit pistolet noir.

C'est la première fois que je vois une arme. L'idée me vient que nous ne sommes encore que des enfants.

Cameron

La ballerine appartenait à Ollie Thornton.

Quand resurgit le 15 février dans la mémoire de Cameron – la date de sa dernière Nuit-Statue –, il donnerait n'importe quoi pour stopper l'afflux des souvenirs, pour éviter de revivre ces moments effacés qu'il avait tenté ces trois derniers jours, à contrecœur, de recouvrer.

En se rappelant les événements de ce 15 février, Cameron ne s'autorisait à penser qu'au Royaume. Lucinda serait assise au bord du lit. Draps blancs, fraîchement repassés. Elle passerait ses cheveux derrière son oreille d'une de ses mains fines et superbes. Les mains qu'il aimait le plus au monde. Dehors, les oiseaux les accueilleraient de leurs chants.

« Enfin », dirait Lucinda. Elle sourirait. Un fantôme. Sublime. « Te voilà rentré. »

Le jour de sa mort, Lucinda avait abandonné son journal sur la fontaine à eau dans le couloir du département d'arts plastiques.

Le carnet recouvert de daim violet était posé sur le métal froid et vibrant. Quand Cameron le trouva, il se sentit à la fois extatique et terriblement banal. Extatique parce que c'était la clé qui lui donnerait accès à Lucinda, banal parce qu'il savait d'ores et déjà qu'il ne l'ouvrirait pas. Le journal appartenait à Lucinda, et à elle seule ; il ne la dépouillerait pas de ce bien exclusif.

L'école était pratiquement déserte, à l'exception de quelques professeurs qui corrigeaient des interrogations écrites dans les classes vides. Une bande de filles tourna à l'angle du couloir et disparut – elles riaient comme des filles ; le linoléum et les vitrines de trophées sportifs répercutaient leurs voix aiguës.

Deux nuits plus tôt, Lucinda l'avait vu dans le jardin et avait levé une main fine en signe de reconnaissance. Pendant un an, Cameron avait observé de l'extérieur, simple présence qui n'était pas admise à partager son existence. Observateur constant, spectateur dévoué. Mais le journal allait tout changer : elle l'avait abandonné délibérément. Il

en était sûr. Elle levait la main à son intention. Cette fois, elle lui faisait signe de venir à elle.

Il le glissa dans son sac à dos et rentra chez lui comme si de rien n'était, comme si c'était un jour normal.

« Dis donc, tu m'as l'air bien content », dit Mom ce soir-là, souriant à Cameron, curieuse mais un peu méfiante. Elle avait préparé le repas du soir à partir d'un sachet sous vide, un de ces paquets de pâtes à verser dans de l'eau bouillante. « Une raison en particulier ? »

Cameron ne pouvait pas lui décrire la sensation d'être aimé en retour.

Comme une graine dans son pot.

Comme la bonne nuance de jaune.

Le dernier coup de pinceau sur un chef-d'œuvre parfaitement abouti.

À 9 h 15 ce soir-là, elle était couchée en position fœtale sur son lit, tournant le dos à Cameron. Il serrait le journal très fort dans sa main. Il ne l'avait pas ouvert, bien sûr. Il ne voulait pas la trahir.

La famille de Lucinda regardait la télévision dans le séjour, Lex, vautreée par terre avec un bol de glace, la maison plongée dans une semi-obscurité.

Il s'était entraîné à répéter ce qu'il dirait à la mère de Lucinda quand elle ouvrirait la porte. « Lucinda est à la maison ? J'ai quelque chose qui lui appartient à lui remettre. » Celle-ci, pieds nus, descendrait l'escalier à pas feutrés et s'appuierait contre le chambranle. Ils seraient en face l'un de l'autre, engagés dans une conversation hésitante, imprévisible.

Cameron détesta cette idée. Il voulait conserver l'image de Lucinda telle qu'elle était, parfaite sur ses couvertures, avec une plaque de verre entre eux. Il pressa le journal contre son estomac, songeant que les moments où il l'aimait le plus étaient ceux où elle était juste assez loin de lui pour exister, inconsciente de la présence de spectateurs. Oui, c'était lors de ces paisibles Nuits-Statues qu'il aimait le plus Lucinda.

Ce soir-là, ce fut différent. Elle déplia ses membres. Quitta son lit avec précaution. Enfila son manteau matelassé (jaune, comme une couette en duvet) et s'approcha de la fenêtre.

Elle ouvrit le battant, plissant ses yeux verts en amande en direction de Cameron. Puis elle repoussa la moustiquaire et glissa une jambe dehors. Elle respirait bruyamment – à l'entendre de l'endroit où il se tenait, à une quinzaine de mètres, elle aurait pu être en train de pleurer ou de haleter. Elle passa de la fenêtre de la chambre sur le toit de la véranda. Se tordit les mains. Rassembla son courage. Sauta.

Elle atterrit sur le sol gelé avec un petit bruit sourd, à quelques pas de Cameron. De près, elle avait l'air différent. Elle faisait beaucoup plus que ses quinze ans. Sa démarche était celle d'une fille plus âgée, affectée de ce déhanchement propre aux danseuses de music-hall.

Il aurait pu tendre la main. La toucher. Et dire : « Viens, viens avec moi. »

Mais Lucinda traversa la pelouse sans bruit et franchit le portillon de derrière avant de le refermer doucement derrière elle. Cameron commença à compter, aussi lentement que possible, soufflant sur ses doigts pour les réchauffer. Soixante-trois. Soixante-quatre. Elle ne se retournait toujours pas ; elle ne revenait pas vers lui.

Il la suivit.

Il la fila tout le long du bloc, fée légère sous la lumière intermittente des lampadaires. Lueur bleutée de son téléphone portable entre ses mains.

Elle portait sa jupe préférée sur un collant noir et argent brillant. La jupe était violette – c'était celle de la photo de classe. Ses cheveux dorés tombaient en cascade dans son dos, nappe ondulante qui dansait avec Cameron. Il la suivit jusqu'à ce qu'ils atteignent l'aire de jeux de l'école élémentaire.

Il s'arrêta à l'entrée, mais Lucinda poursuivit son chemin : jusqu'à la clôture du fond, tout près du jardin à l'arrière de la maison des Thornton. Elle leva les yeux. Elle s'était arrêtée sous le grand chêne, là où Cameron se tenait le mardi, observant Lucinda en train de bercer la petite Ollie pour qu'elle s'endorme.

Cameron s'attarda près des courts de tennis, le journal toujours serré entre ses mains, et c'est alors qu'il vit Lucinda lever le bras jusqu'à la branche la plus basse de l'arbre.

Tintement d'un carillon éolien.

Celui qu'il avait heurté par mégarde, et qui tintinnabulait maintenant dans l'air vif de la nuit. Cette fois-ci, à bon escient.

Une porte à l'arrière de la maison s'ouvrit, avant de se refermer. Une silhouette sortit de la lumière sur la pointe des pieds. Cameron essaya de s'enfoncer en lui-même, de se statufier. Jamais il ne s'était senti aussi humilié dans son amour-propre. Ce carillon, voilà donc à quoi il servait.

Cameron se souviendrait de ce moment comme d'une preuve : Lucinda se retourna et le regarda dans l'ombre. Contact visuel direct. Ah, ce regard hautain, glaçant. « Regarde bien, tu pourras témoigner », semblait-elle lui dire.

Et voilà qu'un homme adulte saute par-dessus la clôture des Thornton, va retrouver Lucinda sous le chêne, la saisit par les hanches,

l'attire contre lui, écarte ses cheveux de son beau visage de ses grosses mains d'adulte, et l'embrasse sur la bouche dans le clair de lune, salué par la mélodie métallique du carillon.

Mr Thornton. Manteau en laine, déboutonné. Chaussures de ville, bien cirées. Pas de cravate, une chemise dont les premiers boutons défaits révélaient quelques poils sur sa poitrine. Mr Thornton embrassait Lucinda sur la bouche, son front contre le sien, des mains de père enveloppant les hanches en aileron de requin de l'adolescente.

Et, à ses pieds, le petit chien boiteux. Mr Thornton déclipsa la laisse, et l'animal, content d'être dehors, en semi-liberté, se mit à renifler paresseusement autour du tronc de l'arbre au carillon. Mr Thornton adapta en un clic le cordon extensible sur la laisse, qui se déroula comme un mètre ruban, tout en retenant par la poignée le gros carré de plastique bleu. C'était la promenade de 22 heures – Cameron était toujours reparti chez lui quand il sortait le chien : il refusait de partager son espace nocturne.

Il resta caché derrière l'arbre. L'écorce courait tout le long du tronc en plaques qu'il aurait pu mouler de ses mains – visages à l'air furieux, ou accusateur, ou simplement témoins impassibles des baisers que Lucinda rendait à Mr Thornton.

Ils chuchotaient à voix basse et Cameron n'arrivait pas à distinguer leurs paroles. Il songea alors qu'on pouvait bien regarder les gens vivre autant qu'on voulait, qu'on pouvait les regarder chanter en écoutant de la musique, mais qu'on ne saurait jamais de quel air il s'agissait. On pouvait les regarder boire leur thé avant d'aller se coucher, mais on ne connaîtrait jamais l'amertume que celui-ci leur laissait sur la langue. On pouvait les regarder téléphoner, mais on ne saurait jamais s'ils étaient ou non amoureux de la personne à l'autre bout du fil. Voir était certes nécessaire, et beau également, mais c'était loin d'apporter toute la vérité. La vérité était un noyau dur niché au plus profond des tripes de Cameron, et avant qu'il ait eu le temps de se retourner, de laisser le journal intime par terre à côté du grillage des courts de tennis, où le froid en raidirait les pages, Lucinda et Mr Thornton avaient commencé à élever la voix.

Cameron ne saisit que les dernières paroles hurlées par l'homme.

« Tu n'oserais pas, disait-il. Je sais que tu n'oserais pas. »

Tout se passa en un instant si bref, si anodin, du moins en apparence, si banal, que Cameron ne comprendrait pas comment la mort était en fait déjà là.

Mr Thornton enfonçait ses doigts d'homme dans les épaules de Lucinda. Elle s'arrachait à lui. Il tentait de la saisir à nouveau, elle reculait de plusieurs pas et commençait à s'éloigner sur la pelouse. À présent, elle pivotait sur ses talons et partait en courant vers l'aire de

jeux. Et lui se lançait à sa poursuite.

Il la rattrapa à la hauteur du tourniquet. Il n'y eut qu'un seul coup, fulgurant, et son bras, alourdi par la laisse de ce fichu cabot – éclair d'une poignée de plastique bleu dur logée au creux de la main –, s'écrasa sur la tempe de Lucinda.

Elle tomba avec un petit cri. Aussitôt étouffé.

Cameron eut envie de hurler. Non, ce qu'il aurait voulu, c'était que Lucinda l'appelle. Pour confirmer qu'elle avait conscience de sa présence toute proche, qu'elle savait qu'il était là à regarder, comme il l'avait toujours fait. Qu'il l'aimait et qu'il allait lui venir en aide. Mais Lucinda restait allongée à plat ventre sur le tourniquet, l'arrière de sa jupe relevé sous la violence de la chute.

Cela ne ressemblait pas du tout à la mort. Mr Thornton était agenouillé en costume à côté d'elle, la secouant, suppliant, mais elle était inerte. Partie. Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis Mr Thornton courut comme un fou jusqu'à la clôture, où le chien reniflait tranquillement les buissons avoisinants, avant de se précipiter dans la maison. Les visages dans l'écorce de l'arbre grimaçaient pendant que les images de la scène menaient leur sarabande dans la tête de Cameron – chaos, minuit, mèches blondes, maculées de sang.

Cameron restait debout dans l'ombre, le journal entre les mains, tandis que Lucinda était allongée là-bas, la tête bizarrement distordue sur le côté. Pour la première fois de sa vie, il était enfin ce qu'il avait toujours souhaité au plus profond de lui : invisible.

Et puis, comme par miracle, la neige. La plus belle façon pour le ciel de pleurer un être humain. Cameron laissait les flocons se poser en douceur sur ses mains, sur son cou. Les suppliait de ne pas fondre.

Quand il ne sentit plus sa peau, que la neige l'eut entièrement recouvert d'un manteau de fourrure et que sa veste fut trempée, qu'il eut la bouche remplie de la morve qui lui avait coulé du nez, alors seulement il se décida à bouger de nouveau. À la laisser seule. Ce n'était pas Lucinda qui était allongée, les yeux ouverts, en travers du tourniquet : juste une fille recouverte d'une blancheur piquée de sang.

Comme il s'éloignait, il entendit le déclic d'une porte qui s'ouvrait, avant d'être refermée bruyamment. Le gardien de nuit. Le seul ami au monde de Cameron. Son angle de vision ne lui permettait pas d'apercevoir Lucinda, et il ne la verrait que le matin venu, quand il traverserait le parking à la fin de son service. Cameron prit son poste habituel dans la rue – ce soir, il était noué, alors il ne lui adressa aucun signe. Le gardien, lui, haussa les épaules, comme à l'ordinaire. Leva les mains au ciel, comme pour dire : « Oui, oui, je sais que c'est cruel. »

Cameron l'abandonna à sa future découverte.

À présent, sur la falaise, avec à côté de lui Jade qui fixait le pistolet d'un œil terrifié, Cameron avait encore à l'esprit les images du reste de cette nuit-là : le sol du dressing de Dad, le journal de Lucinda enfoncé, humide et sacré, entre sa chemise et sa ceinture. Les balafres tracées d'un trait rageur au fusain. « Le réalisme est fait de ce que vous voyez », disait toujours Mr O. ; et Cameron lui en voulait pour ça.

C'est ainsi encore que, les jambes pendant au-dessus d'une formation rocheuse abrupte, il revoyait la tempe de Lucinda, et haïssait les mains massives de Mr Thornton, tellement incongrues, importunes, sur son corps à elle. Il était triste, infiniment triste, parce que Lucinda n'était plus en vie et ne l'aimait pas. Elle n'aimait personne – mais, surtout, elle ne l'aimait pas, lui, Cameron. Il n'aurait su dire ce qui l'accablait le plus : que Lucinda ne soit plus là, ou qu'elle ne soit plus là sans que sa disparition ait un lien quelconque avec lui.

Jade

Ma mère m'a dit un jour que j'avais un cœur de pierre. Je ne l'ai jamais oublié. Souvent, j'imagine mon cœur pesant lourdement dans ma poitrine, comme un rocher enfoui au fond d'un lac rempli de vase.

Cameron lève le petit pistolet noir, et me vient l'idée idiote que c'est précisément là ce qui va me sauver : on ne peut pas blesser un être fait d'une substance minérale.

Je n'ai aucune idée de ce qui vient de se passer. Mais j'ai le pressentiment inéluctable, électrique, du danger. Oui, je suis en danger.

La tête de Cameron est rejetée en arrière comme s'il était sur le point d'éclater de rire. Il tripote le pistolet, les mains sur les genoux, ses ongles rongés glissant tour à tour sur le canon, le magasin, la gâchette. L'arme est petite, à peine une douzaine de centimètres, mais elle a l'air massive dans les mains de Cameron. L'air sent le fer. L'urine.

Le vent se renforce, et mes cheveux fouettent mes épaules. À ce mouvement soudain, Cameron se redresse d'un coup. Enroule son doigt autour de la gâchette.

Qu'est-ce que tu voudrais ? C'est la question que j'essaie de me poser, parce que je pense que c'est peut-être la fin. Je voudrais voir New York. Je voudrais écrire quelque chose qui ressemble à la lave des volcans, un corps soumis à l'attraction terrestre. Il y a des choses au-delà des limites de Broomsville, et je veux savoir quel goût elles ont. Quelque part, il y a quelqu'un qui se tiendra avec moi sous les néons de la salle de bains et qui sera sincère quand il dira : « Je te veux. » Je veux, moi, ne pas avoir peur de la mort, mais mon cœur n'est pas fait de pierre, il est fait de la même substance que celui de tout le monde. Je veux ne pas avoir peur des souvenirs.

Pour la première fois, mon avenir se manifeste à moi d'une façon presque tangible – il est là, à moins d'un mètre, entre les mains d'un garçon qui discerne à peine qu'il en est le maître. Si je tendais la main, je pourrais le toucher, cet avenir.

« Mr Thornton, dit soudain Cameron. Je me souviens, maintenant. C'était Mr Thornton. »

J'ai vu la ballerine pour la première fois sur la commode d'Eve Thornton. La figurine a toujours eu l'air déplacée – elle est trop délicate pour paraître naturelle où que ce soit dans la maison des Thornton, encore encombrée de cartons deux ans après leur déménagement.

Elle se retrouva ensuite pour une courte période, un mois peut-être, sur la table à côté du berceau d'Ollie. C'était à peu près à l'époque où Eve est tombée vraiment malade : elle passait des journées entières enfermée dans sa chambre, les rideaux tirés, nous laissant, moi ou Lucinda, nous occuper de l'enfant.

Un jour, au cours de ces quelques semaines, Mr Thornton est rentré ivre. Je vis à quel point il était bourré à la façon dont il sifflotait entre ses dents, complètement faux, et à la bonne humeur déconcertante qu'il affichait. J'étais dans le séjour avec Ollie quand il rentra, la cravate dénouée, les trois premiers boutons de sa chemise défaits. Il fredonnait un air dans l'entrée, les yeux clos, les bras tendus comme pour enlacer une fille invisible et l'entraîner dans une valse imaginaire, tandis que Puddles, tout excité, sautait en rond autour de lui.

Ollie pleurait. Fort. Tous les jours. Eve était de plus en plus malade, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus là du tout la plupart du temps, juste une porte fermée au bout du couloir du premier étage.

Quelques jours après le simulacre de valse, la ballerine disparut.

Je n'y prêtai guère attention. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

À présent, les signes envoyés par les morts. Qui ne sont en rien des signes. Simplement la vie, qui continue son cours.

« Cameron, dis-je en m'efforçant de garder une voix égale. Je ne crois pas que tu sois quelqu'un de mauvais. »

À plat sur sa paume, comme un gage de paix ou un poisson mort : le pistolet. Quelques mots supplémentaires d'explication : « J'ai tout vu, dit Cameron. Il l'a frappée, et après, elle a cessé de bouger. »

Un seul geste, d'une lenteur étudiée, et j'ai mis une main sur le pistolet. Quand Cameron me regarde, c'est avec l'air d'avoir capitulé : il ne proteste pas. L'arme est plus lourde que je ne pensais. Métal tiède d'avoir été en contact avec sa peau.

« Allez, debout », dis-je, songeant aux moments, alors passés inaperçus, où Mr Thornton a demandé à Lucinda de garder la petite à ma place. « Laisse-moi te ramener chez toi. »

Un soir comme les autres avec ma mère. Ses dents violacées par le

vin, le froid du mur contre mon dos, l'attente interminable d'un coup. Qui parfois vient, parfois ne vient pas – mais dans ces moments d'attente, la peur, toujours présente. La peur et moi, on danse souvent ensemble. Même ce soir. Pourtant, à présent, tandis que j'aide Cameron à se lever, je ne suis pas celle que je suis d'habitude, tassée dans un coin, attendant le coup, la gifle ou la bourrade brutale qui effacera la peur et l'attente. Non, je me suis redressée. Et c'est moi qui suis en position de force.

Les bleus que m'ont laissés les coups s'étalent sur mes jambes, exposés au froid, et j'appuie dessus.

Douleur. Supportable.

Nous descendons tant bien que mal la montagne, dont les contours commencent à s'estomper dans le soleil couchant. C'est à peine si Cameron arrive à marcher ; il sent la terre moisie et l'urine. Celle-ci a traversé son pantalon et lui a coulé le long de la jambe. Je tiens le pistolet. Cameron s'appuie sur moi.

Nous sommes un accident. Des étrangers. Tous deux coupables, en théorie. Dans la réalité, l'ironie fait trembler mes mains. Cameron ne remarque rien. Sa respiration est précipitée, comme celle d'un chien qui halète, et ses cheveux sont plaqués sur son front. Son haleine est fétide, je détourne la tête.

C'est presque drôle : tu crois compter beaucoup pour une personne, qui est le centre de ton univers, le soleil autour duquel tu gravites. Tu donnerais n'importe quoi pour la connaître dans ses moindres détails. Tu t'en rapproches à pas hésitants, toujours plus près. Mais tu pourrais bien continuer à avancer autant que tu veux, tu n'arriverais jamais à rien. Pour elle, c'est une évidence, tu ne fais même pas partie du paysage.

Nous ne sommes pas les assassins. Nous ne sommes que des gamins, un peu stupides. Des victimes collatérales.

Russ

Russ s'étire en sortant de la voiture. Il est depuis trop longtemps ici, au pied de la falaise, le front appuyé sur le volant, à compter les battements de son cœur. Il a mal aux jambes à force d'être resté assis ; une fois qu'il est dehors, sensations et picotements reviennent dans ses cuisses. Il enfouit ses clés dans sa poche, claque la portière et lève les bras au-dessus de sa tête. L'étirement le réveille. La soirée est si froide – il aurait dû prendre ses gants, peut-être un chapeau. Il est pris à la gorge par les gaz d'échappement d'un semi-remorque qui passe dans un grondement sourd.

Le soleil est en train de se coucher. Pâleur de mandarine qui demande à mûrir.

Russ grimpe laborieusement la pente. Il aimerait admirer cette vue : en bas, le lac, d'une sérénité fantomatique, et les petits points lumineux de Broomsville disséminés dans son dos. Mais cela fait des lustres qu'il n'a pas effectué cette escalade, et au bout de quelques mètres, il commence à haleter. Il regrette de ne pas avoir apporté d'eau ; l'air glacial lui brûle la gorge. Il voit la vapeur de son souffle douloureux s'échapper de sa bouche.

Un bruit. Des voix.

Russ n'est qu'à mi-pente quand deux silhouettes apparaissent au-dessus de lui. L'une d'elles boite, soutenue par l'autre. Un garçon et une fille, des ados. « Ohé ! » appelle Russ, mais ni l'un ni l'autre ne répond.

Le garçon porte une capuche. Son pantalon est mouillé à l'entrejambe. La fille tient un pistolet.

Quand elle aperçoit Russ, la fille lui fait signe d'approcher. Il monte aussi vite qu'il peut à leur rencontre, les mains levées dans un geste de reddition qu'il connaît bien. Ne tire pas. La fille tient l'arme très écartée de son corps, le poing serré autour du canon, s'efforçant manifestement de ne pas entrer en contact avec la gâchette.

Leurs traits se précisent, et, l'espace d'une seconde, Russ croit voir Lee. Lee, et ces mains de femme, cette manière qu'il avait de boire sa

bière au goulot de la bouteille, des gouttes de sueur perlant le long de sa nuque rougie par le soleil. Avant que Russ ait le temps de s'attarder sur l'idée que Lee est finalement revenu pour lui, le garçon s'est approché. C'est Cameron, bien sûr. Une tache sombre sur son jean. Un état semi-comateux.

La fille tend le pistolet à Russ, qui d'un geste adroit vide le chargeur et glisse les balles dans sa poche. Personne ne dit rien.

Russ soulève Cameron comme un père qui prendrait dans ses bras sa fille endormie dans la voiture. Le garçon n'est pas bien lourd, mais il est souillé de sa propre urine, qui imprègne les manches de la veste de Russ et les bras vigoureux qu'elles recouvrent. Ils entreprennent de descendre la pente à petits pas précautionneux.

« Ce n'était pas lui », dit la fille. Jade. Elle garde les mains croisées sur les genoux tandis que la voiture négocie les derniers lacets des contreforts, puis passe devant le stade et la station-service à l'abandon. Le vernis de ses ongles a été gratté, ne reste plus qu'une bordure noire sur chaque cuticule. Un trait sombre fait au marqueur lui barre l'intérieur du poignet. Cameron, à l'arrière avec le vélo de Jade, fixe le paysage par la vitre. Russ a songé un moment à glisser la bâche du coffre sous son pantalon trempé, mais l'humiliation n'est pas à l'ordre du jour.

« Vous m'avez entendue ? demande la fille. Cameron n'a pas tué Lucinda. C'était son voisin.

— Je te crois », dit Russ.

Quand ils approchent du commissariat, il ouvre le rabat de son portable. Ses mains se souviennent du numéro. Retrouvent les gestes d'une chorégraphie très ancienne.

« Cynthia ? dit-il quand elle répond. Il est avec moi. Il va bien. »

Quand tout est fini – quand ils ont enfin réussi à faire parler Cameron, qui raconte son histoire d'une voix entrecoupée, les joues inondées de larmes incontrôlables –, Cynthia vient retrouver Russ à côté de la fontaine à eau.

« Russ, dit-elle, le visage ravagé sous l'éclat des néons. Merci de l'avoir ramené à la maison. »

Il s'approche d'elle, l'enveloppe de ses bras. L'odeur de Cynthia – lavande et citronnelle. Après tant d'années.

Ils restent ainsi enlacés pendant plusieurs minutes, se pénétrant chacun de cette tristesse partagée, et Russ voudrait croire de toute son âme qu'il est possible de revivre ce jour dans le jardin, d'entourer de ses mains ce visage inondé de soleil et d'aider Cynthia à arracher jusqu'à la dernière toutes les mauvaises herbes.

Russ reste jusque tard au commissariat pour s'occuper des formalités administratives, tandis que l'inspecteur Williams s'occupe du voisin, et le chef de la police des journalistes. Après une séance de congratulations générales, chacun rentre chez soi. Il est épuisé – il se rend dans la salle de repos où il ne trouve qu'un café plein de marc en guise de réconfort.

L'endroit est exactement tel qu'il était il y a dix-sept ans. Il imagine Lee assis en face de lui à la table de jeu pliante, un full aux as dans les mains, le sourire aux lèvres, l'air faussement innocent. Lee poserait ses cartes, tous deux partiraient d'un grand rire. « Allez, dirait Lee, une deuxième manche. Je sais que tu peux faire mieux que ça. » Russ secouerait la tête, feignant la colère. C'est maintenant dans sa poitrine comme dans un ciel de printemps, un vol d'oies sauvages repartant vers le nord pour l'été. Rentrant chez elles à tire-d'aile.

Ce soir, cette réminiscence tient moins d'une blessure à coups de couteau que d'un simple souvenir. Lointain, inaltérable. Un sursis nostalgique. Devant la machine à café qui gargouille, Russ est reconnaissant des années écoulées depuis cette époque, la longue route qui traverse le pays le séparant du jeune idiot qu'il était alors.

Jade

« Il y a toujours une raison à ce qui arrive », avait coutume de dire Mrs Arnaud. Zap lui répondait que c'était une remarque stupide, le genre de formule toute faite qui ne mène nulle part. Une sorte de sophisme. C'était comme croire à l'histoire de la dent et de la petite souris, simplement pour se donner l'impression d'être en sécurité dans sa propre existence. « Des adages de ce genre servent en fait de tranquillisants, disait encore Zap. Ce sont des prétextes. »

Je ne suis d'accord qu'en partie. Je ne crois pas qu'il y ait une raison à tout. À certaines choses, si, bien sûr. Il existe une raison à la mort de Lucinda. Je ne la connais pas, et Cameron non plus. Il n'y a pas là matière à consolation.

Pendant que nous attendons la mère de Cameron au commissariat, la réceptionniste lui donne un pantalon vert de chirurgien. Il sort des toilettes, encore trop hébété pour être embarrassé, et s'assied à côté de moi sur un banc froid dans la salle d'attente des locaux de la police.

Sa tristesse est tangible, lisible dans son dos recourbé, dans les ombres qu'abrite sa capuche informe.

Je lui prends la main, glissant mes doigts entre les siens. Moiteur glacée. Nous n'échangeons pas un mot. Quand sa mère fait irruption dans la pièce, le visage tourmenté et strié de larmes, la main de Cameron se détache de la mienne, et j'ai alors l'impression de m'éveiller d'un long sommeil réparateur. Une séparation que j'assimile – pour la première fois depuis la mort de Lucinda – à une forme de chagrin.

Ma mère vient me chercher au commissariat.

J'attends avec mon vélo devant le bâtiment. Elle ne dit rien, se contente de charger le vélo dans le coffre de la voiture, consacrant à la tâche une énergie que je ne lui ai pas vu fournir depuis des années. Elle referme brutalement le hayon. Tape ses mains l'une contre l'autre

pour se débarrasser de la boue qui s'y est collée. Nous sommes là, dans le déplacement d'air causé par les voitures qui passent devant le commissariat, personnages irréconciliables s'efforçant d'ignorer le vent du soir. Ma mère n'a pas pris de veste.

« L'agent Fletcher a appelé, dit-elle. Tu étais avec le gamin Whitley, c'est ça ?

— Ouais.

— Tu aurais dû m'en parler d'abord, dit-elle. Je t'aurais accompagnée jusqu'ici.

— Non, tu ne l'aurais pas fait.

— Ne me parle pas sur ce ton, veux-tu. » [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Je suis sur le point de lui dire d'aller se faire voir quand elle fait un pas vers moi, et l'instant d'après nous nous étreignons. Je ne me souviens pas de la dernière fois où ma mère et moi avons eu un contact physique de ce genre. Elle sent la vieille fumée de cigarette et les Tic Tac à l'orange. Je l'entoure de mes bras – des bretelles en plastique de soutien-gorge labourent la chair de son dos, creusant des bourrelets que je pourrais prendre à pleines mains.

C'est très vite terminé. Je vais sur le côté de la voiture, Amy est assise à l'arrière ; elle m'a laissé le siège passer. Quand je me glisse à ma place, elle roule des yeux blancs et tapote de ses ongles la poignée intérieure de la portière. Elle se tord le cou pour tenter de voir à l'intérieur du commissariat, sans avoir l'air trop intéressé.

« Je te raconterai plus tard », dis-je à Amy. Ce soir, nous nous pelotonnerons toutes les deux sous ma couette, et je lui ferai le récit de toute l'histoire. Je lui parlerai de Zap, du rituel, du pistolet, du ciel au couchant. Amy écoutera, enroulant sa mèche de cheveux roux autour de ses doigts. Quand j'en aurai terminé, elle pressera sa poitrine contre mon dos, et nous resterons là, nos chagrins respectifs assumant des formes différentes mais portant des tenues assorties.

Après que j'avais appelé ma mère pour qu'elle vienne me chercher, l'agent Fletcher m'avait prise à part pour me dire : « Il faut que tu le saches : c'est toi l'héroïne de l'histoire. »

Une fois ma mère couchée, je me faufile dehors par la porte de derrière.

Terry occupe sa place habituelle sur le canapé. Ils ont rabâché les mêmes nouvelles à la télé tout au long de la soirée. *L'un des voisins de la victime, dont l'identité n'a pas encore été révélée, a été placé en garde à vue comme principal suspect. Selon certaines sources, la victime aurait entretenu une relation délictueuse avec un voisin nettement plus âgé.* Il y a des gros plans sur l'inspecteur principal Gonzalez, qui toussote dans la manche de son uniforme et dit des trucs comme : « Nous faisons tout

ce qui est en notre pouvoir pour que justice soit rendue à la famille Hayes. » Les voitures de police encombrant la chaussée devant le domicile des Thornton. Les voisins en face de chez nous se sont rassemblés dans leur allée, en pyjama, curieux, et bavardent à côté de la boîte aux lettres, leurs visages balayés par les éclairs rouges et bleus des gyrophares.

Je m'éclipse en douce et pars dans la direction opposée. Je vais d'abord voir Howie.

Sa puanteur est moindre en hiver. L'été, des flaques d'urine stagnent au soleil, et les vêtements en fermentation collent à sa peau crasseuse. Mais en février... c'est supportable. Howie est affalé contre son mur habituel, sur une couverture pelée. Son visage, brûlé par le soleil, est rubicond et buriné. Sa main droite est déployée, paume vers le ciel : même dans son sommeil, il sait encore comment quémander de l'aide.

« Howie ? dis-je, pas suffisamment fort pour le réveiller cependant. C'est moi. Celly. »

Je m'accroupis, resserrant ma parka autour de moi pour me protéger du vent.

« Il faut que je te dise quelque chose. » Je sais que c'est inutile, il ne peut pas m'entendre.

« Mon vrai nom, c'est Jade Dixon-Burns. »

Une file de fourmis passe sur le béton en rang bien ordonné, l'une derrière l'autre, très alertes malgré le froid. J'en écrase une avec mon pouce ganté de laine, avant de le regretter et d'enlever ses restes avec une feuille de journal froissée.

« J'ai dix-sept ans. Je ne vais pas partir à Paris. Et puis, je ne suis pas amoureuse. Il faut que tu le saches – je ne suis vraiment pas amoureuse. »

Howie ne répond pas. Il est allongé là, inconscient, englué dans l'abrutissement du whisky d'hier soir.

Je croyais que, après mon aveu, je me sentirais peut-être plus légère, meilleure en quelque sorte. En fait, il n'en est rien. Je suis juste comme d'habitude, moi-même.

Je rentre à la maison à pas lents, en faisant un détour par le champ qui se trouve derrière chez nous, réduit maintenant à un mur de nuit. Je porte un pantalon de survêtement en laine polaire et une vieille paire d'après-skis fourrés. Des moufles, trouées aux deux pouces. Il fait un froid de loup.

Quand j'arrive au milieu du champ, je me sens soudain très vieille.

L'endroit dans le temps me paraissait tellement plus vaste. Infini, pour tout dire. Quand j'y venais avec Zap pour observer le ciel, c'était comme regarder les confins du monde. À présent, j'aperçois les lumières vacillantes des habitations à l'autre bout du champ, qui abritent tous ces gens ennuyeux et leur vie d'ennui. Même si je ne suis

pas sûre de savoir comment interpréter cette obscurité, elle n'est en tout cas pas infinie.

Cameron

Une fois rentré, douché et vêtu d'un pantalon de survêtement propre, Cameron repensa aux moments qu'il avait passés assis face aux amis de Dad. Le seul soulagement était venu quand Russ Fletcher lui avait demandé : « Cameron, tu l'observais toutes les nuits. Comment as-tu pu ne t'apercevoir de rien ? Comment as-tu pu ne pas voir les signes de la relation illicite qu'ils entretenaient depuis déjà quelque temps ? »

La seule explication possible : Lucinda avait dissimulé la chose jusqu'au moment où elle n'en avait plus été capable. Elle savait que Cameron était là, à écouter le rythme de sa respiration sur la pelouse. Il ne tirait de cette idée qu'une dose infime de réconfort. *Tu me terrifies*. C'était à propos des fenêtres, des vitres qu'elle avait écrit cela – pas nécessairement à propos de lui.

Cameron songea à cette scène du mois d'août dernier. À Lucinda dans la salle de bains, se tapotant les poignets avec le parfum au gardénia de Mom, tandis que parvenait de l'allée le rire bestial de Mr Thornton.

Russ

Quand Russ rentre chez lui après cette journée interminable, il ne s'attend pas à trouver Ines à la maison. Mais elle tricote dans son lit, les yeux rouges et bouffis.

Il est d'abord furieux. Avant de se sentir accablé par une immense lassitude. Russ s'assied près d'elle, et le matelas s'enfonce sous son poids.

« Ça va ? demande Ines.

— Moi aussi je t'ai menti, dit Russ.

— Quand ça ?

— Ce fameux jour en Californie. Quand je t'ai dit que je n'avais jamais aimé personne auparavant. »

Ines sort les jambes de sous les couvertures et attrape un paquet de cigarettes sur la table de nuit. Russ ne l'a jamais vue fumer. Ils se penchent par la fenêtre de la chambre, et elle allume deux cigarettes, une pour chacun d'eux. Ines est en chemise de nuit, Russ dans son uniforme amidonné et repassé.

« Tout a commencé il y a dix-sept ans », lui dit-il, et à partir de là, il lui déroule son récit sans s'interrompre une seule fois. Il raconte à Ines tout ce dont il n'a jamais parlé : les petits doigts qui se posent les uns sur les autres, le caractère explosif que peut prendre un geste aussi infime. Le temps qu'ils en arrivent à Cameron, des heures se sont écoulées, et tous deux sont affalés contre le mur en dessous de la fenêtre.

Pendant un moment, Ines ne dit rien. Russ se demande si elle est en colère. Peut-être l'a-t-elle toujours été – une colère qu'il aurait prise pour de la passivité, de la complaisance. Aucun moyen de savoir. Russ n'a jamais été que l'homme à l'insigne, celui qui portait le pistolet. Sa seule arme à elle : le silence.

« Allez, viens, finit-elle par dire. Je crois qu'on a besoin d'un peu d'air. »

Elle l'entraîne dans la salle de bains. Ouvre la fenêtre, repousse le cadre de la moustiquaire et, de la main qui tient le paquet de

cigarettes, indique la direction à suivre. Russ se rend compte alors, piteusement, qu'il n'est même jamais allé sur le toit de sa propre maison.

Ils s'assoient sur les bardeaux. La couette de la chambre leur tient chaud. À son tour, Ines raconte son histoire à Russ : son arrivée en Amérique après un voyage seule en voiture – une Toyota Camry d'occasion qu'elle revendrait par la suite à un ami d'Ivan –, son face-à-face avec un agent de l'immigration, à la frontière, qui après l'avoir regardée de travers avait fini par lui faire signe de passer. Elle lui redit qu'Ivan, au pays, n'avait jamais eu affaire à la police, mais que, ici, il n'avait pas réussi à trouver du travail une fois son visa de tourisme expiré, alors même qu'il avait besoin d'argent pour continuer à travailler avec l'église. Ivan venait tout juste de commencer à dealer quand Russ et ses amis avaient opéré une descente dans la maison de Fulcrum Street.

Elle lui révèle à quoi elle a passé ses journées pendant les quelques années de leur mariage. À communiquer sur Skype avec sa famille, à tirer des plans sur la comète pour retourner la voir, à se disputer avec Ivan et à essayer par ses démarches de lui obtenir la citoyenneté américaine, à cet homme qui aimait envers et contre tout le pays qui l'avait jeté en prison et qui ne manquait pas d'idées brillantes pour le rendre meilleur. Elle resterait pour l'église, lui avait-elle promis. Ils aidaient vraiment les gens. Ils essayaient de trouver l'argent qui leur permettrait d'accéder à un local plus approprié, et ils avaient déjà reçu des dons de certains parents des enfants auxquels elle donnait des leçons particulières. Une nouvelle église allait ouvrir à l'emplacement d'une ancienne pharmacie, et Ines faisait campagne pour récolter les fonds nécessaires à l'acquisition de la moitié de la surface. Ines avait déjà raconté tout ça à Marco, et il avait écouté. Écouté, posé des questions, écouté, pris ses problèmes à cœur, écouté, vécu dans son intimité.

« Tu me détestes ? demande Russ.

— Un peu. Mais peut-être que tu devrais me détester, toi aussi.

— J'imagine, oui.

— Je vais te quitter, tu sais. Tu comprends ?

— Oui, je sais.

— Tu as vraiment cru qu'Ivan avait pu faire une chose pareille ? Tu l'as vraiment cru capable de tuer Lucinda ?

— Non, sans doute pas.

— J'aimerais être sûre que tu ne l'as jamais cru. Faire de lui pareil monstre !

— Sans doute », répète Russ.

Ils finissent le paquet de cigarettes tandis que le soleil se lève sur les plaines, baignant le paysage d'une lumière blonde. Depuis le toit, Russ

voit jusqu'au fond du cul-de-sac, là où les lotissements se perdent dans les champs. Bien qu'il sache qu'Ines va le quitter et que ce départ ne fera qu'envenimer sa propre blessure, il s'empare de sa petite main et la pose sur son ventre, sous sa chemise, qui conserve l'odeur d'une longue journée. Ines ne proteste pas. Baume réconfortant d'une main douce au contact de sa peau, juste à l'endroit où un secret honteux est resté trop longtemps enfoui.

Russ se réveille à 3 heures de l'après-midi. Ines est partie depuis longtemps – elle n'est pas venue le rejoindre dans le lit.

Quand il descend se faire du café, il la trouve partout. Fil à tricoter devenu fil d'Ariane. De l'autre côté du couloir, un amas de laine enchevêtrée recouvre la table de la salle à manger comme un tapis de mousse. Ines, dans des couleurs fuchsia, moutarde, vert sapin. Russ passe d'une pièce à l'autre, ouvrant tous les stores de la maison pour mieux voir.

Des années d'une Ines patiemment tricotée, à présent défaite et informe, dans un dernier acte de défi. Elle a tout détricoté, l'armoire entière, pleine jusque-là de pulls, de couvertures, de bonnets, de chaussettes, tous tricotés main. En ce sens, au moins, Russ reconnaît sa femme – c'est là tout à la fois son pardon et sa vengeance.

DES SEMAINES PLUS TARD

www.bookys-gratuit.org

Jade

Je vois Zap à la cafétéria.

Il manque de me faire tomber tandis que j'avance vers les portes de la cour de récréation, mon déjeuner dans un sac en papier à la main. Il marmonne « Désolé », vaguement honteux. Je réponds : « Y a pas de quoi. » Il ne porte pas ses lunettes. Sans elles, il n'y voit pratiquement rien – il a dû passer aux lentilles de contact. Privé de ses gros verres, son visage paraît nettement plus petit. Nu. Il porte un maillot de foot avec son nom imprimé en lettres capitales en travers des épaules.

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Scénario de Jade Dixon-Burns

Int. Une cafétéria de lycée – Jour

celly

Je suis désolée. Pour ce qui s'est passé.
(*Un temps.*)
Après l'enterrement.

le garçon

Y a pas de mal.

celly

Juste une chose. Est-ce que tu as jamais vraiment su qui j'étais ?

le garçon

Bien sûr. Bien sûr que je l'ai su.

celly

Alors comment tu expliques qu'on en soit arrivés là ?

Le garçon se passe la main dans les cheveux et réfléchit.

le garçon

On a évolué, chacun de son côté.

Celly baisse la tête dans un signe d'acceptation. Le garçon a un petit geste de la main et s'éloigne à grandes enjambées.

« Attends, dis-je, parce que Zap s'éloigne déjà précipitamment.

« Je suis désolée, dis-je dans son dos. Pour ce qui est arrivé après l'enterrement. Chez toi.

— Y a pas de mal, lance-t-il par-dessus son épaule. Ils ont attrapé le type qui a fait ça.

— Je sais. »

Nous hochons la tête de concert, comme deux individus coincés au même moment dans des endroits différents.

« À plus », dit-il. Il lève le menton en me regardant, de ce geste qu'ont les garçons quand ils veulent se donner l'air désinvolte. Je pouffe de rire, mais il ne s'en aperçoit pas – il est déjà loin, fondu dans le groupe d'élèves en tenue de sport qui attendent près des fenêtres.

Il y a des milliers de formes d'amour dans le monde. Je repense à cette nuit où le pouce de Zap a glissé avec tendresse sur une peau meurtrie. Comment caractériser cet amour-là ? Juvénile ? Passager ? J'essaie encore d'analyser la différence entre l'amitié et l'amour, avec l'espoir de comprendre comment on peut perdre les deux à la fois, mais peut-être que ça ne sert à rien.

C'était bien de l'amour. C'était là. Il n'y avait pas à chercher plus loin.

Je laisse le sac de mon déjeuner sur un rebord près des portes de la cour et me fraye un chemin au milieu des petits groupes qui mangent leurs sandwichs pour gagner la section musique.

La salle de répétition sent le cuivre et le linoléum. Quand on crie là-dedans, on entend inmanquablement résonner l'écho. Les tambours sont alignés le long du mur ; l'ivoire du piano, lumineux au centre de la pièce.

L'étui du trombone de Zap est rangé avec tous les autres. Une étiquette à côté du pavillon porte l'inscription « ARNAUD ».

Je sens les dentelures du coquillage dans ma poche.

Je le sors, le lève dans la lumière. Une transparence de perle. Fossile. Je l'abandonne dans la niche où Zap conserve ses partitions. Le coquillage repose contre une page froissée, en apparence insignifiant. Loin de sa plage d'origine.

Tandis que je laisse la porte se refermer derrière moi, j'essaie de comprendre ce que je ressens. Vaine tentative, je le sais. Les émotions ne devraient pas avoir de nom. J'en ai assez de m'interroger sur leur compte.

Ce que je ressens surtout, c'est le sentiment d'avoir été remise en liberté.

« Elle nous a laissé quelque chose, dit tante Nelly quand j'arrive un soir au Hilton Ranch.

— Qui ça ?

— Notre tombeuse du mardi soir. Melissa l'a trouvé dans la chambre 304. On s'est dit que tu saurais peut-être à quoi ça rime. »

Tante Nelly me tend un bout de papier plié en deux, et avant que j'aie le temps de l'ouvrir, elle ajoute : « Quelqu'un a vomi dans la chambre 101. Tu ferais bien d'aller t'en occuper tout de suite. »

J'attends d'être dans l'ascenseur. Le papier tient dans le creux de ma main, c'est juste le coin d'une page de carnet. Querida a griffonné les mots au crayon gras.

*yo me perdi de noche sin luz bajo tus párpados
y cuando me envolvió la claridad
naci de nuevo, dueño de mi propia tiniebla.
—Neruda*

Que Google me traduit ainsi :

*je me suis perdu une nuit sans lumière sous tes paupières
et tandis que m'enveloppait la lucidité,
je suis revenu à la vie, maître de ma propre obscurité.
—Neruda*

Cameron ouvre la porte, vêtu d'un pantalon de jogging de Jefferson High School qui lui arrive bien au-dessus des chevilles et d'un tee-shirt gris taché au col. Il est comme je m'y attendais. Émacié. Les yeux fuyant dans toutes les directions.

« Viens, dis-je, en restant sur le perron. Je voudrais te montrer quelque chose.

— Tout de suite ?

— Tout de suite, oui. »

Il enfile le même blouson que celui qu'il portait sur la falaise, bien qu'il fasse plus chaud maintenant, et les picots du Velcro qui recouvre la fermeture Éclair sont tout pelucheux. Derrière lui, sa mère, bras croisés, pull informe, a l'air de quelqu'un qui serait frigorifié en permanence.

« Jade, dit-elle. Ça fait plaisir de te revoir.

— Bonjour, Mrs Whitley.

— J'ai quelque chose pour toi. Attends une minute. »

Cameron et moi restons assis, gauches et mal à l'aise, pendant qu'il noue ses lacets. Je ne suis venue ici qu'une fois depuis que la vérité a éclaté. On s'était installés sur la banquette du salon télé pour regarder six épisodes de la série *La Fête à la maison* jusqu'à ce que je dise : « Il se fait tard, faut que j'y aille. » Cameron m'avait fixée avec ses yeux immenses et bizarres avant de dire : « Reviens bientôt, d'accord ? »

Quand la mère de Cameron réapparaît, elle me glisse une brochure violette dans la main.

« Jette un coup d'œil à ça, dit-elle. C'est juste une idée que j'ai eue. Un programme d'été que j'ai suivi quand j'avais à peu près ton âge et que j'étudiais la danse classique. Cameron m'a raconté que tu voulais devenir écrivain, et j'ai entendu dire que leur programme était

vraiment très bon dans ce domaine. Ils attribuent des bourses d'étude, au besoin. »

La brochure concerne des cours d'été à l'université de New York. *Un été d'études artistiques pluridisciplinaires au cœur de New York*. À eux seuls, les mots me donneraient presque envie de pleurer, et je replie le prospectus avant de le fourrer dans ma poche, pour éviter qu'elle voie à quel point son geste me touche.

« Merci beaucoup, lui dis-je.

— Vous rentrerez quand ?

— Dans une heure. Deux, maximum. »

Je prends la voiture de ma mère, et, dès que nous sommes à bord, je mets la radio à fond. Je voudrais bien tomber sur les Crucibles, mais non, c'est juste une musique pop merdique que je ne reconnais pas. Cameron a le front appuyé contre la vitre quand nous atteignons la grand-route. Des phares nous croisent à toute vitesse, éclairs fugaces. Comètes fulgurantes.

Je manœuvre pour me garer sur le parking du Hilton Ranch et sors mon passe d'une poche de ma parka. Cameron me suit, le pas traînant, tandis que je franchis la porte à tambour et me dirige vers les ascenseurs.

Quand nous arrivons devant la chambre, Cameron jette un regard furtif derrière lui.

Je sais que cette pièce sera propre, parce que je l'ai nettoyée moi-même et qu'elle n'a pas été réservée depuis. J'ai vérifié le registre au moins trois fois. Des sacs-poubelle garnissent les corbeilles en plastique, le lit est fait au carré, les angles bien nets. Les oreillers sont gonflés, les taies sans un pli. J'ai même fait les glaces au Glassex et plié une serviette en forme d'éléphant au pied du lit king size.

« Sens-moi ça, dis-je à Cameron quand il entre dans la chambre sur mes talons.

— Sentir quoi ?

— C'est propre, non ?

— Oui, c'est très propre. »

Je me juche sur le bord du lit et tapote un coin de la couette pour l'aplanir.

« Assieds-toi », lui dis-je, et il s'exécute. Ses après-skis ont l'air épais et caoutchouteux sur la moquette à carreaux.

C'est le pouvoir des chambres d'hôtel. Elles uniformisent le monde. Elles se ressemblent toutes, et, une fois à l'intérieur, on a la possibilité de devenir qui on veut. On dort tous dans les mêmes draps un peu rêches, on a tous affaire à la même douche parcimonieuse, on se sèche tous les jambes avec les mêmes serviettes empesées. Peu importe qui tu es ; dans un hôtel, tu deviens brusquement personne et tout le monde à la fois.

Cameron s'allonge, et j'en fais autant. La lampe à abat-jour vert sur la table de nuit est la seule lumière dans la chambre. Ensemble, nous observons le plafond blanc et inerte comme des astronomes éblouis, découvrant des constellations dans les fissures asymétriques, ces petites excroissances de plâtre courant à la surface. Nous restons allongés dans la même position pendant une heure et quarante minutes, le laps de temps écoulé depuis que nous sommes partis de chez lui.

« Il faut qu'on y aille, dis-je.

— Ouais. »

Je le reconduis chez lui.

TOUT CE QUE VOUS MOUREZ D'ENVIE DE DIRE SANS
L'OSER, SOUS PEINE DE PASSER POUR UN CONNARD

Scénario de Jade Dixon-Burns

Int. Une chambre d'hôtel – Nuit

Celly et son ami sont assis sur le lit qui vient d'être fait. Les oreillers sont gonflés. Une serviette en forme d'éléphant est pliée au pied du lit king size.

celly

J'ai une question.

l'ami

Oui ?

celly

Est-ce que tu lui en veux ? À Lucinda.

l'ami

Non, je ne lui en veux pas.

L'ami la fixe un moment. Celly se trouble sous son regard.

celly

Chacun a plus de choses en lui que tu ne seras jamais à même de découvrir. Tu aurais bien pu faire n'importe quoi, tu n'aurais jamais pu voir ça.

l'ami

À quoi bon s'interroger, alors ?

celly

C'est peut-être justement là qu'est l'intérêt.

l'ami

Là, où ?

Elle lève les yeux vers lui, déterminée à poursuivre.

celly

On s'active tous à essayer de se comprendre et de comprendre les autres. Mais il y a des moments comme celui-ci. Des moments où les petites bulles d'humanité que nous sommes entrent en collision. Nous nous frottons les uns contre les autres. Et générons des frictions.

l'ami

Et après, il se passe quoi ?

celly

Nous nous écartons de nouveau. Bien sûr, nous sentirons toujours sur nous l'empreinte de ceux avec lesquels nous sommes entrés en contact. Mais il n'en reste pas moins que nous nous serons écartés.

l'ami

C'est triste.

celly

Pas tant que ça. C'est la vie, c'est tout. C'est dans la norme des choses.

Russ

Russ entre dans le commissariat vêtu de sa seule paire de jeans bleus et d'un tee-shirt de l'équipe de softball dans laquelle il a cessé de jouer il y a de cela sept ans.

Il se rend directement au bureau à l'arrière, où une plaque en laiton annonce « Inspecteur principal Gonzalez ». Il ne frappe pas. L'inspecteur est penché sur une pile de paperasse ; ainsi pris à l'improviste, il fait dix ans de plus que son âge. Les poches sous ses yeux virent au bleu violacé. Russ se dit brusquement qu'il ne le déteste pas, cet homme. De la pitié, voilà tout ce qu'il éprouve pour lui.

« Fletcher, dit l'inspecteur. Je ne t'ai pas dit de prendre huit jours de congé ?

— Je démissionne », dit Russ.

Il dépose un grand sac de courses en plastique au bord du bureau de Gonzalez. Une petite pile de documents s'effondre quand ce dernier en sort l'accoutrement qui a accompagné Russ au cours de sa carrière de policier : pantalon, ceinturon, veste. Suivent son insigne, « RUSSELL FLETCHER », son pistolet, avec les balles emballées séparément dans un sachet en plastique fermé par une glissière. L'inspecteur étale les affaires de Russ sur son bureau, et secoue la tête.

« Tu es bien sûr que c'est ce que tu veux ? » demande-t-il. Au coin de sa bouche, l'esquisse d'une grimace entendue.

« Je crois, oui.

— Tu sais, je pense vraiment que tu avais de l'avenir chez nous, Fletcher. Même après cette sale histoire avec Lee Whitley.

— Merci, dit Russ, qui se fend ensuite d'un mensonge : J'ai eu du plaisir à travailler ici. »

Après quoi, Russ s'enfonce très loin dans les montagnes. Les routes sont étroites quand on arrive aux limites de la forêt. Précaires. Elles serpentent le long des falaises – des vraies, celles-là, au cœur des Rocheuses. Ici, pas de terrasses.

Russ descend les vitres de la voiture, même si l'hiver n'est pas fini.

Les arbres sont nus en dehors des sapins, dont les aiguilles sont bien droites maintenant qu'elles se sont débarrassées de leur mensongère couche de neige. Russ allume la radio. *Eye of the Tiger* du groupe Survivor.

Il commence à fredonner les paroles, doucement d'abord, puis plus fort, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'il chante à tue-tête – qu'il beugle, pour tout dire – « *and the last known survivor stalks his prey in the night* ». Le clair soleil nourrit et régénère sa peau.

Une fois la chanson terminée, Russ s'arrête sur le bas-côté de la route en lacets. Il sort de la voiture, respire l'air de la montagne, piquant, revigorant. Il regarde ses mains, rougies et vulnérables dans le froid, mais résolument à lui.

Au bout de Fulcrum Street, Ivan est assis sur sa véranda. Il lit un livre, une bouteille de Coca-Cola coincée au creux du coude. Russ s'arrête devant la maison dans sa nouvelle voiture, une Subaru, sans sirène ni gyrophare.

« Je pensais bien que tu finirais par passer me voir », dit Ivan.

Il s'avance vers la véranda, et Ivan lui fait signe d'approcher encore. Il s'assied, mal à l'aise, sur une chaise en paille qui grince sous son poids. Le coussin à fleurs est élimé.

« J'ai quitté mon boulot, dit Russ.

— Oui. Ines m'avait dit que tu y songeais. Tu as bien fait.

— J'ai souvent repensé à ce que tu m'as dit un jour. Il y a longtemps, tu te rappelles ? Tu avais raison. J'avais l'impression d'être un vrai fantôme.

— Parfois on a besoin de démarrer quelque chose de nouveau.

— J'ai déjà trouvé un truc qui me convient, dit Russ. Pendant six semaines, je vais travailler comme instructeur dans le maniement sécurisé des armes à feu. Ça va me mener un peu partout dans le Colorado.

— Ça a l'air génial », dit Ivan, et il a l'air sincère.

Puis ils se taisent. Un adieu pensif, mélancolique.

« Je suis venu te dire que je suis désolé. Vraiment, pour tout ce qui s'est passé. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

— J'apprécie », dit Ivan.

Tandis que Russ remonte dans sa voiture, il lui vient à l'esprit que tout au long de cette épreuve – Ines et Marco, Lucinda Hayes, Lee Whitley revenu d'entre les morts –, et en dépit du sentiment religieux exacerbé d'Ivan et de la compréhension sereine et quelque peu effrayante de sa propre nature, Ivan a bien été le seul à dire la vérité.

Même quand il a fini de ramasser tout le fil à tricoter, Russ trouve encore des traces d'Ines un peu partout. De longs cheveux noirs sur le

plan de la vasque dans la salle de bains. Un vieux tee-shirt tombé derrière une étagère et couvert de poussière. Une unique chaussette violette dans son tiroir. Des rognures d'ongles à côté de la corbeille de la chambre – fragiles croissants de lune.

Russ est sorti courir. Il s'élance dans les rues stériles de Broomsville. Au cours des semaines qui ont suivi le départ d'Ines, il a acheté un nouveau réfrigérateur. A lu un roman en entier. A posé sa candidature au poste d'instructeur.

Tout ce qu'il peut faire maintenant, c'est aller de l'avant – se bouger, tenir bon, avancer coûte que coûte. Pour l'instant, il se concentre sur ses propres membres et la façon miraculeuse qu'ils ont de le servir. Sur la liberté de l'immense ciel du Colorado.

Bleu pervenche dans le crépuscule. Sans limites.

Quand Cynthia ouvre la porte, elle recule d'un pas, instinctivement.

« Russ..., dit-elle après un instant de flottement. Entre. »

La maison n'est plus la même à présent : elle a pris les couleurs et les odeurs de Cynthia. Aucun vestige de Lee. Depuis son départ, Cynthia a fait refaire le séjour : la banquette est contre le mur d'en face, recouverte d'un nouveau tissu. Elle a investi beaucoup d'argent dans le parquet.

« Un thé ? » propose Cynthia.

Elle met l'eau à bouillir avant qu'il ait le temps de répondre.

Il lui dit que son intérieur est vraiment bien à présent, et elle le remercie. Ils sont debout dans la cuisine, à côté de la table, indécis, et Russ s'empare d'une photo encadrée sur le rebord de la fenêtre. On y voit Cameron, tout dégingandé, âgé de dix ans, peut-être onze. Il est devant le musée des Beaux-Arts de Denver, les bras levés en signe de triomphe.

« Une belle photo, non ? dit Cynthia. C'était la première vraie sortie de Cameron. Il a toujours adoré ce tableau, au-dessus de la fenêtre, et une exposition temporaire Van Gogh venait d'ouvrir ses portes au musée. Il a passé des heures à le regarder. »

Elle pose le thé devant Russ et l'invite à s'asseoir. Russ se brûle la langue en buvant.

« J'ai apporté quelque chose », dit-il.

De la poche de son sweat-shirt, il sort le vieux paquet de cartes ayant appartenu à Lee. Corné, jauni aux angles.

« Est-ce que c'est... ? commence Cynthia, qui laisse sa phrase en suspens.

— Je me suis dit que je pourrais peut-être apprendre à Cameron comment jouer au gin-rami. »

L'espace d'un instant de trouble, Cynthia serre les paupières très fort. Elle renverse la tête vers la lumière. Russ la regarde se lever,

tremblante, et se tourner vers le couloir pour appeler son fils.

Cameron

Cameron était assis sur un tabouret dans le bureau de Mr O., aux prises avec une queue de pomme à rendre en trois dimensions.

« C'est pas mal du tout, dit Mr O. Tu y es. »

Il lui donna deux petites tapes sur l'épaule et s'en alla voir ce que faisait le reste de la classe.

Cameron dessinait une pomme dans une coupe. « Pourquoi tu ne t'essaies pas à la nature morte ? » avait demandé Mr O. à son élève, quand celui-ci était revenu à l'école. Le professeur avait passé l'essentiel de ces nuits chez Cameron, dans la chambre de Mom. Même s'il avait trouvé la chose bizarre et un peu embarrassante au départ, le garçon se sentait mieux à l'idée que Mr O. soit présent la nuit au bout du couloir. Plus en sécurité. Certains soirs, Russ Fletcher venait lui aussi, et quand Mom était dans l'autre pièce, il lui racontait des histoires sur Dad, des histoires qui lui donnaient le sentiment de pouvoir regretter ce père absent sans arrière-pensée.

Il avait passé quinze jours à la maison avec Mom, ne sortant que pour des séances quotidiennes d'une demi-heure chez une psychiatre – une femme agréable, du nom de Maura, aux cheveux roux bouclés et aux lunettes à monture d'écaille. Elle lui posait des questions du genre : « Comment tu te sens quand tu te réveilles le matin ? » – le type de questions qu'il avait toujours eu envie de poser à quelqu'un, sans pouvoir s'y résoudre. La plante en pot qui se trouvait derrière sa tête lui faisait une couronne de cheveux artificiels.

Ronnie avait peur d'aborder Cameron, mais ce n'était pas grave dans la mesure où celui-ci ne tenait pas à sa compagnie. Tout le monde à l'école le regardait d'un drôle d'air quand il passait dans le hall, même si l'inspecteur Williams avait retrouvé la laisse ensanglantée dans un sac de sport que Mr Thornton avait fourré dans une poubelle de son bureau à Denver, en même temps que le téléphone portable de Lucinda. Mrs Thornton était à nouveau hospitalisée. La petite Ollie était chez ses grands-parents à Longmont. Certains disaient que Cameron avait attrapé l'assassin, les autres

restaient convaincus que c'était Mr O. l'auteur du meurtre, alors même qu'il n'avait jamais été formellement accusé, et que l'administration de l'établissement menaçait de poursuivre les services de police en son nom.

Cameron entendait de moins en moins prononcer le nom de Lucinda au fil des jours.

À présent, il dessinait une pomme dans une coupe. C'était agréable, songeait-il, de voir ce qu'il dessinait à mesure que son travail progressait. Elle avait beau ne pas respirer, la pomme était difficile à reproduire. Elle avait ses contours bien à elle, une surface tout en creux et en bosses, du plus bel effet, à dire vrai. Il trouvait rafraîchissant de dessiner quelque chose qu'il avait effectivement sous les yeux. Un objet doté d'une certaine densité.

Liste des choses que Cameron n'oserait plus jamais toucher :

1. Ses dessins de Lucinda. Mr O. les avait emportés chez lui, pour les mettre en lieu sûr, là où ils ne risquaient pas de nouer qui que ce soit.

2. La collection de Nuits-Statues : cette collection, il la gardait dans un coin de sa tête où il n'allait fouiller que quand c'était vraiment sans danger. Quand il était dans son lit, seul, et qu'il pensait à elle. Juste au cas où il ferait encore des crises de somnambulisme, Mom avait posé une sécurité enfant sur le tiroir où se trouvaient les couteaux de cuisine.

3. Le calibre .22. La police l'avait confisqué, à la demande de Mom.

4. L'Arbre. Cameron avait décidé d'oublier cet endroit où il aimait tant aller, même si la boue et les branches avaient formé un motif qui s'était gravé dans sa tête.

Il espérait que la pluie finirait par l'effacer. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Son ami, le gardien de nuit, lui manquait. Cameron avait mis fin à ses errances nocturnes, et, allongé sur son lit, la fenêtre soigneusement fermée, il pensait souvent à l'homme en combinaison de travail. S'il pouvait retourner à Elm Street maintenant, il irait droit vers lui. Il appuierait sa tête lourde contre sa poitrine et laisserait le gros homme refermer ses bras sur lui. Il ne demanderait pas pourquoi celui-ci n'avait jamais dit l'avoir vu le 15 février, de l'autre côté d'Elm Street. C'était là le genre de service que rendaient les amis, et dans la personne du gardien de nuit, Cameron en avait trouvé un. Un ami véritable.

La nuit, il s'imaginait en train de lui raconter la petite leçon qu'apportait chaque nouvelle journée. Aujourd'hui : se dénouer n'est pas toujours la réponse. À l'intérieur, il est un labyrinthe, et il ne sert à rien de vouloir s'en échapper à tout prix. Être noué était une façon

d'être naturelle, et tout ce qu'on pouvait faire, c'était essayer de comprendre ce Nœud à l'intérieur – comment il s'était formé, les points où il était le moins serré, ces quelques centimètres un peu plus lâches susceptibles de vous procurer un minimum de soulagement.

On était à présent début mars, avec une température atteignant soudain les vingt-cinq degrés. Phénomène qui n'était pas rare au Colorado, où l'on passait si brusquement de l'hiver au printemps qu'on avait du mal à retrouver son souffle. Mom était dehors, occupée à arracher les mauvaises herbes, les mains sur les hanches dans ses vieux gants de jardin en cuir. À l'étage, Mr O. peignait dans l'atelier qu'il avait aménagé au grenier pour lui et Cameron.

« On peut aller faire un voyage ? demanda Cameron de la table du patio.

— Où voudrais-tu aller ?

— Quelque part où il fait moins sec.

— Nous irons voir l'océan », dit Mom, lui glissant un regard sous son grand chapeau de paille. Cameron songea au sel, au pouvoir qu'il avait de stériliser les plaies.

Chaque jour, Mom et lui s'asseyaient pour discuter, comme l'avait recommandé la psychiatre. Certains jours, ils avaient des tas de choses à dire ; d'autres, ils se contentaient d'exister ensemble.

Comment tu te sens quand tu te réveilles le matin ?

Il lui arrivait de penser à Lucinda, de temps à autre. Quand la lumière du soleil déployait ses rayons géométriques sur sa couette, qu'il avait les yeux encore embués de sommeil, il la voyait assise par terre dans sa chambre, le journal en daim violet ouvert sur les genoux. Elle se balançait légèrement en tapotant un crayon sur son carnet, au rythme d'une musique qu'elle était la seule à entendre. Cameron se sentait bien quand il repensait à elle de cette façon – perdue dans quelque mélodie, enflant comme le flot d'une inondation. Un jour, il aurait seize ans, puis dix-sept, dix-huit, et Lucinda serait toujours là, immuable derrière le carreau de sa fenêtre. Quinze ans, lumineuse, s'agitant comme une branche haute dans le vent de l'été.

Le temps qu'il se brosse les dents, elle aurait disparu.

Une collection de souvenirs, parmi d'autres.

Une création de son esprit apaisé par le sommeil, souriant encore au moment où son visage à lui se fond dans son propre reflet sur la vitre. Comme pour dire : *Oui, bien sûr, il fut un temps où tu m'as vraiment connue.*

Remerciements

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans mes parents, Arielle Kukafka et David Kukafka. Maman, sois remerciée pour ta sagesse et ton optimisme, tes certitudes concernant le chemin sur lequel je m'étais engagée. Papa, merci à toi pour tes conseils, tes raisonnements judicieux et ta fierté sans bornes. Merci à tous les deux de vous être consacrés à mon éducation, d'avoir consenti tant de sacrifices et de m'avoir apporté votre inconditionnel soutien. Je vous aime.

Merci à Dana Murphy pour son rôle d'agente de rêve, de marraine de conte de fées, de confidente, de professeur de vie et d'amie exceptionnelle. Ta passion pour ce livre bat avec force au cœur même de ces pages. Merci aussi aux charmantes dames du Book Group – Brettne Bloom, Elisabeth Weed, Julie Barer, Faye Bender – qui ont fait notre éducation à toutes les deux.

Remerciements émerveillés à Marysue Rucci pour son incroyable perspicacité, son enthousiasme sans pareil et sa compréhension en profondeur de ce livre, tant dans le fond que dans la forme. Certains jours, je me pince pour être sûre que je ne rêve pas, que j'ai bien eu la chance de travailler avec elle. Merci à Zack Knoll pour ses suggestions intelligentes et ses corrections clairvoyantes, et son travail infatigable dans les coulisses. Merci à Jenny Meyer qui a exaucé mon rêve d'être un jour publiée à l'étranger, et à Kris Doyle et son équipe chez Picador UK. Aux relecteurs Jonathan Evans et Molly Lindley Pisani, à Allison Forner et Alex Merto pour leur très belle couverture, et merci à tous chez Simon & Schuster – Jonathan Karp, Cary Goldstein, Richard Rhorer, Ebony LaDelle, Dana Trocker, Sarah Reidy – pour avoir cru à mon travail.

Merci à Sarah McGrath, inlassable et généreux mentor, pour m'avoir appris à réellement lire (puis le moment venu, à écrire). À Barbara Jones qui, la première, m'a dit que j'étais dans « la bonne fourchette » et à Stuart Krichevsky pour m'avoir poussée, métaphoriquement, sur mon vélo de grande. À Geoff Kloske, Jynne Martin et ma famille de Riverhead pour m'avoir soutenue moralement – parfois même physiquement.

Merci à la *Gallatin Review* de l'université de New York pour avoir publié des extraits de ce livre sous forme d'une nouvelle intitulée « Zap ». J'aimerais aussi exprimer ma reconnaissance aux auteurs suivants pour leur œuvre et leurs intuitions : Lord Byron (*Elle marche en beauté*), Gabriel García Márquez (*L'Amour aux temps du choléra*) et Pablo Neruda (*Soneto LVII*). Ainsi qu'à Kevin Oliver pour la traduction de ce sonnet cité ici page 326.

Merci, bien sûr, à mes frères et à mes sœurs – Laurel Kukafka, Joshua Kukafka, Talia Zalesne et Zachary Zalesne. À Avi Rocklin et Jim Wright ; à Shannon Duffy, Pete Weiland et Maddy Weiland ; à Lisa Kaye et Aiden Kaye.

À quelques merveilleux amis : Steph Bow, Chris DiNardo, Ellen Kobori, Kaitlyn Lundebly (fan n° 1 !), Emily McDermott, Lauren Milburn, Tae Naqvi, Alissa Newman et Raka Sen.

Des remerciements tout particuliers à Hannah Neff pour avoir grandi avec moi pendant tant d'années et de tant de manières. Merci à Tory Kamen pour avoir tout compris.

Et merci à toi, Liam Weiland, pour être précisément ce que tu es. Mes mots les plus doux s'adressent d'abord et toujours à toi.

Enfin, merci à vous, lecteurs de ce livre. Vous me faites trop d'honneur.

www.bookys-gratuit.org